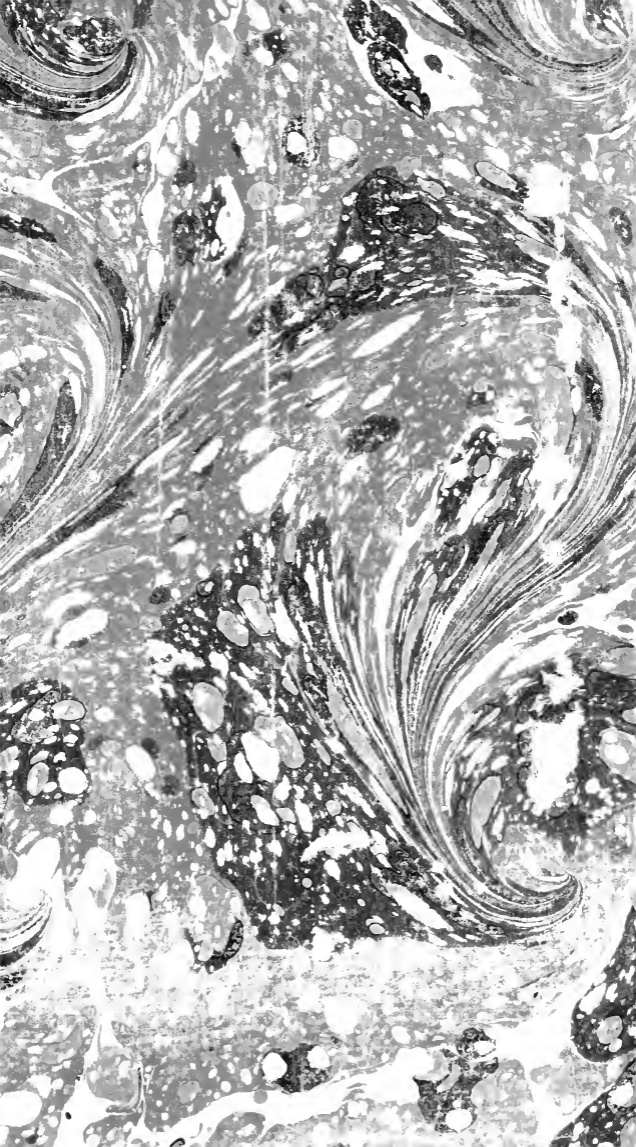


LIVRE
de M. TERRAY,
INTENDANT DE LYON.





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



PENSÉES

DIVERSES

SUR LA COMÈTE.

TOME PREMIER.

PRINTERS
DIVERS

OF THE CITY OF NEW YORK

PRINTERS

DIVERS

OF THE CITY OF NEW YORK

OF THE CITY OF NEW YORK



OF THE CITY OF NEW YORK

PENSÉES DIVERSES

Ecrites à un
DOCTEUR DE SORBONNE

A l'Occasion
DE LA COMETE
Qui parut au mois de De-
cembre 1680.

PAR MR. BAYLE.
SIXIEME EDITION.
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez MEINARD UYTWERF,
M D C C X L I X.

PENNES

DIVERS

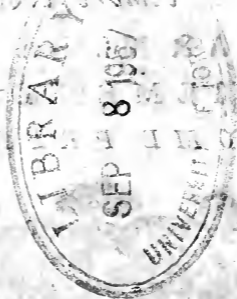
1825

DOCTEUR HONORABLE

1794

LIBRARY

qui parait au mois de Dec-
embre 1820.



A AMSTERDAM,

chez DE WILHELMUS : YLFFERT.

MDCCLXIX

AVERTISSEMENT

A U

LECTEUR.



*Les raisons qui m'ont paru
considerables m'obligent à
mettre ici une petite Prefa-
ce. Il m'a semblé neces-
saire d'apprendre d'abord à*

*mes lecteurs , 1. Pourquoi le style de cet
Ouvrage est celui d'un Catholique Romain,
soit qu'il s'agisse de Religion, soit qu'il s'a-
gisse d'affaires d'Etat. 2. Pourquoi cette
troisiéme édition n'est pas telle que je l'avois
promise.*

*On verra l'éclaircissement de la pre-
miere de ces deux choses dans le recit
que je vais faire touchant l'origine de cet
Ouvrage.*

*Comme j'étois Professeur en Philosophie à
Sedan lors qu'il parut une Comete au mois
de Decembre mille six cens quatre vingt,
je me trouvois incessamment exposé aux
questions de plusieurs personnes curieuses,
ou allarmées. Je rassurois autant qu'il m'é-
toit possible ceux qui s'inquietoient de ce
pretendu mauvais presage, mais je ne ga-
gnois*

P R E F A C E.

gnois que peu de chose par les raisonnemens philosophiques ; on me repondoit toujours que Dieu montre ces grans Phenomenes , afin de donner le tems aux pecheurs de prevenir par leur penitence les maux qui leur pendent sur la tête. Je crus donc qu'il seroit très-inutile de raisonner davantage , à moins que je n'emploiasse un argument qui fit voir que les attributs de Dieu ne permettent pas qu'il destine les Cometes à un tel effet. Je meditai là-dessus, & je m'avisai bientôt de la raison Theologique que l'on voit dans cet écrit. Je ne me souvenois point de l'avoir lue dans aucun livre , ni d'en avoir jamais oui parler ; cela m'y fit decouvrir une idée de nouveauté qui m'inspira la pensée d'écrire une lettre sur ce sujet pour être inserée dans le *Mercurie Galant*. Je fis tout ce que je pus pour ne point passer les bornes d'une telle lettre ; mais l'abondance de la matiere ne me permit pas d'être assez court, & me contraignit à prendre d'autres mesures ; c'est-à-dire , à considerer ma lettre comme un Ouvrage qu'il faudroit publier à part. Je n'affectai plus la brieveté , je m'étendis à mon aise sur chaque chose ,

(1) Auteur du *Mercurie Galant*. (I) *Monsieur de Visé*. Je pris la resolution

P R E F A C E.

lution de lui envoyer ma lettre , & de le prier de la donner à son Imprimeur , & d'obtenir ou la permission de Mr. de la Reine si elle pouvoit suffire pour l'impression de mon Ouvrage , comme elle avoit suffi pour l'impression de quelques traittez sur les Cometes ; ou le privilege du Roi , s'il en faloit venir là. Il garda quelque tems mon manuscrit sans savoir le nom de l'Auteur , & quand on fut lui en demander des nouvelles , il repondit qu'il savoit d'une personne à qui il l'avoit donné à lire , que Mr. de la Reine ne prendroit jamais sur soi les suites de cette affaire , & qu'il faloit recourir à l'aprobation des Docteurs avant que de pouvoir solliciter un privilege du Roi , detail penible , long , & ennuyeux , où il n'avoit pas le loisir de s'engager. On retira le manuscrit , & comme la suppression de l'Academie de Sedan fut cause que je me retirai en Hollande pendant l'automne de 1681. je ne songeai plus à faire imprimer à Paris ma lettre sur les Cometes.

Vous voiez là le motif qui me fit prendre le style d'un Catholique Romain , & imiter le langage & les éloges de Mr. de Visé sur les affaires d'Etat. Cette conduite étoit absolument necessaire à quiconque se vouloit faire imprimer à Paris,

P R E F A C E.

Et je crus que l'imitation du Mercure Galant en certaines choses, rendroit plus facile à obtenir ou la permission de Mr. de la Reine, ou le privilege du Roi. Et comme je pris toutes sortes de precautions pour n'être pas reconnu l'Auteur de cette lettre sur les Cometes, qui fut imprimée en Hollande peu de mois après mon arrivée, je ne changeai rien dans le langage dont j'ai parlé. Je crus que rien ne seroit plus propre qu'un tel langage à faire juger que la lettre sur les Cometes n'étoit point l'Ecrit d'un homme sorti de France pour la Religion.

Ceux qui voudront prendre la peine de faire attention à ceci, trouveront sans doute tous les éclaircissmens qu'ils auroient pu souhaiter. Je dirai encore ce mot: on insera pendant l'impression (1) un assez grand nombre de choses qui n'étoient pas dans le manuscrit que l'on avoit envoié à l'Auteur du Mercure Galant.

(1) Sur tout dans la 2. édition.

(2) Voyez l'Addition aux Pensées sur les Cometes publiée l'an 1694. On la redonne au public à la fin de cet Ouvrage.

Passons au second article, et disons pourquoi cette troisième édition ne contient rien de ce que j'avois promis.

J'avois préparé (2) mes lecteurs à la trouver augmentée d'un grand nombre de nouvelles preuves, et de nouvelles reponses aux difficultez &c. et cependant elle est tout-à-fait conforme à la seconde, je n'ai rien

P R E F A C E.

rien ajouté, je n'ai rien ôté, je n'ai rien (1) changé. Voici mes raisons. J'ai considéré que cet Ouvrage n'étant déjà que trop semblable aux rivieres qui ne font que serpenter, je n'eusse pu y joindre de nouvelles digressions sans en rendre la lecture très-ennuieuse. C'eût été engager mes lecteurs dans un labyrinthe, (2) ou les embarquer sur le Meandre, & ils n'ont que faire de cela. Je ne sai si d'autres Auteurs auroient l'adresse de faire croître un tel Ouvrage à la maniere des corps vivans, per intus susceptionem; c'est-à-dire, par de nouveaux sucs repandus & distribuez dans toute la masse avec les proportions necessaires, mais pour moi je m'en reconois incapable, & ainsi j'imiterai la maniere dont on dit que la nature fait croître les corps non vivans: ils croissent, dit-on, per juxta-positionem; c'est-à-dire, par une matiere qui se joint à leurs parties exterieures: je reserverai mes additions pour un nouveau tome qui sera imprimé à part dès que je serai plus avancé dans la composition du Dictionnaire Critique, à quoi je continue de travailler.

(1) Excepté l'orthographe & l'arrangement de quelques mots en très-peu d'endroits.

(2) Non fecus ac liquidis Phrygius Mæander in undis Ludit, & ambiguo lapsu refluît que fluitque, Occurrensque sibi venturas aspicit undas, Et nunc ad fontes, nunc ad mare versus aperitum Incertas exercet aquas: ita Dædalus implet Innumeras errore vias, vixque ipse

P R E F A C E.

de Septembre 1698. lors que l'Europe étoit déjà delivrée de cette guerre, & qu'elle étoit sur le point de voir retablir la paix entre les Chrétiens & les Ottomans. Voilà donc une Comete qui s'est montrée entre deux traitez de paix qui ont fait cesser la guerre dans tous les coins de l'Europe, & qui ont changé ou mieux la situation des affaires generales; une Comete, dis-je, qui ramene les tems heureux où l'on fermoit le temple de Janus. Si nous ne pouvons pas l'esperer, souhaitons du moins qu'avec une longue durée ce soient des tems semblables à ceux qu'un Poëte Latin a fait predire :

(1) Virgil.
Æn. l. 1.
v. 291.

Aspera (1) tum positis mitescent sæ-
cula bellis,
Cana fides, & Vesta, Remo cum
fratre Quirinus
Jura dabunt: diræ ferro, & compa-
gibus arctis
Claudentur belli portæ. Furor impius
intus
Sæva sedens super arma, & centum
vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus
ore cruento.

Le 1. de Juin 1699.

T A B L E

T A B L E

D E S

S E C T I O N S

des Pensées diverses.

§. 1.	Occasion de l'Ouvrage.	Pag. 1
§. 2.	Avec quelle methode on l'écrira.	2
§. 3.	Que les presages des Cometes ne sont apuiez d'aucune bonne raison.	3
§. 4.	De l'autorité des Poëtes.	4
§. 5.	De l'autorité des Historiens.	5
§. 6.	Que les Historiens se plaisent fort aux di- gressions.	8
§. 7.	De l'autorité de la Tradition.	9
§. 8.	Pourquoi on ne parle point de l'autorité des Philosophes.	11
§. 9.	I. Raisson contre les presages des Come- tes. Qu'il est fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque chose sur la terre.	13
§. 10.	Si elles envoient quelque autre chose que la lumiere.	14
§. 11.	Si leur lumiere detache quelques atomes.	ibid.
§. 12.	Quelle peut être l'activité de leur lumie- re.	15
§. 13.	Qu'il est aussi difficile aux exhalaisons de descendre que de monter.	ibid.
§. 14.	Que les exhalaisons des Cometes quand meme elles parviendroient jusqu'à la ter- re, n'y produiroient rien.	18
§. 15.	Refutation de ceux qui disent que cela n'est	

T A B L E

n'est pas impossible, ou qui voudroient soutenir que les influences ne sont pas des corpuscules. pag. 20

- §. 16. II. Raison : *Que si les Cometes aroient la vertu de produire quelque chose sur la terre, ce pourroit être tout aussi bien du bonheur, que du malheur.* 22
- §. 17. III. Raison : *Que l'Astrologie qui est le fondement des predictions particulieres des Cometes, est la chose du monde la plus ridicule.* 24
- §. 18. *Du credit de l'Astrologie parmi les anciens Paiens.* 31
- §. 19. *Du credit de l'Astrologie parmi les Infidelles d'aujourd'hui.* 33
- §. 20. *Du credit de l'Astrologie parmi les Chrétiens.* 36
- §. 21. *Du credit de l'Astrologie en France.* 38
- §. 22. *Que l'entêtement general pour l'Astrologie decrédite l'autorité qui n'est fondée que sur le grand nombre.* 40
- §. 23. IV. Raison : *Que quand il seroit vrai que les Cometes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, qu'elles en ont été le signe ou la cause.* 42
- §. 24. V. Raison : *Qu'il est faux, qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi les Cometes, qu'en tout autre tems.* 43
- §. 25. *S'il y a des jours heureux, ou malheureux.* 44
- §. 26. *Sentiment des Paiens sur les jours heureux ou malheureux.* 45
- §. 27. *Refutation du sentiment des Paiens.* 46
- §. 28. *Comment il arrive qu'on gagne des batailles en certains jours affectez.* 48

DES SECTIONS.

- §. 29. *Ce qu'il faut repondre à ceux qui citent des exemples pour les presages des Cometes.* 49
- §. 30. *Qu'il n'y a point de fatalité dans certains noms.* 50
- §. 31. *Grande superstition des Paiens à l'égard des noms.* 52
- §. 32. *En quel sens on peut preferer un nom à un autre.* 54
- §. 33. *Combien cette V. raison est decisive contre les presages des Cometes.* 56
- §. 34. *Observations necessaires à ceux qui se veulent éclaircir de ce fait.* 59
- §. 35. *Comparaison des années qui ont suivi les Cometes de l'an 1665. avec les années qui ont precedé la Comete de l'an 1652.* 60
- §. 36. *Guerre des Turcs & des Venitiens.* 61
- §. 37. *Guerre des Espagnols & des Portugais.* 63
- §. 38. *Guerre des Anglois & des Hollandois.* 64
- §. 39. *Guerre des François & des Espagnols.* 65
- §. 40. *Que l'Espagne feroit bien d'abandonner les Pais-Bas.* 67
- §. 41. *Bonheur de l'année 1668.* 70
- §. 42. *Pacification du demêlé des Jesuites, & des Jansenistes.* 71
- §. 43. *Consideration des malheurs arrivez pendant les sept années que l'on a examiné.* 75
- §. 44. *Malheurs arrivez dans l'Europe depuis l'an 1645. jusqu'en 1652.* 76
- §. 45. *VI. Raison : Que la persuasion generale des peuples n'est d'aucun poids pour prouver les mauvaises influences des Cometes.* 80

T A B L E

- §. 46. Exemples de quelques opinions générales, qui sont fausses. pag. 82
- §. 47. Quelle est la véritable cause de l'autorité d'une opinion. pag. 84
- §. 48. Qu'il ne faut pas juger en Philosophie par la pluralité des voix. pag. 86
- §. 49. Combien il est ridicule de chercher les causes de ce qui n'est point. pag. 87
- §. 50. Superstitions des Anciens pour les éclipses. pag. 89
- §. 51. Superstition des Modernes pour les éclipses. pag. 91
- §. 52. Que les éclipses ne peuvent point causer de mal. pag. 92
- §. 53. Que les éclipses ne peuvent pas être le signe d'aucun mal. pag. 94
- §. 54. En quel sens un effet naturel est un signe de quelque chose. pag. 96
- §. 55. Remarques pour connoître si une chose est un signe envoyé de Dieu. pag. 97
- §. 56. Application aux Comètes de ce qui a été dit touchant les éclipses. pag. 99
- §. 57. VII. Raïson, tirée de la Theologie: Que si les Comètes étoient un presage de malheur, Dieu auroit fait des miracles, pour confirmer l'Idolâtrie dans le monde. pag. 102
- §. 58. Que les Comètes ne peuvent presager le mal qu'en qualité de signes. pag. 103
- §. 59. Que les Comètes ne peuvent être des signes du mal à venir sans être formées miraculeusement. pag. 104
- §. 60. Etrange conséquence qui naîtroit de ce que les Comètes seroient formées par miracle. pag. 105
- §. 61. Les Demons entretenoient la superstition en produisant des prodiges. pag. 107
- §. 62. Que les Païens ne faisoient rien qui pût apai-

DES SECTIONS.

*apaiser la colere de Dieu, quand ils voient
des prodiges.* pag. 109

- §. 63. Les Demons faisoient prendre pour des prodiges, plusieurs effets de la nature. 110
- §. 64. Si je me prevaus du temoignage des Poëtes. 113
- §. 65. Comment les hommes eussent pu d'eux-mêmes prendre certaines choses pour des prodiges. 114
- §. 66. Que ce qu'on appelle des prodiges, est souvent aussi naturel que les choses les plus communes. 115
- §. 67. De la prodigiense superstition des Paiens sur le chapitre des prodiges. 116
- §. 68. Artifices du Demon pour fomenter la superstition des Paiens. 119
- §. 69. Que les Paiens attribuoient leurs malheurs à la negligence de quelque ceremonie, & non pas à leurs vices. 121
- §. 70. Application des remarques precedentes à la raison tirée de la Theologie. 124
- §. 71. De l'horreur que Dieu a pour l'Idolâtrie. 125
- §. 72. Que la raison pourquoi les Cometes ne pouvoient pas être des presages, avant la venue de JESUS-CHRIST, subsiste encore. 127
- §. 73. De l'abominable Idolâtrie des Paiens d'aujourd'hui. 129
- §. 74. Que les Cometes ont des caracteres particuliers, qui montrent qu'elles ne sont pas des signes. 130
- §. 75. En quel sens on peut dire que Dieu menace ceux qu'il ne veut pas fraper. 133
- §. 76. Qu'il est faux que les peuples qui sont heureux après l'aparition des Cometes, aient meritè cette distinction par leur penitence. 134
- §. 77. Que

T A B L E

- §. 77. *Que l'efficace des prieres d'un petit nombre de bonnes-ames dans la vraie Religion, n'a point de lieu dans les fausses Religions.* pag. 137
- §. 78. *Digression necessaire.* 139
- §. 79. VIII. Raison : *Que l'opinion qui fait prendre les Cometes pour des presages des calamitez publiques, est une vieille superstition des Paiens, qui s'est introduite & conservée dans le Christianisme par la prevention que l'on a pour l'Antiquité.* 140
- §. 80. *De la grande passion qu'ont les hommes de savoir l'avenir, & des effets qu'elle a produits.* ibid.
- §. 81. *Que les Politiques ont fomenté la superstition des presages.* 143
- §. 82. *Que les Panegyristes ont contribué à fomentier la superstition des presages.* 147
- §. 83. *A combien de choses on a fait servir une même Comete.* 150
- §. 84. *Pourquoi les Chretiens sont dans la même prevention que les Paiens sur le sujet des Cometes.* 154
- §. 85. *Introductions de plusieurs ceremonies Paiennes dans le Christianisme.* 157
- §. 86. *Que les fausses conversions des Paiens ont transporté bien des erreurs dans le Christianisme.* 158
- §. 87. *Du penchant que les hommes ont à être de la Religion dominante, & du mal que cela fait à la vraie Eglise.* 160
- §. 88. *Reflexion sur les conversions presentes des Huguenots.* 162
- §. 89. *Preuves de fait de la transplantation des erreurs du Paganisme dans le Christianisme.* 169
- §. 90. Pour

DES SECTIONS.

- §. 90. *Pourquoi les Sts. Peres n'ont pas condamné ceux qui croioient les presages des Cometes.* pag. 172
- §. 91. *Qu'on a tort de blâmer ceux qui ne croient pas legerement, qu'un effet soit miraculeux.* 173
- §. 92. *De quelle maniere la grace guerit la nature.* 175
- §. 93. *Combien les Chretiens sont infatuez des presages.* 176
- §. 94. *Combien les Historiens se jettent dans le merueilleux; ceux de Charles-Quint par exemple.* 179
- §. 95. *Que quand on dit que les Cometes presagent la mort des Rois, on ne distingue pas comme il faudroit faire, ceux dont la mort est prejudiciable de ceux dont la mort ne fait aucun mal.* 180
- §. 96. *Suite des exaggerations Espagnoles à la loüange de Charles-Quint.* 184
- §. 97. *Avertissement aux Historiens François.* 186
- §. 98. *Refutation des Historiens de France qui ont avancé qu'il y eut des presages de la mort du Roi Henri IV.* 192
- §. 99. *Nouvelles preuves de l'inclination des Chretiens à croire les prodiges & les presages.* 195
- §. 100. *Nouvelle remarque, pour faire voir que l'antiquité & la generalité d'une opinion, n'est pas une marque de verité.* 199
- §. 101. *Preuve convainquante de l'erreur où l'on est touchant les presages.* 201
- §. 102. *Premiere objection contre la raison tirée de la Theologie: Dieu a formé des Cometes, afin que les Paiens conussent sa providence, & ne tombassent pas dans l'Atheisme.* 206
- §. 203. *Pre-*

T A B L E

- §. 103. Première Reponse. *Que Dieu ne fait point de miracles , pour chasser un crime , par l'établissement d'un autre crime ; l'Atheïsme , par l'établissement de l'Idolâtrie.*
pag. 207
- §. 104. Seconde Reponse. *Qu'il n'a jamais été nécessaire d'empêcher que l'Atheïsme ne s'établît en la place de l'Idolâtrie , & que les Cometes ne sont pas capables de l'empêcher.*
211
- §. 105. *De la prodigieuse inclination des anciens Païens à multiplier le nombre des Dieux.*
212
- §. 106. III. Reponse. *Que quand même il y auroit eu lieu de craindre que l'Atheïsme ne s'établît en la place de l'Idolâtrie , il n'eût point falu se servir de miracles pour l'empêcher.*
214
- §. 107. *Les effets de la nature pouvoient empêcher l'irreligion.*
215
- §. 108. *La politique pouvoit empêcher la même chose.*
ibid.
- §. 109. *L'interêt des Prêtres le pouvoit empêcher aussi.*
216
- §. 110. *Combien les peuples aimoient à croire que les prodiges n'étoient point naturels.*
218
- §. 111. *Que le Sacerdoce & l'autorité Souveraine ont été quelquefois unis.*
220
- §. 112. *Du soin que l'on prenoit de châtier ceux qui méprisoient la Religion.*
221
- §. 113. *Que les Demons aiment mieux l'Idolâtrie que l'Atheïsme.*
223
- §. 114. IV. Reponse. *Que l'Atheïsme n'est pas un plus grand mal que l'Idolâtrie.*
225
- §. 115. I. Preuve. *L'imperfection est aussi contraire pour le moins à la nature de Dieu , que le non-être.*
ibid.
- §. 116. II.

DES SECTIONS.

- §. 116. II. Preuve. *L'Idolâtrie est le plus grand de tous les crimes selon les Pères.* pag. 227
- §. 117. III. Preuve. *Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain sens.* 228
- §. 118. IV. Preuve. *La conoissance de Dieu ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces.* 229
- §. 119. V. Preuve. *L'Idolâtrie rend les hommes plus difficiles à convertir, que l'Athéisme.* 232
- §. 120. Comparaisons qui prouvent cela. 233
- §. 121. *Qu'il est difficile que ceux qui ont long tems aimé une chose, se portent à aimer le contraire.* 235
- §. 122. VI. Preuve. *Ni l'esprit, ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres, que dans les Athées.* 237
- §. 123. *Consideration du jugement que les Paiens faisoient de Dieu.* ibid.
- §. 124. *Reflexion sur le ridicule de la Religion Paienne.* 239
- §. 125. *Qu'il ne faut pas juger de la Religion Paienne par ce qu'en ont dit les Poètes.* 241
- §. 126. *Desordres causez par les Poètes Chrétiens.* 243
- §. 127. *Quel étoit le culte public parmi les Paiens, & quel leur respect pour la tradition.* 244
- §. 128. *Qu'il faut juger d'une Religion par les cultes qu'elle pratique. Reflexion sur le livre de Mr. l'Evêque de Condom.* 247
- §. 129. *La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.* 250
- §. 130. *Que ceux qui ont été très-méchans parmi les Paiens, n'ont pas été Athées.* 251
- §. 131. *Quel*

T A B L E

- §. 131. *Quel est l'effet de la conoissance d'un Dieu parmi les nations Idolâtres.*
pag. 254
- §. 132. *Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de leze-Majesté Divine.*
256
- §. 133. VII. Preuve. *L'Atheïsme ne conduit pas necessairement à la corruption des mœurs.*
261
- §. 134. *Que l'experience combat le raisonnement que l'on fait , pour prouver que la conoissance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuses de l'homme.*
263
- §. 135. *Pourquoi il y a tant de difference entre ce qu'on croit & ce qu'on fait.*
264
- §. 136. *Que l'homme n'agit pas selon ses principes.*
266
- §. 137. *Pourquoi certaines ceremonies sont regulierement observées.*
268
- §. 138. *Exemple qui prouve que les opinions ne sont pas la regle des actions.*
272
- §. 139. *Qu'on ne peut pas dire , que ceux qui ne vivent pas selon les maximes de leur Religion , ne croient pas qu'il y ait un Dieu. I. Preuve de cela , tirée de la vie des soldats.*
273
- §. 140. II. Preuve, *tirée des desordres des Croisades.*
274
- §. 141. *Reflexion sur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chrétiens , que leur Religion n'est propre qu'à faire des lâches.*
275
- §. 142. III. Preuve , *tirée de la conduite de plusieurs femmes.*
279
- §. 143. *Quels principes on peut inferer de ce qui vient d'être dit.*
284
- §. 144. *Que les Athées & les Idolâtres sont poussez au mal par le même principe.*
285
- §. 145. *Qua*

DES SECTIONS.

- §. 145. *Que ce principe n'est pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.*
pag. 287
- §. 146. *Que la bonne Theologie fait voir, que la corruption de la nature n'est pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées.*
290
- §. 147. IV. Preuve, tirée des Demons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent persuadez de l'existence de Dieu.
292
- §. 148. V. Preuve, que l'on peut trouver, en faisant une revue generale des manieres les plus communes des gens.
293
- §. 149. VI. Preuve, tirée de la devotion que l'on dit que plusieurs scelerats ont eue pour la Ste. Vierge.
296
- §. 150. Reflexion sur un Ouvrage du P. Rapin.
298
- §. 151. S'il est vrai qu'il y ait beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.
302
- §. 152. Consideration particuliere des sentimens de Louis XI.
304
- §. 153. *Que la Cour ne garantit, ni de la superstition, ni des erreurs populaires.*
307
- §. 154. De la superstition d'Alexandre.
309
- §. 155. Desordres & zèle de la Cour de France au dernier siecle.
315
- §. 156. Zèle des Grans Seigneurs de France contre les Protestans.
319
- §. 157. Raison très-forte pour prouver la necessité de la grace.
320
- §. 158. VII. Preuve, tirée des frequentes Communions.
ibid.
- §. 159. Confirmation de la même chose.
323
- §. 160. *Que ceux qui attribuent la corruption*
des

T A B L E

- des mœurs à l'affoiblissement de la foi, ex-
 tenuent le crime, au lieu de le rendre plus
 atroce. pag. 324
- §. 161. Conjectures sur les mœurs d'une société
 qui seroit sans Religion. 327
- §. 162. Que les loix humaines font la vertu d'u-
 ne infinité de personnes. L'impudicité en
 est un exemple. 328
- §. 163. Que les hommes sont plus sensibles à
 l'honneur que les femmes. 329
- §. 164. Quelles sont pour l'ordinaire les veri-
 tables causes de la chasteté des femmes. 331
- §. 165. Combien l'impudicité qui regne parmi les
 Chrétiens fait tort à la Religion Chrétien-
 ne. 333
- §. 166. Marque à laquelle on peut connoître, si
 l'on fait quelque chose pour l'amour de
 Dieu. 335
- §. 167. Quelle est la véritable raison pourquoi
 un péché est plus ordinaire qu'un autre. 337
- §. 168. Reflexion sur l'habitude de mentir & de
 médire. 339
- §. 169. Si les hommes ont raison de croire que
 l'impudicité soit un moindre crime que la
 meurtre. 341
- §. 170. Reflexion sur la malice qui se trouve sou-
 vent dans la médifance. 343
- §. 171. Pourquoi la vengeance & l'avarice sont
 des passions si communes. 345
- §. 172. Si une société d'Athées se feroit des loix
 de bienfaisance & d'honneur. 349
- §. 173. Que l'opinion de la mortalité de l'ame,
 n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immor-
 taliser son nom. 352
- §. 174. Exemples qui montrent, que les Athées
 ne se sont pas distingués par l'impureté des
 mœurs. 353
- §. 175. Que

DES SECTIONS.

- §. 175. *Que les gens voluptueux ne s'amuse-
guere à dogmatifer contre la Religion.*
pag. 358
- §. 176. *Que l'homme ne regle pas sa vie sur ses
opinions.* 361
- §. 177. *Quelle est la raison pourquoi on se repre-
sente les Athées extraordinairement me-
chans.* 363
- §. 178. *Si l'on peut avoir une idée d'honnête-
té, sans croire qu'il y ait un Dieu.*
365
- §. 179. *Qu'un Athée peut être avide de gloire
& de loüange.* 367
- §. 180. *Que l'exemple de Lucrece & de ses
semblables prouve manifestement, que la
Religion n'étoit point la cause des idées
d'honnêteté qui étoit parmi les Paiens.*
369
- §. 181. *Nouvelle remarque, qui fait voir que
les hommes ne vivent pas selon leurs princi-
pes.* 372
- §. 182. *L'Athéisme aiant eu des Martyrs, c'est
une marque indubitable, qu'il n'exclut
pas les idées de la gloire & de l'honnêteté.
Reflexion sur la conduite de Vanini.*
375
- §. 183. *Examen de l'objection que l'on tire de la
difficulté qu'il y a à convertir un Athée.*
378
- §. 184. *D'où viennent les difficultez de croire.*
380
- §. 185. *Reflexion sur la conduite de JESUS-
CHRIST envers les Saducéens & les
Pharisiens.* 383
- §. 186. *De l'aversión des Juifs pour l'Idolâtrie.*
384
- §. 187. *S'il y a quelque autre cause de l'in-
credulité, que l'inclination au mal.*
386
- §. 188. *Com-*

T A B L E

- §. 188. Combien la Religion Paienne étoit propre à faire des Athées. pag. 389
- §. 189. Quoi que l'homme soit très-corrompu, il ne veut pas que la Religion commande le crime. 391
- §. 190. Quelle est la raison de cela. 393
- §. 191. Si la profession extérieure de Religion que font les Athées; leur peut faire quelque bien. 394
- §. 192. Pourquoi on s'est tant étendu sur cette matière. 395
- §. 193. Reflexion sur un traité de Plutarque, de la superstition. 396
- §. 194. V. Reponse. Qu'il n'y a point d'exemple, qui prouve que Dieu ait formé miraculeusement des prodiges pour la prétendue conversion de quelqu'un à l'Idolâtrie. 399
- §. 195. Combien les miracles parmi les Paiens eussent été favorables à l'Idolâtrie d'un côté, & inutiles de l'autre. 400
- §. 196. Inutilité de la conversion d'un Epicurien à l'Idolâtrie. 401
- §. 197. Qu'il y a des erreurs plus grossières que de nier la Providence. 402
- §. 198. Reflexion sur ce qui s'est passé au sujet des 65. Propositions condamnées par le Pape. 406
- §. 199. Reflexion sur la diverse manière dont on agit contre les vices & contre les erreurs. 408
- §. 200. Qu'il y a des erreurs qui ne sont point criminelles, 411
- §. 201. Ce qui fait qu'une erreur est pire qu'une autre. 414
- §. 202. Si Dieu eût fait des miracles pour faire conoitre sa bonté aux Paiens, il eût travaillé pour les faux Dieux. 415
- §. 203. II. Objection. Les Cometes se font sans

DES SECTIONS.

sans miracle. Dieu peut faire des miracles parmi les Infideles. Dieu se veut faire conoitre aux hommes par le moien des Cometes. Les actes d'Idolatrie dont les Cometes sont cause, rendront les hommes inexcusables. ibid.

- §. 204. I. Reponse. *Qu'afin que les Cometes soient des signes de ce qui doit arriver après leur aparition, il faut necessairement qu'elles soient formées par miracle.* 416
- §. 205. *Liste de plusieurs hypotheses qu'on peut suivre pour raisonner sur les Cometes.* 417
- §. 206. *Qu'il n'y a point d'hypothese, où l'on trouve une liaison naturelle entre les Cometes & ce qui se passe sur la terre après leur aparition.* 418
- §. 207. *En quel sens les causes secondes sont subordonnées entre elles, ou ne le sont pas.* 420
- §. 208. *Eclaircissement de cette doctrine.* pag. 423
- §. 209. *Autre éclaircissement par le systeme des causes occasionnelles.* 425
- §. 210. *Confirmation de cette doctrine par ce qui arrive lors qu'il se fait des miracles.* 426
- §. 211. *Aplication de ce qui a été dit sur la I. hypothese, à trois autres.* 427
- §. 212. *Que la IV. hypothese ne souffre point la liaison dont on parle ici.* 428
- §. 213. *Confirmation de ces remarques, par la contingence des actions de l'homme.* 431
- §. 214. *Qu'il tient à peu de chose que les plus grands évenemens ne soient changez,* 433
- §. 215. *Moien de s'imaginer que les Cometes scient* * *

T A B L E

soient un presage sans miracle.

- | | |
|--|----------|
| | pag. 435 |
| §. 216. <i>Refutation de ce moien.</i> | 436 |
| §. 217. <i>Seconde Reponse. Que si les Cometes étoient des miracles, elles seroient d'un certain ordre de miracles que Dieu ne fait jamais dans le país des Infideles.</i> | 438 |
| §. 218. <i>Quels sont les miracles que Dieu fait parmi les Infideles.</i> | 439 |
| §. 219. <i>III. Reponse. Qu'il est faux que Dieu se soit proposé de se faire conoitre pour le vrai Dieu aux Gentils, en leur faisant voir des Cometes.</i> | 441 |
| §. 220. <i>La vuë d'une Comete ne nous rend pas plus propres à conoitre la nature de Dieu.</i> | 443 |
| §. 221. <i>Il y avoit des Nations Paiennes qui n'admettoient point les Religions étrangères.</i> | 444 |
| §. 222. <i>Courte representation de ce qu'on peut inferer des remarques precedentes.</i> | pag. 446 |
| §. 223. <i>S'il est permis de nier que Dieu fasse une chose, lors que l'on ne reconoit pas qu'elle soit de quelque usage.</i> | 447 |
| §. 224. <i>Reflexion sur la maxime du Preteur Cassius, cui bono.</i> | 449 |
| §. 225. <i>Reflexion sur la maniere dont on interprete l'endurcissement de Pharao.</i> | pag. 450 |
| §. 226. <i>IV. Reponse. Qu'il est faux que les Gentils se soient rendus inexcusables en ne se convertissant pas au vrai Dieu à la vuë des Cometes.</i> | 451 |
| §. 227. <i>Les Cometes ne sont pas capables d'amener les hommes à la noissance du vrai Dieu.</i> | 453 |
| §. 228. <i>III. Objection. Les Cometes sont un effet</i> | effet |

DES SECTIONS.

effet naturel , & la cause naturelle des malheurs que l'on souffre après leur apparition. pag. 454

§. 229. Reponse. Qu'il est impossible que les Cometes soient la cause efficiente des malheurs que l'on dit qu'elles presagent.

455

§. 230. Qu'il n'y a rien de plus digne de la grandeur de Dieu , que de maintenir les loix generales. ibid.

§. 231. Reflexion sur l'injustice de ceux qui se plaignent de la prosperité des mechans.

457

§. 232. De la difference qu'il y a entre les miracles & les effets de la nature par raport à nous. 459

§. 233. Que les caracteres des vrais miracles ne conviennent pas aux Cometes.

460

§. 234. Si Dieu a fait des biens & des maux aux Paiens afin de les convertir.

461

§. 235. Nouvelles remarques, qui prouvent que les Cometes ne sont point la cause du mal à venir, & qui sont tirées des vicissitudes fortuites des choses humaines.

465

§. 236. Combien sont quelquefois petites les causes des plus grands événemens.

467

§. 237. Que les Cometes ne peuvent pas avoir part à toutes les passions qui causent la diversité des événemens.

470

§. 238. Que l'homme n'a besoin que de lui-même pour être agité de toute sorte de passions. Combien les Juifs ont été superstitieux.

472

§. 239. REMARQUES, qui montrent que pour faire des conjectures sur les suites d'une

T A B L E

Comete , il est inutile de l'observer , & qu'il ne faut que prendre garde à la situation des affaires generales , aux passions , & aux interets des Princes. Essai de ce principe sur la Comete de 1618. & sur celle de 1631.

- | | | |
|---------|--|-----|
| | | 474 |
| §. 240. | <i>Exemples de quelques Politiques qui ont deviné certains évenemens.</i> | 475 |
| §. 241. | <i>Refutation du presage de Pasquier.</i> | 477 |
| §. 242. | <i>Il étoit facile de prevoir une grande guerre dans l'Europe l'an 1618.</i> | 480 |
| §. 243. | <i>Lenteur & bigoterie de la Politique de la Maison d'Autriche.</i> | 481 |
| §. 244. | <i>Que les Conquerans ont évité la reputation de persecuteurs.</i> | 483 |
| §. 245. | <i>Combien la Maison d'Autriche s'est affoiblie par les persecutions de Religion.</i> | 485 |
| §. 246. | <i>Quels sont les presages que l'on debite presentement. Dispositions favorables pour la France à faire des conquêtes.</i> | 487 |
| §. 247. | <i>Detail des circonstances avantageuses à la France.</i> | 488 |
| §. 248. | <i>Consideration de l'état present de l'Europe.</i> | 492 |
| §. 249. | <i>Combien les Republicues ont autrefois mortifié les Monarchies.</i> | 493 |
| §. 250. | <i>Combien la paix de Nimegue a été avantageuse à la France.</i> | 496 |
| §. 251. | <i>Reflexion sur la forme du Gouvernement d'Allemagne.</i> | 497 |
| §. 252. | <i>Attachement des Jesuites aux interets de la France.</i> | 498 |
| §. 253. | <i>De quelques Propheties que l'on dit qui promettent au Roi de grandes conquêtes.</i> | 500 |
| | §. 254. <i>Pre-</i> | |

DES SÉCTIONS.

- §. 254. *Pretextes que le Roi pourroit prendre pour se servir des favorables dispositions que la Fortune. lui offre.* pag. 501
- §. 255. *Raisons pour ne se pas servir de ces favorables dispositions.* 504
- §. 256. *Reflexion sur ce qui a été raporté concernant certaines propheties qu'on fait courir à l'avantage de la France.* 509
- §. 257. *Si l'Europe auroit plus de sujet de se liquer presentement , qu'elle n'en a eu autrefois.* 515
- §. 258. *Si les Lignes sont à craindre.* 516
- §. 259. *Fautes des Alliez durant la derniere guerre.* 518
- §. 260. *Effets considerables de quelques Lignes.* 519
- §. 261. *Qu'il ne faut point s'assirer sur l'état present des choses.* 523
- §. 262. *Conclusion de l'Ouvrage.* 524
- §. 263. *Abregé de tout l'Ouvrage.* 525

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans l'Addition aux
Pensées diverses.

C H A P I T R E I.

- P**ourquoi on n'a pas repondu plutôt au libelle intitulé, Courte Revuë &c. Quatre raisons ont porté à n'y point repondre. Pag. 531
- C H A P. II.** Pourquoi on repond enfin au libelle intitulé, Courte Revuë, &c. 545
- C H A P. III.** Reponse à la censure generale lancée sur le livre des Cometes par l'Anteur de la Courte Revuë. 547
- C H A P. IV.** Reponse aux objections particulieres qui concernent les Pensées diverses. 554
- C H A P. V.** Reponse aux objections qui concernent les droits de la conscience erronée. 590
- C H A P. VI.** De quelle maniere se doivent conduire les Juges Ecclesiastiques qui conoîtront de ce different. 595
- C H A P. VII.** Requête à toutes les Universitez, pour leur demander la decision des points suivans. 604
- C H A P. VIII.** Courte Revuë des maximes de Religion & de Morale établies dans le libelle intitulé Courte Revuë, &c. & refuté dans les Chapitres precedens. 612

P E N S É E S D I V E R S E S,

écrites à un

Docteur de Sorbonne,

*A l'occasion de la Comete qui parut au
mois de Decembre 1680.*

§. I.

Occasion de l'Ouvrage.



Vous aviez raison, Monsieur, de m'écrire que ceux qui n'avoient pas eu la commodité de voir la Comete, pendant qu'elle paroïssoit avant le jour, sur la fin de Novembre & au commencement de Decembre, n'attendroient pas long-tems à la voir à une heure plus commode; car en effet, elle a commence à reparoître le 22. du mois passé, dès l'entrée de la nuit; mais je doute que vous aiez eu raison de m'exhorter à vous écrire tout ce que je penserois sur cette matiere, & de me promettre une reponse fort exacte à tout ce que je vous en écrierois. Cela va plus loin que vous n'avez cru: je ne sai ce que c'est que de mediter regulierement sur une chose: je prens le change fort aisément: je m'écarte très-souvent de mon sujet: je saute dans des lieux dont on auroit bien de la peine à deviner les chemins, & je suis fort propre à faire perdre patience à

un Docteur qui veut de la methode & de la regularité par tout. C'est pourquoi, Monsieur, pensez y bien : songez plus d'une fois à la proposition que vous m'avez faite. Je vous donne quinze jours de terme pour prendre vôtre dernière resolution. Cet avis & les vœux que je fais pour vôtre prosperité dans ce renouvellement d'année, sont toutes les étrenes que vous aurez de moi pour le coup. Je suis vôtre, &c.

A. . . le 1. de Janvier 1681.

§ II.

Avec quelle methode on l'écrira.

PUIS qu'après y avoir bien pensé, vous persistez à vouloir que je vous communique les pensées qui me viendront dans l'esprit en meditant sur la nature des Cometes, & à vous engager à les examiner regulierement, il faut se résoudre à vous écrire. Mais vous souffrirez, s'il vous plaît, que je le fasse à mes heures de loisir, & avec toute sorte de liberté, selon que les choses se presenteront à ma pensée. Car pour ce plan que vous souhaiteriez que je fisse dès le commencement, & que vous voudriez que je suivisse de point en point, je vous prie, Monsieur, de ne vous y attendre pas. Cela est bon pour des Auteurs de profession qui doivent avoir des vuës suivies, & bien compassées. Ils sont bien de faire d'abord un projet, de le diviser en livres & en chapitres, de se former une idée generale de chaque chapitre, & de ne travailler que sur ces idées-là. Mais pour moi qui ne prétens pas à la qualité d'Auteur, je ne m'affujettirai point, s'il vous plaît, à cette sorte de servitude. Je vous ai dit mes manieres: vous avez eu le tems d'examiner si elles vous
accom-

accommoderoient : après cela si vous vous en trouvez accablé, ne m'en imputez point la faute, vous l'avez ainsi voulu. Commençons.

§. III.

Que les presages de Cometes ne sont appuyez d'aucune bonne raison.

J'entens raisonner tous les jours plusieurs personnes sur la nature des Cometes, & quoi que je ne sois Astronome ni d'effet ni de profession, je ne laisse pas d'étudier soigneusement tout ce que les plus habiles ont publié sur cette matiere; mais il faut que je vous avouë, Monsieur, que rien ne m'en paroît convaincant, que ce qu'ils disent contre l'erreur du peuple, qui veut que les Cometes menacent le monde d'une infinité de desolations.

C'est ce qui fait que je ne puis pas comprendre, comment un aussi grand Docteur que vous, qui pour avoir seulement prédit au vrai, le retour de nôtre Comete, devoit être convaincu que ce sont des corps sujets aux loix ordinaires de la nature, & non pas des prodiges, qui ne suivent aucune regle; s'est néanmoins laissé entrainer au torrent, & s'imagine avec le reste du monde, malgré les raisons du petit nombre choisi, que les Cometes sont comme des Herauts d'armes qui viennent déclarer la guerre au genre humain de la part de Dieu. Si vous étiez Predicateur, je vous le pardonnerois, parce que ces sortes de pensées étant naturellement fort propres à être revêtues des plus pompeux & des plus pathétiques ornemens de l'éloquence, sont beaucoup plus d'honneur à celui qui les debite, & beaucoup plus d'impression sur la conscience des auditeurs, que cent autres propositions prouvées.

demonstrativement. Mais je ne puis goûter qu'un Docteur qui n'a rien à persuader au peuple, & qui ne doit nourrir son esprit que de raison toute pure, ait en ceci des sentimens si mal soutenus, & se paie de tradition, & de passages de Poëtes & d'Historiens.

§. I V.

De l'autorité des Poëtes.

Il n'est pas possible d'avoir un plus méchant fondement. Car pour commencer par les Poëtes, vous n'ignorez pas, Monsieur, qu'ils sont si entêtés de semer dans leurs Ouvrages plusieurs descriptions pompeuses, comme sont celles des prodiges; & de donner du merveilleux aux aventures de leurs Heros, que pour arriver à leurs fins ils suposent mille choses étonnantes. Ainsi bien loin de croire sur leur parole, que le bouleversement de la République Romaine ait été l'effet de deux ou de trois Comètes; je ne croirois pas seulement, si d'autres qu'eux ne le disoient, qu'il en ait paru en ce tems-là. Car enfin il faut s'imaginer qu'un homme qui s'est mis dans l'esprit de faire un poëme, s'est emparé de toute la nature en même tems. Le ciel & la terre n'agissent plus que par son ordre; il arrive des éclipses ou des naufrages si bon lui semble; tous les élémens se remuent selon qu'il le trouve à-propos. On voit des armées dans l'air, & des monstres sur la terre tout autant qu'il en veut; les Anges & les Demons paroissent toutes les fois qu'il l'ordonne; les Dieux mêmes montent sur des machines, se tiennent prêts pour fournir à ses besoins; & comme sur toutes choses, il lui faut des Comètes à cause du préjugé où l'on est à leur égard, s'il en trouve de toutes faites dans

l'Hif-

l'Histoire, il s'en fait à-propos : s'il n'en trouve pas, il en fait lui-même, & leur donne la couleur & la figure la plus capable de faire paroître, que le Ciel s'est intéressé d'une manière très-distinguée dans l'affaire dont il est question. Après cela qui ne riroit de voir un très-grand nombre de gens d'esprit, ne donner pour toute preuve de la malignité de ces nouveaux Astres, que le *terris mutantem regna Cometen* de Lucain : le *regnorum everfor, rubuit lethale Cometes* de Silius Italicus : le *nec diri toties arsere Cometa* de Virgile : le *nunquam terris spectatum impunè Cometen* de Claudien, & semblables beaux dictons des anciens Poètes?

§. V.

De l'autorité des Historiens.

Pour ce qui est des Historiens, j'avoué qu'ils ne se donnent pas la liberté de suposer ainsi des phenomenes extraordinaires. Mais il paroît dans la plûpart une si grande envie de rapporter tous les miracles & toutes les visions, que la credulité des peuples a autorisées, qu'il ne seroit pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous débitent en ce genre-là. Je ne fais s'ils croient que leurs Histoires paroîtroient trop simples, s'ils ne mêloient aux choses arrivées selon le cours du monde, quantité de prodiges & d'accidens surnaturels : ou s'ils espèrent que par cette sorte d'affaisonnement, qui reviennent fort au goût naturel de l'homme, ils tiendront toujourns en haleine leur Lecteur, en lui fournissant toujourns de quoi admirer : ou bien s'ils se persuadent que la rencontre de ces coups miraculeux signalera leur Histoire dans le tems à venir ; mais quoi qu'il en soit, on ne peut nier que les Historiens ne se plaisent

(1) Quidam incredibilia relatione commendationem parant, & lectorem aliud acturum, si per quotidiana duceretur, miraculo excitant. Quidam creduli, quidam negligentes sunt, quibusdam mendacium obrepit, quibusdam placet. Illi non evitant, hi appetunt, & hoc in commune de tota natione, quæ approbari opus suum & fieri populare non putet posse, nisi illud mendacio asperfit.

Senec. natur. quest. lib. 7. cap. 16. (2) Voyez Vossius de Histor. Latin. pag. 98. (3) Le P. le Moine Disc. de l'Histoi-
re chap. 1.

(1) extrêmement à compiler tout ce qui sent le miracle. Tite Live nous en fournit une forte preuve : car quoi que ce fût un homme de grand sens, & d'un genie fort élevé, & qu'il nous ait laissé une Histoire fort aprochante de la perfection ; il est tombé néanmoins dans le défaut de nous laisser une compilation insupportable de tous les prodiges ridicules, que la superstition Païenne croioit qui devoient être expiez ; ce qui fut cause, à ce que disent (2) quelques-uns, que ses Ouvrages furent condamnés au feu par le Pape St. Gregoire. Quel desordre ne voit-on pas dans ces grands & immenses volumes, qui contiennent les Annales de tous les différens Ordres de nos Moines, où il semble qu'on ait pris plaisir d'entasser sans jugement, & par la seule envie de satisfaire l'émulation ou plutôt la jalousie, que ces Societez ont les unes contre les autres, tout ce que l'on peut concevoir de miracles chimeriques ? Ce qui soit dit entre nous, Monsieur, car vous savez bien que pour ne pas scandaliser le peuple, ni irriter ces bons Peres, il ne faut pas publier les défauts de leurs Annales, nous contentant de ne les point lire.

Je m'étonne que (3) ceux qui nous parlent tant de la sympathie qu'il y a entre la Poësie & l'Histoire : qui nous assurent sur la foi de Cicéron & de Quintilien, *Que l'Histoire est une Poësie libre de la servitude de la versification* ; & sur le temoignage de Lucien, *que le vaisseau de l'Histoire sera pesant & sans mouvement, si le vent de la Poësie ne remplit ses voiles* : qui nous disent qu'il faut être Poëte pour être Historien, &

& que la descente de la Poësie à l'Histoire est presque insensible, quoi que personne n'ait entrepris jusques ici de passer de l'une à l'autre; je m'étonne, dis-je, que ceux qui nous apprennent tant de belles choses, sans savoir (1) qu'Agathias a été successivement Poëte & Historien, & qu'il a cru par là ne faire autre chose que traverser d'une patrie en une patrie; n'aient pas appréhendé de fournir un beau prétexte aux Critiques, de reprocher aux Historiens, qu'en effet ils ont une sympathie merveilleuse avec les Poëtes, & qu'ils aiment aussi-bien qu'eux à rapporter des prodiges & des fictions. Heureux ces deux excellens Poëtes, qui travaillent à l'Histoire de LOUIS LE GRAND, toute remplie de prodiges effectifs; car sans donner dans la fiction, ils peuvent satisfaire l'envie dominante qui possède les Poëtes & les Historiens, de raconter des choses extraordinaires!

(1) Agathias in princ. Histor.

Avec tout cela, Monsieur, je ne suis pas d'avis que l'on chicane l'autorité des Historiens; je consens que sans avoir égard à leur crédulité, on croie qu'il a paru des Comètes tout autant qu'ils en marquent, & qu'il est arrivé dans les années qui ont suivi l'apparition des Comètes, tout autant de malheurs qu'ils nous en rapportent. Je donne les mains à tout cela: mais aussi c'est tout ce que je vous accorde, & tout ce que vous devez raisonnablement prétendre. Voions maintenant à quoi aboutira tout ceci. Je vous desie avec toute vôtre subtilité d'en conclure, que les Comètes ont été ou la cause, ou le signe des malheurs qui ont suivi leur apparition. Ainsi les temoignages des Historiens se reduisent à prouver uniquement qu'il a paru des Comètes, & qu'ensuite il y a bien eu des desordres dans le monde; ce qui est bien éloigné de prouver que l'une de ces deux choses est la cause ou le pronostic de l'autre; à

moins qu'on ne veuille qu'il soit permis à une femme qui ne met jamais la tête à sa fenêtre, à la rue St. Honoré, sans voir passer des carrosses, de s'imaginer qu'elle est la cause pourquoi ils passent, ou du moins qu'elle doit être un présage à tout le quartier, en se montrant à sa fenêtre, qu'il passera bientôt des carrosses.

§. VI.

Que les Historiens se plaisent fort aux digressions.

Vous me direz sans doute, que les Historiens remarquent positivement que les Comètes ont été les signes, ou même les causes des ravages qui les ont suivies, & par conséquent que leur autorité va bien plus loin que je ne dis. Point du tout, Monsieur, il se peut faire qu'ils ont remarqué ce que vous dites, car ils aiment fort à faire des reflexions, & ils poussent quelquefois si loin la moralité, qu'un Lecteur mal satisfait de les voir interrompre le fil de l'Histoire, leur diroit volontiers s'il les tenoit, *riservate questio per la predica*. L'envie de paroître sçavans jusques dans les choses qui ne sont pas de leur métier, leur fait aussi faire quelquefois des digressions très-mal entendues; comme lors (1) qu'Ammien Marcellin, à l'occasion d'un tremblement de terre qui arriva sous l'Empire de Constantius, nous debite tout son Aristote & tout son Anaxagoras; raisonne à perte de vuë; cite des Poëtes & des Theologiens: & à l'occasion d'une éclipse de soleil arrivée sous le même Constantius, se jette (2) à corps perdu dans les secrets de l'Astronomie; fait des leçons sur Ptolomée, & s'écarte jusques à philosopher sur la cause des parelies. Mais il ne s'ensuit pas pour cela, que les remarques
des

(1) Am-
mian.
Marcell.
Histor.
lib. 17.

(2) Am-
mian.
Marcell.
Histor.
lib. 20.

des Historiens doivent autoriser l'opinion commune, parce qu'elles ne sont pas sur des choses qui soient du ressort de l'Historien. S'il s'agissoit d'un Conseil d'Etat, d'une negociation de paix, d'une bataille, d'un siege de ville, &c. le temoignage de l'Histoire pourroit être decisif, parce qu'il se peut faire que les Historiens aient fouillé dans les Archives, & dans les instructions les plus secretes, & puisé dans les plus pures sources de la verité des faits. Mais s'agissant de l'influence des astres, & de ressorts invisibles de la nature, Messieurs les Historiens n'ont plus aucun caractere autorisant, & ne doivent être plus regardez que comme un simple particulier qui hazarde sa conjecture, de laquelle il faut faire cas selon le degré de connoissance que son Auteur s'est aquis dans la Physique. Or sur ce pied-là, Monsieur, avöiez-moi que le temoignage des Historiens se réduit à bien peu de chose, parce qu'ordinairement ils sont mauvais Physiciens.

§. VII.

De l'autorité de la Tradition.

Après ce que je viens de dire il seroit superflu de refuter en particulier le prejuge de la Tradition, car il est visible que si la prevention où l'on est de tems immemorial sur le chapitre des Cometes, peut avoir quelque fondement legitime, il consiste tout entier dans le temoignage que les Histoires & les autres livres ont rendu sur cela dans tous les siecles: de sorte que si ce temoignage ne doit être d'aucune consideration, comme je l'ai justifié, & comme il paroitra encore davantage par ce qui me reste à dire; il ne faut plus faire aucun compte de la multitude des suffrages qui sont fondez là-dessus.

Que ne pouvons-nous voir ce qui se passe dans l'esprit des hommes lors qu'ils choisissent une opinion! Je suis sûr que si cela étoit, nous réduirions le suffrage d'une infinité de gens à l'autorité de deux ou de trois personnes, qui aiant débité une doctrine que l'on suposoit qu'ils avoient examinée à fond, l'ont persuadée à plusieurs autres par le prejuge de leur merite, & ceux-ci à plusieurs autres, qui ont trouvé mieux leur compte pour leur paresse naturelle, à croire tout-d'un-coup ce qu'on leur disoit, qu'à l'examiner soigneusement (1). De sorte que le nombre des sectateurs credules & paresseux s'augmentant de jour en jour, a été un nouvel engagement aux autres hommes, de se delivrer de la peine d'examiner une opinion, qu'ils voioient si generale, & qu'ils se persuadoient bonnement n'être devenuë telle, que par la solidité des raisons desquelles on s'étoit servi d'abord pour l'établir: & enfin on s'est vu reduit à la necessité de croire ce que tout le monde croioit, de peur de passer pour un factieux, qui veut lui seul en savoir plus que tous les autres, & contredire la venerable Antiquité: si bien qu'il y a eu du merite à n'examiner plus rien, & à s'en rapporter à la Tradition. Jugez vous-même si cent millions d'hommes engagez dans quelque sentiment de la maniere que je viens de représenter, peuvent le rendre probable; & si tout le grand prejuge qui s'élève sur la multitude de tant de sectateurs, ne doit pas être reduit, faisant justice à chaque chose, à l'autorité de deux ou de trois personnes qui aparemment ont examiné ce qu'ils enseignoient. Souvenez-vous, Monsieur, de certaines opinions fabuleuses à qui l'on a donné la chassé dans ces derniers tems, de quelque grand nombre de temoins qu'elles fussent apuiées, parce qu'on a fait voir que ces te-

(1) Unusquisque mavult credere quam judicare: nunquam de vitâ judicatur, semper creditur, versatque nos & præcipitat traditus per manus error, alienisque perimus exemplis. Sanabimur si modo separemur à cætu. Nunc verò stat contra rationem defensor mali sui populus. Seneca de vitâ beatâ, cap. 1.

moins

moins s'étant copiez les uns les autres, sans autrement examiner ce qu'ils citoient, ne devoient être comptez que pour un : & sur ce pied-là concluez, qu'encore que plusieurs nations & plusieurs siècles s'accordent à accuser les Cometes de tous les defastres qui arrivent dans le monde après leur apparition, ce n'est pourtant pas un sentiment d'une plus grande probabilité, que s'il n'y avoit que sept ou huit personnes qui en fussent; parce qu'il n'y a gueres davantage de gens qui croient ou qui aient cru cela, après l'avoir bien examiné sur des principes de Philosophie.

§. VIII.

Pourquoi on ne parle point de l'autorité des Philosophes.

Au reste, Monsieur, voulez-vous savoir pourquoi je n'ai pas mis en ligne de compte l'autorité des Philosophes, aussi-bien que celle des Poëtes & des Historiens; c'est parce que je suis persuadé que si le temoignage des Philosophes a fait quelque impression sur votre esprit, c'est seulement à cause qu'il rend la tradition plus generale, & non pas à cause des raisons sur lesquelles il est apuié. Vous êtes trop habile pour être la dupe de quelque Philosophe que ce soit, pourvu qu'il ne vous attaque que par la voie du raisonnement; & il faut vous rendre cette justice, que dans les choses que vous croiez être du ressort de la raison, vous ne suivez que la raison toute pure. Ainsi ce ne sont pas les Philosophes entant que Philosophes, qui ont contribué à vous rendre peuple en cette occasion, puis qu'il est certain que tous leurs raisonnemens en faveur des malignes influences, font pitié. Voulez-vous donc que je vous

dise en qualité d'ancien ami , d'où vient que vous donnez dans une opinion commune sans consulter l'oracle de la raison ? C'est que vous croiez qu'il y a quelque chose de divin dans tout ceci , comme on l'a dit de certaines maladies , après le fameux Hippocrate ; c'est que vous vous imaginez que le consentement general de tant de nations dans la suite de tous les siècles , ne peut veur que d'une espece d'inspiration , *vox populi , vox Dei* ; c'est que vous êtes accoutumé par vôtre caractere de Theologien à ne plus raisonner , dès que vous croiez qu'il y a du mystere ; ce qui est une docilité fort louable , mais qui ne laisse pas quelquefois par le trop d'étenduë qu'on lui donne , d'empiéter sur les droits de la raison , comme l'a fort bien remarqué (1) Mr. Pascal ; c'est enfin qu'ayant la conscience timorée , vous croiez aisément que la corruption du monde met entre les mains de Dieu les fleaux les plus épouvantables ; lesquels pourtant le bon Dieu ne veut point lancer sur la terre , sans avoir essaié si les hommes s'amanderont , comme il fit avant que d'envoyer le Deluge. Tout cela , Monsieur , fait un sophisme d'autorité à vôtre esprit , dont vous ne sauriez vous deffendre avec toute l'adresse qui vous fait si bien demêler les faux raisonnemens des Logiciens.

Cela étant , il ne faut pas se promettre de vous detromper en raisonnant avec vous sur des principes de Philosophie. Il faut vous laisser là , ou bien raisonner sur des principes de pieté & de Religion. C'est aussi ce que je ferai (car je ne veux pas que vous m'échappiez) après avoir exposé à vôtre vüe , pour me dedommager en quelque façon , plusieurs raisons fondées dans le bon sens , qui convainquent de temerité l'opinion que l'on a touchant l'influence des Cometes. Devinez si vous pouvez , quels sont ces

prin-

(1) Pen-
sées de
Monfr.
Pascal,
ch. 5.

principes de pieté que je vous garde , devinez-le , dis-je , si vous pouvez , pendant qu'à mes heures de loisir je vous preparerai une espece de prelude qui roulera sur des principes plus communs.

A... le 15. de Mars 1681.

§. IX.

I. Raison contre les presages des Cometes.

Qu'il est fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque chose sur la terre.

VOici , Monsieur , quelques raisons de Philosophie. On peut dire premierement qu'il est fort incertain , que des corps aussi éloignez de la terre , que le sont ceux-là , puissent y envoyer quelque matiere qui soit capable d'une grande action. Car si c'est le sentiment universel des Philosophes , depuis qu'on a été contraint d'abandonner l'opinion commune touchant la matiere des Cometes , que l'atmosphere de la terre , c'est-à-dire l'espace jusqu'où s'étendent les exhalaisons , & les vapeurs qu'elle repand de toutes parts , se termine à la moyenne region de l'air à trois ou quatre lieües d'élevation tout au plus ; pourquoi croira-t-on que l'atmosphere des Cometes s'étend à plusieurs millions de lieües ? On ne sauroit dire precisément pourquoi les Planetes & les Cometes peuvent produire des qualitez jusques sur la terre , capables d'y causer de notables changemens , pendant que la terre n'en peut pas seulement produire à trente lieües de distance.

§. X.

Si elles envoient quelque autre chose que la lumiere.

I. Dira-t-on que puis que les Cometes nous envoient de la lumiere, elles peuvent bien nous envoyer quelque autre chose ? Mais il est facile de repondre que la lumiere qu'elles nous envoient originaiement du soleil, & qu'elles ne contribuent à l'envoier sur la terre, qu'en qualité de corps opaque qui oblige les rayons à se reflechir vers nous; de sorte que de quelque supposition que l'on se serve pour expliquer la propagation de la lumiere, soit des principes d'Aristote, soit de ceux d'Epicure, soit de ceux de Mr. Descartes, on concevra très-clairement que les Cometes peuvent luire sur nous, sans aucune action positive de leur part, & sans qu'il se detache la moindre chose de leur substance à elles, pour en venir dans ce bas monde.

§. XI.

Si leur lumiere detache quelques atomes.

II. Dira-t-on que la lumiere detache quantité d'atomes du corps de la Comete, & les amene dans nôtre monde lors qu'elle y vient elle-même par reflexion ? Mais si l'on ne dit que cela, je n'ai point besoin de nouvelle reponse : il me suffit de dire, que les atomes que la lumiere du soleil enleve de la terre & des eaux, ne suivent la lumiere reflechie qu'à une très-petite distance, & qu'il faut raisonner de même de ceux que le soleil enleve des autres corps.

§. XII.

§. XII.

Quelle peut être l'activité de leur lumière.

III. Dira-t-on que la lumière même réfléchie par les Comètes, est capable de produire de grands effets? Il n'y a point d'apparence, puis qu'il est certain que cette lumière n'est plus quand les effets qu'on attribue aux Comètes sont produits, & que d'ailleurs l'action de cette lumière est si foible à notre égard, qu'il n'y a point de lampe allumée au milieu d'une campagne, qui n'éclaire & qui n'échauffe l'air des environs, bien plus que ne fait une Comète: desorte que comme il seroit ridicule d'attribuer à la lumière de cette lampe la force de produire de grands changemens dans la sphere de son activité, outre l'illumination; il est ridicule aussi d'attribuer à la lumière des Comètes, la force d'alterer nos élémens, & de troubler la tranquillité publique. Pour ne pas dire que la lumière des Comètes n'étant que celle du soleil extrêmement affoiblie, il est aussi absurde de lui attribuer des effets que le soleil lui-même ne peut pas operer, qu'il seroit absurde de se promettre qu'une chandelle allumée au milieu d'une place, échaufferoit tous les habitans d'une grande ville, qu'un bon feu allumé dans la chambre d'un chacun ne peut pas garantir du froid.

§. XIII.

Qu'il est aussi difficile aux exhalaisons de descendre que de monter.

IV. Dira-t-on qu'il y a bien de la différence entre la terre & les Comètes, & qu'encore que
les

les exhalaisons de la terre ne puissent pas monter jusques à la region des Cometes, il ne s'enfuit pas que la vertu des Cometes ne puisse s'étendre jusques à nous, parce qu'il est beaucoup plus facile de descendre que de monter, & qu'il faut monter pour aller d'ici à la region des Cometes, au lieu qu'il faut descendre pour venir de là jusqu'ici? Mais il n'est pas difficile de renverser cette objection; car si elle a quelque force, c'est uniquement parce qu'on suppose que la terre est au centre du monde, & que tous les corps pesans ont une inclination naturelle à s'approcher de ce centre. Or comme il n'y a rien de plus difficile que de prouver ces suppositions, il n'y a rien aussi de plus aisé que de détruire tous les raisonnemens que l'on fonde sur ces idées. Comment fait-on que la terre est au centre du monde? N'est-il pas évident que pour conoître le centre d'un corps, il en faut conoître la superficie, & qu'ainsi n'étant point possible à l'esprit humain de marquer où sont les extremités du monde, il nous est impossible de conoître si la terre est au centre du monde, ou si elle n'y est pas? De plus comment savons-nous qu'il y a des corps qui ont une inclination naturelle à s'approcher du centre du monde? Ne savons-nous pas au contraire que tous les corps qui se meuvent à l'entour d'un certain centre, s'en éloignent le plus qu'ils peuvent? Les experiences que l'on en a n'ont-elles point forcé la plupart des Sectateurs d'Aristote, de reconoître avec Mr. Descartes, que c'est une des loix generales de la nature? Il n'y a donc rien de plus absurde que de supposer, qu'il y a des corps qui tendent naturellement vers le centre de la terre; & il est bien plus raisonnable de dire qu'ils tendent tous à s'en éloigner; & que ceux qui ont la force de le faire, s'en éloignent effectivement: d'où il arrive que ceux qui ont moins de

de force font chassés vers le centre, parce que tout étant plein il est impossible qu'un autre s'en approche.

Il est facile de montrer après cela qu'on se trompe bien grossièrement, quand on s'imagine que les exhalaisons des Comètes peuvent mieux descendre sur la terre, que les exhalaisons de la terre ne peuvent monter au ciel; car de quelque système que l'on se serve, il faut nécessairement convenir qu'il se fait dans le monde un mouvement très-considérable à l'entour d'un centre commun. Que ce soit à l'entour de la terre, comme veulent les Philosophes de l'Université, ou à l'entour du soleil, comme veulent les sectateurs de Copernic, ou en partie à l'entour du soleil, & en partie à l'entour de la terre, comme veulent les sectateurs de Tycho-Brahé, peu m'importe pour le présent: il est toujours vrai que les Comètes se font voir dans un lieu où il y a des corps qui tournent à l'entour d'un certain centre; par conséquent tous ces corps tendent de toute leur force à s'éloigner de ce centre, & ont plus de force pour s'en éloigner, que tous les corps qui sont entre eux & la terre; d'où il s'ensuit que la matière qui est autour des Comètes n'a point de facilité à descendre sur la terre, & qu'il lui est aussi malaisé d'y descendre, qu'il est malaisé à la matière terrestre de monter au ciel. Si l'on considéroit la peine qu'on a à faire descendre dans l'eau un balon bien rempli d'air, on ne diroit pas universellement qu'il est plus malaisé de monter que de descendre: cela n'est vrai qu'à l'égard des corps qui n'ont aucune force pour s'éloigner du centre du mouvement, mais à l'égard de ceux qui ont eu la force de s'en éloigner prodigieusement, c'est à les faire descendre que l'on trouve de la peine; puis donc que les Comètes sont dans un éloignement pro-
di-

digieux du centre du mouvement, il est juste de conclure qu'il faudroit une peine effroyable pour faire descendre quelque chose de cet endroit-là jusques sur la terre : ce qui seul est capable de refuter toutes les illusions de l'Astrologie.

Permettez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, de dire que toute la matiere qu'il y a d'ici jusques au delà de Saturne & des Cometes, forme un grand tourbillon ; & souffrez que je le nomme le tourbillon du soleil ; je ne vous demande pas cela pour faire le moindre préjudice à vôtre systême de Ptolomée, c'est seulement pour exprimer en moins de paroles ce que je m'en vais vous dire.

§. XIV.

Que les exhalaisons des Cometes quand même elles parviendroient jusqu'à la terre n'y produiroient rien.

Accordons que les Cometes peuvent pousser jusques sur la terre quantité d'exhalaisons, s'en suivra-t-il que les hommes en feront notablement alterez ? Point du tout ; car si ces exhalaisons parcouroient des espaces aussi immenses que ceux-là, elles se briseroient & se diviferoient en une infinité de particules insensibles, qui se répandroient dans toute l'étendue du tourbillon du soleil, à-peu-près comme les particules du sel se distribuent dans toute la masse d'eau qui les dissout. Or si nous comparons la Comete, avec tout le tourbillon du soleil, nous trouverons qu'elle n'est pas à l'égard de ce tourbillon, ce qu'est un grain de sel à l'égard d'une lieue cubique d'eau : & par conséquent il y a lieu de croire, que si toute la Comete reduite en poudre étoit mise par infusion

dans

dans le grand tourbillon du soleil, elle n'y apporteroit pas une alteration plus considerable, que celle qu'un grain de sel jetté dans une lieuë cubique d'eau, produiroit dans toutes les parties de cette eau. Personne n'ignore qu'afin qu'une liqueur produise des effets considerables, il ne suffit pas qu'elle soit impregnée de certains esprits; mais qu'il faut qu'elle en soit chargée jusqu'à une certaine dose. Je dis pareillement qu'afin que nôtre air recoive de grandes alterations, il ne suffit pas qu'il soit impregné de quelques parcelles de la Comete à raison de la quantité de matiere qu'il contient dans l'étendue du tourbillon; mais qu'il faut qu'il en recoive une dose plus copieuse. Cependant il est sûr qu'il ne peut avoir que sa part, je ne dis pas de toute la Comete, (car elle ne se dissout pas dans les liqueurs du tourbillon) mais des atomes qu'elle seme deçà & delà, ce qui revient à rien pour chaque partie de nôtre monde.

Je ne crains pas que l'on m'objecte qu'il n'y a que la terre qui ait part à cela, car ce seroit suposer que les Cometes lui envoient à elle seule toutes leurs exhalaisons, & qu'elles empêchent que leurs traits ne fassent aucun écart dans un trajet d'une longueur prodigieuse, ce qui ne se peut dire sans extravagance. Je ne crains pas non plus qu'on me vienne dire, que peut-être les Cometes ne sont pas aussi éloignées de la terre que le suposent ceux qui les mettent bien loin au delà de Saturne, car cette objection n'est d'aucune force contre moi; parce que soit qu'on les pose un peu au deçà, ou un peu au delà de Saturne, il faut convenir que leurs évaporations appartiennent également à toutes les parties du tourbillon du soleil, aussi bien à celles qui sont entre Jupiter & Mars, qu'à celles qui environnent la terre; aussi bien à celles
qui

qui sont au delà de Saturne, qu'à celles qui sont au deça. En effet si une Comete posée entre Jupiter & Saturne, a la force de chasser jusques au centre la matiere dont elle est environnée, elle doit avoir aussi la force de la pousser à-peu-près autant du côté de la circonference; car il n'est pas plus difficile de faire monter les corps pesans, que de faire descendre les corps legers, comme il paroît par l'exemple d'un gros balon qu'on a tant de peine à pousser dans l'eau. Ainti nous devons faire état que les écoulemens qui sortent de la Comete, se repandent à la ronde par toute l'étenduë du tourbillon du soleil, à-peu-près comme les parties d'un morceau de sucre que l'on tiendroit suspendu dans un verre d'eau, se repanderoient au-dessus & au-dessous dans toute la capacité du verre, & cela d'autant plus aisément que toute la matiere du tourbillon est dans un mouvement continuel. Puis donc que toute la Comete liquefiée dans le fluide du tourbillon, ne seroit pas comme un grain de sel liquefié dans une lieuë cubique d'eau, qui est une proportion dans laquelle je ne croi pas que ni l'antimoine, ni aucun venin conservent leurs qualitez actives; il est vrai de dire que les influences des Cometes, qui contiennent si peu de substance en comparaison des Cometes mêmes, ne seroient pas capables d'un grand effet, quand mêmes elles parviendroient jusques à nous.

§. XV.

Refutation de ceux qui disent que cela n'est pas impossible, ou qui voudroient soutenir que les influences ne sont pas des corpuscules.

V. Dira-t-on enfin qu'il n'est pas impossible que les Cometes envoient sur la terre une matiere

tiere ou une qualité fort active? C'est tout ce qu'on peut avancer de plus raisonnable, & cependant ce n'est rien dire, parce qu'il est non seulement possible, mais aussi très-aparent que les Comètes n'envoient sur la terre ni qualité, ni matière capables d'une grande action, & que dans les choses où il n'y a point plus de raison d'un côté que d'autre, le tort est toujours plutôt du côté de ceux qui affirment, que du côté de ceux qui suspendent leur jugement. Si bien que n'y ayant aucune raison positive qui nous porte à croire l'influence des Comètes, & y en ayant au contraire plusieurs qui nous portent à la rejeter, ceux qui prennent le premier parti ont tout le tort de leur côté.

Je vous prie, Monsieur, de bien prendre garde que je viens de distinguer les qualités produites par les Comètes, d'avec les corpuscules qu'elles envoient. J'ai fait cette distinction afin de m'accommoder à la Philosophie de l'Université, & de peur que vous ne vinssiez à croire, que mes objections ne seroient d'aucune force si je supposois les principes ordinaires touchant la propagation des accidens. Pour prévenir cela je déclare ici, qu'encore que dans toute la suite de cet écrit je ne refute les influences des Comètes, que sous l'idée d'atomes & de corpuscules, je prétends néanmoins que mes raisons doivent avoir la même force contre des influences, qui consisteroient en pures qualités distinctes de la matière. Et même dans le cas présent j'aurois beaucoup plus d'avantage contre un Peripateticien, parce que s'il veut raisonner conséquemment, il est obligé de dire que dès que la Comète n'est plus, les qualités malignes qu'elle avoit produites au dehors, sont entièrement détruites par les formes substantielles de chaque sujet, qui ne souffrent, selon lui, aucune qualité étrangère, qu'autant de
tems

tems que la cause qui l'a introduite par violence la maintient & la conserve. D'où il résulte manifestement, que rien de tout ce qui arrive après la destruction de la Comete, ne peut être produit par les qualitez de la Comete, mais tout au plus par les atomes qu'elle a répandus deçà & delà.

Outre que l'expérience nous faisant voir que les qualitez des corps ne se produisent que dans un certain espace qu'on appelle *la sphere de leur activité*, il est aussi absurde dans les principes d'Aristote, de dire que la Comete communique ses qualitez à tout le tourbillon du soleil, qu'il est absurde de le dire dans les principes des autres Philosophes: puis que les sectateurs d'Aristote sont obligez de reconnoître, que ce qu'ils appellent de purs accidens n'a pas moins de peine à se répandre à la ronde, que les écoulemens d'atomes, en quoi les autres Sectes font consister la production des qualitez corporelles.

§. XVI.

II. Raison: *Que si les Cometes avoient la vertu de produire quelque chose sur la terre, ce pourroit être tout aussi bien du bonheur, que du malheur.*

ON peut dire en second lieu, que supposé que les Cometes répandent jusques sur la terre beaucoup de corpuscules capables d'une grande action, il n'y a pas plus de raison à soutenir qu'ils doivent produire la peste, la guerre, la famine; qu'à soutenir qu'ils doivent produire la santé, la paix, & l'abondance, parce que personne ne conoît la nature de ces corpuscules, la figure, le mouvement, ou les autres qualitez de leurs parties. Et en effet y a-t-il plus de bon sens à soutenir que la présente Comete, qui ne
peut

peut empêcher un froid excessif pendant qu'elle se montre toute entière, causera la guerre trois ans après qu'elle ne sera plus, parce qu'échauffant la masse du sang, elle rendra les hommes plus prompts; qu'à soutenir qu'elle entretiendra la paix, parce que rafraichissant la masse du sang, elle rendra les hommes plus sages?

Oui, me dira-t-on, il y a plus de bon sens dans le premier parti que dans l'autre; car il est plus apparent que la matiere grossiere qui nous vient des extremités du tourbillon du soleil, n'étant pas proportionnée aux corps terrestres, fait toutes choses de travers parmi nous, qu'il n'est apparent qu'elle y apporte ou qu'elle y conserve des dispositions favorables. Il est fort probable qu'elle augmente le froid en hiver, & la chaleur en été, parce qu'étant plus difficile à ébranler, elle doit augmenter le froid & le repos, lors qu'il n'y a pas de force pour la mettre en mouvement, & qu'étant une fois échauffée, elle doit avoir beaucoup plus de chaleur que les matieres subtiles; d'où vient que le fer rouge brûle bien plus que la flamme d'esprit de vin, & que le feu est plus violent lors que le froid est extrême; car il y a beaucoup d'apparence que le froid dispose le bois de telle sorte, que les parties que le feu en detache à chaque fois sont plus massives.

Mais je repons que ce sont toutes conjectures en l'air, & qu'on en peut faire d'aussi vraisemblables en prenant le contre-pied. Qui m'empêchera de dire que cette matiere grossiere epaississant l'air, & facilitant la condensation des vapeurs, doit diminuer le froid, & le chaud selon la saison où l'on se trouve: le froid, parce qu'il n'est jamais plus violent que lors que l'air est le plus serain & le plus pur (1); le chaud, parce qu'il n'est jamais plus insupportable que lors que le soleil darde ses rayons sur nous,

(1) Et positas ut glacier nives, puro numine Jupiter. Horat. Od. 10. lib. 3.

nous, sans rencontrer aucune nuë, & parce que les pluies qui naissent de la condensation des vapeurs, rafraichissent extremement l'air? Je puis supposer encore, que cette matiere grossiere venant à se precipiter, est un ferment & une graisse qui doit rendre la terre fertile, comme ces corpuscules que le Nil laisse dans les lieux qu'il a inondez. Un autre dira avec autant de raison, qu'à la verité cette matiere grossiere cause un froid piquant qui purifie l'air de toute semence de maladie; mais qu'elle se subtilise peu-à-peu, le plus grossier tombant à terre comme un sediment gras & plein de principes de fecondité, pendant que le reste ne retient que la solidité necessaire pour pouvoir temperer la chaleur de tems en tems, par la condensation de nuës, & par des pluies également salutaires à la santé & à la recolte. Peut-on empêcher un autre de dire, que cette matiere crasse a bien le loisir de se filtrer, & de se subtiliser avant que de venir à nous, puis qu'elle fait un trajet de plusieurs millions de lieues, & que s'il lui reste encore de quoi épaissir nôtre air, cela doit être compté comme l'un de ces brouillards qui durent quelquefois sept ou huit jours sans consequence, ou comme l'une de ces pluies qui troublent l'eau des rivieres pour quelque tems, sans qu'on remarque que les poissons s'en portent moins bien?

§. XVII.

III. Raison : *Que l'Astrologie qui est le fondement des prédictions particulieres des Cometes, est la chose du monde la plus ridicule.*

J E dis en troisiéme lieu que le detail des préjugés des Cometes ne roulant que sur les principes de l'Astrologie, ne peut être que très-ridicule,

ridicule , parce qu'il n'y a jamais eu rien de plus impertinent , rien de plus chimerique que l'Astrologie , rien de plus ignominieux à la nature humaine , à la honte de laquelle il sera vrai de dire éternellement , qu'il y a eu des hommes assez fourbes pour tromper les autres sous le prétexte de conôître les choses du Ciel , & des hommes assez fots pour donner créance à ces autres-là , jusques au point d'ériger la charge d'Astrologue en titre d'Office , & de n'oser prendre un habit neuf ou planter un arbre sans l'aprobation de (1) l'Astrologue.

Voulez-vous savoir d'un homme de cette profession , quels sont en particulier les présages d'une telle Comete ? Il vous répondra que la vertu particuliere d'une Comete dépend de la qualité du signe , & de la maison où elle a commencé d'être vuë , comme aussi de l'aspect où elle a été avec les Planetes. Que c'est à cette situation qu'il faut regarder principalement pour bien faire l'horoscope d'une Comete ; à quoi l'on ajoûte la considération des signes par où elle passe successivement. Là-dessus il vous apprendra qu'il y a des signes masculins , & des signes feminins , qu'il y en a de terrestres & d'aqueux , de froids & de chauds , de diurnes & de nocturnes , &c. Que chaque Planete domine sur une certaine portion de la terre , & sur une certaine espece de gens. & de choses. Saturne par exemple , sur la Baviere , la Saxe & l'Espagne , sur une partie de l'Italie , sur Ravenne & Ingolstad , sur les Maures & sur les Juifs , sur les étangs , les cloaques & les cimetières , sur la vieillesse , sur la rate , sur le noir & le tanné , & sur l'aigre ; car il n'y a pas jusqu'aux couleurs & aux saveurs qu'on ne leur partage. Il ajoûtera que les signes & particulièrement ceux du Zodiaque ont aussi leurs departemens marquez sur le globe de la terre , pour y exercer leur ver-

(1) Mr. Bernier ,
Relat. du
Mogol.

tu : le Belier par exemple, domine sur toutes les choses assujetties à la Planete de Mars son hôte, (car vous remarquerez que chaque Planete a son logis arrêté dans un certain signe) qui sont le Nord, une partie de l'Italie & de l'Allemagne, l'Angleterre, & la Capitale de Pologne, le foie, le fiel, les Soldats, les Bouchers, les Sergeans, & les Bourreaux, le rouge, l'amer & le mordicant. Et outre cela il regne sur la Palestine, sur l'Armenie, sur la mer Rouge, sur la Bourgogne, sur les villes de Mets & de Marseille. Il vous dira de plus qu'il y a 12. maisons à considerer dans le ciel, dont chacune a ses fonctions particulieres, & appartient à une certaine Planete : car par exemple, la premiere maison se rapporte à la vie & à la complexion du corps, & la derniere, aux ennemis, à la prison, & à la fidelité des domestiques. Mercure se plaît dans la premiere plus que toutes les autres Planetes, & répand de là une vie heureuse, & une forte complexion, Venus se plaît dans la cinquième, où elle promet de la joie par les enfans.

Cela posé avec plusieurs autres remarques de même nature, l'Astrologue vous dira à quels pais, & à quelles gens, ou à quelles bêtes la Comete en veut principalement, & de quelle sorte de maux elle menace. Dans le Belier elle signifie de grandes guerres, & de grandes mortalitez, l'abaissément des Grands, & l'élevation des petits, des secheresses épouvantables pour les lieux soumis à la domination de ce signe. Dans la Vierge elle signifie des avortemens dangereux, des maltotes, des emprisonnemens, la sterilité & la mort de quantité de femmes. Dans le Scorpion ce sont outre les maux précédens, des reptiles & des sauterelles innombrables. Dans les Poissons, des disputes sur des points de foi, des aparitions épouvantables

bles dans l'air, des guerres & des pestes, & toujours la mort des Grands.

S'il arrive par malheur que les Cometes passent par des signes de figure humaine, comme sont les Gemeaux, la Vierge, l'Orion, &c. c'est aux hommes qu'elles s'en veulent prendre. Si elles passent par les signes du Belier, du Taureau, du Cygne, de l'Aigle, des Poissons, c'est aux animaux de cette espece qu'elles en veulent; & si les signes sont masculins ce sont les mâles qui en patissent, s'ils sont feminins ce sont les femmes. Si les Cometes passent par les parties honteuses de quelque constellation, c'est un fâcheux présage pour les impudiques. Si la Comete est Saturnienne par sa situation, ou par son aspect, elle produit tous les méchans effets de Saturne, la jalousie, la melancolie, les defiances & les terreurs. Si elle est dans la seconde maison qui est celle des richesses, elle traverse le gain, & fait faire des vols & des banqueroutes, & ainsi du reste; car en general un Astrologue juge de la vertu d'une Comete par les regles selon lesquelles il prétend que tel ou tel signe, dans une telle maison, & dans un tel aspect presage ceci ou cela à telle ou à telle chose (1).

Rarement fait-on signifier quelque bonheur aux Cometes. Il y eut néanmoins un Astrologue Suisse, qui aiant remarqué en 1661. qu'une Comete avoit passé par le signe de l'Aigle, & qu'elle étoit venuë mourir à ses piez, assûra que cela presageoit la ruine de l'Empire Turc par celui d'Allemagne, ce que l'évenement a si peu justifié, que deux ans après les Turcs penserent prendre toute la Hongrie, & eussent apparemment envahi toutes les terres hereditaires de la Maison d'Autriche, si le secours que le Roi envoia à l'Empereur, ne l'eût mis en état de faire sa paix avec la Porte. Il en va des

(1) Voiez
Mr. Petit
Differt. sur
les Cometes.
p. 95.

predictions des Astrologues, comme de celles des Poëtes : elles sont volontiers funestes les unes & les autres aux Ottomans, mais sans aucune suite. Il y a plus d'un siecle que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton d'oracle, que nos Rois iront detroner le Grand Turc, & dresser des trophées sur les bords du Jourdain & de l'Euphrate. Le redoutable Mr. Des-Preaux qui s'étoit tant moqué de ces saillies, y est tombé lui-même à la fin, avec son, *Fet'attens dans deux ans aux bords de l'Hellepont*, & il a été aussi faux Prophete que ses Confreres.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Astrologues raisonnent sur de telles extravagances. C'étoit la même chose du tems de (1) Pline, *On prétend*, dit-il, *que ce n'est pas une chose indifférente, que les Cometes dardent leurs rayons vers certains endroits, ou reçoivent leur vertu de certains astres, ou representent certaines choses, ou brillent en certaines parties du ciel. Si elles ressemblent à une flute, leurs presages s'adressent à la Musique; quand elles sont dans les parties honteuses d'un signe, c'est aux impudiques qu'elles en veulent; si leur situation fait un triangle ou un quarré équilateral à l'égard des étoiles fixes, c'est aux sciences & à l'esprit qu'elles s'adressent. Elles repandent des poisons quand elles se trouvent dans la tête du Serpenteaire boreal ou austral.*

Considerez, je vous prie, Monsieur, si ce n'est pas avoir perdu toute honte, que de poser des principes de cette sorte. Quoi, parce qu'une Comete nous paroît répondre à certaines étoiles qu'il a plu aux Anciens d'appeler le signe de la Vierge, pour s'accommoder aux fictions Poëtiques, qui portoient que la Justice, ou l'*Astræa Virgo*, degoûtée d'un monde aussi corrompu que le nôtre, s'en étoit allée au (2) ciel, les femmes feront steriles, ou feront de fausses couches, ou ne trouveront point de maris?

(1) Astræa
Virgo, si-
derum
magnum
decus, Se-
neca in
Ostia.

maris? Je ne voi rien qui soit plus mal lié que cela.

C'est un pur caprice qui a fait représenter ce signe sous la figure d'une femme, car au fond, il ne tient pas plus de la figure humaine, que d'une autre. Mais quand il seroit vrai qu'il tiendroit de la figure humaine, avons-nous les yeux assez bons avec l'aide des meilleurs telescopes, pour discerner que c'est à une femme qu'il ressemble, & non pas à un homme? Et si nous pouvions porter nôtre discernement jusques-là, pourrions-nous conôître que c'est la figure d'une fille plutôt que celle d'une femme? Et enfin quand même nous pourrions faire toutes ces subtiles distinctions, & conôître clairement qu'un certain nombre d'étoiles sont tellement situées qu'elles forment une figure de fille, s'enfuivroit-il qu'elles communiqueroient à un corps éloigné peut-être de trente millions de lieues, une influence contraire à la multiplication du genre humain? On auroit incomparablement plus de raison d'avancer cette impertinence, que si un Boulanger formoit la figure d'un homme, ou d'une femme sur un gateau, il le convertiroit en poison pour tous les hommes, ou pour toutes les femmes qui en mangeroient. Assurément ce que disent les Astrologues, merite la censure qui se lit dans Pline contre une autre espece de menteurs, (1) *Qu'avoit dit cela serieusement, c'est témoigner qu'on a un mépris extrême pour les hommes, & que l'impunité du mensonge est montée à un excès inexcusable.*

Je ne m'amuserai pas à prouver ce que j'avance si fierement contre la vanité de l'Astrologie Judiciaire; car outre que vous ne doutez point de ce que je dis sur ce point-là, je sai qu'il y a quantité de beaux Traitez connus de toute la terre, qui demontrent de la maniere du monde la plus convaincante la fausseté de

(1) *Hæc ferio quemquam dixisse summam hominum contemtionem est, & intoleranda mendaciorum impunitas.*
Plin. l. 37. c. 2.

cet art chimerique & imposteur. Je ne croi pas que jamais personne se soit mêlé d'écrire contre les Astrologues, qui ne les ait accablez, & qui n'ait pu dire de cette matiere ce que les Romains disoient de l'Afrique, *que c'étoit pour lui une moisson de triumphes.* S'il y a quelque Auteur qui ait écrit contre l'Astrologie sans la blesser à mort, il a fait assurément un exploit très-difficile, & qui lui vaudroit une pension considerable sous un Prince de l'humeur de l'Empereur Gallien, qui fit donner le prix du combat à un Cavalier, parce qu'étant entré en lice contre un taureau, il l'avoit couru très-long tems sans lui donner aucun coup, ce que Gallien (1) trouva d'une difficulté meritoire. Ainsi ce n'étoit pas la peine qu'un genie aussi prodigieux que le celebre Comte de la Mirandole, travaillât à confondre l'Astrologie: un esprit mediocre l'eût bien fait. C'étoit employer les flèches d'Hercule à tuer des petits oiseaux, comme faisoit (2) Philoctete pendant le siege de Troie, & faire battre une aigle contre une mouche. Aussi est-il fort apparent que ce Comte ne jugea l'Astrologie digne de sa colere, que parce que toute absurde qu'elle est, les personnes du plus haut rang ne laissoient pas par leur exemple de lui donner une grande vogue: car ce sont toujours ces personnes-là, qui sont les plus curieuses de l'avenir, leur ambition leur donner une impatience extrême, de savoir si la fortune leur destine toutes les grandeurs qu'ils se souhaitent, & de posséder à tout le moins, par promesse, l'élevation où ils aspirent. Il est fort vraisemblable aussi que les Astrologues de ce tems-là attendirent, que ce savant adversaire fût mort, pour lui predire qu'il mourroit à 32. ans, qui fut toute la reponse qu'ils se font vantez d'avoir opposée à ses livres; car il n'est pas fort sûr de me-

nacer

(1) Toties
taurum
non ferire,
difficile
est.

*Trebell.
Pollio in
vita Gall.*

(2) Vena-
turque
aliturque
avidus,
volucres-
que pre-
tendo,
Debita
Trojanis
exercet
spicula
fatis.

*Ovid.
Metam.
lib. 13.*

nacer avant coup ceux qui écrivent contre l'Astrologie. Témoin cet Astrologue qui assura le public que Mr. de Gassendi, qui faisoit tant de l'entendu contre la Judiciaire, mourroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août 1650. & (1) qui eut la honte de voir qu'il se trouva guéri en ce tems-la de la maladie, sur laquelle la prediçtion se fioit aparemment bien plus que sur la vertu des astres.

(1) Morin. Voyez Mr. Bernier. Abreg. de Gassend. Tom. 4. pag. 489.

§. XVIII.

Du credit de l'Astrologie parmi les anciens Payens.

Mais il ne sera pas inutile de faire voir qu'encore que l'Astrologie soit la plus vaine de toutes les impostures, elle n'a pas laissé de s'établir dans le monde une espee de domination. Il paroît par plusieurs passages de (2) l'écriture, que la Cour des Rois de Babylone étoit toute pleine d'Astrologues, qui semoient leurs prediçtions par tout, & flattoient leur nation de millè trompeuses esperances. Il y en avoit aussi beaucoup en Egypte. Ils infatuerent tellement la ville de Rome, qu'il falut que l'autorité du Prince reprimât ce grand abus. Mais l'arrêt de leur bannissement étoit si mal executé, que cette negligence a fait dire à un (3) Historien, *Qu'on chasseroit toujours les Astrologues, & qu'on les retiendroit toujours.* Ce n'est pas que la fausseté de leurs prediçtions ne les dût suffisamment decrier, car le seul Empereur Claude qu'ils menaçoient incessamment de l'heure fatale, les avoit fait mentir tant de fois, que (4) Seneque introduisit Mercure priant la Parque de vouloir bien permettre que les Astrologues dissent enfin la verité. Mais que voulez-vous? Les hommes aiment à être trompez; & pour cela ils oublient aisément les bevuës d'un

(2) Isaié chap. 44. & 47.

(3) Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper, & retinebitur. Tacit. lib. 1.

Histor. (4) Patere Mathematicos aliquando

verum di-
cere, qui
illum
postquam
Princeps
factus est,
omnibus
annis,
omnibus
mentibus
efferunt.
Seneca de
morte
Cland.
Casar.

Astrologue, & ne se souviennent que des rencontres où ses predictions ont passé pour véritables.

C'est (1) ce qui a été fort bien remarqué par Henri le Grand. Il ne se passoit point d'année, ni de mois où les Astrologues n'annonçassent la terrible menace de sa mort. *Ils diront vrai enfin*, (dit un jour ce Prince) *& le public se souviendra mieux de la seule fois où leur prediction aura été vraie, que de tant d'autres où ils ont prédit à faux.* C'est aussi ce que quelqu'un a remarqué touchant les Oracles de Delphes. On aprenoit par cœur ceux qui avoient prédit la ve-

(1) Voiez
le Journal
du Maré-
chal de
Bassom-
pierre
P. m. 241.

rité, & l'on en parloit par tout, mais on oublioit, ou bien on passoit sous silence ceux qui avoient prédit le contraire; car les partisans d'Apollon faisoient valoir en toutes rencontres le peu d'oracles où il ne s'étoit point trompé, & ne disoient mot du grand nombre de ses fausses propheties. Pour ceux qui meprisoient les oracles, ils ne se soucioient de parler ni des véritables ni des faux, à la reserve d'un petit nombre de personnes qui étoient peut-être de l'humeur d'un illustre Philosophe Grec nommé Oenomaüs, qui aiant été souvent trompé par les reponses d'Apollon, fit (2) par deoit une compilation fort ample de ses oracles, dont il refuta les sottises & les faussetez. Tel étant l'esprit de l'homme, il ne faut pas trouver étrange que les Astrologues se soient maintenus, contre les ordres de les chasser que l'on donnoit de tems en tems, & contre les mauvais offices qu'ils se rendoient à eux-mêmes en predisant des choses qui n'arrivoient pas. Il faut s'étonner plutôt de ce que l'esprit de l'homme est assez foible pour se laisser tromper par des gens, qui se trompent eux-mêmes tous les jours; & c'est aussi ce qui a paru fort étonnant à un illustre (3) Romain, qui avoit vu arriver à Pompée,

(2) Euseb.
Præparat.
Evangel.
lib. 5.
cap. 10.

(3) Quàm
multa ego
Pompejo,
quàm
multa
Crasso,
quàm
multa
huic ipsi

à Crassus , & à Cesar tout le contraire de ce que les Astrologues leur avoient predit. Qu'il y a peu de gens qui fassent la reflexion de cet honnête homme qui louïoit la belle Daphné, d'avoir refuté la superstition des oracles d'Apolon , en faisant échouër les entreprises amoureuses de ce Dieu , qui se vançoit tant de connoître l'avenir ! Mais laissons à part toutes ces moralitez , & contentons-nous de dire que l'Antiquité Payenne s'est étrangement laissée jouer aux Astrologues.

§. XIX.

Du credit de l'Astrologie parmi les Infideles d'aujourd'hui.

Les Mahometans & les Payens d'aujourd'hui font encore pis. Mr. Bernier nous assure dans sa Relation des Etats du Grand Mogol , que la plupart des Asiaticques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire , qu'ils consultent les Astrologues dans toutes leurs entreprises. Quand deux armées sont prêtes à donner bataille , on se donne bien garde de combattre , que l'Astrologue n'ait pris & déterminé le moment propice pour commencer le combat. Ainsi lors qu'il s'agit de choisir un General d'armée, de dépêcher un Ambassadeur , de conclure un mariage, de commencer un voyage, ou de faire la moindre chose , comme d'acheter un esclave, & de vêtir un habit neuf, rien de tout cela ne se peut faire sans l'arrêt de Mr. l'Astrologue.

Les voïages de Mr. Tavernier (1) nous apprenent à-peu-près les mêmes choses touchant les Perses , qu'en general ils tiennent les Astrologues pour des gens illustres ; qu'ils les consultent comme des Oracles ; que le Roi en a toujours trois ou quatre auprès de sa personne pour

Cæsari à
Caldæis
dicta me-
mini, ne-
minem
eorum
nisi senec-
tute, nisi
domi, nisi
cum cla-
ritate esse
moritu-
rum: ut
mihi per-
mirum
videatur,
quem-
quam ex-
tare qui
etiam
nunc cre-
dat iis
quorum
prædicta
quotidie
videat re
& eventis
refelli.
*Cicero lib. 2.
de Divin.*

(1) Voïage
de Tavern.
I. Partie,
liv. 5.
ch. 14.

lui dire la bonne ou la mauvaise heure ; qu'on vend tous les ans en Perse un Almanach plein de prédictions sur les guerres, sur les maladies, & sur les disettes, avec des remarques sur les tems qui sont bons à se saigner, à se purger, à voyager, à s'habiller de neuf, & à d'autres choses de cette nature ; que les Perses donnent une entière créance à cet Almanach, de sorte que qui en peut avoir un, se gouverne en toutes choses selon ses règles. Cela va si loin qu'en (1) l'an 1667. le Roi de Perse Cha-Sephi II. du nom ne pouvant rétablir sa santé par toute l'industrie de ses Médecins, on crut que les Astrologues en étoient la cause pour n'avoir pas su prendre l'heure favorable, lors que le Roi fut élevé sur le trône. Et là-dessus ce fut à recommencer ; car les Médecins & les Astrologues joints ensemble étant convenus d'une heure propice, on ne manqua pas de refaire toutes les cérémonies du couronnement, & il fut même trouvé à-propos de changer le nom du Roi. Les Médecins de la Cour furent la principale cause de toute cette comédie, parce que craignant la disgrâce où quelques-uns de leur Corps étoient déjà, ils s'aviserent de justifier la Médecine aux dépens de l'Astrologie, & d'affirmer que la maladie du Roi, & la disette qui affligeoit le Roiaume en même tems, venoient de la faute des Astrologues, ce qu'ils s'offrirent de prouver, prétendant être aussi habiles qu'eux dans la connoissance de l'avenir. Leur proposition aiant plu au Roi & à son Conseil, on ordonna une consultation d'Astrologues & de Médecins pour trouver une heure favorable à un second couronnement. L'agréable sujet que c'eût été à Moliere qu'une consultation entre des Astrologues & des Médecins pour le bien public d'un grand Roiaume ! Combien de railleries n'eût-il pas imaginé en voyant la Médecine

(1) Ibid.
ch. I.

ne apeller l'Astrologie à son secours ! Mais en Perse ce n'est point matiere de raillerie. Un homme qui se vante de conoitre l'avenir, s'y rend maître de la conduite du Roi. Une figure de Geomance fut cause que le grand (1) Cha-Abas, tout plein d'esprit & tout courageux qu'il étoit, demeura trois jours aux portes d'Is-pahan, sans oser mettre le pié dans la ville.

(1) Pietro della Valle, lett. 6.

Les (2) Relations de la Chine nous apprenent, que toutes les affaires de l'Empire s'y résolvent sur des observations astronomiques, l'Empereur ne faisant rien sans consulter son theme natal ; & qu'il y a des personnes dont l'emploi consiste à contempler les Astres toute la nuit sur une montagne, pour pouvoir rendre raison de leurs mouvemens & de leurs significations au Prince. Les Chinois defèrent beaucoup à ce rare precepte d'Astrologie, qu'il ne faut point se purger pendant que la Lune est dans le signe du Taureau, parce que cet animal étant un de ceux qui ruminent, il seroit à craindre que la medecine ne remontât de l'estomac. C'est bien la plus pitoiable imagination qui puisse venir dans l'esprit d'un homme ; car outre que le signe du Taureau n'a pas plus de relation, ni plus de conformité avec l'animal que nous apellons ainsi, qu'avec un arbre, & qu'il y auroit autant de raison de donner le nom & la figure d'un Saint à chaque signe comme (3) quelques-uns ont fait, que le nom & la figure d'une autre chose ; outre cela, dis-je, ne sait-on pas que le signe du Taureau n'est plus dans la situation où il étoit autrefois ; & qu'ainsi lors que nous disons que le soleil & la lune sont dans le signe du Taureau, cela ne signifie pas qu'ils repondent aux étoiles du firmament qui composent ce signe, mais qu'ils repondent aux points du premier mobile auxquels ces étoiles repondoient anciennement ?

(2) Voiez l'Ambassade de la Compagnie Hollandoise, part. 2. chap. 2.

(3) Julius Schillerus Augustanus J. C. in Cælo stellato Christiano.

(1) Etiam-
ne Urbis
nata is
dies ad
vim stel-
larum &
Junæ per-
tinebat?
Fac in
puero re-
ferre, ex
qua affec-
tione cœli
primum
spiritum
duxerit:
num hoc
in latere
aut in cœ-
mento, ex
quibus
urbs effec-
ta est, po-
ruit valere?
Cicero l. 2.
de Divin.

*Voiez les
nouvelles
Relat. de
Tavernier.

Les mêmes Chinois prétendent que ceux qui bâtissent, doivent éviter le quatrième degré du Scorpion, parce qu'une maison qui seroit bâtie sous un tel aspect, seroit fort sujette à se remplir de dragons, de scorpions, & d'insectes. On pourroit croire sur ce fondement, qu'ils font l'horoscope de leurs maisons, comme Tarrutius Firmanus fit l'horoscope de la Ville de Rome : car n'en déplaise aux railleries de (1) Cicéron, si les influences du ciel ont quelque vertu sur la naissance d'un homme, elles en peuvent avoir aussi sur la construction d'un Palais. On s'imagine dans le Japon, qu'il importe beaucoup pour la durée d'un édifice, & pour le bonheur de ceux qui doivent y demeurer, que lors qu'on commence de le bâtir, quelques-uns se tuent eux-mêmes en considération de cette entreprise. Les * Tunquinois ont une certaine Idole à laquelle ils offrent plusieurs sacrifices quand ils veulent bâtir une maison. Si bien que dans les principes de ces gens-là, les circonstances d'un bâtiment commencé ont de merveilleuses influences pour sa bonne fortune. Pourquoi donc leurs Astrologues ne pourroient-ils pas deviner la bonne fortune d'une maison par le thème du ciel, ou par l'ascendant sous lequel ont été posées les premières pierres? Tous les peuples des Indes Orientales ont à-peu-près le même entêtement pour l'Astrologie que les Chinois.

§. XX.

Du credit de l'Astrologie parmi les Chrétiens.

Mais qu'avons-nous à faire de nous écarter dans le pais des Infideles abrutis d'une infinité d'erreurs chimeriques, & de remonter au tems du vieux Paganisme, où il n'est pas étrange que

que l'Astrologie ait regné, puis que la superstition y étoit si prodigieuse, qu'on croioit que les entrailles d'un veau aprenoient mieux quand il falloit donner bataille, que la capacité d'un Annibal, comme ce grand Capitaine (1) le reprocha de bonne grace au Roi Prusias. Il ne faut pas aller si loin pour trouver ce que nous cherchons : car n'a-t-on pas vu nôtre Occident parmi les lumieres du Christianisme tout infatué d'horoscopes pendant plusieurs siecles? Albert le Grand Evêque de Ratisbonne, le Cardinal d'Ailli, & quelques autres n'ont-ils pas eu la temerité de faire l'horoscope de JESUS-CHRIST, & de dire que les aspects des Planetes lui promettoient toutes les merveilles qui ont éclaté en sa personne? ce qui est visiblement faux, puis que les vertus & les miracles du Fils de Dieu sont d'un ordre tout-à-fait surnaturel. N'ont-ils pas fait l'horoscope non seulement des fausses Religions, mais aussi de la Religion Chrétienne, & jugé de la destinée de chacune par les qualitez de sa Planete dominante? Car ils ont distribué les Planetes aux Religions. Le Soleil est échu à la Religion Chrétienne, & c'est pour cela que nous avons le Dimanche en singuliere recommandation; que la ville de Rome est ville solaire & ville sainte; & que les Cardinaux qui y resident, sont habillez de rouge, qui est la couleur du Soleil. Avoir dit cela impunément, n'est-ce pas avoir vécu dans un siecle prevenu d'une grande foi pour l'Astrologie? Combien pourrois-je nommer de Princes Chrétiens qui regloient toutes leurs demarches sur l'avis de leurs Astrologues, un (2) Mathias Corvin, Roi de Hongrie, qui ne faisoit rien que de leur consentement, un (3) Louis Sforce Duc de Milan, qui ne commençoit aucune affaire qu'au tems qui lui étoit prescrit, par son Astrologue, dont il suivoit les ordres

(1) Cicero lib. 2. de Divinat.

(2) Bonfinius Decad. 4. rerum Hungar. lib. 8.

(3) Cardan. in Ptol. de Astror. jud. lib. 1. tex. 14.

dres avec tant de ponctualité, qu'il n'y avoit ni pluie, ni grêle, ni bouë, ni orage qui l'empêchassent de monter à cheval avec toute sa Cour, afin de se retirer au lieu que l'Astrologue lui marquoit : ce qui n'empêcha pas qu'il ne tombât entre les mains de ses ennemis, qui le detainrent jusques à sa mort dans une dure captivité? Cette foiblesse d'un Prince Chrétien ne vaut pas mieux que celle du grand Cha-Abas, de laquelle j'ai fait mention (1) il n'y a pas long-tems.

(1) Ci-dessus,
pag. 35.

§. XXI.

Du credit de l'Astrologie en France.

Que dirai-je de nôtre país? N'a-t-il pas été un tems où la Cour de France même, qui par le caractere de la Nation naturellement fortifiée contre les Disciplines superstitieuses, est moins susceptible de ces erreurs que toutes les autres, étoit néanmoins toute pleine d'Astrologues, que l'on consultoit sur tout, & qui avoient prédit, à ce que l'on pretendoit, tout ce qui étoit arrivé? Le Pere (2) Martin del Rio si connu par sa grande littérature & par sa piété, nous assure qu'il a vu à la Cour de France du tems de Catherine de Medicis, que les Dames n'osoient rien entreprendre sans avoir consulté les Astrologues, qu'elles apelloient leurs Barons.

(2) Disquisit. Magic. part. 2. quæst. 4. sect. 6.

Le mal s'accrut de telle sorte qu'il falut non seulement employer les menaces de l'Eglise, mais aussi l'autorité du bras seculier pour empêcher le debit des Almanachs, où les Astrologues se donnoient la liberté de prédire tout ce qu'ils trouvoient à-propos. En effet le (3) Concile Provincial de Bourdeaux de l'an 1583. deffend de lire & de garder cette sorte d'Almanachs

(3) Voiez Mr. Thiers Traité des superst. ch. 22.

nachs & d'y ajoûter foi. Celui de Toulouse de l'an 1590. fait la même chose, ordonnant de plus l'observation exacte d'une Bulle du Pape Sixte V. de l'an 1586. qui enjoint aux ordinaires des lieux & aux Inquisiteurs, de punir selon les Constitutions Ecclesiastiques tous ceux qui se mêlent de predire les choses à venir. Dans les Etats d'Orleans de l'an 1560. & dans ceux de Blois de l'an 1579. il fut ordonné que l'on procederoit extraordinairement & par punition corporelle contre les Auteurs de tels Almanachs, & defenses furent faites de les imprimer ou debiter à peine de prison, & d'une amende arbitraire.

Mais les Astrologues ne furent pas decredités pour cela : car il est constant que la Cour du Roi Henri IV. étoit toute pleine de predictions. Ce n'étoient pas seulement les femmes qui, par cet esprit de credulité & de curiosité qui leur est propre, s'informoient de leur destinée : les hommes les plus braves le faisoient aussi, comme vous diriez le Maréchal de Biron, que le Roi Henri IV. apella *le plus tranchant instrument de ses victoires*, en l'envoiant Ambassadeur à Londres, & qui étoit dans le fond un des plus courageux hommes de la terre, & fort savant outre cela. Henri IV. lui-même, tout Henri le Grand qu'il étoit, n'a pas toujours conu, comme il a fait dans la suite, la vanité de cet art. Je trouve dans les Memoires de Monsieur de Sulli, que la Reine étant accouchée d'un fils qui a regné si glorieusement sous le nom de Louis le Juste, Henri le Grand commanda à son premier Medecin, nommé *la Riviere*, grand faiseur d'horoscopes, de travailler à celle du Dauphin nouveau né. Il s'en deffendit, mais il faut obeïr : & comme il ne rendoit point compte de son travail, le Roi lui commanda absolument & sous

sous la peine d'encourir son indignation , de lui dire ce qu'il avoit trouvé, & il le fit. Peu-à-peu nôtre Nation s'est guerrie de cette foiblesse, soit que nous aimions le change , soit que l'attachement qu'on a eu pour la Philosophie dans ce siecle-ici , nous ait fortifié la raison , que toutes les autres sciences qu'on cultivoit avec tant de gloire depuis François I. n'avoient guere delivrée du joug des prejugez. Aussi faut-il avouër , qu'il n'y a qu'une bonne & solide Philosophie qui comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires : c'est elle seule qui met l'esprit hors de Page.

§. XXII.

Que l'entêtement general pour l'Astrologie decrédite l'autorité qui n'est fondée que sur le grand nombre.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que c'est ici une digression fort inutile ? Mais prenez y garde , vous verrez bien-tôt qu'elle fait à mon sujet. Car mon principal but doit être de decréditer l'autorité des opinions qui n'est fondée que sur le grand nombre. Or je ne le saurois mieux faire, qu'en faisant voir que l'Astrologie qui n'a jamais pu s'apuièr sur un principe à tout le moins probable, n'a pas laissé d'infatuèr la plus grande partie du monde dans tous les siecles. Et comme en tournant la medaille il est vrai de dire, qu'encore que le grand nombre soit pour l'Astrologie, la foi qu'on ajoûte à ses predictions est néanmoins faussè & ridicule : il est pareillement vrai de dire que les predictions que l'on fonde sur les Cometes sont nulles de toute nullité , quelque grand que soit le nombre de ceux qui les croient , puis qu'elles
n'ont

n'ont autre apui que les principes de l'Astrologie. Ainsi quand vous devriez m'accuser de donner dans le lieu commun, je dirai pourtant que vu l'expérience de plusieurs erreurs générales, il n'y a point d'homme qui ne soit en droit de demander qu'on l'écoute parlant lui seul pour son sentiment, sauf à ceux qui l'écouteront de se bien deffendre, non pas par la prescription, ou par le préjugé de leur nombre, mais en examinant le fond de l'affaire. J'excepte comme vous pouvez penser, & comme vous penseriez assurément quand même je ne m'en expliquerois pas; j'excepte, dis-je, les matieres de foi. Dans les autres toute la faveur qu'on doit faire à la longue possession & au grand nombre, c'est de lui donner la preference, toutes choses étant égales dans le reste: & s'il falloit s'arrêter au préjugé, je le trouverois plus legitime pour celui qui seroit seul de son sentiment, que pour la foule, (1) parce que les veritez naturelles étant beaucoup moins propres à reveiller & à flater les passions, & à remuer les hommes par les divers interêts qui les attachent à la Société, que certaines opinions fausses, il est plus probable que les opinions qui se sont établies dans l'esprit de la plûpart des hommes sont fausses, qu'il n'est probable qu'elles soient vraies. Mais nous parlerons de tout ceci plus au long en un autre endroit: prenons un peu de repos en attendant.

(1) Argu-
mentum
pessimi
turba est.

A... le 3. d'Avril 1681.

§. XXIII.

IV. Raison : *Que quand il seroit vrai que les Cometes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, qu'elles en ont été le signe ou la cause.*

JE reviens à la charge , Monsieur , & je dis en quatrième lieu , que s'il est vrai qu'il n'a jamais paru de Comete , qui n'ait été suivie de beaucoup de malheurs , cela vient uniquement de la condition des choses de ce monde , qui les rend sujettes à une infinité de changemens , & qu'on pourroit à coup sûr attribuer la même influence à tout ce que l'on voudroit , au mariage d'un Roi , ou à la naissance d'un Prince ; parce qu'il est certain que jamais un Roi ne s'est marié , ou n'est venu au monde , sans qu'il soit arrivé de très-grands malheurs en quelque lieu de la terre. En un mot il est aussi probable , vu le train ordinaire du monde , qu'après quelque année que ce soit qu'il nous plaira de designer , il arrivera de grandes calamitez sur la terre , ou en un lieu ou en un autre ; qu'il est probable qu'à quelque heure du jour que ce soit qu'un Bourgeois de Paris regarde par sa fenêtre sur le pont St. Michel , par exemple , il voit passer des gens dans la ruë. Cependant les regards de ce Bourgeois n'ont aucune influence sur les gens qui passent , & chacun passeroit tout de même encore que le Bourgeois n'eût pas regardé par sa fenêtre. Donc aussi la Comete n'a aucune influence sur les événemens , & chaque chose seroit arrivée comme elle a fait , quand même il n'auroit paru aucune Comete.

Il est étonnant qu'un dogme aussi perturbateur du repos public que celui-ci , ne soit apuïé que

que sur le sophisme *post hoc, ergo propter hoc*, que l'on apprend à conoître dès la sortie des Classes, & qu'il y ait eu si peu de personnes parmi le grand nombre de gens qui étudient, qui aient aperçu qu'on raisonoit en cette affaire-ici contre les premiers principes du bon sens. Il y a aussi dequoi s'étonner comment les hommes, qui aiment tant à ne point craindre l'avenir, ont donné dans une opinion si chagrinante, sans examiner si elle étoit fondée en raison. Mais ces motifs d'étonnement ne durent gueres pour ceux qui ont étudié le cœur de l'homme, & qui ont decouvert dans sa conduite une coutume generale de juger de tout sur les premieres impressions des sens & des passions, sans attendre un examen plus exact, mais aussi un peu trop penible. Les gens d'étude qui devroient être la lumiere des autres, suivent beaucoup plutôt ce torrent-là, qu'ils ne le detournent dans le chemin des veritables Savans.

§. XXIV.

V. Raïson: *Qu'il est faux, qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi les Cometes qu'en tout autre tems.*

Oltre tout cela on peut mettre en fait, I. Qu'à compter tout ce qui s'est passé ou dans tout le monde, ou dans l'une de ses plus grandes parties, il est arrivé autant de malheurs dans les années qui n'ont vu ni suivi de près aucune Comete, que dans celles qui en ont vu ou suivi de près. II. Que les années que l'on croit avoir été empoisonnées par l'influence des Cometes, sont remarquables par d'aussi grands bonheurs pour quelques endroits du monde, qu'aucun autre tems que ce puisse être. III. Que
les

les aventures les plus épouvantables n'ont été précédées d'aucune Comete, au lieu que les prosperitez les plus insignes l'ont été. Pour dire tout en peu de paroles, on peut mettre en fait que si l'on prend l'Histoire generale du monde, & qu'on supute avec soin le bien & le mal qui a été senti par toute la terre dans l'espace de 15. ou 20. ans, on trouvera que l'un portant l'autre, cela est fort semblable au bien & au mal qui a été senti par tout le monde dans l'espace d'autres 15. ou 20. ans; ce qui fait voir que les années qui suivent l'aparition des Cometes n'ont rien qui les distingue des autres, & qu'ainsi c'est avec une très-grande injustice qu'on se fait fort de l'experience.

§. XXV.

S'il y a des jours heureux, ou malheureux.

On peut faire la même observation contre ceux qui prétendent qu'il y a certaines saisons affectées aux grands événemens. Bodin qui malgré son esprit, & sa vaste literature, & son peu de Religion, a fait paroître beaucoup de credulité superstitieuse en diverses choses, s'est amusé par ce principe à nous donner (1) un ramas de plusieurs revolutions avenuës au mois de Septembre. Il n'y a qu'un mot à dire contre lui & contre tous ceux qui perdent le tems à de semblables recherches, par exemple, à recueillir ce qui s'est passé dans les années climacteriques des Etats, ou sous le 21. 49. 63. Roi d'une Monarchie, 7. ou 9. d'un certain nom; c'est que s'ils épluchent avec la même diligence les autres saisons de l'année, les autres regnes & les autres periodes des Etats, ils y trouveront indifferemment des revolutions toutes semblables, pourvu qu'ils se defassent de leur pre-

(1) Bodin. de
Republ.
lib. 4.
cap. 2.

prejugé à tout le moins pendant la recherche qu'ils feront : car c'est leur prejugé qui les trompe. Ils sont persuadés avant que de consulter l'Histoire, qu'il y a des mois & des nombres affectés aux grands événemens. Là-dessus ils ne consultent pas tant l'Histoire pour savoir si leur persuasion est véritable, que pour trouver qu'elle est véritable : & l'on ne sauroit dire l'illusion que cela fait aux sens & au jugement. En effet il arrive de là qu'on observe beaucoup mieux les faits que l'on desireroit de trouver, que les autres & que l'on grossit ou que l'on diminue la qualité des événemens selon sa préoccupation. Ce qu'il y a donc de vrai à l'égard des mois, des jours, des années & des nombres, c'est que Dieu n'a point affecté aux uns plutôt qu'aux autres les événemens qui servent à la punition des peuples, & à la fondation ou à la ruine des Empires. Ce seroit une affectation indigne de la grandeur de Dieu, & qui ne lui peut être attribuée que par ces esprits superstitieux qui attachent sa Providence à une infinité de minuties. L'Écriture & les Pères déclament contre cet abus en divers endroits, & il est faux que l'Histoire le favorise.

§. XXVI.

Sentiment des Païens sur les jours heureux ou malheureux.

Je ne nie pas que les Païens n'aient cru qu'il y avoit des mois & des jours qui avoient quelque chose de fatal, ceux par exemple où l'État avoit perdu quelque bataille signalée, & que sur ce fondement ils n'aient évité d'entreprendre quelque chose en ces mois ou en ces jours-là. Le 24. de Février dans les années bissextiles étoit réputé si malheureux, que (1) Valentinien

(1) Ammian. Marcell. lib. 26. cap. 1.

nien aiant été élu Empereur n'osa se montrer en public, de peur d'encourir la fatalité de cette journée, soit qu'il fût encore dans la superstition quant à ce point-là, tout bon Chrétien qu'il étoit, soit que par politique il ne voulût pas s'exposer à être cru malheureux. Je sai aussi qu'il y a des jours où des Generaux d'armée ont constamment éprouvé les faveurs de la fortune.

(1) Cornel. Nepos in ejus vitâ.

(2) Du Verdier Hist. des Turcs.

(1) Timoleon gagna toutes ses plus fameuses batailles le jour de sa naissance. Soliman gagna la bataille de Mohacs & prit la ville de Belgrade, comme aussi selon quelques-uns (2), l'Île de Rhodes & la ville de Bude le 29. d'Août. Mais je sai aussi que ce n'est pas une raison qui prouve, que Dieu ait attaché sa benediction à une certaine journée plutôt qu'à une autre.

§. XXVII.

Refutation du sentiment des Païens.

Car I. on trouve qu'un même jour a été heureux & malheureux à un même peuple. Ventidius à la tête d'une armée Romaine batit celle des Parthes, & fit perir Pacorus leur jeune Roi qui la commandoit, à pareil jour que Crassus General des Romains avoit été tué; & son armée taillée en pièces par les Parthes. Lucullus aiant attaqué Tigrane Roi d'Armenie sans s'arrêter aux vains scrupules des Officiers de son armée, qui lui remontroient qu'il falloit bien se donner de garde de combattre ce jour-là, qui avoit été mis par les Romains entre les jours malheureux, depuis la funeste victoire que les Cimbres avoient remportée sur les troupes de la Republique;

(3) Plutarch. in ejus vitâ.

(3) Lucullus, dis-je, se moquant de cette superstition, gagna une des plus memorables batailles qui se voient dans l'Histoire Romaine, & changea le dessein de ce jour-là, comme il l'avoit

l'avoit promis à ceux qui le vouloient détourner de son entreprise. Tout le monde fait que le même jour que Valentinien regardoit comme malheureux, a été celui où Charles V. autre Empereur Romain esperoit le plus de sa fortune.

II. Outre cela nous savons que le bonheur éprouvé par quelques Princes en certains jours n'est pas un pur effet de leur fortune, qui ait affecté de les favoriser en un tems plutôt qu'en un autre: c'est une suite du choix qu'ils ont fait de certains jours pour y entreprendre les choses les plus importantes. Ainsi Timoleon s'étant persuadé que le jour qu'il vint au monde, étoit un jour de prospérité pour lui, le choisit pour attaquer ses ennemis avec plus de confiance, & il n'oublia pas sans doute de flatter ses soldats de l'esperance de la victoire, par la considération du jour. Les soldats se confiant en la bonne fortune de Timoleon se batirent plus vigoureusement qu'ils n'eussent fait. Timoleon de son côté ne negligea rien pour signaler le bonheur du jour de sa naissance, de quoi il voioit bien qu'il pourroit tirer dans la suite un grand profit. Il n'y a donc rien d'extraordinaire, qu'il ait été victorieux ce jour-là, & qu'ayant persuadé à ses troupes que c'étoit le jour favori de sa fortune, elles aient toujours donné sur l'ennemi ce jour-là, avec cette ardeur & cette confiance qui sont un des principaux instrumens de la victoire. A quoi il faut ajouter, que les ennemis s'étonnent beaucoup quand ils croient être attaquez sous des auspices favorables à l'agresseur. Il paroît par l'Histoire de Soliman, que la confiance qu'il avoit inspirée à ses troupes sur le 29. d'Août, lui faisoit choisir ce jour-là ou pour un assaut geueral, ou pour une bataille, & qu'il avoit alors plus de soin de preparer toutes choses à la victoire qu'en un autre tems,

afin

afin de confirmer de plus en plus la bonne opinion de cette journée pour s'en servir dans l'occasion. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait eu de grands succès le 29. d'Août.

§, XXVIII.

Comment il arrive qu'on gagne des batailles en certains jours affectez.

En un mot les événemens heureux ou malheureux à une certaine Nation, qui arrivent en certains jours, ne sont pas attachez à ces jours par leur nature, ou indépendamment de nôtre choix; mais ils dependent des passions que les circonstances du tems excitent dans le cœur de l'homme, & de l'adresse qu'on a de choisir le tems propre à exciter ces passions. Ainsi un General se sert de la circonstance du tems & du lieu pour encourager ses troupes. Il leur presente que c'est à pareil jour ou dans le même champ de bataille que les ennemis furent batus autrefois, qu'il faut soutenir la gloire de la nation: & cependant le General ennemi exhorte ses soldats à effacer la honte d'une pareille journée, & à venger les Manes de leurs compatriotes dont ils voient encore les ossemens. Voilà comment il arrive ou qu'on bat trois ou quatre fois de suite les ennemis à pareil jour, en même lieu; ou qu'on y est alternativement batu & victorieux. Tout cela depend après Dieu de l'adresse de l'homme, à bien prendre son tems pour menager les passions. Or comme la naissance d'un Prince, une victoire & choses semblables qui commencent à faire juger qu'un jour est heureux, roulent indifferemment sur quelque jour de l'année que ce puisse être, il faut dire qu'il n'y a point de jour ni de mois affecté au bonheur ni au malheur; & quand
cela

cela ne feroit pas tout-à-fait vrai à l'égard de chaque jour , à cause qu'il y en a qui peuvent reveiller les passions d'une maniere particuliere; du moins doit-on m'avouër que les années qui suivent les Cometes ne sont pas affectées particulièrement à la punition des pechez de l'homme, puis qu'on ne sauroit le montrer par l'experience.

§. XXIX.

Ce qu'il faut répondre à ceux qui citent des exemples pour les presages des Cometes.

Il est vrai que les moins habiles dans l'Histoire vous citent quantité de desordres arrivez après l'apparition des Cometes , sans jamais parler d'aucun bonheur arrivé dans ce tems-là. Par exemple ils vous enfilent toutes les guerres qui ont travaillé l'Europe depuis l'an 1618. jusques à la paix de Munster, & jettent toute cette longue suite de maux sur le dos de la Comete qui parut en 1618. sans faire mention que de ces maux. Mais outre que c'est étendre le pouvoir des Cometes au delà de ses justes bornes ; outre que ce qu'ils apellent un mal a produit un très-grand bien à la meilleure partie de l'Europe Chrétienne , qui s'est délivré par là du peril où elle étoit de perdre sa liberté; outre tout cela , dis-je , qui ne voit que si une fois on s'arrête à tous ces citateurs d'exemples , il faudra donner gagné à toutes les superstitions & à tous les contes des vieilles, car il n'y a point de femme qui ne vous cite avec mille circonstances ennuieuses , la mort de vingt ou trente de ses parens ou amis decedez dans l'an & jour , après s'être trouvez eux trezièmes dans quelque repas , & plusieurs chagrins qui lui sont arrivez constamment

après la chute de sa salière ; sans vous citer jamais aucune partie de plaisir , ni aucun bonheur ?

§. XXX.

Qu'il n'y a point de fatalité dans certains noms.

Ce que j'ai remarqué contre ceux qui croient que la fortune a certains tems affectez , me fait songer à une illusion qui approche fort de celle-là , c'est de s'imaginer , comme on le fait presque par tout , qu'il y a certains noms de mauvais augure. Ainsi l'on dit que le nom Henri est fatal aux Rois de France , & qu'il faut bien se garder de le leur donner jamais , de peur de les exposer à la destinée des trois derniers Henris , qui sont morts d'une manière tout-à-fait tragique. J'ai ouï dire que l'on a conseillé à Monsieur , de ne faire plus porter à ses fils le titre de Duc de Valois , parce qu'il lui en étoit mort quelques-uns de ce nom-là , ce qui marquoit , disoit-on , qu'il étoit rempli d'une maligne influence , dont il falloit arrêter le cours. On croit même qu'il y a des noms qui sont de conséquence pour la morale , & j'ai lu dans (1) Brantome sur ce sujet , que l'Empereur Severe se consoloit de la mauvaise vie de son épouse , sur ce qu'elle s'apelloit Julie , considérant que de toute ancienneté celles qui portoient ce nom , étoient sujettes aux plus impudiques dereglemens, Cet Auteur ajoute , qu'il connoît beaucoup de Dames qui portent certains noms qu'il ne veut pas dire à cause du respect qu'il a pour la Religion Chrétienne , qui sont ordinairement sujettes à s'abandonner plus que d'autres , qui ne portent point ces noms-là , & qu'on n'en a gueres vu

(1) Tom.
premier
des fem-
mes ga-
lantes.

qui en soient échappées. Je ne vous raporte pas les propres termes dont il s'est servi, car ils sont un peu trop naïfs, & trop cavaliers, & trop d'un homme à bonnes fortunes qui écrivoit comme il parloit. Mais je vous dirai bien qu'il me paroît fort étrange, qu'un homme comme lui ait cru que les noms fissent quelque chose dans l'affaire dont il parle là.

Aparemment le hasard avoit fait qu'il avoit eu ses liaisons & ses intrigues dans certaines cabales, où le plus grand nombre des femmes s'apelloient d'un certain nom. S'il eût donné dans une autre troupe, où quelque autre nom eût été celui du plus grand nombre, sa remarque seroit infailliblement tombée sur ce nom-là, & c'est ce qui se peut dire de plus vraisemblable pour raisonner sur l'observation de Brantôme, & pour sauver sa bonne foi en même tems; car du reste il n'y auroit rien de plus absurde que de s'imaginer, que parce que celui qui batisé une enfant, remuë la langue d'une certaine maniere, qui fait entendre un certain mot plutôt qu'un autre, cette enfant à 15. ou 16. ans de là se porte à des actions d'impudicité, qu'elle n'eût point commises si l'on eût articulé un autre mot le jour qu'elle fût batisée. Cependant c'est l'absurdité où il en faut venir presque toujours, quand on veut que certains noms portent malheur. Un naufrage qui ruine un Marchand, une conspiration qui ôte la vie à un Monarque, viennent de ce qu'un Prêtre avoit prononcé long-tems auparavant un mot plutôt qu'un autre dans la ceremonie du batême. Si Louis XIII. eût été batisé Henri, il eût sans doute été tué au siege de quelque ville rebelle, d'un coup de mousquet, qui se seroit extraordinairement écarté de son chemin, uniquement pour cela; car ce Prince étoit trop bon Catholique pour mourir

à la maniere de ses predecesseurs ; mais néanmoins son nom d'Henri lui eût valu quelque genre de mort violente. Quelle pitié que de raisonner ainsi !

§. XXXI.

Grande superstition des Paiens à l'égard des noms.

Je voudrois que l'on jugeât sur ce pié-là de toutes les superstitions du Paganisme à l'égard des noms. A Rome quand on levoit les soldats, on prenoit garde que le premier qui s'enrôloit, eût un nom de bon augure. Les Censeurs en faisant le denombrement des Bourgeois, nommoient toujours le premier, quelcun qui avoit un nom favorable, comme (1) *Valerius*, *Salvius*, &c. Dans les sacrifices solennels ceux qui conduisoient les (2) victimes, devoient avoir un de ces noms-là. Quand on procedoit à l'adjudication des fermes publiques, on commençoit par le lac *Lucrinus*, & tout cela, *boni ominis ergò*, afin de porter bonheur. Se peut-il rien voir de plus extravagant que de tirer ou de bons ou de mauvais augures de ce qu'un Magistrat prononce plutôt *Valerius*, que *Furius* ? Apulée a raison de se moquer de ceux qui l'accusoient d'être Magicien, parce qu'il faisoit acheter des poissons qui leur sembloient propres aux fortileges d'amour, à cause de la conformité qui se rencontroit entre leur nom & celui des parties naturelles. *Pauvres ignorans*, leur dit-il (3), *ne voiez-vous pas que si vôtre raison avoit lieu, les cailloux seroient un souverain remede contre la pierre, & les écrevices contre les cancers ?*

On peut conoître par là l'énorme & la prodigieuse étendue que les Paiens donnoient à la

(1) Festus.

(2) Cicero lib. 1. de Divinat. Pli-nius lib. 28. cap. 2.

(3) *Posse dicitis ad res venereas sumpta de mari spuria & fascina*

superstition des noms. Elle étoit si grande, qu'au raport de (1) Festus les femmes Romaines offroient des sacrifices à la Déesse Egerie pendant leur grossesse, parce que ce nom d'Egerie dans leur langue avoit une grande relation aux accouchemens. Une semblable raison a été causée que l'on s'est attaché dans le Christianisme à la devotion d'un Saint plutôt que d'un autre, pour obtenir certaines choses. Par exemple, il ne faut pas douter que les femmes qui ont mal au sein ne se soient mises sous la protection de Saint Mammard, plutôt que sous la protection d'un autre, à cause du nom qu'il porte. Il ne faut pas douter que ce ne soit pour la même raison que ceux qui ont mal aux yeux, les Vitriers & les faiseurs de lanterne se recommandent à St. Clair; ceux qui ont mal aux oreilles, à Saint Ouin; ceux qui sont gouteux, à St. Genou; ceux qui ont la teigne, à St. Aignan; ceux qui sont aux liens ou en prison, à St. (2) Lienard, & ainsi de plusieurs autres. Quoi que cette remarque se trouve dans (3) l'Apologie pour Herodote, qui est un livre très-injurieux à l'Eglise Catholique, elle ne laisse pas d'être vraie, comme l'ont reconnu Mr. de la (4) Mothe le Vayer dans son Hexameron rustique, & Mr. (5) Menage dans ses Origines de la langue Françoisé. Ces Messieurs également savans & respectueux pour les choses saintes, n'ont pas prétendu en avouant cela, condamner l'invocation des Saints, car dans le fond si Saint Clair n'est pas plus propre qu'un autre à guerir le mal des yeux, il ne l'est pas moins aussi: de sorte qu'il vaut autant s'adresser à l'un qu'à un autre. Ils ont seulement voulu reconnoître que la moindre chose est capable de déterminer les peuples à faire un choix, & que la conformité des noms est un puissant motif pour eux. Sur cela, Monsieur,

propter
nominum
similitu-
dinem,
qui minus
possit ex
eodem li-
tore cal-
culus ad
vesicam,
testa ad
testamen-
tum, can-
cer ad ul-
cera?

Apulej.
Apolog. 1.

(1) Quoq̄
eam puta-
rent facilè
foetum al-
vo egere-
re.

(2) Merc̄
François,
tom 4.
ad annum
1616.

(3) Chap̄
38.

(4) Sixiè-
me jour-
née.

(5) Au
mot *aca-*
riatre.

je ne ferai pas difficulté de vous dire confidemment , que ce seroit une superstition la plus basse & la plus grossiere du monde , que de pretendre que parce que St. Clair s'appelle St. Clair , Dieu lui accorde la vertu de guerir le mal des yeux , plutôt qu'à un autre ; de façon que si nos peuples se confient à un Saint plutôt qu'à un autre , à cause du nom qu'il a , ils sont dans une illusion épouvantable : car enfin il faut tenir pour tout assuré que les noms n'ont point de vertu en eux-mêmes.

§. XXXII.

Et quel sens on peut preferer un nom à un autre.

Je ne desaproouve pas cependant la preference que l'on donne quelquefois à certains noms ; car de la maniere que les hommes sont faits , il y a tel nom qui empêcheroit un Grand Seigneur , de recevoir à son service une personne qui le porteroit : & nous lisons dans l'Histoire d'Espagne , que les Ambassadeurs de l'un de nos Rois étant allez à la Cour d'Alphonse IX. pour le mariage de l'une de ses deux filles avec leur Maître , choisirent la moins belle , qui s'apeloit Blanche , & laisserent la plus belle , parce que son nom d'Urraca leur parut choquant. Ainsi il ne faut pas trouver étrange que les (1) loix dispensent un heritier de porter le nom que le Testateur lui prescrit , lors que c'est un nom ridicule ou malhonnête , car c'est une condition trop onereuse vu comme le monde va. J'avouë même qu'il peut y avoir des noms qui en certaines circonstances , contribuent aux plus grands événemens , soit parce qu'ils excitent dans l'ame de ceux qui les portent certaines passions ; soit parce que la superstition les

fait

(1) L. 7.
D. ad S.
C. Trebell.

fait prendre pour des augures , & que la crainte ou l'esperance qui se repand dans une armée, à la vuë de ce que l'on prend pour des presages, est bien souvent la cause de la victoire. Je ne trouve donc pas mauvais que l'on choisisse de beaux noms, capables de faire songer souvent à son devoir ; & je suis de l'avis de Milantia femme du Canoniste (1) Jean André, qui étant consultée par son mari sur ce sujet, lui repondit, *Que si les noms se vendoient, les peres & les meres seroient obligez d'en acheter des plus beaux, pour les donner à leurs enfans.* Mais je ne saurois souffrir qu'on attache à certains noms aucune espece de fatalité naturelle soit à l'égard des mœurs, soit à l'égard de la fortune. Comme il est faux que la providence divine affecte de se deploier plus à decouvert au mois de Septembre, qu'au mois d'Octobre, ou le 1. de Janvier, que le 1. de Mars : il est faux aussi que la vertu ou le vice, le bonheur ou le malheur aient des noms affectez, ou privilegiez. Il y a des Helenes & des Lucreces qui ont de la vertu, il y en a aussi qui n'en ont point. On voit des Rois malheureux & des Rois heureux, de toutes sortes de noms : & si la circonstance du nom est capable de quelque chose, c'est uniquement ou par nôtre faute, & nôtre peu de raison, ou par nôtre adresse. Neanmoins malgré tout ce que le moindre de tous les hommes est capable d'objecter contre la superstition des noms, qui est assurément demonstratif, il n'est pas croiable combien de manieres de deviner on a bâti sur ce miserable fondement. Ce qui fait voir que sur le chapitre des presages, soit des Cometes, soit de quelque autre chose que ce soit, l'opinion universelle des peuples ne doit être comptée pour rien.

(1) Quod si nomina in foro venderentur, deberent parentes pulcherrima emere quæ filiis impone-
rent. Joh. Andr. in Cap. cum secundum, extra. de prebenda.

§. XXXIII.

Combien cette V. raison est décisive contre les presages des Cometes.

Mais pour venir à des reflexions plus importantes , je vous prie , Monsieur , de bien peser cette V. raison. Elle est décisive ou il n'en fut jamais. Il ne s'agit plus de voir s'il est possible que les Cometes alterent nos élemens ; si elles presagent en qualité de causes ou en qualité de signes , qui se montrent à point nommé toutes les fois que les hommes ont de grands malheurs à souffrir. Il s'agit de justifier le fait, que l'on vous nie tout court , & qui est la seule ressource que vous puissiez avoir. Toutes les autres raisons ne vous pressent pas assez pour ne vous laisser pas quelque faux fuyant : car on a beau dire qu'aucune raison ne nous porte à croire, que ce qui se passe dans le monde quelques années après qu'il a paru des Cometes, soit produit par leurs influences , vous repliquerez toujours que les Cometes n'en sont pas moins pour cela de mauvais augure ; parce que n'ayant jamais paru sans avoir été suivies de grands malheurs , c'est une marque qu'il y a quelque liaison ou quelque raport naturel entre elles & ces malheurs. Que ce ne soit pas la liaison d'un effet avec sa cause , à la bonne heure, c'est à tout le moins une liaison qui suffit pour faire craindre que quand l'une de ces choses se présente, l'autre ne tardera gueres à venir.

En effet si nous supposons que les Cometes roulent sur des cercles dont il n'y ait qu'une certaine portion qui soit à la portée de vuë , nous concevons qu'elles retournent à nous après un certain tems. Si après cela nous supposons

posons que c'est à-peu-près le même tems qui est nécessaire afin que la terre fermente quelques exhalaisons malignes, capables de causer la peste, la guerre &c. comme nous savons par expérience que la matiere des fievres a besoin d'un certain nombre d'heures pour aquerir les qualitez qui causent la fièvre, & par le raport des Medecins, qu'en quelques personnes cette matiere-là produit regulierement des fievres periodiques au bout d'un certain nombre d'années; si, dis-je, nous suposons tout cela, la vue des Cometes nous doit être un aussi assuré presage de grands malheurs, quoi qu'elles n'y doivent rien contribuer, que si elles devoient les produire physiquement. Qu'on replique si l'on veut que cette fermentation à mêmes periodes que le cours de la Comete, doit enfin se tirer de mesure, à cause que les continuels changemens qui se font & au dedans & au dehors de la terre, empêchent necessairement la jonction de toutes les causes qui y concouroient autrefois; cela, Monsieur, ne vous tirera pas d'inquietude, & je conois des gens qui plutôt que de se rendre à cette difficulté, auroient recours à l'immobilité du ciel Empirée, pour lui attribuer la regularité de la fermentation dont il s'agit, à l'exemple de ceux qui le font la cause de ce que certains endroits de la terre produisent toujours les mêmes choses, bien que les aspects des autres cieux & leurs influences par conséquent varient sans cesse à l'égard de ces endroits-là. Ce qui me fait souvenir de certains Scholastiques, qui veulent que la vertu qu'ils attribuent aux corps de se peindre dans nos yeux par le moien des especes intentionelles, soit un effet des influences de ce même ciel. On trouvera donc toujours quelque defaite: pendant que l'on se pourra faire fort de l'expérience, & ainsi, Monsieur, c'est vous ôter tout

que de vous mettre en fait , que l'expérience ne vous favorise aucunement.

(1) Quorum quidem rerum even-
ta magis arbitror quam causas quaeri oportere . . . observata sunt hac tempore immenso & significatione eventus animadvertita & notata . . . hoc sum contentus quod etiam si quomodo quidque fiat ignorem, quid fiat intelligo, Cicero lib. 1. de Divin.

Je me souviens d'avoir lu dans (1) Cicéron, que la science des presages est beaucoup plus fondée sur l'observation des événemens que sur la raison , & qu'en ces choses-là il ne faut pas demander les causes , comme faisoient Carneade & Panetius qui avec Epicure étoient presque les seuls tenans contre cette prétendue science. Quand ils demandoient si c'étoit Jupiter qui ordonnoit à la corneille de croasser du côté gauche , & au corbeau de croasser du côté droit , on leur disoit pour toute réponse qu'ils avoient mauvaise grace de presser ainsi les gens ; qu'il leur devoit suffire que l'expérience de tous les siècles confirmât la divination ; qu'il y a des herbes dont on conoît la vertu sans savoir la cause des effets qu'elles produisent ; & qu'on ne s'avise pas pour cela de chicaner la Medecine. Sur quoi Cicéron rapporte quantité de choses naturelles dont les proprietés nous sont connues , mais non pas les causes de toutes ces proprietés , & fait dire à son frere , *Qu'il est content de savoir que ces choses-là se font, quoi qu'il ignore comment elles se font.* Voilà justement vôtre affaire, Monsieur. Qu'un Philosophe vous presse tant qu'il voudra sur la maniere dont les Cometes presagent nos malheurs, vous n'avez qu'à lui dire , qu'encore qu'il ne sache pas comment le soleil éclaire le monde , il ne laisse pas d'être assuré avec le reste des hommes, que le soleil éclaire le monde, parce que l'expérience le fait voir évidemment : qu'ainsi l'expérience de tous les siècles nous aiant appris que les Cometes sont suivies de malheur , il faut croire qu'elles en sont un presage , quoi qu'on ne sache pas en vertu de quoi elles le sont. On pourroit, je l'avouë, vous bien maltraiter dans ce retranchement,

mais

mais pendant que vous en appellerez à l'expérience, vous trouverez toujours quelque réduit. C'est pourquoi, Monsieur, je vous adjourne tout le premier au tribunal de l'expérience, & je vous mets en fait qu'elle ne vous donnera pas gain de cause.

§. XXXIV.

Observations nécessaires à ceux qui se veulent éclaircir de ce fait.

Comme il est facile à tout le monde de consulter les titres justificatifs de ce fait, qui ne sont autres que les monumens de l'Histoire, je me garderai bien de vous accabler de citations. Je remarque seulement, que ni vous ni nous ne devons pas faire un incident sur ce que nous n'avons pas les Annales ni des peuples de la Terre Australe, ni de ceux qui habitent l'intérieur de l'Afrique & de l'Amerique; car si nous prétendions qu'elles nous fourniroient plusieurs exemples de prospérité arrivez à la suite des Comètes, vous pourriez prétendre aussi qu'elles nous fourniroient plusieurs exemples d'adversité. Contentons-nous des Annales du monde connu, & jugeons des autres par celles-là. *Ex ungue leonem.* Il ne faut point non plus faire un incident sur ce qu'il y a des guerres qui tournent à un plus grand profit que l'on ne pense, & qui peut-être sont un moindre mal que la paix; semblables à ces saignées qui guérissent la mauvaise disposition du corps. Je renonce à tous les avantages que cette considération pourroit apporter à ma cause. Je consens que l'on ne compte pour rien les raisons de (1) Palingenius à l'avantage de la guerre, & qu'on établisse pour principe, que la paix est une faveur de Dieu; & la guerre un de ses

(1) *Tri Capricor.*

seaux, quoi que la guerre soit quelquefois utile par accident, & la paix au contraire dommageable. Je remarque aussi que les temoins sont beaucoup plus suspects de partialité, pour vous que pour nous, à cause du grand attachement que font paroître les Historiens à s'étendre beaucoup plus sur les calamitez que sur les felicitez publiques. Mais nous n'en sommes pas à cela près. Nous les admettons tels qu'ils sont. Voiez donc, Monsieur, par vous-même ce que raportent ces temoins, sans vous laisser preoccuper par tout ce qu'ils pourront vous apprendre, non pas en qualité de temoins, mais en qualité de faiseurs de complaints & de reflexions.

§. XXXV.

Comparaison des années qui ont suivi les Cometes de l'an 1665. avec les années qui ont precedé la Comete de l'an 1652.

Je ne faurois m'empêcher, quoi que je ne veuille entrer en aucun detail, de vous faire jetter la vuë sur ce qui s'est passé comme sous nos yeux, pendant les sept années qui ont suivi les deux horribles Cometes de l'an 1667. Pouvez-vous dire en conscience que l'Europe ait été affligée pendant ces années-là, d'une maniere à se recrier que tout étoit perdu? Y voiez-vous des malheurs qui passent le train ordinaire? A-t-on vu que des nations barbares comme autrefois les Huns, les Goths, les Alains, les Normans aient porté la desolation dans une infinité de Provinces? A-t-on vu la peste depeupler les plus florissans Roiaumes, & coucher dans le tombeau la plus considerable partie des hommes? A-t-on crié famine dans la plupart des pais? A-t-on vu des Rois mis à bas.

de leur trône par la rebellion de leurs Sujets, ou par l'usurpation de leurs voisins ? A-t-on vu naître des heresies ou des schismes ? A-t-on vu l'impunité des crimes autorisée par les Magistrats ? N'a-t-on pas vu au contraire que la peste, la guerre & la famine, les trois grands fleaux du genre humain, ont épargné les peuples autant qu'on se le peut promettre dans la condition de nôtre nature ?

Je ne voi guere que quatre guerres dans l'espace de tems que j'ai pris, savoir celle des Turcs & des Venitiens : celle des Espagnols & des Portugais : celle de la Hollande & de l'Angleterre : & la campagne de l'Ile. Les deux premieres qui avoient commencé long tems avant que les Cometes parussent, ont été terminées heureusement dans le tems que j'ai marqué ; & les deux autres ont commencé & fini presque en même tems : ce qui montre que les influences des deux Cometes de question, étoient bien plus portées pour la paix que pour la guerre, puis qu'elles ont terminé les guerres qui avoient commencé sans leur participation, & calmé bientôt celles qui s'étoient élevées durant leur regne.

§. XXXVI.

Guerre des Turcs & des Venitiens.

Vous vous souvenez sans doute, Monsieur, d'un de nos communs amis, qui n'a jamais voulu se delivrer de l'envie de dire des pointes, selon la mauvaise coutume du vieux tems; quoi que nous l'en aions souvent raillé : mais je ne sai si vous vous souvenez de la surprise où il fut quand il aprit que la paix conclue après la journée du Raab entre l'Empereur & le Grand Turc, avoit été ratifiée. *Quoi, s'é-*

cria-t-il, *on fait la paix à la barbe d'une Comete, & au milieu des plus belles dispositions du monde à reparer les pertes que les Turcs ont fait souffrir aux Chrétiens? Sans doute la Comete recule pour mieux sauter, elle nous attend en Candie, & c'est là qu'elle dechargera toute sa rage.* Cependant, Monsieur, vous m'avoüerez que tout ce qui s'est fait en Candie depuis l'an 1665. jusques au Traité de paix ne peut être nullement compté pour un de ces grands malheurs que le ciel annonce à la terre par des prodiges: car si vous y prenez garde, tout cela se réduit à la perte d'une ville qui étoit bloquée depuis très-long tems. Si c'est un malheur pour la Chrétienté que d'avoir perdu l'Île de Candie, c'est un malheur qu'il faut rapporter à un autre tems qu'à celui qui s'est écoulé depuis l'an 1665. puis qu'il est de notoriété publique que les Turcs s'étoient emparez de l'Île plusieurs années avant celle-là, & que par le blocus qu'ils tenoient devant la capitale, ils rendoient tout le Roiaume aussi inutile aux Chrétiens, qu'il le fauroit être à present & même beaucoup plus, car encore est-il permis presentement aux Vénitiens de profiter de ce qui leur reste dans cette Île, sans faire les depenses à quoi ils étoient engagez pendant la guerre. De sorte que tout bien compté il se trouvera que la paix faite l'an 1669. au lieu d'empirer les affaires des Vénitiens, les a améliorées, & par conséquent que la Comete ne s'est pas dedommagée en Candie de ce que la paix d'Allemagne lui avoit fait perdre. Après tout est-ce une chose si étonnante qu'un Prince aussi puissant que le Grand Seigneur, pressant de la plus furieuse maniere du monde, une ville pendant deux ans, favorisé du voisinage de ses autres Etats, la prenne sur une Republique qui est contrainte de mendier du secours à 600. lieues loin de là? N'est-ce

pas un grand bonheur à cette République d'en être quitte à si bon marché?

§. XXXVII.

Guerre des Espagnols & des Portugais.

Le Traité de paix de l'an 1668. entre l'Espagne & le Portugal, fut un bien ineffimable pour ces deux Couronnes. Pour la première, parce que bien loin d'être en état de se faire rendre ce qu'elle demandoit, elle avoit lieu de craindre de nouvelles pertes sous une minorité qui n'étoit pas exemte de brouilleries. Et pour la seconde, parce qu'outre la paisible possession de ses Etats, & la decharge des incommoditez de la guerre, elle acquit l'avantage de voir sa souveraineté reconnüe par ceux qui l'avoient contredite jusques alors. Quoi qu'il en soit, me direz-vous, c'est un malheur pour l'Espagne d'avoir perdu le Portugal, & de n'avoir pas eu la force de le recouvrer. Je l'avouë, mais c'est un malheur qu'il faut rapporter à l'an 1640. & aux pertes que cette Couronne avoit faites dès avant que les Cometes parussent, qui par là demeurent dechargées de l'accusation qu'on voudroit leur intenter. Vous avez ouï dire peut-être, ce bon mot du Comte de Villa Mediana, sur une figure à cheval du Roi Philippe IV. où l'on avoit mis PHILIPPE LE GRAND; *si lo es, es como un ojo, que mas tierra le llevan, mas le engrandezen.* En effet c'est sous le regne de Philippe IV. que l'Espagne a le plus perdu de ses Etats, & par conséquent ces pertes ne doivent pas être imputées aux Cometes de l'an 1665.

§. XXXVIII.

§. XXXVIII.

Guerre des Anglois & des Hollandois.

Pour ce qui est de la guerre des Anglois & des Hoilandois , je ne nie pas qu'elle n'ait été fort rude pendant le peu de tems qu'elle a duré ; mais comme deux ou trois campagnes en ont fait la raison , elle n'a été ni ruineuse ni fort dommageable aux deux partis. En effet après le Traité de Breda les Anglois se trouverent ce qu'ils étoient avant la guerre , & les Hollandois si peu affoiblis , que leur fortune en devint plus florissante , qu'il n'eût été à souhaiter pour leur repos ; car toutes ces prosperitez leur aiant fait concevoir une trop grande opinion de leurs forces , leur firent oublier qu'ils avoient d'assez grandes obligations à LOUIS LE GRAND, pour lui laisser conquérir la Flandre. Il leur en a couté bon , mais ce n'est pas la faute des Cometes de 1665. C'est une suite de la necessité où ils crurent être de s'oposer à l'agrandissement d'un voisin redouté de toute l'Europe. Ils crurent que la bonne politique les engageoit à conserver l'équilibre parmi leurs voisins , & qu'ils se devoient servir de l'état florissant de leur Republique , pour empêcher l'entiere invasion des Pais-Bas. S'ils se sont mal trouvez d'avoir raisonné sur ces principes , & si la fortune n'a pas secondé l'usage qu'ils ont fait du bonheur qui les accompagna pendant les cinq ou six premieres années qui suivirent les Cometes , c'est une autre affaire.

Si l'on me dit que la prosperité est quelquefois le plus terrible châtiment que Dieu puisse envoyer à l'homme , je dirai moi que l'adversité est quelquefois la plus grande grace qu'il lui puisse

puisse faire : desorte que toute nôtre dispute ne fera plus qu'un jeu de mots. Ainsi pour nous fixer à quelque chose , il faut que nous convenions qu'il s'agit de savoir , non pas si les Cometes amenant aux hommes des biens dont ils ne font pas un bon usage , ou des maux qui les convertissent à Dieu ; mais si elles leur amènent ce qu'on a de coutume d'appeller simplement des adversitez.

§. XXXIX.

Guerre des François & des Espagnols.

Pour la campagne de l'Isle on m'avoiera qu'elle a fait beaucoup plus de bien que de mal. Comme ce n'étoit pas tant une guerre qu'une prise de possession des biens qui apartenoient à la Reine , & qu'on refusoit de lui rendre , quoi que son droit eût été justifié & signifié à toute l'Europe , par les savans livres que le Roi fit publier en diverses langues , on entra dans les terres des Espagnols sans y faire aucun degât. Ce ne fut pas assez pour la bonté de ce grand Prince : il fit enforte que les pais par où ses troupes devoient passer , fussent delivrez des alarmes que l'ap proche d'une armée a de coutume de jetter dans les esprits. Il fit publier par avance , qu'il ne pretendoit pas rompre la paix des Pyrenées , ni troubler les artisans dans l'exercice de leur metier , ni les laboureurs dans la culture des terres , ni les moissonneurs dans le travail de la recolte , ni les Marchands dans leur trafic , ni rien faire de tout ce qui rend la marche des armées incommode aux peuples.

Le progrès de ses armes fut à la verité surprenant , & tout ce qui osa lui resister succomba bientôt sous le poids de sa valeur , de sa vigilan-

(1) Euan-
gel. se-
cundum
Luc. cap.
19. v. 29.

gilance , & de cette sage activité avec laquelle il vient promptement à bout des choses les plus difficiles. On le vit percer comme un foudre tous les Pais-Bas Catholiques , & y faire plusieurs tours & retours , laissant par tout des marques éclatantes de sa victoire. Mais après tout la maniere dont il traitoit les vaincus ne leur étoit nullement à charge. Bien loin de dire comme ce Prince dont il est parlé dans la Parabole de l'Evangile ; (1) *Inimicos meos illos , qui noluerunt me regnare super se , adducite huc , & interficite ante me : Amenez moi ces ennemis qui n'ont pas voulu me reconnoître pour leur Roi , & les tuez en ma presence ;* sa Majesté leur donnoit mille marques de sa bonté Roiale : & ç'a été un bonheur insigne aux villes qui furent conquises cette campagne-là , de n'avoir pas eu la force de résister ; car si elles fussent demeurées sous la domination d'Espagne , elles n'eussent pas joui de la securité où elles ont été plongées pendant la dernière guerre. La puissance du Roi les mettoit à couvert de toute sorte d'inquietude , elles ne craignoient ni siege ni blocus ; au lieu que toutes les villes qui n'étoient pas à la France , étoient dans de continuelles fraieurs , au milieu de leurs marais , de leurs inondations , de leurs citadelles , & d'une prodigieuse quantité de troupes. Rien ne les assuroit. S. M. n'avoit qu'à partir dans une saison qui eût été seule un ennemi invincible à d'autres Conquerans , pour jeter une si grande peur dans toutes ces villes , que la vue d'un siege formé devant les plus fortes n'en pouvoit rassûrer aucune.

C'a donc été un grand bien pour les villes qui passerent au pouvoir du Roi l'an 1667. d'avoir été subjuguées par nôtre invincible Monarque. C'a été d'ailleurs un bien au Roi d'avoir uni à ses Etats d'une maniere si glorieuse tant de

de villes florissantes : & un bien beaucoup plus considerable , qu'il n'est desavantageux à l'Espagne de les avoir perduës ; parce que leur situation fait que nôtre Roi en peut tirer de grandes utilitez , au lieu que la même situation est causé que le Roi d'Espagne ne s'en peut presque point servir. Ainsi j'ai droit de conclurre que les événemens de la campagne de l'Île ont fait plus de bien que de mal.

§. XL.

*Que l'Espagne feroit bien d'abandonner les
Pais-Bas.*

J'ai ouï dire à un habile homme que tous ces Etats que le Roi d'Espagne possède dans des pais éloignez , detachez les uns des autres , lui sont plus à charge , qu'ils ne lui servent ; & que s'il connoissoit ses veritables interêts , il feroit dans les sentimens du Roi (1) Antiochus , qui aiant été contraint après la perte de la bataille de Magnésie de ceder aux Romains tout ce qu'il possédoit au deçà du mont Taurus , declara qu'il s'estimoit fort obligé à ces Messieurs , de ce qu'ils l'avoient dechargé du soin de garder un grand pais , qu'il n'eût pu deffendre qu'avec des peines & des pertes continuelles. C'est-à-dire que si le Conseil d'Espagne connoissoit bien les veritables interêts de la Couronne , il nous remerciroit d'avoir si considerablement diminué les soins qu'il lui faisoit prendre pour la conservation de tant de villes , & souhaitteroit d'être entierement delivré de cet embarras. On faisoit dire aux Espagnols pendant la longue guerre qu'ils ont eüe avec la Hollande , *Que leur maître auroit puni ces rebelles il y a long tems , si des considerations d'Etat ne l'en empêchoient ; mais qu'il conservoit*

(1) Antiochus Magnus ille Rex Asiæ cum postea quàm à Scipione devictus , Tauro tenus regnare jussus esset , omnemque hanc Asiæ quæ est nunc nostra Provincia , amisisset , dicere est solitus , benigne sibi

à Populo
Romano
esse fac-
tum quod
nimis mi-
gna procu-
ratione li-
beratus,
modicis
Regni ter-
minis ute-
retur.
Cicer.
Orat. pro
Dejot.
Voiez les
Poësies
Latines de
Balfac,
p. 42.

ce Pais de contradiction, comme le manège & la sale d'escrime de ses legitimes sujets, afin de les tenir en haleine par un exercice continuel. Je vous assure, Monsieur, que cette raison ne subsiste plus, & qu'il y a presentement si peu d'Espagnols, qui profitent de l'occasion de s'aguerir, que les guerres de Flandre leur fournissent, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il vaudroit mieux dire qu'il faut conserver les Pais-Bas, afin que l'humeur Françoisë naturellement bouillante & ennemie du repos, trouvant là dequoi s'occuper, laisse les Espagnols dans la paisible possession de leurs biens, & n'aille pas troubler la faineantise qui s'est emparée de la Nation. Mais cela même devoit obliger le Conseil d'Espagne à se defaire de la Flandre, parce que si les Espagnols venoient à être attaquez dans leur pais, il est probable qu'ils reveilleroient cette ancienne valeur qui les a rendus si celebres, & qu'ils ne se reposeroient pas, comme ils font, du soin des affaires generales, sur la vigilance d'autrui.

Il eût sûr que sa Majesté Catholique gagneroit beaucoup à faire cession des Pais-Bas qui lui restent; car outre qu'elle se delivreroit de la peine de conserver un pais, d'où elle ne retire rien, & qui pour tout revenu n'envoie en Espagne depuis plus de 50. ans, que des nouvelles à blanchir les cheveux à tous les Ministres d'Etat, il lui seroit bien plus glorieux de s'en defaire de bonne grace, que de s'en voir depouiller peu-à-peu en cent manieres honteuses, comme font par exemple, les arrêts qu'on lui fait signifier par un Sergent. Cette même cession seroit aussi l'avantage des Pais-Bas Espagnols, où l'on ne sauroit voïager sans escorte, qu'on ne soit mis en chemise par les voleurs des grands chemins, ce qui ne se feroit pas sous la domination de la France. C'est dom-
mage

mage qu'un si beau país soit entre les mains d'un Maître, qui ne peut pas seulement le défendre contre les voleurs ; & doit-on trouver mauvais que NOTRE GRAND PRINCE, qui a toujours aimé les Flamans, leur témoigne tant d'envie de les delivrer des garnisons Espagnolles, qui au lieu de les protéger, volent impunément par tout, comme si les voyageurs devoient porter la peine de ce qu'on n'a pas assez d'argent à Madrid, pour paier les soldats de Flandre ?

D'ailleurs quelle mortification n'est-ce pas pour la Nation Espagnolle, qui affectoit tant de l'emporter sur nous, & qui autrefois remplissoit de jalousie toutes les Cours de l'Europe, de les accabler à présent de plaintes, de memoires, & de supplications, pour en être protégée contre la France, sans trouver aucun Prince qui la secoure ? Ce n'est pas qu'on soit bien aisé que le Roi s'agrandisse comme il fait, ou qu'on soit persuadé de la justice de ses pretentions ; car encore que nôtre invincible Monarque ne prenne que ce qu'il prouve lui appartenir légitimement, & que selon la remarque de l'Auteur des Droits de la Reine, il imite Josué qui faisoit marcher à la tête de ses troupes l'Arche où étoit enfermée la Loi de Dieu, nos voisins neanmoins ne goûtent pas la force de nos raisons. Ils disent qu'il faut avoir un esprit soutenu de cent mille soldats, pour trouver dans les Traitez de Munster & de Nimegue, le sens que nous y trouvons ; qu'assurément ceux qui en ont dressé les articles, n'ont jamais cru qu'on pût les interpreter de la sorte, & que s'ils ont dit ce que nous leur faisons dire, ils ont agi comme ceux qui font les Canons des Conciles, qui en disent plus qu'ils n'en entendent ; d'où vient que plusieurs siecles après on decouvre dans leurs expressions bien
des

des mysteres à quoi ils ne songeoient pas. Qu'est-ce donc qui empêche nos voisins d'écouter les conseils des Espagnols ? La pure crainte d'attirer sur eux la foudre qui menace les autres. Mais revenons à nôtre sujet.

§. XLI.

Bonheur de l'année 1668.

L'Année 1668. a été encore plus universellement heureuse que la precedente, puis que par le Traité d'Aix la Chapelle, le Roi d'Espagne recouvra une Province, qu'il n'eût jamais pu reconquerir, & s'assura la possession de tout ce qui lui restoit aux Pais-Bas, qu'il eût perdu infailliblement si la guerre eût continué. Par le même Traité, les villes conquises la campagne precedente eurent le bonheur de demeurer à un Prince, qui leur a sauvé une infinité d'inquietudes, (1) comme j'ai déjà dit, & qui les maintient dans une prospérité que la crainte de l'avenir ne traverse pas. La paix se trouva generale dans tout l'Occident, ce qui seul est un très-grand bien pour les peuples. Tous les Princes Chretiens calmerent leurs jalousies & leurs soupçons. Et nôtre Roi enfin se couronna d'une gloire qui suffiroit pour l'immortaliser, quand même il n'auroit pas fait depuis tant de prodiges qui ont porté sa reputation aux quatre coins du monde; car il rendit genereusement des conquêtes que personne ne pouvoit lui ôter, & renonça à tous les avantages que la fortune lui presentoit. Exemple de moderation qui merite plus de louanges que la conquête d'un Empire.

Après cela peut on dire que les Cometes de 1665. ont été suivies d'un horrible deluge de maux? & ne doit-on pas se bien moquer des

Astro;

(1) Ci-dessus,
§. 40.

Astrologues qui avoient publié qu'elles presageoient des choses épouvantables, des Schismes, & des Heresies prodigieuses ? Il y en eut qui conseillèrent à l'Empereur de s'enfermer pendant vingt jours dans un Palais bâti sur de très-bons fondemens, dans quelque vallée tenebreuse, & tout entouré de montagnes, comme vous le pourrez voir plus au long dans le (1) *Theatrum Cometicum* d'un Gentilhomme Polonois, nommé Stanislaus Lubienietzki.

(1) Vol. I.
pag. 17.

§. XLII.

Pacification du demêlé des Jesuites & des Jansenistes.

Mais ce n'est pas seulement par la cessation de la guerre que l'année 1668. a été heureuse : elle l'a été encore par un autre acommodement très-necessaire au bien de l'Eglise, & très-difficile à procurer ; puis qu'il s'agissoit de mettre la paix entre plusieurs Theologiens, qui étoient aux prises depuis long tems, & qui étoient capables de causer un schisme très-scandaleux, si l'on les eût laissé faire. Vous n'ignorez pas, Monsieur, qu'on accuse fort les gens de vôtre metier de s'échauffer pour des disputes de rien, & de remuer ciel & terre pour avoir raison de leurs ennemis, quand ils les croient dans des erreurs considerables. Un livre ne leur coûte rien à faire dans ces sortes d'occasions, rien ne leur est aussi difficile que de mettre les armes bas. C'est pour cela que l'on regarde dans le monde la pacification des Theologiens comme un ouvrage très-difficile. Je n'examine point si l'on a raison de faire ce jugement, mais je ne laisserai pas de remarquer que la querelle des Jesuites & des Jansenistes étoit regardée avec raison comme une affaire de conséquence

& très-malaisée à terminer. Ce n'est pas que le sujet n'en fût fort petit, puis que les Jansenistes ne cessoient de dire, qu'ils convenoient avec leurs adversaires dans les questions de droit, & qu'ils ne pretendoient autre chose, sinon que les propositions condamnées par le Pape n'étoient pas dans le livre de Jansenius, ce qui est une bagatelle dans le fond; car comme il n'importe au salut de personne de savoir que Jansenius a été au monde, il n'est nullement nécessaire de savoir si les livres de Jansenius disent ceci ou cela, & l'on se fût fort bien passé de faire commandement à des Religieuses qui n'entendoient pas le Latin, de signer que Jansenius avoit enseigné telles & telles doctrines. Quelle nécessité y avoit-il qu'elles s'embarassassent la tête d'une semblable chose? Mais néanmoins de la maniere que cette dispute avoit tourné, ce n'étoit plus une affaire indifférente; l'autorité du Pape s'y trouvoit intéressée, les droits des Evêques s'y trouvoient mêlez, une infinité d'injures publiées de part & d'autre avoient étrangement aigri les esprits; on ne parloit que de Brefs du Pape, d'Arrêts du Conseil d'Etat ou du Parlement, de Lettres circulaires, de Mandemens Episcopaux; on prêchoit contre les Jansenistes, on employoit quelquefois contre eux le bras séculier, en un mot tout étoit dans une étrange confusion, lors que Sa Majesté justement touchée de ces desordres, & voiant bien par ce grand discernement & cette profonde sagesse qui lui sont propres, qu'à moins d'imposer silence aux parties, on ne verroit jamais la fin de ces divisions, interposa son autorité, pour faire que l'on aquiesçât aux signatures qui avoient été faites sous certains temperamens dont la Cour de Rome se contenta, & pour empêcher qu'à l'avenir ses sujets ne dissent ni ne publiassent rien

rien sur les matieres contestées qui pût renouveler la querelle. Ce fut le 23. d'Octobre 1668. que l'Arrêt de pacification fut donné, & par ce coup d'une sage politique l'on arrêta le progrès d'une dispute qui avoit agité la France plus de vingt ans, & qui étoit capable de déchirer les entrailles de l'Eglise. Or comme ce grand demêlé avoit pris naissance long tems avant que les Cometes de l'an 1665. parussent, & qu'il a été heureusement assoupi trois ans après leur apparition, il seroit plus à-propos de soutenir que leurs influences ont été fort salutaires, puis qu'elles ont fait cesser les desordres qu'elles ont trouvez dans le monde, que de soutenir qu'elles ont été malignes.

Il n'est pas necessaire, Monsieur, que je vous circonscance les avantages que la France a retirez de cette pacification, car c'est une chose que vous devez sçavoir, & que vous savez effectivement mieux que moi. Quand on ne nous auroit procuré par là que la permission de lire les livres de Messieurs de Port-Royal, je soutiens qu'il nous en seroit arrivé un grand avantage, non seulement parce que ce sont des livres très-bien écrits, & un grand modele d'éloquence & de raisonnement, mais aussi parce qu'ils nous aprenent une infinité de belles choses qu'on n'avoit jamais bien éclaircies. Par exemple, aviez-vous jamais ouï dire à vos precepteurs, jusqu'ou doit aller nôtre soumission pour ceux qui veillent pour nos ames? Aviez-vous jamais ouï parler exactement à d'autres qu'à ces Messieurs de la distinction du fait & du droit, & des choses qu'on est obligé de croire de foi divine, ou de foi humaine? Avouéz qu'on vous avoit élevé dans une grande ignorance de ces choses, car on nous fait tant de peur dans nôtre Eglise de cet esprit qui veut conoître & raisonner, qu'on ne nous re-

commande rien aussi expressément que de nous abandonner les yeux fermés à nos Directeurs. Il est néanmoins certain comme ces Messieurs l'ont clairement établi, qu'il y a de la distinction à faire, & qu'il est très-dangereux de donner dans ces maximes sans discernement; si bien que nous leur avons tous des obligations immortelles de nous avoir ouvert les yeux sur beaucoup de choses, que l'on nous rend suspects mal à-propos.

Quelle obligation ne leur a-t-on pas d'avoir enfin introduit en France l'usage de la Parole de Dieu en langue vulgaire, & d'avoir delivré l'Eglise de la honte & de l'ignominie qu'il lui faisoit esluier continuellement, par les reproches que les Protestans lui faisoient, qu'elle déroboit aux Fideles le thresor des Ecritures? Avant que l'on eût terminé tous ces differens, la version de Mons étoit fort persecutée, & faisoit peur à la plus grande partie du peuple; mais depuis la paix que le Roi a donnée à l'Eglise, on a secoué le joug, & non seulement on lit sans scrupule tous les Ouvrages de Port-Royal, que l'on n'osoit lire autrefois, tant on étoit épouvanté par les Confesseurs Molinistes, mais aussi on lit avec beaucoup d'édification l'Ecriture Sainte que ces Messieurs ont mise en François. Je ne dis rien de tant de beaux livres de Morale & de Controverse qu'ils ont publiez depuis l'Arrêt du 23. d'Octob. 1668. ni de tous les Traitez qui ont si bien éclairci cette celebre question de la lecture de la Parole de Dieu en langue vulgaire, où nos Controversistes s'étoient trouvez jusques ici extrêmement embarrassés; car vous savez assez, Monsieur, de quel prix sont ces livres-là pour être pleinement persuadé de ce que je veux vous prouver ici, savoir qu'il s'est passé des choses très-avantageuses au public, quelque

tems

tems après l'aparition de deux effroiables Cometes.

§. XLIII.

Consideration des malheurs arrivez pendant les sept années que l'on a examinées.

Qu'on ne m'allegue point la peste de Londres de l'an 1665. l'embrasement de la même ville de l'année suivante ; le tremblement de terre qui abîma la Republique de Raguse en 1667. les embrasemens du mont Etna de 1669. & tels autres accidens , car ce sont des choses à la verité funestes pour ceux qui en souffrent en particulier, (1) mais qui ne sont ni d'une consequence generale, ni fort extraordinaires ; & il seroit facile de montrer qu'en d'autres tems il est arrivé des malheurs de cette espece bien plus tragiques , comme l'incendie de Moscou capitale de Moscovie, qui fut toute reduite en cendres par les Tartares l'an 1571. le tremblement de terre qui abîma dans une nuit douze grandes villes d'Asie sous l'empire de Tibere ; celui qui tua vingt mille habitans de Lacedemone, & accabla la ville toute entiere sous les ruines d'une portion du mont Taigetus 49. ans avant JESUS-CHRIST ; celui qui arriva dans le Canada en 1663. & dans le Perou en 1604. qui fit des bouleversemens prodigieux en moins d'une heure dans une étendue de 300. lieuës de côte & de 70. en largeur ; l'embrasement du Vesuve de l'an 1631. la peste qui a desolé depuis peu la capitale de l'Empire, qui a poursuivi l'Empereur dans Prague où il s'étoit refugié, & qui s'est ensuite repandue dans plusieurs Provinces avec un degât funeste. D'ailleurs ces trois ou quatre desordres doivent-ils balancer le bonheur aporté par tant de Traitez

(1) Casus
multis hic
cognitus.
ac jam
Tritus & ð
medio for-
tunæ duc-
tus acer-
vo,
Juven.
Satyr. 13.

de paix, & la prospérité particulière de la France, qui par l'application infatigable de son Roi à tout ce qui peut contribuer à la félicité de la nation, par ses lumières & par celles de ses Ministres les mieux choisis, & les plus capables du monde, a vu établir des Manufactures, des Compagnies de commerce, des nouvelles loix pour l'extirpation de la chicane, un ordre merveilleux dans les Finances, & plusieurs autres choses qui sont une source de biens infinis tant pour le général que pour le particulier? Ne me dites point, je vous prie, que je n'ai pas pris un assez grand terme, car il est du sens commun que si les Comètes présagent quelque chose, c'est pour les six ou sept premières années qui les suivent, & c'est sur ce pied-là que l'on prouve leur malignité par l'Histoire.

§. XLIV.

Malheurs arrivés dans l'Europe depuis l'an 1645. jusqu'en 1652.

Voulez-vous voir par plaisir, Monsieur, une autre semaine d'années prise à discrétion d'un tems repurgé de tout le mauvais air des Comètes? Repassez un peu dans votre mémoire ce qui s'est fait dans l'Europe depuis l'an 1645. jusques à la Comète qui parut sur la fin de l'an 1652. Et remarquez bien que je prens justement le tems où les longues guerres d'Allemagne, auxquelles tant de Princes se trouvoient intéressés, & qu'on veut à toute force avoir été présagées par la Comète de l'an 1618. se pacifierent à Munster. Il me semble que c'est donner à la Comète un assez bon loisir de se purger, pour prétendre qu'elle n'a plus rien à faire dans les années que je marque; sur tout si l'on considère que je lui abandonne encore
les

les trois dernières campagnes de la guerre des Alliez contre la Maison d'Autriche, lesquelles se trouvent dans les sept ans que j'ai choisis, & qui sont remarquables par plusieurs sanglantes expéditions, entre autres par la bataille de Norlingen, où Mr. le Prince de Condé (1) vangea si glorieusement l'affront que les Suedois avoient reçu dix ou douze ans auparavant au même lieu: & par le (2) saccagement de Prague, qui réduisit plusieurs Dames de la première qualité à la dure condition d'être en chemise dans la rue. Sans compter tout cela je trouve des maux épouvantables dans les années que j'ai choisies, & particulièrement un esprit de sédition furieuse.

J'y trouve le Roi (3) d'Angleterre condamné à mort & décapité par ses propres sujets avec des circonstances horribles. J'y trouve le Roi son fils contraint de se cacher dans un chêne après avoir vu tailler en pièces toutes ses troupes à la bataille de Worcester, (4) & enfin de sortir de son Roiaume dans le plus triste équipage du monde, trop heureux de tromper à la faveur de ce déguisement la recherche exacte que l'on faisoit de sa personne, pour lui faire le même traitement qu'à son pere. Je trouve la France déchirée d'une cruelle guerre civile, qui lui fait perdre presque toutes les conquêtes de douze campagnes, & sentir la pernicieuse honte de se détruire elle-même, dans un tems où elle seule se pouvoit faire du mal, comme il est arrivé à la (5) République Romaine. Je trouve le Roiaume de Naples soulevé contre son Prince. Je trouve les François en guerre avec les Espagnols dans la Flandre, dans l'Italie, dans la Catalogne. Je voi le Portugal armé contre la Hollande, & contre l'Espagne tout à la fois. Je voi Kmielniski General des (6) Cosaques revolté contre

(1) Le 5.
Mai 1646.

(2) 26. de
Juillet
1648.

(3) Le 9.
de Fe-
vrier,
1649.

(4) Le 13.
de Sept.
1651.

(5) Majus
erat impe-
rium Ro-
manum,
quàm
ut illis
externis
viribus ex-
tingui pos-
set, &c.
Florus lib.
4 cap. 2.

(6) Voiez
l'Histoire
des Cosa-
ques par
le Sr. Che-
valier.

la Pologne, & ligué avec les Tartares, remplir ce Roiaume de desolation. Je le voi qui profitant de la mort du brave Roi Uladiflas, fait entrer le Cham dans la Pologne, & se joignant à lui assiege avec une armée qui n'avoit point eu sa pareille depuis Attila, les Polonois dans leurs retranchemens, & les reduit aux dernieres extremitez. Je voi que la paix concludë le 17. d'Août 1649. à des conditions très-defavantageuses à la Pologne, aiant duré fort peu de tems, l'irruption des Cosaques & des Tartares recommence de plus belle, cause mille faccagemens, se termine à la verité par leur deroute, mais ne laisse pas d'être une enchainure de ravages & de maux. Je voi les (1) Moscovites dans un soulèvement si furieux, que les premiers Ministres d'Etat ne trouvent point dans le Palais de l'Empereur un asile qui les mette à couvert de l'insolence des mutins. Il faut que le Czar leur abandonne les victimes qu'ils demandent, qu'il endure que ses principaux Officiers soient assommez a coups de bâton, & qu'après avoir fait évader son beau-frere qui étoit aussi son favori, il demande sa grace au peuple. Je trouve (2) dans Constantinople des seditions si horribles, que le Sultan Ibrahim après avoir été contraint d'abandonner le Vizir Azem à la fureur des mutins qui l'étranglerent, fut (3) étranglé lui-même. Ce n'est pas tout. Les Janissaires & les Spahis, qui sont les principales forces de l'Empire Ottoman, s'aigrissent de telle maniere les uns contre les autres, qu'ils sont prêts à decider leurs differens par la voie des armes. La Sultane Kiossem qui gouverne l'Etat pendant la minorité du jeune Sultan son petit-fils, se prepare à le faire étrangler par les Janissaires; mais la mere du Sultan par une contre-ligue la previent, la fait étrangler, & fait perir les principaux

(1) L'an
1648.

(2) Voiez
l'Etat de
l'Emp.
Ottom.
par le Sr.
Ricaud.

(3) Le 17.
Août
1648.

paux Officiers des Janissaires. Je trouve les Venitiens aux prises avec les Turcs, ce qui cause des saccagemens & des malheurs épouvantables à tous les peuples de la Dalmatie & de l'Archipel. Je trouve cent autres desordres dont le détail vous ennuiroit, & qui ne me paroît pas nécessaire pour vous faire avouër, qu'il s'en faut beaucoup que les sept années que j'ai prises à la suite de deux Cometes, ne soient remplies d'autant d'évenemens fâcheux, que les sept qui n'ont été prises à la suite d'aucune Comete, mais au contraire au devant de celle de 1652. & à la suite du tems où l'on achevoit l'expiation de la Comete precedente, par la paix generale qui se negotioit à Munster.

Avouëz donc, Monsieur, *Qu'il est des malheurs sans Cometes, & des Cometes sans malheurs,* & qu'à raisonner comme l'on fait ordinairement, les negotiations de Munster devroient passer pour un signe des fleaux de Dieu, puis qu'elles ont été suivies de tant de malheurs presque par toute l'Europe.

Nôtre ami à proverbes ne manquera pas de dire, *qu'une hirondelle ne fait pas le printems.* Je lui repons par avance, que s'il feuillète diligemment les Histoires, il trouvera des exemples de même nature tout autant qu'il en voudra. Le (1) *Theatrum Cometicum* que je vous ai déjà cité, en fournit deux bien remarquables. Un Auteur Allemand du dernier siecle nommé Elie Major (2) en fournit un très-grand nombre, & remarque expressément que les plus celebres Traitez de paix se sont conclus fort peu après l'aparition de quelque Comete; que plusieurs nations Idolâtres ont été converties à l'Evangile dans un tems qui avoit ce même caractere-là, & qu'on peut dire la même chose de la fondation de plusieurs celebres Universitez. Le Philosophe (3) Charemon nous apprendroit

(1) Vol. 2.
pag. 55.

(2) In libello de Comet.

(3) Origines lib. 1. contra Celsum.

bien des choses sur ce sujet , si nous avions le livre qu'il avoit composé , pour faire voir que la plupart des Cometes avoient été le presage de grands bonheurs. Que nôtre ami feuillete donc les Histoires , & il trouvera des exemples abondamment. Je n'oserois vous dire la même chose , à vous , Monsieur , qui n'avez pas tant de loisir que lui , & qui occupez si bien vôtre tems à la lecture des Sts. Peres & de St. Thomas. Ainsi je me retracte des exhortations que je vous ai faites , (1) & je me vois obligé à ne compter pas plus sur cette V. Raison toute decisive qu'elle est , que sur les autres , parce que vous n'en sauriez voir la force sans entrer dans la discussion de plusieurs faits , & sans bien calculer le bien & le mal arrivé en divers tems par tout le monde ; ce qui ne s'accorde nullement avec la lecture de tant de Canons , de tant de Conciles , de tant de Peres , de tant de Theologiens , de tant de Casuistes , à laquelle vous vous êtes consacré. Je tâcherai de remedier à cet inconvenient par une raison qui ne demande aucune lecture , & qui est d'une espece toute particuliere , comme je vous l'ai déjà (2) dit. Mais avant que d'en venir là , je prevois que je vous dirai encore bien d'autres choses.

A.... le 2. de Mai, 1681.

§. XLV.

VI. Raison: *Que la persuasion generale des peuples n'est d'aucun poids pour prouver les mauvaises influences des Cometes.*

JE n'ai pas encore épuisé les raisons Philosophiques , car en voici encore une , Monsieur , qui n'est pas peu considerable. On peut ajoûter en sixième lieu , qu'on ne prescrit pas contre la verité par la tradition generale , & par le
con-

(1) Ci-dessus
pag. 60.

(2) Ci-dessus
pag. 12.

consentement unanime des hommes : autrement il faudroit dire que toutes les superstitions que les Romains avoient apprises des Toscans sur le fait des augures & des prodiges, & toutes les impertinences des Paiens sur le chapitre de la divination, étoient autant de veritez incontestables, puisque tout le monde en étoit aussi prevenu que des presages des Cometes. Il faudroit dire que le Diable, qui est le pere du mensonge selon le témoignage de (1) JESUS-CHRIST, a rendu néanmoins pendant une longue suite de siècles, des oracles pleins de verité, de sincerité & de fidelité; car il a été un tems où toute la terre rendoit honneur & hommage à ces oracles. Il ne seroit pas possible de repondre à ce raisonnement raporté par (2) Cicéron, *Que jamais l'oracle de Delphes ne fût devenu si celebre, & que jamais tous les peuples & tous les Rois n'y eussent envoié tant de presens, si tous les siècles n'eussent expérimenté la verité de ses reponses.* Cela paroît assez plausible, & l'Auteur de cette pensée ne croit pas qu'après une raison de cette force, il soit nécessaire de justifier, comme avoit fait le Philosophe Chrysippus, par des temoignages bien autorisez, qu'Apollon avoit rendu une infinité de vrais oracles. Mais ce n'est rien dans le fond, pourvu qu'on nie le principe sur lequel ce raisonnement est apuié, sçavoir, *que les opinions generalement établies sont vraies,* & qu'on fasse voir qu'il n'y a rien de plus faux que cette maxime, par l'exemple même de l'oracle d'Apollon que l'on consultoit de toutes parts, quoi que ses reponses ambiguës eussent été un piege funeste à plusieurs nations, & ne fussent après tout qu'une imposture abominable. Il n'est pas d'ailleurs fort difficile de prouver qu'on nie ce principe avec raison, car on decouvre tous les jours mille bevuës dans les opinions les plus genera-

(1) Non est veritas in eo, cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est & pater ejus. *Euangel. sec. Joh. cap. 8. v. 44.*

(2) Defendo unum hoc; nunquam illud Oraculum Delphis tam celebre & tam clarum fuisset, neque tantis donis referretur omnium populorum atque Regum, nisi omnis aetas ora-

culorum
illorum
veritatem
effet ex-
perta.
Cicer. de
Divinat.
lib. 1.

les , comme font par exemple , celles qui regardent la Canicule. Non seulement la raison nous montre qu'il n'y a rien de plus faux que la prétenduë chaleur de cet asterisme, mais l'expérience aussi nous fait voir , quand on se donne la peine d'y prendre garde, qu'il arrive plus souvent, que le mois d'Août n'est pas le plus chaud de toute l'année qu'il n'arrive qu'il le soit.

§. XLVI.

Exemples de quelques opinions generales, qui sont fausses.

Ce qu'on a coutume de dire de certains remèdes , qu'il faut y avoir de la foi si l'on veut qu'ils fassent leur effet , se peut apliquer à quantité de traditions. Voulez-vous n'en être pas defabusé , croiez-les sans les examiner , car si vous vous amusez à vous en éclaircir par vous-même avec un esprit difficile, vous trouverez bientôt que l'expérience ne s'accorde pas avec la voix publique. En voici des exemples.

S'il y a des corps celestes dont les influences puissent être de quelque vertu à l'égard de la terre, c'est sans doute la lune à cause qu'elle en est fort proche. Aussi est-on fort persuadé qu'elle est cause de bien des choses. C'est elle qui fait croître & décroître la moiëlle & la cervelle des animaux : qui ronge les pierres : qui regle le froid & le chaud, les pluies & les orages. Car si le tems est à la pluie lors qu'on a nouvelle lune, ne vous attendez pas à voir revenir le beau tems avant que la lune soit pleine. Si alors la pluie ne cesse pas, faites vôtre compte qu'elle durera jusqu'au renouveau de la lune : & ainsi de la secheresse, de la gelée, &c. par la raison, que c'est aux conjonctions & aux opositions de la lune qu'il appartient de changer le tems. Et de

de là vient que parce que dans la conversation on retombe fort souvent sur le discours de la pluie, du froid, de la sécheresse, ou de choses semblables, on entend si souvent ceux qui se plaignent du tems qu'il fait, s'entreconsoler par l'esperance de la nouvelle ou de la pleine lune, qui, à ce qu'ils prétendent, y apportera du changement. Vous ne me nierez pas, Monsieur, que ce ne soient là de ces sentimens qui sont de tout pais, & communs à toute sorte de personnes.

Cependant ceux (1) qui ont pris la peine 20. & 30. années de suite d'examiner la moüelle des animaux, ont remarqué qu'en quelque état que soit la lune, on trouve des os qui ont beaucoup de moüelle, & d'autres qui en ont fort peu: ce qui fait voir que la lune n'a point de part à tout cela, non plus qu'à la plénitude plus ou moins grande des écrevices & des huîtres, car on a remarqué aussi qu'elle ne roule point selon les vicissitudes de la lune, quoi qu'en dise l'erreur populaire. Je dis la même chose touchant le changement du tems, & je soutiens après y avoir souvent pris garde, qu'il n'est affecté à aucun état de la lune que ce puisse être, & qu'il n'y a aucun jour dans le mois lunaire où le passage de la pluie au beau tems, du degel à la gelée, par exemple, se fasse plutôt que dans tous les autres. Si nous avions des observations bien suivies, nous trouverions que la temperature de l'air se conforme si peu à la nouvelle ou à la pleine lune, qu'on compteroit autant de mois où le tems a été sec, quoi que le retour de la lune eût été pluvieux, que de mois pluvieux après un retour de lune pluvieux, & au contraire: tant il est vrai que les changemens du tems ne suivent aucune regle qui nous soit conuë. Il me seroit aisé de montrer que la raison est en ceci tout-à-fait contre

(1) Mr. Rohault, Physf. 2. part. chap. 27. L'Art de Pensf. ch. 18. part. 3.

le sentiment commun : mais j'aime mieux me servir de l'expérience, & mettre en fait que si l'on y prend bien garde, on la trouvera contraire à ce que tout le monde debite; & sur cela je remarque qu'il n'est pas étonnant qu'une erreur devienne generale, vu le peu de soin qu'ont les hommes de consulter la raison, quand ils ajoûtent foi à ce qu'ils entendent dire à d'autres, & le peu de profit qu'ils font des occasions qui leur sont offertes de se detromper.

Permettez-moi de vous demander, Monsieur, si vous avez jamais pris garde à cette multitude d'Auteurs, qui ont dit les uns après les autres, *qu'un homme pese plus à jûn, qu'après le repas; qu'un tambour de peau de brebis se creve au son d'un tambour de peau de loup; que les viperes font mourir leurs meres en sortant de leur ventre, & donnent occasion à la mort de leurs peres au premier moment qu'elles sont formées,* & plusieurs autres choses de cette nature. On ne s'est pas contenté de rapporter cela comme des faits averez, on a pris encore la peine d'en chercher la cause, on a fait des exclamations là-dessus à perte de vuë, les moralitez ont été de la partie, les Avocats s'en font fait honneur dans le Barreau, les Predicateurs en ont tiré mille belles comparaisons, on a donné dans les Classes une infinité de themes sur ce sujet. Cependant ce sont toutes choses contraires à l'expérience, comme l'ont verifié ceux qui ont eu la curiosité de s'en éclaircir.

§. XLVII.

Quelle est la veritable cause de l'autorité d'une opinion.

Il paroît de là que les Savans font quelquefois une aussi mechante caution que le peuple,
&

& qu'une tradition fortifiée de leur temoignage n'est pas pour cela exemte de fausseté. Il ne faut donc pas que le nom & le titre de Savant nous en impose. Que savons-nous si ce grand Docteur qui avance quelque doctrine a aporté plus de façon à s'en convaincre, qu'un ignorant qui l'a cruë sans l'examiner? Si le Docteur en a fait autant, sa voix n'a pas plus d'autorité que celle de l'autre, puis qu'il est certain que le temoignage d'un homme ne doit avoir de force, qu'à proportion du degré de certitude qu'il s'est acquis en s'instruisant pleinement du fait.

Je vous l'ai déjà dit, & je le repete encore; un sentiment ne peut devenir probable par la multitude de ceux qui le suivent, qu'autant qu'il a paru vrai à plusieurs independamment de toute prevention, & par la seule force d'un examen judicieux, accompagné d'exactitude, & d'une grande intelligence des choses: & comme on a fort bien dit, qu'un (1) temoin qui a vu est plus croiable que dix qui parlent par ouï dire; on peut aussi assurer qu'un habile homme qui ne debite que ce qu'il a extremement medité, & qu'il a trouvé à l'épreuve de tous ses doutes, donne plus de poids à son sentiment, que cent mille esprits vulgaires qui se suivent comme des moutons; & se reposent de tout sur la bonne foi d'autrui. Et c'est à cause de cela sans doute que Themistius & Ciceron ont déclaré si nettement, le premier qu'il croiroit plutôt à ce que Platon lui feroit entendre d'un signe de tête, qu'à ce que tous les autres Philosophes lui affirmeroient avec serment: & le dernier, que la seule autorité de Platon sans aucune preuve briserait toute l'incrédulité de son esprit. (2)

(2) *P'uris est oculus testis unus, quàm auri decem, Plant.*

(2) *Ut enim rationem Plato nullam afferret, vide quid bo-mini tribunam, ipsa autoritate me frangeret, Tusculan. 1.*

§. XLVIII.

Qu'il ne faut pas juger en Philosophie par la pluralité des voix.

(1) Sed hoc pluribus visum est, numerantur enim sententiarum non ponderantur, nec aliud in publico consilio potest fieri, in quo nihil est tam inæquale, quam æqualitas ipsa, nam cum sit impar prudentia, par omnium jus est. *Plinius epist. 12. l. 2.*

Je n'approuve pas ces manieres, mais j'en reviens toujours là, qu'il ne faut pas compter les voix, qu'il faut les peser, & que la methode de decider une controverse à la pluralité des voix, est sujette à tant (1) d'injustices, qu'il n'y a que l'impossibilité de faire autrement qui la rende legitime en certains cas. Vous voyez assez d'où naît cette impossibilité; c'est qu'il n'y a personne sur la terre qui puisse determiner au juste combien un suffrage vaut plus que l'autre, qui ait ni la jurisdiction ni les lumieres nécessaires pour reduire les opinions des membres d'une compagnie, chacune à son juste prix, de sorte qu'il faut nécessairement tolerer que l'une vaille autant que l'autre dans certains cas. Mais puis que les controverses de Philosophie ne sont pas de cette espece, il nous est fort permis de compter pour rien les suffrages d'une infinité de gens credules & superstitieux, & d'aquiescer plutôt aux raisons d'un petit nombre de Philosophes. Ainsi, Monsieur, sans avoir égard à votre *vox populi, vox Dei*, aforisme qui autoriseroit les pensées les plus ridicules, si on le suivoit; je serois fort d'avis qu'on examinât premierement s'il est vrai que les années qui ont suivi de près les Cometes aient toujours été remarquables par des événemens plus tragiques que ceux qu'on voit arriver dans d'autres tems. Si l'on trouvoit que la chose fût ainsi, on pousseroit ses recherches plus loin, & l'on examineroit quelle peut être la cause de la liaison de ces événemens tragiques avec les Cometes. Si l'on trouvoit que la

chose

chose fût autrement , on tâcheroit de defabuser le monde de ses fausses imaginations sur ce point-là , & l'on ne feroit pas plus de cas de la fausseté , sous pretexte qu'elle seroit repandue par tout le monde , que si elle n'étoit que la maladie de deux ou de trois personnes. Aussi bien , comme le remarque Cicéron , (1) n'y a-t-il point d'apparence de faire cas d'un jugement rendu par une multitude de personnes , dont chacune prise à part est si peu capable de connoître la chose , que son sentiment n'est d'aucune consideration.

§. XLIX.

Combien il est ridicule de chercher les causes de ce qui n'est point.

Cet ordre est assurément plus naturel , & d'une plus grande commodité , que celui par lequel on cherche *ce que c'est qu'une chose* , avant que d'avoir vuide la question , *si elle existe véritablement*. Il y a tant de choses effectives dont la recherche peut occuper nôtre étude , qu'on ne sauroit trop blâmer ceux qui emploient leur tems à trouver la raison de ce qui n'est pas , & qui se plaisent à faire diversion des forces de leur esprit au prejudice de la verité , comme ce (2) Philosophe qui aprit avec chagrin que la laine qu'on voioit sur des figes aportées sur la table , venoit de quelques brebis qui s'étoient accrochées à un buisson planté au pied du figuier , parce qu'il perdoit par là le fruit d'une assez longue rêverie , & la gloire d'avoir imaginé à force d'y penser une raison qui montrât comment cette laine avoit été produite par un arbre. Je voudrois pour l'amour de Plutarque qu'il eût repondu à la question , *Pourquoi les poulains qui ont été courus du loup deviennent meilleurs*

(1) An quicquam stultius quam quos singulos, sicut operarios, barbaroque contemnas, eos aliquid putare esse universos? Cicero, Tusculan. Quæst. 5.

(2) Voiez les Essais de Mont. liv. 2. chap. 12. où ceci est attribué à Democrite un peu autrement.

leurs

(1) Part.
3. chap.
18.

leurs coureurs que les autres, ce que (1) l'Auteur de l'Art de penser lui fait dire fort spirituellement, que c'est parce que peut-être cela n'est pas vrai. Mais ayant lu & relu l'original du 8. chap. du 2. livre des propos de table, dans lequel cette question est examinée, je n'y ai point trouvé cette réponse. C'est dans (2) Senèque

(2) Lib.
4. natu
ral. quæst.
cap. 7.

que j'ai trouvé quelque chose de fort approchant sur un sujet assez curieux, savoir sur la superstition des habitans de Cleone ville du Peloponèse, qui commettoient certaines personnes pour prendre garde s'il devoit grêler, & pour en avertir le public; parce que sur l'avis qui en étoit donné, chacun offroit promptement quelque sacrifice, ou se faisoit quelque incision à la main, & detournoit ainsi la grêle de dessus son champ. On raisonnoit sur cela, & quelques-uns se tourmentoient fort pour trouver la cause qui faisoit qu'une petite incision contraignoit les nues à reculer ou à se détourner, (3) de combien valoit-il mieux, dit Senèque, soutenir que c'étoit une fourberie, & une fable?

(3) Quan-
to expedi-
tius erat
dicere,
menda-
cium &
fabula est?

Montagne, de qui Messieurs de Port-Royal qui ne sont gueres de ses amis, disent (4) quelque part, que n'ayant jamais connu les véritables grandeurs de l'homme, il en a assez bien connu les défauts; est en ceci du sentiment de Senèque.

(4) Dans
l'Art de
penser,
3. part.
chap. 19.

Ecoutez-le parler en son vieux Gaulois, qui a souvent plus de graces, que les périodes les plus étudiées de nos puristes. (5) Je revaissois presentement comme je fais souvent, sur ce, combien l'humaine raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amuse plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la vérité. Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les conséquences. Ils laissent les choses, & courent aux causes. Plai-

(5) Essais
liv. 3.
chap. 11.

sans

sans causeurs. Ils commencent ordinairement ainsi, comment est-ce que cela se fait? Mais, se fait-il, faudroit-il dire? Je trouve quasi par tout qu'il faudroit dire, il n'en est rien, & emploierois souvent cette reponse, mais je n'ose, &c.

Il y a bien des gens qui font ce que dit Montagne, qui laissent les choses, & courent aux causes; c'étoit le defaut d'Avicenne, grand Medecin en raisonnement, mais sans experience. Pourvu qu'une chose ne lui parût point impliquer contradiction, cela lui suffisoit pour en faire l'objet de ses études, encore qu'elle n'eût jamais été. Il y avoit du tems de Galien plusieurs Medecins frapez de la même maladie, qui raisonnoient & qui dispuetoient à perte de vue sur des choses qui ne furent jamais. Par exemple, ils se donnoient bien de la peine pour trouver la raison qui faisoit qu'il ne se forme point de cal aux fractures de la tête, (1) *Vous êtes bien de loisir*, leur dit Galien, & *bien ridicules, de rendre raison d'une chose qui n'arrive pas, car il est faux que ces fractures ne se reprenent & ne se rendurcissent point.*

(1) Πω-
ρῆται μὲν
γὰρ ὡ
βέλτιστοι
καὶ ἰμῶς
οὕτως ἐστὶ
ληράδεις
ἀσὲ τῶν
ἐν ἔντων
λέγειν αἰ-
τίας. Gal-
len. lib. 6.
method.
Ἰεραπ.

§. L.

Superstitions des Anciens pour les éclipses.

Je croiois avoir tout dit, mais je m'aperçois que j'ai oublié une remarque très-essentielle, agréez donc que je ne vous laisse pas si-tôt. Le fait est qu'on se forme encore aujourd'hui une idée affreuse des éclipses, comme si c'étoient les presages des plus funestes afflictions. Les anciens Païens avoient là-dessus d'étranges pensées. Vous en verrez des exemples dans la suite où j'en parle par occasion, mais en voici qui ne sont destinez qu'à cela.

Nicias General de l'armée que les Atheniens avoient

(1) Plu-
tarch. in
ejus vita.

avoient envoieé en Sicile , se vit reduit après plusieurs pertes à prendre le parti de s'en retourner en Grece. Toutes choses aiant été sagement préparées pour lever l'ancre sans que les ennemis s'en aperçussent , il survint une éclipse de lune. (1) Nicias au lieu de profiter d'une occasion si favorable de faire sa retraite à l'insu des ennemis , se trouva saisi de tant de crainte superstitieuse , qu'il n'osa branler de son poste. Il fut d'avis au contraire , qu'avant que de partir on laissât passer toute une revolution du cours entier de la lune , ce qui étoit beaucoup plus que n'en demandoient les Devins , qui se contentoient pour l'ordinaire qu'on fût trois jours sans rien entreprendre après les éclipses. Mais Nicias qui s'imaginoit aparemment que les influences de la lune prenoient tout à la fois leur pli ou pour un mois , ou pour quinze jours , comme presque tout le monde se l'imagine encore , pretendant que le tems qu'il fait , quand on a nouvelle lune ou pleine lune , regle toute la lunaison , Nicias , dis-je , ne crut point que trois jours fussent pour éviter la persecution de l'éclipse. Il eut sujet de s'en repentir , car toutes les voies de se retirer lui furent fermées. Il fut pris lui-même , & toutes ses troupes ruinées en diverses façons.

(2) Jus-
tin. Hist.
lib. 22.

Tous les beaux discours qu'Agathocles (2) fit à ses soldats lors qu'ils furent débarquez en Afrique , ne pouvoient les rassurer contre la terreur qui les avoit saisis , pour avoir vu le soleil éclipseé pendant leur voiage. Par bonheur Agathocles se trouva moins superstitieux que Nicias , & plus en état par conséquent de se servir de son esprit. Il se rendit l'interprete du prodige , & avoua à ses troupes que si l'éclipse fût survenuë avant leur embarquement , le presage leur auroit été desavantageux ; mais qu'étant survenuë après leur depart , le presage se

tour-

tournoit contre ceux à qui l'on alloit faire la guerre. Il ajoûta que les éclipses presagent toujours le changement de l'état present des choses, si bien que quant à eux ils avoient lieu d'espérer que leurs affaires, qu'ils avoient laissées en très-mauvaise posture en Sicile, s'accommoderoient, & que celles de Carthage qui étoient très-florissantes, seroient ruinées. Il calma leur fraieur par ce moien. Cent autres exemples encore plus exprès montrent évidemment, que les éclipses ont été regardées comme des presages funestes.

§. L I.

Superstition des Modernes pour les éclipses.

C'est encore le sentiment du grand nombre. Les Historiens ne font guere mention des éclipses, sans ajoûter qu'elles pronostiquerent la mort d'un tel Roi, la sedition d'une telle Province, ou quelque malheur semblable qu'ils rencontrent dans leur chemin. Depuis les Astrologues faiseurs d'almanachs, jusqu'à ceux qui ne se mêlent que des horoscopes de qualité, il n'y en a point qui ne vous dise que les éclipses presagent la guerre, la famine, la peste, les inondations, la mort d'un Grand & telles autres choses, & ils trouvent en cela beaucoup plus de creance, que lors qu'ils predisent simplement la pluie ou le froid. L'éclipse de soleil qui arriva le 12. d'Août 1654. devoit à leur dire mettre tout sens dessus dessous. Quelques-uns ne couchoient pas de moins que d'un deluge semblable à celui qui arriva du tems de Noé, ou plutôt d'un deluge de feu qui nous devoit amener la fin du monde. D'autres se contentoient d'un bouleversement considerable des Etats, & de la ruine entiere de Rome. On
avoit

avoit si bien épouvanté les gens, que ceux qui se contentoient de se vouloir enfermer dans des caves ou dans des chambres bien closes, bien échauffées & bien parfumées, pour se mettre à l'abri des mauvaises influences, par l'ordre des Medécins, croioient être en droit de se moquer des esprits timides, & de faire les esprits forts. En effet en comparaison de tant d'autres qui craignoient la fin du monde, c'étoit une grande force d'esprit. La consternation étoit si grande, qu'un Curé de la campagne ne pouvant suffire à confesser tous ses paroissiens, qui en croioient mourir, fut contraint de leur dire au Prone, *qu'ils ne se pressassent pas tant, & que l'éclipse avoit été remise à la quinzaine.* C'est ce que vous pourrez voir dans un livre de Mr. Petit (1) Intendant des Fortifications, qui étoit habile homme sans superstition, & qui se batit contre l'erreur populaire avec beaucoup de courage.

(1) Difsertat. sur les Comet. p. 113.

Voilà donc les Anciens & les Modernes, les Paiens & les Chrétiens parfaitement unis à penser que les éclipses presagent de grands malheurs. Cependant c'est une pensée très-fausse, I. Parce que les éclipses ne peuvent point faire de mal. II. Parce qu'elles n'en peuvent pas être un signe.

§. LII.

Que les éclipses ne peuvent point causer de mal.

Je dis qu'une éclipse soit de lune, soit de soleil, ne peut point faire de mal, parce qu'elle ne fait tout au plus qu'empêcher que la terre ne soit illuminée pour un peu de tems, ce qui ne peut être d'aucune conséquence. Vous savez quelle a été sur cela la pensée de Pericles, l'un des premiers hommes de l'antiquité. Il étoit

étoit prêt à faire partir pour une grande expédition la flotte dont il étoit General , lors qu'une éclipse de soleil épouvanta si fort son Pilote, qu'il ne savoit plus où il en étoit, ni ce qu'il y avoit à faire : (1) Pericles qui avoit été delivré de toutes ces vaines apprehensions par le Philosophe Anaxagoras, étendit son manteau devant les yeux de son Pilote , & lui demanda s'il trouvoit que ce fût un mal. Non, répondit le Pilote. Ce n'est donc point un mal , reprit Pericles , que le soleil soit éclipse, car toute la différence qu'il y a entre mon manteau qui te derobe la lumiere du soleil , & le corps qui cause l'éclipse , c'est que celui-là est plus grand que mon manteau. Cette reflexion est tellement de la competence de tout le monde , qu'il y a lieu de s'étonner du peu de gens qui la font.

(1) Plu-
tarch. in
ejus vita.

Il n'y a personne qui ne soit capable de comprendre , que sans faire aucun prejudice à sa santé , on peut être des jours entiers dans des lieux beaucoup plus obscurs que les tenebres de la plus grande éclipse , & qu'on pourroit couvrir sous des tentes fort épaisses un poirier ou un pommier pendant trois ou quatre heures , sans craindre que les fruits ou les feuilles s'en ressentissent pour tout le reste de l'année. Il n'y a point de païsan qui ne voulût quelquefois allonger les nuits de quelques heures , afin que l'ardeur du soleil ne vint pas si tôt desflecher les biens de la terre. On demeure d'accord que des nuës très-épaisses , qui obscurcissent l'air pendant cinq ou six jours de suite, plus qu'une éclipse de soleil de cinq ou six doigts qui arrive sans aucun nuage , sont quelquefois très-utiles à la recolte. On comprend que si la lune s'amusoit à demeurer un jour entier avec le soleil lors qu'elle est nouvelle, en sorte que pendant 24. heures elle n'eût aucu-

ne clarté pour la terre, cela ne causeroit aucun dommage. Personne n'ignore qu'on peut souffrir pour un jour le retranchement du boire & du manger, ou en tout ou en partie, sans qu'on en meure, ou qu'on en tombe malade, ou qu'on s'en sente à deux jours de là; & d'ailleurs on fait fort bien que les alimens sont plus nécessaires à la vie que le soleil, puis qu'il y a des nations qui passent commodément plusieurs mois de suite sans que le soleil se leve sur leur Horison. Cependant parmi toutes ces lumières on ne veut ou l'on ne peut comprendre, que la lune ou l'ombre de la terre puissent intercepter pour très-peu de tems les rayons du soleil, sans qu'il en arrive des desordres infinis. On s'imagine même que la malignité de ces tenebres va choisir un Roi au milieu de toute sa Cour, & le distinguant de toutes les autres personnes, lui cause à lui seul une maladie mortelle, ce qui est d'une absurdité imaginable. Y a-t-il rien de moins sensé, que de voir des gens qui se retranchent contre les rayons du soleil par toute sorte d'artifices, derrière des fenêtres, des volets, & des rideaux, qui n'oseroient sortir que de nuit, ou sans se couvrir d'un masque & d'un parasol, trembler néanmoins à la pensée d'une éclipse, qui n'est à proprement parler pour certaines saisons de l'année, qu'un bon office que la lune rend à la terre en lui servant de parasol?

§. LIII.

Que les éclipses ne peuvent pas être le signe d'aucun mal.

Voions maintenant si à tout le moins les éclipses peuvent être un signe des maux qui affligent le monde. Je dis que non, Monsieur, &

& c'est ici que je vous attens , car je fai que c'est la dernière ressource de ceux qui tiennent pour la malignité des éclipses & des Cometes. Je me contente pour les chasser de ce dernier retranchement , de dire deux choses. La I. est que les éclipses sont un effet d'un ordre si naturel , qu'il n'y a si petit Astrologue qui ne pre-disse l'heure , le jour & l'endroit du ciel où elles arriveront , plusieurs siècles avant qu'elles arrivent. La II. est qu'il en arrive en tout tems , & en tout pais ; quelquefois plus de quatre dans une même année ; souvent à des heures où personne ne s'en aperçoit , excepté des gens paiez pour cela ; souvent aussi lors que les nuës empêchent tout le monde de les observer.

Je trouve bien forte la I. de ces deux raisons ; car enfin , Monsieur , si les éclipses sont une suite nécessaire & naturelle du mouvement des astres , elles arrivent independemment de l'homme , & sans aucune relation à ses merites ou à ses demerites , & par conséquent elles arriveroient tout de même , soit que Dieu ne voulût point châtier les hommes , soit qu'il voulût les châtier , de sorte que ce ne peut point être un signe precursor de la justice divine. De plus il faut renoncer à la raison , ou demeurer d'accord qu'un effet de la nature ne peut être le signe de quelque chose , si ce n'est lors qu'il produit cette chose-là , ou qu'il en est produit lui-même , ou qu'ils dependent tous deux d'une même cause. Nous examinerons ailleurs les autres manieres de signifier. Pour le présent je me contente de dire , que les éclipses ne signifient point les maux à venir , en aucune de ces manieres , puis que j'ai montré qu'elles ne sont point la cause d'aucun mal. Ce seroit abuser de la patience d'un habile homme , que de lui expliquer ceci plus au long.

Mais

(1) En la
vie de Pe-
ricles.

Mais comme je me souviens d'un passage de (1) Plutarque, qui porte que les Philosophes ont tort de penser qu'en expliquant la cause naturelle d'un effet, on lui ôte toute sa vertu significative, j'en toucherai ici quelque chose.

§. LIV.

En quel sens un effet naturel est un signe de quelque chose.

Je dis donc que pourvu que les Philosophes n'excluent pas les événemens qui dependent de cette même cause naturelle, ils ont raison. Par exemple, si aiant trouvé la véritable cause des mouvemens de certaines bêtes que l'on dit presager la pluie, ils trouvoient que cette même cause produit la pluie, ou qu'elle a une liaison nécessaire avec celle qui produit la pluie, ils auroient tort de nier, que les mouvemens de ces bêtes presagent la pluie; autrement ils feroient fort bien de le nier, car c'est sur ce pied-là que l'on a raison de rejeter les superstitions des anciens Paiens, qui s'imaginoient que le vol d'un oiseau presageoit le gain ou la perte d'une bataille. Plutarque ajoute, que l'industrie des hommes fait divers ouvrages pour signifier quelque chose, comme il paroît par l'exemple des quadrans: d'où l'on peut inferer qu'encore qu'on sâche comment une chose se fait, on ne doit pas nier qu'elle n'ait été faite pour être le signe d'une autre. La réponse est aisée. Les hommes peuvent convenir d'un certain signe comme bon leur semble, & se servir pour cela des qualitez naturelles d'un corps, desquelles ils savent le principe; mais ce n'est qu'à l'égard des choses qui dependent d'eux. Par exemple, ils peuvent se servir de l'ombre d'un quadrans, pour signifier qu'il faut aller.

aller au sermon. Ce n'est pas la même chose pour les événemens qui ne sont pas en leur puissance, comme sont la peste, la famine, les victoires, &c. Il n'y a que Dieu qui puisse nous en donner des présages, ou en nous faisant conoître les causes d'où ces événemens dependent necessairement, ou en nous avertissant que telle chose nous est montrée pour nous avertir de tel malheur. Si donc les éclipses étoient des présages des maux à venir, il faudroit que Dieu nous les eût données pour signes, ou en nous faisant conoître que ces maux dependent des éclipses comme de leur cause naturelle, ou en nous disant qu'il veut que nous soions avertis de nos malheurs par le moien des éclipses. Dieu n'a fait ni l'un ni l'autre, par conséquent les éclipses ne sont point des signes. Il est clair que Dieu ne nous a point fait conoître que les éclipses soient la cause des événemens qui les suivent, car jamais homme n'a conçu clairement qu'un peu d'obscurité soit capable de troubler toute la terre. Il est clair aussi que Dieu ne nous a point averti qu'il vouloit que les éclipses nous servissent de présages, non seulement parce que cela n'a point été revelé, mais aussi parce que les éclipses n'ont rien qui nous porte raisonnablement à les prendre pour des signes; & c'est ma seconde raison.

§. LV.

*Remarques pour conoître si une chose est un
signe envoyé de Dieu.*

En effet quelle aparence que Dieu ait choisi pour les signes de ses châtimens, une chose qui arrive des quatre & cinq fois l'année, & qui le plus souvent ne vient à la conoissance de

personne? Il faut que ces signes pour avoir de-
 quoi faire impression sur des creatures raison-
 nables, soient rares, soient destinez non pas à
 presager les incommoditez ordinaires qui tra-
 versent la vie de l'homme tous les ans, mais à
 denoncer les fleaux dont Dieu visite les hom-
 mes dans sa plus grande colere. Il faut qu'ils
 ne paroissent pas dependre purement & sim-
 plement du cours naturel des causes secondes,
 & qu'ils ne se produisent pas sous des nuages,
 ou de nuit pendant que les hommes sont cou-
 chez. Comment ne voit-on pas qu'une chose
 qui arrive tous les ans, ne peut pas moins être
 prise pour un signe de bonheur, que pour un
 signe de malheur? Si un Historien s'en vouloit
 donner la peine, ne trouveroit-il pas des éclip-
 ses à sa poste pour leur faire presager le maria-
 ge de son Prince, les feux de joie allumez dans
 tous ses Etats pour la naissance de ses enfans,
 les victoires remportées sur les ennemis, les re-
 nouvellemens d'Alliance, les Traitez de paix,
 la cessation de la peste, la guerison des person-
 nes de la famille Roiale, & tout ce qu'on apel-
 le des prosperitez publiques. J'ai déjà raporté
 (1) qu'Origene fait mention d'un Philosophe
 qui fit un livre pour montrer que la plupart des
 Cometes avoient presagé de grands bonheurs:
 il seroit encore plus aisé de montrer la même
 chose touchant les éclipses; & comme on dit
 qu'un (2) Auteur fort versé dans l'Astrologie
 aiant dressé l'horoscope de tous les grands
 hommes de l'antiquité, a fait voir que par les
 regles de l'art ils devoient être tout autres que
 l'Histoire ne les represente: il seroit facile de
 montrer que les éclipses ont été suivies par des
 événemens tout differens de ceux qui les doi-
 vent suivre selon ces mêmes regles. *Si vous
 voulez deviner* (disoit autrefois Martianus) *dites
 justement le contraire de ce que disent les Astrologues.*

(1) Ci-
 dessus
 §. 45.

(2) Sex-
 tus ab He-
 minga.

§. LVI.

Application aux Cometes de ce qui a été dit touchant les éclipses.

Si vous y prenez garde, Monsieur, je n'ai rien dit contre les éclipses, qui ne porte coup contre les Cometes, & c'est la raison pourquoi j'en ai tant dit. Voulez-vous vous reduire à soutenir que les Cometes ne causent point les malheurs qui les suivent, mais seulement qu'elles les presagent? j'y consens, je ne demande pas mieux; & je vous prepare une belle tablatrice sur cela. En attendant permettez-moi de remarquer, comme j'ai fait touchant les éclipses, que les Cometes sont accompagnées de quelques circonstances qui les empêchent d'être des presages.

Elles sont fort frequentes. On en compte sept depuis l'an 1298. jusqu'à l'an 1314. Vingt & six depuis l'an 1500. jusqu'à l'an 1543. (1) Quinze ou seize depuis l'an 1556. jusqu'à l'an 1597. Il en a paru tous les ans pendant plusieurs années de suite. Ce n'est point une chose fort rare d'en voir deux dans une même année, soit en differens mois, soit à différentes heures d'un même jour. On en vit quatre tout à la fois l'an 1529. On en compte huit ou neuf pour la seule année 1618. Nous croions nous autres qui ne sommes pas Astronomes qu'il n'en a point paru depuis l'an 1665. jusqu'à 1680. Cependant il en a paru aux Astronomes dans les années 1668. 1672. 1676. & 1677. Il y a des Cometes qui se vont plonger dès le second jour dans les raions du soleil, & ne paroissent plus. Il est probable même qu'il y en a qui font toute leur promenade sans se faire voir, à cause qu'elles se tiennent toujors au-

(1) Voyez le *Traité* de Mr. Comiers, de la nouvelle science des Cometes.

près de cet astre. De ce nombre étoit celle dont parle Seneque, que l'on vit par hasard pendant une éclipse de soleil, & qu'on n'eût point vuë sans (1) cela.

(1) Multos Cometas non videmus, quod obsecurantur radiis solis, quo deficiente, quemdam Cometen apparuisse quem sol vicinus obtexerat, Possidonius tradit, *Seneca lib. 7. natural. quest. cap. 20.*

Avouëz moi, Monsieur, que ces circonstances ne conviennent gueres à un signe que Dieu fait exprès pour nous avertir de nos malheurs. Faut-il que les signes soient si frequens? Ne perdent-ils pas leur force dès qu'on s'y accoutume? Et si les hommes n'ont pas laissé de croire que ce sont des signes, quoi qu'ils en aient vu vingt-six dans l'espace de quarante-trois ans, n'est-ce pas à cause qu'ils ne font aucun usage de leur Raison? Faut-il que Dieu nous envoie des signes, qui ne sont reconnus pour signes, que parce que l'homme est ignorant? Pourquoi tant de Cometes en une même année? N'est-ce pas assez qu'il paroisse un signe d'une certaine espeece en même tems? Mais sur tout pourquoi ces Cometes, qui ne sont vuës que par deux ou trois Astronomes? N'est-ce pas un signe perdu que celui-là, & qui frustre la Providence des fins que l'on dit qu'elle se propose? Comment se peut-on imaginer que Dieu nous envoie des signes invisibles, ou que voulant les faire conoître à deux ou à trois personnes, il choisisse justement des Astronomes qui n'y ont aucune foi, & qui assurément n'exhorteront personne à la repentance? Pourquoi souffrir que des signes qui ne peuvent servir aux usages auxquels on les destine, qu'en tant qu'ils sont vûs de tout le monde, se jettent à corps perdu dans un endroit du ciel où le soleil les rend invisibles? Examinez bien tout ceci, Monsieur, & vous verrez que la providence de Dieu infiniment sage ne fait pas des inutilitez comme celles-là.

Ne m'allez pas dire que ce n'est pas à nous à glosier sur ce que Dieu fait; car je vous aver-

tis que c'est une chicane toute pure, comme je vous le montrerai dans la suite. Reconnoissez plutôt que pour se tirer des difficultez que je viens de vous proposer, il faut croire que les Cometes sont des ouvrages de la nature, qui sans aucun raport au bonheur ou au malheur de l'homme, sont portez d'un lieu en un autre selon les loix generales du mouvement, & qui s'aprochent plus ou moins du soleil, & paroissent en un tems plutôt qu'en un autre, parce que la rencontre des autres corps à laquelle Dieu accommode son concours, le demande ainsi. Et comme vous ne sauriez soutenir que les Cometes qui ont paru à deux ou à trois personnes seulement, aient été des signes, avouez qu'il y a des Cometes qui ne signifient rien. D'où il s'ensuit qu'il n'y en a aucune qui presage quelque chose, parce que la difference qu'il y a entre une Comete qui ne paroît pas au public, & une Comete qui paroît à tout le monde, consiste uniquement en ce que l'une est plus éloignée de nous, ou plus petite, ou plus proche du soleil que l'autre, ce qui ne fait pas une diversité de nature. Au premier jour je vous écrirai quelque chose qui sera plus de votre ressort.

A . . . ce 25. de Mai, 1681.

§. LVII.

VII. Raïson, tirée de la Theologie.

Que si les Cometes étoient un presage de malheur, Dieu auroit fait des miracles, pour confirmer l'idolatrie dans le monde.

JE pourrois, Monsieur, me servir de toutes ces raisons & de plusieurs autres encore, & les fortifier contre toutes les objections qu'on me pourroit faire: mais j'y renonce puis que vous n'êtes prenable que par des argumens Theologiques. En voici un que je ne me souviens pas d'avoir jamais lu, & qui me vint dans l'esprit l'un de ces jours en reveillant les vieilles idées de la Comete de 1665.

Un Ecclesiastique de mes amis qui avoit souvent effaié en vain de me persuader, que ce phenomene étoit de mauvais augure, n'eut pas plutôt su la mort de Philippe IV. Roi d'Espagne, qu'il me vint voir exprès pour m'accabler de cette grande objection, & debuta par me demander d'un air triomphant, *si j'aurois encore l'opiniâreté de soutenir après un tel exemple, que les Cometes ne font aucun mal au monde?* Il y a beaucoup d'apparence qu'il n'eût pas été fâché de me pouvoir dire, pour fortifier son objection, ce que Mr. de Bassompierre écrivit à Mr. de Luines, l'an 1621. peu après la mort du Roi Philippe III. *Il me semble que la Comete, dont nous nous moquions à Saint Germain, ne s'est pas moquée, d'avoir mis par terre en deux mois un Pape, un Grand Duc, & un Roi d'Espagne; car comme on a dit des railleurs de profession, qu'ils aiment mieux perdre*

Bassom-
pierre
Ambassad.
d'Espa-
gne.

dire un ami qu'un bon mot, ceux qui sont entêtés des présages, pourroient bien souhaiter plutôt la mort de deux ou de trois Souverains, que de voir la nullité de leurs propheties, à l'exemple de ces Medecins qui voient de mauvais œil la guerison des malades qu'ils avoient abandonnez.

Je repondis à mon ami, pour m'accommoder à sa profession, que Dieu ne faisant rien en vain, n'avoit point sans doute montré des Cometes, ou pour avancer la mort du Roi d'Espagne, ou pour la presager; qu'un Prince accablé de maux & d'infirmité, & qui ne vivoit depuis assez long-tems qu'à force de chicaner le terrain contre la nature, par toutes les inventions de la Medecine, pouvoit assurément mourir, sans qu'il fût besoin afin de lui ôter la vie, d'allumer dans les cieux un corps cent fois plus grand que la terre, & rempli, comme la boîte de Pandore, de toute sorte de maledictions; & qu'il étoit si peu necessaire que Dieu avertit le monde qu'il vouloit retirer le Roi d'Espagne, que toute l'Europe s'étonnoit qu'il eût pu resister si long-tems à ses maladies. On n'eut rien à me repliquer. Faisant reflexion l'autre jour sur cette pensée, il me vint dans l'esprit que ceux qui soutiennent les présages des Cometes font faire à Dieu des choses non seulement très-inutiles, mais aussi très-indignes de sa sainteté. Voici comment je le prouve.

§. LVIII.

Que les Cometes ne peuvent presager le mal qu'en qualité de signes.

Il est de foi que la liberté de l'homme est

au dessus des influences des astres, & qu'aucune qualité physique ne la porte necessairement au mal. Je conclus de là que les Cometes ne sont point la cause des guerres qui s'allument dans le monde, puis que le dessein de faire la guerre, aussi-bien que les actes d'hostilité qui se commettent en conséquence, sont tous effets du libre arbitre de l'homme. Ainsi les Cometes ne peuvent être tout au plus qu'un signal des maux, qui sont prêts à fondre sur la terre, lequel Dieu étale aux yeux de l'Univers, afin de porter les hommes à prevenir par leur penitence, l'horrible tempête dont ils sont menacés; car je ne vois point qu'on puisse seulement soutenir que les atômes d'une Comete aient la vertu de produire la peste, la famine, ou quelque autre alteration dans nos élémens. Ma premiere raison le prouve d'une maniere invincible. Soit donc conclu, *que les Cometes ne sont qu'un signe des maux à venir.*

§. LIX.

Que les Cometes ne peuvent être des signes du mal à venir sans être formées miraculeusement.

Il s'ensuit de là que ce sont des corps formés extraordinairement, & hors de l'enchaînement des causes secondes. Car s'ils étoient produits par la vertu & selon le progrès naturel des causes secondes, ils ne pourroient signifier pour le tems à venir, que les effets que nous conoîtrions avoir une liaison necessaire avec eux, & ainsi ils ne presageroient ni la guerre, ni la peste, ni la famine, parce qu'il est de foi, que les actes libres de l'homme, tels que sont les guerres, n'ont point de liaison necessaire avec les qualitez d'aucun corps, & que la raison

son ne nous fait apercevoir dans la peste ni dans la famine aucune dépendance nécessaire des Comètes. C'est donc Dieu qui forme miraculeusement les Comètes, afin qu'elles avertissent les hommes des malheurs qui leur sont préparez s'ils ne se repentent, & qui leur donne une élévation & un mouvement qui les rendent visibles à tous les peuples de la terre, afin qu'il n'y ait personne qui en puisse prétendre cause d'ignorance.

§. LX.

Etrange consequence qui naîtroit de ce que les Comètes seroient formées par miracle.

Or voiez un peu, Monsieur, la terrible consequence qui naît de cela; c'est que Dieu a fait quantité de miracles des plus insignes, pour ranimer presque par toute la terre le zèle languissant des Idolâtres, & pour les obliger à offrir des sacrifices, des vœux, & des prières à leurs fausses Divinitez avec plus de devotion qu'ils n'avoient accoutumé de faire. Car comme avant l'établissement du Christianisme, Dieu n'étoit connu que dans un petit coin de la Judée, & qu'il avoit (1) abandonné toutes les autres nations du monde dans les voies de leur égarement, on ne savoit dans le monde ce que c'étoit que d'apaiser le vrai Dieu quand il paroissoit irrité. Tout ce qu'on savoit faire dans cette consternation, c'étoit de se prosterner devant les Idoles, de leur immoler des victimes, de consulter les Demons, & de faire par leur conseil tout ce qui étoit le plus désagréable à Dieu. De sorte qu'allumer des Comètes dans les cieus, n'étoit, à proprement parler, que faire redoubler les actes d'idolatrie; & naturel-

(1) Act.
Apostol.
cap. 14.
v. 15.

turellement parlant c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

Je ne nie pas qu'il n'y ait eu des gens de bon sens parmi les Paiens, qui ont reconu que le veritable moien de plaire à la Divinité, n'étoit pas d'offrir de somptueuses hecatombes en son honneur, mais de vivre justement, & que c'étoit là le veritable sacrifice qui apaisoit le ciel irrité.

(1) Ho-
rar. Od.
23. lib. 3.

*Immunis (1) aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollibit aversos Penates
Farre pio & saliente mica.*

Mais quoi qu'il en soit, ce n'étoit pas à cela qu'ils avoient recours, quand ils vouloient des-
armer la colere de Dieu. Ils ne s'avoient pas de renoncer à leur orgueil & à la haine qu'ils avoient pour leurs ennemis; de pardonner les injures qu'ils avoient reçues; de mortifier leur convoitise; de rompre avec leurs Maîtresses; de s'humilier interieurement devant Dieu par une vive douleur de n'avoir pas été vertueux; de promettre une conversion de cœur & une reforme generale de leurs pensées, de leurs discours, & de leurs actes. C'étoient des choses trop difficiles, & qui ne s'achetent pas. Ils aimoient mieux qu'il leur en coutât de l'argent à faire construire des Chapelles, à remplir de dons & d'oblations les Temples des Dieux, & à contribuer aux frais de toutes les expiations que les livres Sibyllins, ou les Oracles, ou les Augures, ou les Prêtres en general ordonnoient. Et c'est la raison pourquoi les Demons qui par des jugemens du Dieu que nous devons adorer avec humilité, se joüoient de la credulité des peuples, excitoient le plus qu'ils pouvoient de phenomenes extraordinaires,
voiant

voiant bien qu'à coup sûr cela fomenteroit l'idolâtrie, & maintiendrait en vigueur les sacrifices, les fêtes, & la superstition du Paganisme.

§, LXI.

Les Demons entretenoient la superstition en produisant des prodiges.

Si Brennus à la tête des Gaulois eût pillé le Temple de Delphes, le zèle de tous les peuples à consulter le Demon qui y rendoit des oracles, & à lui faire des presens magnifiques, eût été exposé au peril d'un grand relâchement. Aussi le Diable ne s'épargna-t-il pas pour prevenir ce rude coup. Il fit dire par la Prêtresse, qu'il n'abandonneroit point la deffense de son poste, (1) *Et qu'il se chargeoit de tout ce soin-là, avec les vierges blanches*, entendant les neiges horribles qu'il devoit faire tomber sur les Gaulois. On ne peut rien voir de plus affreux que les descriptions qui nous ont été laissées de tous les prodiges qui se firent en cette occasion. La terre trembla & s'ouvrit en mille lieux sous les assiegeans : le tonnerre fit un fracas si épouvantable, qu'on eût dit que toute la machine du monde alloit éclater en morceaux : la foudre tomboit de toutes parts : il se detachoit du Parnasse des rochers d'une grosseur énorme qui écrasoient par leur chute une infinité de Gaulois : (2) Brennus se tua lui-même de desespoir : ce qui se put sauver de ses gens perit peu après de faim, de froid & de misere : en un mot, la Divinité de Delphes ne pouvoit pas soutenir ses interêts plus hautement, ni confondre la temerité de Brennus, d'un air qui sentît mieux sa Divinité. Il étoit arrivé quelque chose d'aprochant, lors que Xerxes envoya des troupes pour piller le même

(1) Cicero lib. 1. de Divinat.

(2) Justin. Hist. l. 24.

Temple. Pourquoi tout cela ? Ce n'étoit pas afin que les hommes devinssent sages & vertueux , & qu'ils conçussent de l'horreur pour le vice , & de l'amour pour la sainteté. Le Diable eût plutôt laissé piller tous les Temples du monde , que de faire la moindre chose pour produire ce changement dans les esprits. Qu'étoit-ce donc ? C'est qu'il voulut des sacrifices , & nourrir dans l'ame des hommes la superstition & l'idolatrie. Se souciant fort peu qu'on se repentît des véritables crimes , au contraire tâchant de l'empêcher de toute sa force , il vouloit qu'on regardât avec horreur & avec tremblement , le manque de respect pour les ceremonies de la Religion , & pour les choses consacrées aux fausses Divinités.

Que n'a-t-il point fait pour se faire sacrifier des enfans ? (1) Denys d'Halicarnasse nous raconte que Jupiter & Apollon affligèrent les Pelasgiens de la maniere la plus desolante. Leurs fruits & leurs grains étoient tout gâtés avant que de mourir. Leurs fontaines tarissoient , ou devenoient si puantes , qu'on n'en pouvoit boire. On ne voioit que des avortemens , ou des femmes qui mouroient en travail d'enfant , elles & leur fruit , ou qui ne mettoient au monde que des enfans estropiez , aveugles & contrefaits. Les hommes & les bêtes perissoient de toutes parts de diverses maladies inconnues. En voulez-vous savoir la raison ? C'est que les Pelasgiens aiant voüé à ces Dieux-là par un tems de sterilité , la dîme de tous leurs fruits , oublierent en s'acquittant de leur vœu de sacrifier la dîme de leurs enfans. Ce fut sans supercherie , car ils n'avoient jamais eu intention de vouër la dîme de cette sorte de fruits. Mais comme ils avoient à faire à plus fin qu'eux , on leur fit chicane sur un mot , on leur déclara que qui dit tout , n'excepte rien , & par conséquent

quent que la dîme de leurs enfans devoit être aussi sacrifiée, à quoi ils se soumirent pour avoir la paix.

L'Histoire ancienne est pleine de faits (1) semblables qui établissent clair comme le jour, que le moien le plus efficace dont les Demons se soient servis pour fomenter le culte sacrilege des Idoles, & pour étendre les ceremonies superstitieuses des Gentils jusqu'aux crimes les plus affreux, a été d'épouvanter le monde par des prodiges, & d'accoûter les hommes à juger que c'étoit une denonciation des maux à venir, & un reproche de negligence dans le service des Dieux; qu'il falloit donc multiplier les ceremonies religieuses, ordonner des processions & des vœux solennels, tel qu'étoit celui qu'on apelloit *ver sacrum*, faire couler le sang d'une infinité de victimes, bâtir des temples & des autels, instituer des fêtes & des jeux publics en l'honneur des Dieux, & faire venir de nouvelles Divinitez, comme quand les Romains envoient chercher à (2) Epidaure le Dieu Esculape ensuite d'une cruelle peste; & à (3) Pessinunte, la Déesse Cybele ensuite de quelques pluies de pierre que l'on avoit vu tomber dans l'Italie.

§. LXII.

Que les Paiens ne faisoient rien qui pût apaiser la colere de Dieu, quand ils voioient des prodiges.

Il s'ensuit de là que tout ce que faisoient les Palens à la vuë des prodiges, pour apaiser le courroux de Dieu, n'étoit aucunement propre à apaiser le vrai Dieu, & ne diminuoit en façon du monde l'empire du peché dans le cœur de l'homme, (car si cela eût été, les Demons

(1) Voiez Peucer. de Divination. generibus, p. 15.

(2) L'an de Rome 461. Livius lib. 10.

(3) L'an de Rome 548. Livius dec. 3. lib. 9.

se fussent bien gardez de tenir la conduite qu'ils tenoient à cet égard) & par conséquent que les prodiges qui épouvantoient ces peuples idolâtres, n'étoient aucunement propres à les porter à une penitence qui pût détourner les fleaux de la justice divine; mais qu'au contraire ils étoient très-propres à les porter à tout ce qui enflamme davantage la colere de Dieu. D'où il résulte évidemment que Dieu n'a point créé des Cometes dans la vuë d'étonner les peuples, & de leur declarer que s'ils n'exploient leurs fautes, ils seroient punis severement.

§. LXIII.

Les Demons faisoient prendre pour des prodiges, plusieurs effets de la nature.

Il est si vrai que les prodiges n'étoient propres qu'à soutenir le culte des fausses Divinites, que les Demons qui travailloient à la propagation de l'Idolatrie par toute sorte de voies, s'attachoient principalement à faire prendre pour des prodiges annonceurs du courroux du Ciel, le plus de choses qu'ils pouvoient. Etoit-il né à la campagne quelque monstre, un chien à deux têtes, un veau à six piez, par exemple; c'étoit dequoi assembler tout ce qu'il y avoit de Prêtres dans la ville capitale, pour aviser aux moiens de détourner les malheurs que cela signifioit. Il faloit voir quel Dieu ou quelle Déesse n'avoit pas eu son compte, & reparer la negligence passée par quantité de sacrifices; autrement on eût cru faire passer la victoire dans le parti des ennemis, & exposer les affaires publiques aux dernieres infortunes. Les embrasemens du mont Etna, ou du Vesuve; les tremblemens de terre; les meteores un
peu

peu rares , comme le tonnerre en tems serain ; les éclipses du soleil & de la lune , la chute de la foudre , tout cela passoit pour des presages de malheur si infailibles , qu'on n'épargnoit rien pour parer le coup. Un ouragan pareil à celui qu'on vit dans la Champagne , & en Pologne l'année passée , eût occupé deux ou trois mois tous les Colleges des Augures & des Haruspices , eût fait consulter les Oracles , les sorts de Preneste , les livres des Sibylles , les vieux bouquins où étoit contenuë la discipline des He-truriens , & tout ce qui eût pu apprendre la maniere de conjurer la tempête pronostiquée. Les inondations des fleuves étoient aussi des choses de mauvais augure , comme il paroît par le denombrement (1) qu'Horace nous a laissé des prodiges qui suivirent la mort de Cesar , & qui firent craindre que Jupiter n'envoît un second deluge sur la terre ; car après avoir parlé de la neige , de la grêle , & de la foudre , il passe aux debordemens du Tibre. Virgile temoigne la même chose , faisant le même denombrement avec beaucoup plus de particularitez , car il y fait entrer des spectres & des fantômes , des hurlemens de loups , des cliquetis d'armes entendus dans l'air , des bêtes parlantes , des sources de sang , des statuës couvertes de sueur , des Cometes , & plusieurs autres choses que je vous prie de relire , tant elles me paroissent bien exprimées. Vous y verrez les (2) debordemens du Pô. Lisez aussi le Commentaire de Servius sur ces paroles de Virgile , vous y verrez que les debordemens des rivieres ne sont pas seulement à craindre à cause du mal present qu'ils apportent , mais aussi à cause de ce qu'ils presagent pour l'avenir , ce que l'on debitoit aussi dans Paris l'an 1649. au sujet d'une furieuse cruë de la Seine. (3) Plutarque , (4) Tacite , (5) Tite Live & plusieurs autres , font foi que

(1) Vidimus flavum Tyberim re-tortis, &c. Horat. Od. 2. lib. 1.

(2) Proluit infano contor-quens vortice sylvas, Fluviorum Rex Eridanus, &c. Virgil. Georgic. lib. 1.

(3) In vita Othon.

(4) Annal. l. 1.

(5) Lib. 5. & 7 & 30.

que les débordemens du Tibre passoient pour de très-méchans présages.

Je voudrois qu'il vous plût aussi de lire la fin du premier livre de la Pharsale de Lucain, & le commencement du second, parce que vous y verriez une confirmation fort exacte de tout ce que j'ai à prouver en cet endroit. Vous y verriez que la guerre civile de Cesar & de Pompée eut pour avant-coureurs une infinité de prodiges menaçans, dont les Dieux remplirent la mer, le ciel & la terre. Vous y verriez des Comètes, & plus de météores ignées que vous n'en avez dictés dans votre célèbre cours de Philosophie. Vous y verriez des éclipses, des embrasemens du mont Etna, des tremblemens de terre, des inondations, des statuës parlantes & suantes, des tombeaux gemissans, des monstres, des aparitions d'Esprit, des enthousiastes, & plusieurs autres telles choses. Vous y verriez que l'effet de tout cela fut, non la reformation des mœurs, & l'abolition des fausses creances touchant le service divin, qui sont les seules choses que Dieu demande de nous par les signes qu'il nous donne de sa colere; mais des consultations de Devins, dont le plus vieux impose pour toute penitence aux Romains, quelques processions autour de la ville, & quelques traits de superstition, comme de faire main basse sur tous les monstres. Vous y verriez que le vieux Devin & une fanatique aiant rempli la ville de consternation, celui-là par les funestes présages qu'il trouva dans le sacrifice qu'il offrit aux Dieux; celle-ci par les prédictions qu'elle publia dans les ruës; furent cause que les femmes coururent en foule à l'adoration des statuës, pendant que les hommes murmuroient contre la cruauté du destin. Toutes choses, comme vous voiez, directement opposées à la volonté de Dieu. Silius Italicus

fait

fait un pareil denombrement de prodiges sur la fin du 8. livre de la guerre de Carthage, pendant que la Republique Romaine fut avertie par là des ruines effroyables qu'Annibal lui devoit causer. Stace fait un semblable denombrement dans le septième livre de la Thebaïde. Claudien n'en fait pas moins dans sa seconde invective contre Eutropius. Et Petrone ce fameux debauché, cet insigne libertin, fait pis que les autres. Voiez l'essai ou le modele de Poëme sur la guerre civile, qu'il a inferé dans son Ouvrage. Ils pretendent tous que les desordres de l'Etat furent presagez par ces prodiges, mais ils ne nous aprennent pas que personne devint pour cela plus saint.

§. LXIV.

Si je me prevaus du temoignage des Poëtes.

Ne m'allez point dire, que j'ai tort de me prevaloir du temoignage des Poëtes, après l'avoir decrié dès le commencement. Car je ne vous l'allegue pas pour prouver que tous ces prodiges sont effectivement arrivez, mais seulement pour prouver que les peuples regardoient ces sortes de choses comme de mauvais presages, & qu'ils en devenoient plus criminels. Outre cela je puis vous dire, qu'il me seroit aussi aisé de vous alleguer le temoignage des plus celebres Historiens, que celui des Poëtes. Et de plus il est d'une si grande notoriété publique, que les Paiens regardoient comme des presages de mauvais augure, & dont il faloit detourner l'effet par mille ceremonies de leur fausse Religion, cent choses qui arrivent naturellement, & qui sont tout-à-fait indifferentes, qu'il n'est pas necessaire de le justifier par leurs livres, ni de renvoyer personne à Ju-
lius

lius Obssequens, bon & fidele compilateur en cette matiere.

§. LXV.

Comment les hommes eussent pu d'eux-mêmes prendre certaines choses pour des prodiges.

Je remarquerai seulement, que les Demons n'avoient pas beaucoup (1) de peine à persuader aux hommes, qu'il y avoit du mystere & du prodige par tout. Car il faut avouër à la honte de nôtre espece, qu'elle a un penchant naturel à cela. Et aparemment le terroir étoit si bon pour cette sorte de fruits, qu'il en eût produit en abondance sans être cultivé. Je comprens fort bien que les hommes plongez dans l'ignorance, se fussent portez d'eux-mêmes à craindre pour l'avenir, en voiant des éclipses de soleil & de lune, & que l'idée naturelle que nous avons d'un Dieu dispensant par sa providence les biens & les maux, les eût fait penser que cette lumiere celeste qui se cachoit ainsi à la terre, leur signifioit quelque indignation qui éclateroit dans la suite. Je comprens aussi que les tonnerres & les foudres les eussent remplis de terreur, & pour le present, & pour l'avenir, dans la pensée que le Maître du monde declaroit par ce bruit horrible dont ils ignoroient les causes, qu'il n'étoit pas content du genre humain.

(2) Petronius.

Primus (2) in orbe Deos fecit timor, ardua caelo

Fulmina cum caderent, discussaque moenia flammis

Atque ictus flagraret Athos.

Je dis la même chose des tremblemens de terre.

terre, des inondations, des ouragans, des tempêtes, & des feux sortans impetueusement d'une montagne. Et parce que des esprits saisis de fraieur pour des sujets qui le meritent, sont facilement ébranlez par d'autres qui ne le meritent pas tant, il me semble aussi que les hommes aiant été une fois saisis de peur pour ces grands spectacles, eussent pu s'étonner dans la suite pour de moindres choses, & insensiblement passer dans une crainte generale de tout ce qui n'eût pas été commun; ne sachant pas, faute d'être bons Philosophes, que les effets peu ordinaires, comme la production des monstres, sont aussi bien de purs effets de la nature, que ceux qui se produisent journellement; de sorte que la loi naturelle qui fait qu'en certaines circonstances il naît un chien d'une chienne, fait qu'en d'autres circonstances il naît d'une chienne un animal monstrueux.

§. LXVI.

Que ce qu'on appelle des prodiges, est souvent aussi naturel que les choses les plus communes.

Ceux qui savent cela se tirent aisément d'affaire, & voient bien que soit qu'un animal produise un monstre, soit qu'il produise son semblable, l'Auteur de la nature va toujours son grand chemin, & suit la loi generale qu'il a établie. D'où ils concluent que la production d'un monstre n'est pas une marque de sa colère, puis que cette production est tellement dans l'ordre de la loi qu'il a établie, que pour empêcher qu'elle n'arrivât, il eût falu déroger à cette loi, c'est-à-dire faire des miracles. Ce qui fait voir que la production de ce monstre est aussi naturelle que celle d'un chien, & qu'ainsi l'une ne nous menace pas plus que l'autre de quel-

quelque calamité. La même chose se peut dire des éclipses : car il n'est pas plus naturel à la lune d'illuminer la terre dans les circonstances où elle l'illumine , & de se trouver dans ces circonstances lors qu'elle s'y trouve , qu'il lui est naturel d'être sans lumière lors qu'elle n'en a point , & d'être dans la situation qui la prive de lumière , lors qu'elle est dans cette situation ; & je ne doute nullement qu'il n'y eût eu des éclipses de soleil & de lune , quand même les hommes n'auroient jamais péché : d'où s'ensuit que ce ne sont pas là des menaces faites à l'homme. Cela est si vrai , que quand Dieu a voulu que le soleil rendît temoignage par ses tenebres aux mysteres adorables de la passion de JESUS-CHRIST , il a choisi un tems où ces tenebres ne pouvoient être naturelles. Mais comme il faut de la Philosophie pour s'élever à ces sortes de conoissances , je comprends aisément que le Peuple se fût porté de lui-même à l'erreur & à la superstition , en voyant des effets de la nature moins communs que les autres.

§. LXVII.

De la prodigieuse superstition des Paiens sur le chapitre des prodiges.

Pour revenir aux dispositions superstitieuses que le Diable a trouvées dans l'esprit humain , je dis que cet ennemi de Dieu & de nôtre salut a tellement poussé à la rouë , & tellement profité de l'occasion , pour faire de ce qu'il y a de meilleur au monde , savoir de la Religion , un amas d'extravagances , de bizarreries , de fadaïses , & de crimes énormes , qui pis est , qu'il a précipité les hommes par ce penchant-là , à la plus ridicule & à la plus abominable idolatrie qui se puisse concevoir.

Ce ne lui a pas été assez que les hommes regardant pour des signes malencontreux, les éclipses, les orages & les tonnerres, aient établi plusieurs faux cultes de Religion, dans la vue d'éviter le mal dont ils croioient avoir des presages : il a voulu encore les rendre ingénieux à inventer des ceremonies superstitieuses, & à multiplier le nombre des Dieux à l'infini, en leur faisant trouver par tout matiere de bien & de mal, en leur suggerant qu'un tel Dieu declaroit sa volonté par le vol des oiseaux, un autre par les entrailles des bêtes, un autre par la rencontre d'une corneille à droite ou à gauche, un autre par un éternuement, par un mot dit à l'aventure, par un songe, par le cri d'une souris, & par une infinité d'autres moiens qu'il seroit ennuyeux de dire ; de sorte que ce n'étoit jamais fait. Le songe d'une femme tourmentée, peut-être, des maux de mere, faisoit faire cent consultations de Religion, & obligea une fois le (1) Senat de Rome à ordonner la reparation d'un temple de Junon. La nouvelle du moindre prodige mettoit quelquefois en défaut le grand Pontife & tous ses Prêtres, car il arrivoit qu'après avoir bien égorgé des victimes, selon qu'ils l'avoient trouvé à-propos, une disgrâce survenue à l'armée aprenoit que l'expiation n'avoit pas été faite, & qu'il faloit recommencer. Annibal aiant gagné la bataille de Thrasymene, le Dictateur Fabius Maximus representa au Senat, que ce malheur avoit été attiré sur la Republique bien plus par la negligence des ceremonies de la Religion, que par la temerité, ou par l'incapacité du General de l'armée. Sur quoi les livres des Sibylles aiant été consultez, on trouva que le vœu solennel qui avoit été fait au Dieu Mars, n'avoit pas été executé dans les formes, & qu'il faloit y revenir tout de nou-

(1) Cicero
lib. 1. de
Divinat.

ycau,

veau , & même avec plus d'appareil , & faire plusieurs autres actes de Religion , dont le détail se peut voir dans le 22. livre de Tite Live.

Il y avoit outre cela tant de choses qui pouvoient empêcher l'expiation , qu'il est étonnant qu'on ait pu vaquer à autre chose qu'au culte des fausses Divinitez. Plutarque (1) raconte que l'une de ces Processions solennelles , où l'on trainoit par la ville sur des brancars les Images des Dieux , autres Reliques , fut recommencée tout de nouveau à Rome , parce que d'un côté l'un des chevaux de l'équipage s'arrêta en un certain endroit iâns tirer , & de l'autre que le chartier prit les rênes de la bride de la main gauche. Qu'en une autre rencontre on refit trente fois un même sacrifice , parce qu'on crut qu'il y étoit toujourns survenu quelque manque de formalité. Que (2) Q. Sulpitius fut déposé de sa Prelature , parce que le chapeau sacerdotal lui étoit tombé de dessus la tête en sacrifiant , & que C. Flaminius , qui avoit été nommé Colonel de la Cavalerie par le Dictateur Minutius , fut destitué , parce qu'au moment que le Dictateur le nommoit , on ouït le bruit d'une souris. On peut voir plusieurs exemples de cette force dans le même Auteur , & dans d'autres livres non suspects , sans qu'il soit besoin de recourir à ce beau passage (3) d'Arnohe , qui tourne si bien en ridicule les Paiens , quoi qu'il n'outre point la matiere , & qu'il ne dise rien qui ne se trouve en substance dans la harangue de Ciceron de *Haruspicum responsis*.

Vous

deerrarit , aut si cursu in solemnibus ludis , curriculisque divinis : commissum omnes statim in religiones clamatis sacras , si ludius constitit , aut Tibicen repente conticuit , aut si patrimus ille qui vocatur puer omisit per ignorantiam lorum , aut terram tenere non potuit. *Arnob. lib. 4. advers. Gentes.*

(1) In vita Coriolani.

(2) Idem Plutarch. in vitâ Marcel.

(3) In cærimoniis vestris rebusque divinis postulationibus locus est , & piaculi dicitur contracta esse commissio , si per imprudentiæ lapsus , aut in verbo quispiam , aut simpuvio

Vous voyez, Monsieur, quel étoit l'esprit de la Religion Paienne. Tout lui paroissoit rempli de signes & de prodiges, & l'on eut raison à Rome, lors que Ventidius y fut fait Consul, de muletier qu'il étoit auparavant, de faire courir un (1) Vaudeville qui exhortoit tous les Augures & tous les Aruspices à s'assembler en diligence, pour voir ce qu'une aventure si prodigieuse signifioit; car ils s'assembloient à moins, & ils ordonnoient des purifications pour des sujets de plus petite conséquence. Mais je m'étonne qu'ils ne se soient pas regardez eux-mêmes comme un prodige, ou comme disoit (2) Caton, qu'ils aient pu s'empêcher de rire quand ils s'entregardoient. Je m'étonne qu'ils n'aient pas pris la credulité de tant de grands personnages pour un monstre qui demandoit les plus raffinées expiations. En effet, c'est un dérèglement de la nature beaucoup plus monstrueux, de voir le Senat de Rome composé de tant de Heros & de Personnes illustres par leur esprit, par leur courage & par leur sagesse, approuver toutes les ridicules superstitions qui regardoient l'art des augures, que de voir naître un chien à deux têtes. Il faut donc demeurer d'accord, que les artifices du Demon ont fait de merveilleux progrès dans l'esprit de l'homme, pour combler la mesure de sa credulité naturelle, & pour lui faire trouver par tout dequoi craindre le ressentiment des Dieux immortels.

(1) Concurrere omnes Augures, Aruspices. Portentum inusitatum constat est recens, Nam mulos qui fricabat, Consul factus est. *A. Gellius noel. Attic. lib. 15. cap. 4.*

(2) Mirari se aiebat quod non rideret aruspex, aruspicem cum vidisset. *Cicero l. 2. de Divinat.*

§. LXVIII.

Artifices du Demon pour fomenter la superstition des Paiens.

Afin que ce tour d'esprit ne s'effaçât pas, il falloit entretenir les hommes dans la pensée, que
les

les effets de la nature qui avoient quelque chose de remarquable , venoient immédiatement du ciel , & faire bien valoir tous les tremblemens de terre , tous les débordemens des fleuves, tous les feux qui aparoissoient de nouveau sur nos têtes , &c. C'est aussi ce qui a été fait , comme je l'ai justifié.

Il faloit outre cela exciter dans l'occasion plusieurs de ces phenomenes quand la nature n'en fournissoit pas , ou plutôt quand elle en fournissoit déjà quelques-uns : car jamais les hommes ne sont plus faciles à prendre les effets de la nature pour des miracles , que lors qu'en divers endroits & en même tems il arrive plusieurs choses extraordinaires. Chacun se met aisément dans l'esprit , que ce concours & ce concert ne peut venir que d'enhaut : & quoi qu'en toute autre chose le moien de n'être pas cru soit d'en dire trop ; sur le fait des miracles tout au contraire , le moien de persuader , c'est de ne garder aucune mesure. Plus on en dit , & plus on persuade que c'est le doigt de Dieu. C'est pourquoi dès que la chose avoit été mise une fois en train par les favorables conjonctures que la nature avoit fournies , il importoit extrêmement de produire en divers lieux plusieurs effets extraordinaires , en (1) appliquant la vertu des causes secondes ; ou à tout le moins de se servir de l'imagination foible de plusieurs personnes , qui croient voir souvent dans les nuës des armées en bataille , & entendre des bruits & des hurlemens effroyables où il n'y en eut jamais ; il importoit extrêmement , dis-je , de se servir de cela pour repandre par tout la nouvelle d'une infinité de prodiges. C'est aussi ce que les Demons ont pratiqué fort adroitement. Quand ils ont pu bouleverser la nature fort à-propos pour leurs fins , ils l'ont fait , du tems de Brennus par exem-

(1) Apli-
cando
activa
passivis.

exemple. Quand ils ont vu que les causes secondes avoient déjà donné le branle à la superstition, s'ils n'ont pas pu y ajouter quelque chose d'effectif par leur industrie, à tout le moins ont-ils fait repandre le bruit de mille prodiges imaginaires, qui, tout imaginaires qu'ils étoient, ne laissoient pas de se fortifier les uns les autres, & par la creance qu'ils trouvoient dans les esprits, de faire naître l'envie au monde d'en publier encore d'aussi mal fondez. Il y eut à (1) Rome (c'est Tite Live qui parle) & aux environs de Rome plusieurs prodiges pendant cet hiver, ou du moins l'on en raporta & l'on en crût beaucoup fort legerement, comme c'est la coutume, quand une fois les esprits ont tourné les choses du côté de la Religion. . . On publia cette année beaucoup de prodiges; & plus on trouvoit des gens simples & devots qui y ajoutoient foi, plus aussi on en publioit. Voilà sans doute la (2) raison qui a fait dire à Claudien, qu'aussi-tôt que quelques prodiges ont pu éclore, tous les autres s'empresrent de naître, pour ne pas laisser échaper leur saison.

§. LXIX.

Que les Paiens attribuoient leurs malheurs à la negligence de quelque ceremonie, & non pas à leurs vices.

Mais de peur que ce même tour d'esprit ne portât les hommes à honorer la Divinité de la maniere que la droite raison nous enseigne, c'est-à-dire, en renonçant au vice, & en pratiquant la vertu; il falloit entierement apliquer la devotion des peuples à cette pensée, que les signes de la colere des Dieux ne temoignoient pas qu'ils fussent fâchez contre le dereglement des mœurs, mais seulement contre la negligenc-

(1) Romæ autem, & circa urbem multa eâ hyeme prodigia facta, aut, quod evenire solet, motis semel in religionem animis, multa nunciata & temerè credita sunt. . . Prodigia eo anno multa nunciata sunt, quæ quò magis credebant simplices ac religiosi homines, eò etiam plurimè nunciabantur. T. Liv. lib. 1. dec. 3.

(2) Utque semel paruit monstris iter, omnia tempus Nacta suum properant nasci. Claud. lib. 2. in Eutrop.

ce ou le non usage de quelque sacrifice , ou de quelque ceremonie , & qu'ainsi la seule chose qu'il falloit faire pour les appaiser , étoit de remettre en vigueur la ceremonie , ou d'en inventer quelques autres , sans se mettre en peine de corriger ses passions. C'est aussi à quoi les Demons se sont particulierement étudiés , & avec un succès dont ils ont eu lieu de s'applaudir. Car il est clair par toute l'Histoire profane , que les Paiens raportoient la source des châtimens que les Dieux leur envoioient , à l'oubli de quelque superstition , & non pas à l'impureté de leur vie , & que dans cette vue ils croioient avoir assez fait , pourvu qu'ils eussent retabli le culte qui avoit été oublié.

(1) Denys
d'Halicar-
nasse liv. 1.

Les (1) Carthaginois se voient batus par Agathocles Roi de Syracuse , & assiégés dans leur ville , ne crurent pas avoir mérité cette disgrâce pour aucune autre raison , si ce n'est parce qu'ils avoient changé la cruelle coutume d'immoler à Saturne de leurs propres enfans au choix du sort , en celle d'immoler des enfans achetés ou nourris secrètement pour cela.

(2) Lac-
tant. de
fals. relig.
lib. 1.
cap. 21.

Si bien que pour reparer leur faute , & pour apaiser le Ciel irrité , ils retablirent la vieille coutume par le sacrifice public de deux cens jeunes garçons de Qualité (2) tirés au sort.

(3) Apo-
loget.
cap. 9.

Et cette coutume s'affermir si bien dans ce pais-là , qu'elle y étoit encore pratiquée en secret du tems de (3) Tertullien , quoi que Tibere se fût servi pour l'abolir d'un moyen fort efficace , qui fut de faire attacher en croix les Prêtres qui immoloient ces innocentes victimes. Pendant qu'Annibal faisoit trembler l'Italie , le sort destina son fils aîné à cette barbare immolation. Mais sa mere qui n'avoit peut-être jamais fait reflexion sur l'énormité de cette coutume , la comprit alors , & la représenta si vivement , que le Senat de Carthage , qui étoit
fort

fort embarrassé entre la crainte des Dieux & celle d'Annibal, & qui franchement craignoit plus de l'irritation de l'un, qu'il n'espéroit de l'appaisement des autres, n'osa passer outre, & dépêcha vers Annibal pour savoir sa volonté. Annibal ne voulut point que son fils mourût, & dit qu'il valoit mieux le conserver pour le service de la patrie; qu'il auroit soin de faire perir tant de Romains, que les Dieux n'auroient pas sujet de se plaindre de ce qu'il leur avoit détourné une victime. Il les appelle au spectacle du carnage qu'il s'en va faire :

*Vos (1) quoque Dî patrii quorum delubra
pianitur
Cadibus, atque coli gaudent formidine ma-
trum,
Huc Istos voltus totasque advertite men-
tes, &c.*

(1) Silius
Italius,
lib. 4.

Je vous fatiguerois trop, Monsieur, si je vous citois tous les exemples que j'ai lûs sur cette matiere; & d'ailleurs l'Histoire Ecclesiastique, que vous savez si parfaitement, vous en fournit assez pour me dispenser de cette compilation. On y voit que les Paiens accusoient incessamment les Chrétiens d'être la cause de tous les malheurs qui affligeoient l'Empire, parce qu'ils prêchoient contre le culte des Dieux, & le faisoient cesser dans les lieux où ils étoient les plus forts. Le Tyran Maximin leur fait ce reproche dans ses Edits, comme nous l'apprenons (2) d'Eusebe. *Se faut-il étonner*, dit (3) Porphyre, *si la ville est affligée de peste depuis si long tems, puis qu'Esculape & les autres Dieux en ont été chassés; depuis qu'on adore Jesus, nous ne pouvons tirer aucune assistance des Dieux.* Le but general de Saint Augustin dans son livre de la Cité de Dieu, est de

(2) Lib.
9. c. p. 7.
Hist.
Eccles.

(3) Apud
Eusebium
de Præpar.
Evangél.

(1) Sigeberr.
Gemblic.
in Chron.
ad ann.
407.

(2) Epist.
54. l. 10.

(3) Hist.
tor. Tri-
part. lib.
9. cap. 42.

repondre aux Paiens qui se plaignoient, que le saccagement de Rome, & tous les ravages que les Goths avoient faits dans l'Empire, avoient eu pour cause le mepris que l'on faisoit des Idoles. L'irruption de (1) Radagaife dans l'Italie à la tête de 200. mille hommes fit murmurer d'une étrange sorte contre la Religion Chretienne. On exageroit les defordres qui arrivoient sous les Empereurs Chretiens, & la felicité de Rome Paienne; & c'est à quoi l'éloquent Symmaque s'emploioit de tout son cœur. Il osa (2) bien écrire à des Empereurs Chretiens, que la famine & les autres incommoditez qui desoloient l'Etat, étoient le châtiment du mepris que l'on avoit pour les Dieux & pour leurs Ministres; qu'il n'en faloit accuser ni les influences des astres, ni la rigueur des hivers, ni la secheresse des étez, mais la colere qu'avoient les Dieux de voir qu'on avoit retranché aux Prêtres & aux Vestales les pensions qui servoient à les nourrir. Les mêmes Empereurs Chretiens, aiant fait cesser les sacrifices que les Egyptiens Idolâtres offroient solennellement au Nil, lors que ses eaux ne se repandoient pas sur leurs terres, virent presque une furieuse sédition en ce pais-là, les Egyptiens voulant à toute force recommencer leurs sacrifices, persuadez qu'ils étoient, que l'interruption de cette sainte ceremonie leur attiroit la sterilité en les privant des inondations du (3) Nil,

§. LXX.

Application des remarques precedentes à la raison tirée de la Theologie.

Que direz-vous de cette longue digression? Monsieur, assurément vous croirez que j'ai tout-

tout-à-fait oublié mon argument Theologique. Mais donnez-vous un peu de patience , vous verrez que je me retrouverai sur les voies , & que la course que j'ai faite dans les Pais Idolâtres , ne m'aura pas été infructueuse. Car aiant établi comme j'ai fait , I. Que les choses que l'on prenoit pour des signes de la colere du Ciel, n'étoient propres qu'à fomenter le culte sacrilege des Idoles , bien loin de mortifier le péché dans le cœur de l'homme; II. Que les Demons ne trouvoient pas un meilleur secret pour étendre l'Idolâtrie , que celui d'étonner les Peuples par des prodiges veritables ou supposés ; III. Que l'apparition vraie ou fausse d'un prodige faisoit toujours rendre de nouveaux honneurs aux faux Dieux; aiant, dis-je, établi tout cela , j'ai prouvé manifestement que si Dieu avoit formé par miracle ces grandes & vastes Cometes , qui passoient pour des signes de la colere du Ciel , il eût concouru par ses miracles avec les Demons pour abrutir de plus en plus les hommes dans la superstition Païenne , ce qui ne se peut dire ni penser sans impiété. Encore un coup , Monsieur , allumer des Cometes dans les cieux , vu comme les Païens étoient faits, n'étoit, à proprement parler , que faire redoubler les actes d'Idolatrie par toute la terre , excepté peut-être un petit coin de la Palestine ; & naturellement parlant , c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

§. LXXI.

De l'horreur que Dieu a pour l'Idolâtrie.

Jugez un peu si cette conduite se raporte à l'idée que nous avons de Dieu , & s'il est possible que le même Dieu , qui declare par ses Pro-

phètes, que rien ne lui est plus abominable que le culte des Idoles ; qui temoigne plus d'indignation contre son peuple, lors qu'il sacrifie sur les montagnes & sous le feuillage des arbres, & qu'il honore les Divinitez des Gentils, que lors qu'il tombe dans le larcin, dans le meurtre, & dans l'adultere ; qui commence sa loi par une double defense de servir aucun autre Dieu que lui ; qui pour donner plus de poids à sa defense, se propose sous l'idée d'un Dieu tout-puissant & jaloux, étendant la punition des rebelles jusqu'aux enfans de la quatrième génération, & sa bonté pour les peres obeissans jusqu'aux enfans de la millième ; c'est-à-dire, que pour temoigner combien il veut être obeï dans ce point-là, il prend les hommes par l'endroit le plus sensible, par la menace d'un Dieu jaloux, (dont l'idée ne peut reveiller que la frayeur d'une vengeance également prompte & severe) & par les promesses d'une misericorde incomparablement plus étendue que la rigueur de la jalousie ; qui pour faire voir combien le crime des Idolâtres surpasse tous les autres, prend le soin en le defendant, d'accompagner sa defense de tout ce que je viens de dire ; au lieu qu'il se contente de defendre simplement le meurtre, le larcin, l'impudicité, la calomnie ; qui punit l'adoration du veau d'or par le plus funeste de tous les châtimens, puis que ce fut en abandonnant son peuple à servir à l'armée des Cieux, par où il s'attira les miseres d'un exil & d'une captivité lamentable, comme nous l'assûre le glorieux premier Martyr de l'Évangile (1) Saint Etienne ; qui enfin ne veut pas seulement souffrir que l'on mange des choses sacrifiées aux Idoles ; considerez, dis-je, Monsieur, s'il est possible que le même Dieu, qui a fait toutes ces choses, ait mis néanmoins de nouveaux astres de tems en tems
dans

(1) Act.
tor. c. 7.
v. 41.

dans le ciel pour intimider tous les peuples de la terre , & pour les porter infailliblement par là à tous les actes d'Idolâtrie que chacun regardoit comme plus propres à expier ses crimes , & à desarmer la colere de Dieu ; les Gaulois & les Carthaginois par exemple , à sacrifier des hommes en quantité : abomination execrable , que Dieu deteste si fort par la bouche de ses Prophetes dans le peuple Juif , qui à l'imitation de plusieurs autres , faisoit brûler des enfans à la gloire des Idoles , & pour laquelle il châtia si exemplairement les Rois Achas & Manassé.

§. LXXII.

Que la raison pourquoi les Cometes ne pouvoient pas être des presages, avant la venue de JESUS-CHRIST, subsiste encore.

Si cette raison prouve que les Cometes qui ont paru avant la publication de l'Evangile, n'ont pas été formées extraordinairement, pour avertir les hommes de la part de Dieu des malheurs qu'il leur preparoit en sa colere; il est évident que celles qui ont paru depuis ce tems-là, n'ont pas été non plus des productions miraculeuses destinées à presager les maux à venir.

Premierement , parce que si les Cometes avant la vocation des Gentils , n'ont pas été des signes envoiez de Dieu , elles ont été des effets de la nature tout purs , aussi bien que les éclipses & les tremblemens de terre. Et si cela est , il seroit très-ridicule de dire , que depuis la conversion des Paiens les Cometes ont changé d'espece , & ne sont plus des ouvrages de la nature , mais des signes miraculeux ; comme il seroit très-ridicule de pretendre que depuis

puis ce tems-là les éclipses sont devenuës des effets surnaturels. Or si les Cometes sont de purs ouvrages de la nature, il est évident qu'elles ne sont point un signe des maux à venir, tant parce qu'elles n'ont aucune liaison naturelle avec les maux à venir, comme je l'ai déjà fait voir, & comme je le montrerai plus à fond dans la suite, que parce qu'il n'y a aucune revelation qui nous aprenne que Dieu les ait établies pour signes des maux à venir, à-peu-près comme il a établi l'Arc-en-ciel pour nous être un avertissement qu'il n'y aura plus de Deluge.

Secondement, parce que la raison qui prouve pour le tems qui a précédé la Religion Chretienne, prouve aussi pour les siècles du Christianisme, à cause que malgré tous les admirables progrès de la Croix du Fils de Dieu, la plupart des hommes sont demeurez Idolâtres, ou se sont faits Mahometans. A present même que le Christianisme est si repandu, & qu'il s'est fait jour dans le nouveau monde, il est certain que la plupart des peuples de la terre sont encore plongez dans les affreuses tenebres de l'infidelité. De sorte que si Dieu se proposoit d'annoncer les fleaux de sa colere par des Cometes, il seroit vrai de dire qu'il auroit pour but de ranimer presque par tout le monde la fausse & la sacrilege devotion; d'augmenter le nombre des Pelerins de la Meque, & des offrandes que l'on y consacre incessamment au plus infame Imposteur qui fut jamais; de faire bâtir de nouvelles Mosquées; de faire inventer de nouvelles superstitions aux Torlaquis & aux Dervisches; en un mot de faire commettre un plus grand nombre de choses abominables qu'on n'en commettrait. Car quoi qu'on ne conoisse plus ni Jupiter, ni Saturne, on ne laisse pas d'être aussi prostitué qu'an-

cien;

ciennement, dans les plus extravagantes & les plus criminelles Idolatries.

§. LXXIII.

De l'abominable Idolatrie des Paiens d'aujourd'hui.

Sans parler de toutes les abominations qui se commettoient dans le Perou & dans le Mexico il n'y a pas bien long tems, & de ces sacrifices d'hommes que l'on (1) martyrisoit pour honorer les Idoles, & que les Espagnols ont fait cesser dans les lieux où ils se sont établis; qui ne fait que les Indiens, les Chinois, & les Japonnois, sont dans les plus effroyables égaremens qui se puissent dire sur le chapitre de la Religion; qu'ils adorent des singes & des vaches; qu'ils consultent le (2) Demon dans des montagnes brûlantes; qu'ils honorent leurs faux Dieux jusqu'à s'enterrer tout vivans, ou à se noier, par la devotion qu'ils leur portent, ce qui est un degré pour monter, à la Canonisation; qu'ils batissent des Temples au Diable, & au Prince des Diables nommément & directement (ce que les anciens Paiens ne faisoient pas) qu'ils se portent enfin à tous les excès qu'une aveugle & furieuse superstition peut inspirer? Or comme vous savez, Monsieur, il y a une si grande liaison entre croire que le Dieu qu'on adore est irrité, & lui rendre avec plus d'attachement le culte établi par la coutume, qu'il est impossible de vouloir qu'une nation idolâtre conoisse que le Ciel est en colere, sans vouloir qu'elle exerce avec un zèle redoublé les exercices de sa Religion. Et par consequent si Dieu formoit des Cometes, afin d'apprendre aux hommes qu'il est irrité contre eux, & que s'ils n'apaisent pas sa juste indignation, il les

(1) Voiez Vigenere annotat. sur Cesar pag. 317. Essais de Montag. liv. 1. chap. 29.

(2) Voiez la Religion du Japon, par la Compag. Hollandoise.

châtiera séverement , il voudroit que tous les peuples inñdeles recourussent avec une nouvelle ardeur , chacun à ses cultes & à ses ceremonies abominables : ce qui étant faux & impie , nous sommes obligez par des principes de Religion à dire , que dans l'intention de Dieu les Cometes ne peuvent presager aucun mal. Bien entendu , que s'il y a quelque part des feux extraordinaires , visibles seulement ou à quelque ville , ou à quelque país qui conoisse le vrai Dieu , comme il parut autrefois sur la ville de Jerusalem , on peut les prendre pour des signes envoieez par une providence toute particuliere.

§. LXXIV.

Que les Cometes ont des caracteres particuliers , qui montrent qu'elles ne sont pas des signes.

Mais de s'imaginer qu'un astre qui fait le tour du monde chaque jour , & qui ne paroît pas en vouloir plutôt aux Chrétiens qu'aux Infideles , aux François qu'aux Espagnols , soit un prodige , que chaque nation soit obligée de croire que Dieu a fait tout exprès , pour lui annoncer son mal à venir , c'est ce qui ne se peut pas : parce qu'outre mes autres raisons , il est impossible que chaque nation soit obligée de craindre des adversitez à la vuë des Cometes. Car il paroît par l'Histoire , & même par la consideration de ce qui arrive dans le monde pendant qu'on y est , que Dieu ne châtie pas tous les hommes en même tems. Les afflictions les plus generales épargnent des nations toutes entieres. La Providence divine dispense ses biens & ses maux de telle sorte , que chacun y a part à son tour. Mais on n'a jamais vu depuis le Deluge , un châtiment general tout

à la fois ; on n'a jamais vu une profusion de bonne fortune generale en même tems par toute la terre. Il faudroit que Dieu bouleversât tout le train de sa Providence pour agir autrement. Or comme l'experience d'un très-grand nombre de Cometes qui ont paru , ne nous apprend pas que Dieu ait jamais usé d'une conduite si extraordinaire , il n'y a point lieu de s'imaginer , quand on voit de ces nouveaux astres , que Dieu veut faire plus qu'il n'a jamais fait en pareilles occasions. Nous savons par les événemens qui ont suivi les Cometes , que quand il en a paru , le dessein de la Providence n'a pas été de plonger toutes les nations du monde dans un abîme de maux. Bien loin de là , nous savons qu'elle a eu dessein de combler de prosperitez plusieurs peuples de la terre. Par conséquent tous les peuples de la terre n'ont pas été obligez de juger en voiant des Cometes, qu'ils alloient être accablez de maux ; & il n'est pas même possible, vu le train de la Providence, qu'ils soient tous obligez à croire cela ; car la plupart du tems Dieu se sert d'une nation pour châtier l'autre , donnant à celle-ci les biens qu'il ôte à celle-là. Si dans le tems que les Perses devoient craindre la destruction de leur Empire , les Macedoniens eussent crainct le renversement de leur Royaume , n'est-il pas vrai qu'ils eussent été dans l'erreur ? J'infere de là , que si c'étoit l'intention de Dieu que tous les peuples qui voient des Cometes , crussent leur ruine prochaine , l'intention de Dieu seroit que plusieurs peuples se trompassent ; ceux, par exemple , qu'il destine à conquerir les Royaumes que sa sagesse trouve à-propos de renverser. Or comme ce seroit une impieté de croire que Dieu a de telles intentions , il est impossible que les Macedoniens , par exemple, aient été obligez sous peine de peché mortel,

à croire que la Comete qui parut au commencement du regne d'Alexandre , les menaçoit d'une ruine épouvantable. Ainsi Dieu n'étant pas capable d'obliger les hommes à juger fausement des choses , il est impossible qu'il pretende engager tous les hommes du monde à juger , qu'une Comete est un signe de leur malheur. Ce seroit néanmoins son intention , si l'opinion commune étoit véritable. Donc c'est une opinion fausse , & qu'on ne peut excuser d'impiété , que sous le benéfice du peu de reflexion que font les hommes sur les circonstances des Cometes , lors qu'ils les prennent pour un signe de malediction.

Il y a beaucoup d'apparence qu'on ne les prendroit pas pour des prodiges envoyez de Dieu , si on considéroit avec un esprit solide I. Qu'elles n'ont rien de particulier , qui fasse conoître aux peuples , que c'est à eux nommément qu'elles s'adressent. II. Que si elles ont quelque charge de denoncer la colere de Dieu , elles la denoncent generalement à tous les peuples de la terre , aussi-bien à ceux que Dieu veut benir , qu'à ceux qu'il veut châtier. III. Que ce sont des signes fort équivoques , qui ne peuvent , par exemple , avoir presagé la ruine de l'Empire Grec , sans presager la prosperité des Otomans : la mort d'un Pape , sans presager l'élevation de son successeur : la mort d'un Conquerant , sans presager les feux de joie qui s'allument dans tous les pais qui craignoient de tomber sous le pesant joug de sa puissance. IV. Que ce sont des signes si generaux & si obscurs , qu'on n'y voit aucune marque de ce qui doit effectivement arriver , plutôt que de ce qui n'arrivera point. V. Enfin que ce sont des signes accompagnez de plusieurs circonstances indignes de la sagesse & de la sainteté de Dieu. J'en ai touché quelques-unes en parlant

tant des éclipses , & mon argument Theologique ne porte que sur cela.

Vous en penserez ce que vous voudrez , Monsieur ; mais pour moi je ne saurois me mettre dans l'esprit , que Dieu se propose autre chose dans la formation des Cometes par rapport à nous , que ce qu'il se propose dans tous les effets de la nature. Tous ceux qui s'élevent à Dieu par la conoissance des choses naturelles , entrent assurément dans les vuës que Dieu s'est proposées en faisant les creatures. Mais je ne saurois comprendre , qu'un homme qui prend pour un miracle ce qui ne l'est point , donne dans la fin que Dieu s'est proposée , parce qu'il ne me semble pas que Dieu puisse jamais avoir pour but de nous faire faire de faux jugemens. Et sur ce pied-là je crois , que si Dieu vouloit avertir les hommes des malheurs qui les menacent , il le feroit par des moiens , qui non seulement seroient très-intelligibles à ceux qu'il voudroit menacer , mais aussi qui ne menaceroient pas ceux qu'il auroit dessein de favoriser de ses graces. Cela suffit pour degrader les Cometes du rang qu'on leur donne parmi les prodiges denonciateurs de la colere de Dieu , car il n'appartient qu'à la fabuleuse Divinité de Pan & d'Apollon , de jeter de fausses allarmes dans les esprits , & de ne s'expliquer que par des énigmes.

§. LXXV.

En quel sens on peut dire que Dieu menace ceux qu'il ne veut pas fraper.

I. Je sai bien ce qu'on a dit de la (1) foudre , qu'elle frappe peu de gens , quoi qu'elle en épouvante plusieurs. Je sai aussi que cela se pratique fort sagement dans le suplice d'une

(1) Cùm feriant unum , non unum fulmina terrent. Ovid. 3. de Pent. eleg. 2.

(1) Statuerunt ita majores nostri, ut si à multis effect flagitium rei militaris admissum, fortitione in quodam animadvertetur, ut metus videlicet ad omnes, poena ad paucos perveniret. *Cicero pro Cluent.*

troupe de (1) seditieux. Mais cela ne prouve autre chose, sinon que les fleaux que Dieu envoie sur un peuple, doivent faire craindre sa justice à tous les peuples voisins, & les induire à mériter par leurs bonnes œuvres la continuation de la prospérité dont ils jouissent : ce qui est bien éloigné de l'erreur où se portent ceux qui affirment, qu'un certain effet de la nature est un miracle fait exprès, pour prédire de la part de Dieu à tous les peuples de la terre leur prochaine destruction ; à quoi néanmoins Dieu ne pense pas : car quelquefois c'est alors qu'il prépare des joies & des triomphes à plusieurs nations. Joignez à cela, que la foudre est si à portée de nous faire du mal, & qu'elle en fait si souvent de terribles auprès de nous, qu'il n'y a point d'erreur à croire qu'il nous en peut arriver du préjudice ; au lieu que nous n'avons aucune raison de penser qu'une Comète ait jamais fait, ou ait jamais pu faire le moindre mal. Outre que ce seroit un jugement faux & très-incapable de passer pour une œuvre méritoire, que de dire que la foudre a été formée nommément & expressément pour châtier les pécheurs.

§. LXXVI.

Qu'il est faux que les peuples qui sont heureux après l'apparition des Comètes, aient mérité cette distinction par leur pénitence.

II. Quant à ceux qui pourroient dire, que les Comètes menacent tous les peuples du monde, parce qu'en effet Dieu a dessein de les punir tous ; mais qu'il y en a quelques-uns dont la repentance désarme sa colère : je ne leur réponds autre chose, sinon qu'ils se trompent manifestement. Ils m'obligeroient fort de me
mon-

montrer par quelle mortification les Macedoniens ont apaisé la justice divine , & mérité les richesses & les couronnes de Darius , au lieu des châtimens qui leur étoient destinez par la (1) Comete dont j'ai déjà fait mention.

Je serois bien aisé aussi qu'ils m'aprirent les actes de devotion & de penitence , qui sauverent Mahomet II. des infortunes , dont il devoit avoir sa part en vertu des Cometes qui parurent sous son regne. C'étoit le plus grand Athée qui fût sous le ciel : ses troupes commettoient les crimes les plus énormes qui se pussent commettre , & cependant elles ne cessoient de subjuguier des Roiaumes & des Empires dans la Chrétienté.

Avoüons donc , que ce n'est pas le dessein de Dieu , quand il fait paroître des Cometes , de châtier tous les peuples du monde. Sa Providence trouve plus à-propos de les punir successivement les uns par les autres. Les Macedoniens n'étoient pas plus gens de bien que les Perses ; cependant parce que le tems étoit venu où Dieu vouloit ruiner la Monarchie des Perses , il les soumit aux Macedoniens. Ceux-ci aiant fait leur tems , succomberent à leur tour à l'épée des Romains , qui entassant victoire sur victoire , & subjuguant au long & au large Roiaumes & Républiques , sans être plus gens de bien que ceux que Dieu leur assujettissoit , filoient leur corde , pour ainsi dire , & accumuloient les jugemens de Dieu sur leur tête , comme le remarque (2) Saint Augustin , en faisant voir aux Idolâtres , qui accusoient l'Evangile d'être la cause des calamitez publiques , qu'elles étoient un effet de leur corruption , & de leurs dereglemens. Quoi qu'il en soit , l'Empire Romain qui s'étoit formé par des usurpations violentes , a été demembré par une semblable voie ; la Providence divine faisant voir

(1) Ci-dessus pag. 131.

(2) De Civitate Dei.

de

de tems en tems parmi les hommes , ce qui se fait tous les jours parmi les causes nécessaires, dont les unes ramassent en un corps , qui nous cache tout le ciel, plusieurs nuages séparez , & les autres divisent cette grande nuë en une infinité de petits nuages.

Ce que j'ai dit , que les peuples sont punis chacun à son tour, sans que ceux qui sont les premiers châtiez soient les plus coupables, n'est pas une simple conjecture : c'est Dieu lui-même qui nous l'apprend par la bouche de (1) Jeremie. *C'est moi , dit-il , qui ai fait la terre, & qui l'ai donnée à qui bon m'a semblé ; c'est moi qui ai livré tous ces païs-ci à Nabuchodonosor Roi de Babylone mon serviteur , & toutes les nations lui seront sujettes à lui, & à son fils, & au fils de son fils , jusques à ce que le tems aussi de son païs vienne.* Il seroit absurde de s'imaginer, que le Roi de Babylone étoit plus saint & plus devot que celui des Juifs, & que c'est à cause de sa pieté qu'il conquit un puissant Empire. Il étoit peut-être plus mechant que les Rois que Dieu lui assujettit: mais parce que le tour des Caldéens n'étoit pas encore venu , son ambition fut un crime heureux, dont Dieu se servit pour châtier les peuples dont il ne vouloit plus differer le châtiment. Le tour des Caldéens vint aussi quelque tems après. Les Medes & les Perses aussi mechans qu'eux , mais posterieurs en date dans le livre de la Providence , les desolerent & les subjuguèrent , pour être desolez & subjuguez à leur tour. Souvenons-nous de la declaration expresse du Fils de (2) Dieu , sur ceux qui se trouverent accablez sous les ruines d'une tour, ou égorgez en sacrifiant , & nous n'entreprendrons pas de dire , que ceux qui châtient les autres , sont plus gens de bien que ceux qui sont châtiez. J'avouë que la patience de Dieu

laisse

(1) Chap.
27. v. 5.
& suiv.

(2) Evang.
de St. Luc,
chap. 13.

laisse souvent combler la mesure aux pecheurs, avant que de leur faire sentir les rigueurs de sa justice : d'où il semble que l'on pourroit inferer , que les nations épargnées n'ont pas encore comblé la mesure , comme celles qui sont punies ; mais il ne faut pas juger par le comble de cette mesure , qu'une nation est plus ou moins criminelle qu'une autre. Etre arrivé à ce comble , signifie seulement , que l'on est arrivé à l'heure fatale où Dieu veut punir. Or qui doute que cette heure fatale ne soit attachée tantôt à une plus petite mesure de pechez , tantôt à une plus grande , selon que Dieu trouve à propos de diversifier les événemens , & de faire paroître sa souveraine liberté ? Il y a des gens qui croient avoir remarqué dans l'Histoire , que le changement des Etats se fait regulierement après un certain nombre d'années , & ils nous (1) citent je ne sai combien de revolutions arrivées cinq cens ans les unes après les autres. Je ne m'amuse pas à refuter toutes ces puerilitez ; & peu s'en faut que je ne me repente de les avoir déjà (2) refutées en passant. Mais je souhaite bien que l'on sache , que je defie tous les hommes du monde de me faire voir dans l'Histoire , qu'après une certaine mesure déterminée de tolerance , Dieu n'a pas manqué de faire éclater les effets de sa justice. Rien n'est plus infini que la diversité qui se rencontre dans les manieres de Dieu.

(1) Peucer. de præc. Divinat. generibus , pag. 30.

(2) Cideffius , n. 25.

§. LXXVII.

Que l'efficace des prieres d'un petit nombre de bonnes ames dans la vraie Religion , n'a point de lieu dans les fausses Religions.

III. Dira-t-on , qu'à tout le moins il y a eu quelques bonnes ames , qui par leurs prieres

res & par leurs bonnes œuvres , ont delivré leur nation de la part qu'elle devoit avoir aux châtimens presagez par les Cometes ? Je consens qu'on le dise , & qu'on le croie à l'égard des peuples qui sont dans la vraie Religion. Car quoi qu'il semble , que si Dieu se laisse flechir en faveur de tout un peuple, aux prieres d'un petit nombre de gens , qui passent toute leur vie dans les exercices de la pieté , il ne forme pas aussi le dessein d'exterminer ce même peuple , pendant que ce petit nombre de gens le soutiennent : quoi qu'il semble que si l'effet des Cometes peut être detourné par la penitence des hommes , ce n'est que par la penitence des mechans qui ont irrité la colere du Ciel , & non pas par les macerations des bonnes ames toujours agreables à Dieu , & qui n'attendent pas à le servir devotement , qu'il paroisse des prodiges : quoi qu'il semble que si un petit nombre de devots , est capable de desarmer le bras de Dieu en faveur de toute la nation , jamais les peuples qui sont dans la veritable Eglise , ne sentiroient les pesans coups de la vengeance celeste , ni ne se ruineroient jamais les uns les autres, comme ils font , parce qu'il y a toujours parmi ces peuples un residu de bonnes & de saintes ames: quoi qu'il semble, dis-je, que l'on puisse m'oposer ces raisons-là, je veux bien pourtant convenir que les bonnes œuvres de ce petit nombre de Chrétiens qui se consacrent entierement à Dieu , peuvent attirer les graces du Ciel sur toute la nation. Je sai que la victoire passoit du côté de Josué, ou du côté des ennemis , à mesure que (1) Moïse élevoit ses mains vers le ciel, ou qu'il ne les élevoit pas. Je sai qu'on a dit , que du fond des grottes & des solitudes , où les Saints faisoient leur retraite, ils élevoient jusques au ciel par leurs jûnes & leurs oraisons , la matiere des

sou-

(1) Exod.
cap. 27.

foudres qui accabloient les ennemis de la Chrétienté : & je ne doute point qu'on ne puisse dire , que les bonnes ames en se consacrant à Dieu , se devoient pour la patrie , & qu'elles lui procurent les mêmes avantages que la superstition Paienne s'imaginait faussement devoir au sacrifice d'un Codrus & d'un Decius. Mais ce seroit une impiété que d'attribuer la même vertu aux prieres des Vestales , & aux macerations des Infideles. Tant s'en faut que cela puisse expier les pechez des autres hommes , qu'il est sûr que les sacrifices des Paiens , & les autres actes de leur idolatrie , doivent être mis en tête de tous les crimes qui leur ont attiré la malediction de Dieu. La pensée de Caton , qui disoit de la mere d'un fort mal-honnête homme , *Que quand elle prioit les Dieux pour la vie de son fils , ce n'étoit pas tant des prieres qu'elle faisoit , que des imprecations contre Rome , se peut étendre generalement sur toutes les prieres adressées aux Idoles ;* quoi qu'en ait voulu dire

(1) Symmaque , dans les reproches qu'il a faits à des Empereurs Chrétiens , qu'en privant de leurs pensions les Vestales & les Prêtres du Paganisme , ils s'en étoient pris à des personnes qui soutenoient l'éternité de l'Empire par l'assistance & par la protection du Ciel , dont ils attiroient la (2) benediction sur les armées Romaines.

§. LXXVIII.

Digression necessaire.

Il reste quelques autres difficultez à éclaircir qui pourroient diminuer la force de ma septième Raison , si je n'en donnois un éclaircissement bien solide. Aussi pretends-je le donner dans une juste étendue. Mais auparavant je pren-

(1) Epist. 54. lib. 10.

(2) Quid juvat saluti publicæ castum corpus dicare, & imperii æternitatem cœlestibus succurrere praesidiis, armis vestris, aquilis vestris applicare virtutes, pro omnibus efficaciam vota suscipere, & jus cum omnibus non habere? Symmach. *ibid.*

prendrai la liberté de faire une digression, quand vous devriez renouveler le reproche que vous m'avez fait assez souvent, d'être le plus grand coureur de lieux communs qui soit au monde.

§. LXXIX.

VIII. Raison : *Que l'opinion qui fait prendre les Cometes pour des presages des calamitez publiques, est une vieille superstition des Paiens, qui s'est introduite & conservée dans le Christianisme par la prevention que l'on a pour l'Antiquité.*

JE destine cette digression à recueillir de tout ce que j'ai remarqué, la véritable cause de la prevention qui regne dans le monde, *que les Cometes sont des signes de malheur.* Je dis donc que ce sentiment est un reste des superstitions Paiennes, qui s'est perpetué de pere en fils depuis la conversion des Paiens, tant parce qu'il avoit jetté de profondes racines dans l'ame de tous les hommes, que parce que, generalement parlant, les Chrêtiens sont aussi frapez que les autres hommes, de la maladie de se faire des presages de tout.

§. LXXX.

De la grande passion qu'ont les hommes de savoir l'avenir, & des effets qu'elle a produits.

Il est facile de comprendre que les Paiens croioient fortement que les Cometes, les eclipses, &c. presageoient de grands malheurs, si l'on considere le penchant naturel de l'homme à se tourmenter pour l'avenir, sa curiosité insatiable de savoir l'avenir, & la coutume qu'il a de trouver & du merveilleux, & du mystere
dans

dans tout ce qui n'arrive pas souvent. Cette insatiable curiosité de l'avenir a fait naître je ne fai combien de manieres de divination toutes chimeriques & ridicules , dont néanmoins les hommes n'ont pas laissé de se paier. Quand quelqu'un a été assez malicieux pour vouloir profiter de la foiblesse de l'homme , & qu'il a eu assez d'esprit pour inventer quelque chose qui pût servir à ce dessein , il n'a pas manqué de donner là dedans , c'est-à-dire , de se vanter de la conoissance des choses futures. C'est de là qu'est venue l'Astrologie judiciaire. Ceux qui commencerent à étudier les mouvemens des cieux , n'avoient autre chose en vuë que de s'instruire d'un effet si admirable : & comme c'étoient apparemment des esprits plus touchés (1) de l'amour des sciences , que de celui des biens du monde , ils ne pretendoient pas faire de l'Astrologie un art de filou. Mais il s'est trouvé de mal honnêtes gens dans la suite , qui aiant remarqué le foible de l'homme , en ont voulu profiter ; & pour cet effet ils ont débité par tout , que la science des astres apprend ce qui est , ce qui a été , & ce qui sera. De sorte que pour de l'argent chacun pouvoit apprendre sa bonne aventure. Pour mieux duper les gens , on leur a fait croire que les cieux sont un livre où Dieu a écrit l'Histoire du monde , & qu'il n'y a qu'à savoir lire l'écriture dont Dieu s'est servi , qui n'est autre que l'arrangement des étoiles , pour apprendre cette Histoire-là. De très-savans hommes , Plotin & Origene entre autres , ont donné dans ce panneau , jusques-là (2) qu'Origene voulant confirmer son sentiment par quelque chose de bien fort , se couvre de l'autorité d'un livre apocryphe attribué au Patriarche Joseph , où l'on fait dire au Patriarche Jacob s'adressant à ses enfans , (3) *J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui vous arrivera,*

(1) Voiez Ovide au 1. livre des Fastes.

(2) Vide Euseb. præp. Euan. lib. 6. cap. 9.

(3) Legi in tabulis cœli quæcunq; contingent vobis & filiis vestris.

vera,

vera, & à vous, & à vos fils. On a profité sur tout de l'aparition des Cometes, & de la peur qu'elles faisoient par leur longueur demeurée. Les Astrologues n'ont pas manqué de dire que c'étoient des astres mal-faisans ; ils l'ont dit sur tout, après avoir éprouvé qu'ils se rendoient en quelque façon nécessaires par ce moien-là, chacun voulant savoir d'eux, comme d'un Oracle, quels étoient dans le detail les malheurs presagez par les Cometes. Les éclipses leur ont fourni de pareilles occasions de faire valoir leur talent. D'autres ont pris occasion de là, de se vanter de plusieurs autres sortes de divination, de la Geomance, de la Chiromance, de l'Onomance ; & insensiblement le monde s'est trouvé si plein de superstition, qu'on croioit que toutes choses étoient des presages de l'avenir, particulièrement lors qu'on eut fait une affaire de Religion de cette sorte de disciplines, & que le fort du service divin se trouva placé dans la conoissance des augures. Ceux qui pour se rendre nécessaires, avoient besoin de faire peur de la colere des Dieux au peuple, ne manquoient pas d'apuiier sur les Cometes, & de mettre en proverbe qu'on n'en avoit jamais vu qui n'eût aporté du mal. Ils savoient pêcher en eau trouble, comme nous l'apprend Tire Live: car à l'occasion d'une maladie contagieuse qui de la campagne se repandit dans la ville après une grande sécheresse l'an de Rome 326. il raporte que la maladie passa jusques à l'esprit, par l'adresse de ceux qui s'enrichissent de la superstition des autres, & qu'on ne voioit par tout que de nouvelles (1) ceremonies. Le Demon, qui faisoit là beau jeu, & qui trouvoit que la superstition des peuples lui étoit un moien infailible de se faire adorer sous le nom des faux Dieux en cent manieres differentes, toutes criminelles, toutes

(1) Nec corpora modò affecta tabo, sed animos quoque multiplex religio, & pleraque externa invasit, novos ritus sacrificando; vaticinandoque, inferentibus in domos, quibus quaestui sunt capti superstitione animi. Livius l. 4. Dec. 1.

tes detestées du souverain Maître de l'Univers, ne manquoit pas lors qu'il paroissoit des meeteores, ou des étoiles non communes, d'employer son art trompeur à persuader aux Idolâtres, que c'étoient des signes de la colere des Dieux, & que tout étoit perdu, si l'on ne les apaisoit par des sacrifices d'hommes & de bêtes, &c.

§. LXXXI.

Que les Politiques ont fomenté la superstition des presages.

La Politique s'est aussi mêlée du soin de faire valoir les presages, afin d'avoir de bonnes ressources, ou pour intimider les sujets, ou pour les remplir de confiance. Si les soldats Romains eussent été des esprits forts, Drusus fils de Tibere n'eût pas eu le bonheur de calmer la mutinerie des Legions de la Pannonie, qui ne gardoient plus aucunes mesures. Mais une éclipse qui survint fort à-propos, étonna tellement ces mutins, que (1) Drusus qui se prevalut en habile homme de leur terreur panique, en fit tout ce qu'il voulut. Une éclipse de lune épouvanta si fort l'armée d'Alexandre le Grand quelques jours avant la bataille d'Arbelles, que les soldats s'imaginant que le ciel leur donnoit des marques de son couroux, ne vouloient point passer outre. Leurs murmures alloient à une sedition toute ouverte, lors qu'Alexandre fit commandement aux Devins Egyptiens, qui étoient les mieux versez en la science des astres, de dire leur sentiment sur cette éclipse en presence des Officiers de l'armée. Les Devins, sans s'amuser à expliquer le secret de leur Physique; qu'ils tenoient caché au vulgaire, se contenterent d'assurer le
Roi,

(1) Tacit.
Annal.
lib. 1.

Roi, que le soleil étoit pour les Grecs, & la lune pour les Perses, & qu'elle ne s'éclipsait jamais, qu'elle ne les menaçât de quelque calamité: sur quoi ils rapportèrent plusieurs vieux exemples des Rois de Perse, qui après les éclipses de lune avoient eu les Dieux contraires, lors qu'ils avoient combattu. *Rien n'est si puissant, poursuit (1) Q. Curce, que la superstition pour tenir en bride la populace. Quelque effrénée & inconstante qu'elle soit, si elle a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de Religions, elle obéira mieux à des Devins, qu'à ses Chefs. La réponse donc des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur esperance & leur courage, &c.*

(1) Liv. 4. chap. 10.

(2) Voyez les suppléments de Freinsheimius sur Q. Curce liv. 2. ch. 5.

Le même (2) Alexandre aiant remarqué, en se préparant au passage du Granique que la circonstance du tems, qui étoit le mois de Desius, que l'on disoit avoir été malheureux de toute ancienneté aux entreprises des Macedoniens, decourageoit son armée, fit publier qu'on appelleroit ce mois dangereux, du nom du mois precedent, n'ignorant pas combien un vain scrupule de Religion a de force sur les petits esprits, & sur les esprits ignorans. Pour mieux assurer les esprits épouvantés, il fit secrètement avertir Aristandre son grand Devin, qui sacrifioit alors, afin que le passage fût heureux, de faire en sorte par le moien d'une certaine liqueur, qu'on pût lire sur le foie de la victime, que les Dieux donnoient la victoire à Alexandre. Ce miracle divulgué remplit les esprits d'une si grande esperance, que chacun se mit à crier, qu'il ne falloit douter de rien après des temoignages si visibles de la protection des Dieux. L'Histoire de ce grand Conquerant fournit quelques autres exemples de pareilles ruses, quoi qu'il affectât de ne vouloir vaincre que par sa seule valeur: & ce qui est bien plus étrange, le même Heros, qui faisoit tomber

les

les autres dans le panneau, y tomboit quelquefois lui-même, car il étoit fort superstitieux en certaines rencontres. Je ne dis rien de (1) Themistocle, qui ne pouvant persuader aux Atheniens d'abandonner leur ville pour aller tenir la mer, au tems de la guerre de Xerxes, fit jouer les machines de la Religion, suposa des oracles, & fit dire au peuple par les Prêtres, que Minerve avoit quitté la ville, & pris le chemin du port. Philippe Roi de Macedoine, l'homme du monde qui s'entendoit le mieux à vaincre ses ennemis par des intelligences menagées à force d'argent, avoit des otacles de Delphes à sa poste autant qu'il en vouloit : & de là vint que Demosthene soupçonant avec raison que la Prêtresse se laissoit suborner par les présens de Philippe, railla vivement sur la partialité qu'elle temoignoit pour lui, comme l'a remarqué Minucius Felix après Ciceron.

(1) Plu-
t. 21 q. en sa
vie.

Il est aisé de comprendre, que les mêmes maximes d'Etat, qui ont fomenté la superstition des peuples à l'égard des autres prodiges, l'ont aussi fomentée à l'égard des Cometes. Car il n'y avoit rien de plus aisé, quand il paroïssoit une Comete, & qu'on vouloit faire la guerre à quelque Prince voisin, que de faire debiter par les Astrologues, que cette Comete menaçoit particulièrement ce Prince-là ; que de faire dire fort sericusement ce que Vespasien disoit, (2) peut-être pour rire, d'une Comete qui parut sous son regne, *Que c'étoit le Roi des Parthes avec sa longue chevelure, qui en étoit menacé plutôt que lui, qui portoit les cheveux courts.* C'étoit en même tems donner bonne esperance à son parti, & étonner l'autre. Il paroît par la 6. Satire de Juvenal, que cela se pratiquoit ainsi. Car en nous donnant le caractere d'une femme nouvelliste, il nous

(2) Xi-
philin.
Aur. Vic-
tor in
epit.

la représente débitant dans les compagnies ;
*Qu'il paroïssoit des Cometes qui menaçoient le
 Roi d'Armenie & le Roi des Parthes , & que
 leurs païs & leurs villes étoient ravagez par des
 inondations de fleuves , & par des tremblemens
 de terre , ce qui , comme vous savez , Mon-*
 sieur , passoit pour un presage (1) fâcheux ,
 outre le mal present qu'il causoit.

(1) Voiez
 ci-dessus
 pag. 11.

*Instantem Regi Armenio , Parthoque Cometen
 Prima videt : famam rumoreſque illa recentes
 Excipit ad portas , quosdam facit iſſe Niphatem
 In populos , magnoque illic cuncta arva teneri
 Diluvio , nutare urbes , ſubſidere terras ,
 Quocunque in trivio , cuicunque eſt obviam ,
 narrat.*

Vous voiez là l'esprit d'un nouvelliste pensionnaire , toujours informé d'un grand nombre de malheurs qui désolent le païs ennemi , ou celui qui le va devenir , & de plusieurs presages funestes qui le menacent.

Qui doute que les amis de Cesar n'aient affecté de dire par tout , que la Comete qui parut après sa mort , étoit une marque du courroux du Ciel contre ses meurtriers , & un presage de la protection que les Dieux accorderoient à ceux qui en pourſuivroient la vengeance ? Vous avez lu sans doute que Mahomet gagna un Astrologue de reputation , pour annoncer par tout qu'il devoit arriver un grand changement dans le monde , & qu'un grand Prophete établiroit une nouvelle Religion. Pourquoi cela ? Afin de preparer les esprits à ne point s'oposer à des événemens qu'ils regarderoient comme prédestinez & inevitables. Mais si les Grands ont contribué à faire croire que les Cometes sont des presages de mauvais augure , les peuples y ont contribué aussi de leur

leur côté ; non seulement parce qu'ils se portent de leur naturel à traiter de présages les moindres choses , mais aussi par une certaine malignité , qui les porte à s'imaginer facilement , que ceux qui gouvernent ne s'en acquittent pas au contentement de Dieu : & là-dessus c'est à gloser sur ce qu'on a fait ceci , sur ce qu'on n'a point fait cela. Desorte qu'il est arrivé enfin , que la Politique a trouvé de mechans côtez dans la prevention des peuples , parce qu'on s'est enfin faussement imaginé , que les Cometes menaçoient sur tout les Rois & les Princes.

§. LXXXII.

Que les Panegyristes ont contribué à fomentier la superstition des présages.

Il faut ajoûter à toutes ces causes de la prevention generale , la flaterie des Poëtes & des Orateurs, Quand ces Messieurs-là font l'éloge de leurs Heros , ils se servent entre autres lieux communs de celui-ci, *Que toute la nature le respecte , qu'elle applique toutes ses forces pour lui , qu'elle s'afflige de ses malheurs , qu'elle le promet au monde ; que quand le monde s'est rendu indigne de le posséder , le Ciel qui le redemande , allume de nouveaux feux , &c.* Mr. de Balzac ne manqua pas de regaler de cette hyperbole le Cardinal de Richelieu , & de dire, *que pour voir un premier Ministre pareil à lui , il est besoin que toute la nature travaille, & que Dieu le promette long-tems aux hommes , avant que de le faire naître.* Il en fut critiqué , mais il se (1) defendit , en faisant voir que d'autres avoient été encore plus loin que lui ; cet Ancien , par exemple , qui a dit de certaines ames , *que tout le ciel étoit occupé à faire leur*

(1) Mr. de Balz. disc. 2. au Card. Bentivog.

destinée ; & cet illustre Italien du tems de nos peres , qui a écrit , que l'Entendement Eternel étoit en une haute pensée, & avoit un grand dessein, lors qu'il fit le Cardinal Hipolyte d'Est. Je m'étonne qu'il n'ait fait aussi venir sur les rangs ce Prêtre qui dit un jour à l'Empereur Constantin , que la Providence Divine ne s'étoit pas contentée de l'avoir rendu digne de l'Empire du monde , qu'elle avoit encore travaillé à lui donner des vertus qui meritoient qu'après cette vie il regnât avec le Fils de Dieu dans le ciel. C'est apparemment le mauvais succès de cette flaterie profane , qui a empêché Mr. de Balzac de se justifier par un tel exemple ; car (1) Eusebe rapporte que Constantin fit taire cet impertinent Harangueur.

(1) l. 4.
de vita
Const.
c. 48.

En general on peut dire que les flateurs se sont servis de tous les effets surprenans de la nature pour relever le merite de leur Heros, & pour plaire aux Grands du monde. Ainsi les Poètes de la Cour d'Auguste tâchoient à l'envi de persuader , que la mort de Cesar étoit cause de tous les prodiges qui la suivirent. Horace le dit expressément dans l'Ode que j'ai déjà (2) citée , lors que j'ai fait voir que les débordemens des fleuves passoient parmi les Paiens pour des présages de malheur. Il pretend que le Tibre n'avoit fait tant de ravages , que par complaisance pour sa femme Ilie , qui vouloit venger la mort de Cesar son parent. Il fait comprendre aussi que tous les autres malheurs qui avoient affligé , ou qui alloient affliger l'Empire , étoient l'effet de l'assassinat de cet

(2) Ci-
dessus p.
111.

(3) Georg.
l. 4.

Empereur. Si nous en croions (3) Virgile, le soleil fut tellement affligé de la mort du même Cesar, qu'il en prit le deuil, & qu'il offusqua sa lumiere de telle sorte, qu'on craignit de ne le voir plus. Cependant on n'eut pas plutôt vu luire une Comete peu après la mort

de César , que d'autres flatteurs dirent que c'étoit son ame reçue au nombre des Dieux , & pour cette raison on consacra un (1) Temple à cette Comete , & l'on representa César avec une étoile sur le front.

(1) Sueton. in Cæs cap. 88.

On ne peut pas voir des contradictions plus évidentes: car si l'ame de César a été reçue au nombre des Dieux , si elle a brillé dans le ciel parmi les étoiles , pourquoi est-ce que le soleil s'afflige ? Pourquoi se couvre-t-il de tenebres ? Ne doit-il pas prendre plus de part à la gloire du ciel , lui qui est de ce pais-là , qu'aux malheurs de Rome ? Assurément Virgile fait sa cour d'une maniere bien singuliere , puis que pendant que les autres disent que le ciel se voit honoré de la possession d'une nouvelle étoile par la mort de César , il assure lui que le soleil se couvre d'obscurité. S'il eût eu moins de bon sens, il eût accommodé sa pensée avec celle des autres , en disant que le soleil étoit si fâché de voir parmi les Astres une nouvelle étoile à qui le ciel faisoit plus d'honneur qu'à lui, qu'il se cachoit de honte. Mais il étoit trop judicieux pour se servir d'un éloge qui , n'en déplaise au galant Mr. de Voiture, & à son Sonnet sur une Dame qui s'étoit baignée à soleil couchant , eût paru froid selon toutes les apparences , à celui pour qui se faisoit la fête ; car , au dire d'un (2) bel esprit de sa Cour , il ressembloit à ces chevaux qui ruent , quand on les caresse de mauvaise grace. Mais que dirons-nous d'Ovide , qui finissant ses Metamorphoses par celle de César en Comete , nous assure qu'entre plusieurs prodiges qui precederent la mort de cet Empereur , on vit le soleil d'une pâleur extraordinaire , & la lune teinte de sang ?

(2) Cui malè si palpere, recalci- trat, undique rutilus. Horat. Sat. 1. l. 2.

Voici, Monsieur , le veritable moien de denouër toutes ces difficultez. Ces beaux esprits

n'avoient tous qu'un même but , c'étoit de faire leur cour à Auguste à force d'encens , car pour Cefar qui n'étoit plus en état de reconoitre la flaterie , il n'eût pas fait faire beaucoup de vers , s'il n'avoit eu pour fucceffeur une personne très-affectionnée à fa gloire. Ainfi on ne loüoit Cefar qu'à caufe de fon fucceffeur. Or foit qu'on dit que le foleil s'étoit obscurci avant la mort de Cefar , foit qu'on dit que ce fut après , c'étoit toute la même chofe pour la gloire de ce Prince. C'est pourquoi Virgile l'a dit d'une façon , Ovide d'une autre , & tous deux ont adroitement conclu par louer Auguste d'une maniere fort adroite , & poulfée auffi loin qu'on peut.

§. LXXXIII.

A combien de chofes on a fait fervir une même Comete.

On peut voir par là qu'une même Comete a fervi à plufieurs fins. Auguste par des vuës de Politique fut bien aife qu'on crût que c'étoit l'ame de Cefar ; car c'étoit un grand avantage pour fon parti , de croire qu'on pourfuiroit les meurtriers d'un homme qui étoit alors parmi les Dieux. C'est la raifon pourquoi il fit bâtir (1) un Temple à cette Comete , & déclara publiquement qu'il la regardoit comme un très-heureux prefage. Ceux qui étoient dans fon parti , & qui n'avoient pas affez de credulité pour fe perfuader ces conversions d'ames en étoiles , croioient à tout le moins , ou faifoient accroire aux autres , que les Dieux temoignoient par cette Comete , combien ils étoient en colere contre Brutus & Caffius. Ceux qui étoient encore Republicains dans l'ame , difoient au contraire que les Dieux temoignoient

(1) Pli-
nius, l. 2.
44p. 25.

gnoient par là, combien ils desaprovoient qu'on n'apuiât pas le parti des libérateurs de la patrie; qui sans doute ne s'oublioient pas de leur côté, pour mettre à quelque usage cette Comete selon la superstition d'alors. Enfin les Poètes trouvoient là, non seulement de quoi faire de magnifiques descriptions, & de quoi interesser toute la nature à la gloire de leur Heros deifié: mais aussi de quoi flatter leur Heros vivant, ce qui étoit le bon de l'affaire.

Ce n'est point par conjecture que j'en parle. Prenez la peine de jeter les yeux sur le passage de Virgile que je vous ai cité; vous verrez que sa conclusion est, *Qu'à tout le moins il plaise aux Dieux, qui avoient bien eu le cœur de voir deux fois les plaines de Thessalie inondées du sang des Romains, de ne pas empêcher qu'Auguste relève l'Empire qu'ils avoient laissé perir: qu'il y a long-tems que le Ciel porte envie à Rome, de la possession d'Auguste, & qu'il se plaint de son attachement à triompher sur la terre.* Voiez aussi le dernier chapitre des Metamorphoses d'Ovide, vous y verrez que si Cesar a été élevé au rang des Dieux, il en a l'obligation au merite de son successeur qu'il avoit adopté, autant qu'à son merite propre. Mais pour vous épargner le chagrin de chercher tous ces passages, en voici un d'une delicateffe consommée: c'est de l'ame de Cesar que l'on y parle.

*Simul (1) evolat altiùs illa
Flammiferumque trahens spatioso limite cri-*

Stella micat: Natiq̄ue videns benefacta, fa-

Esse suis majora, & vinci gaudet ab illo.

Hic sua præferri quamquam vetat acta pa-

(1) Ovi-
dus Me-
tamorph.
lib. 15.

*Libera fama tamen , nullisque obnoxia
jussis,
Invitum præfert , unaque in parte repug-
nat.*

(1) De 4.
consul.
Honor.

(2) Ju-
stin. Hi-
stor. l. 37.

(3) Dion
Cassius
l. 53.

Si je ne craignois de vous fatiguer par un trop grand nombre de citations , je vous alleguerois la flaterie dont on se sert envers l'Empereur Adrien , mortellement affligé de la mort de son mignon Antinoüs , dont on lui dit que l'ame avoit été changée en une étoile qui parut de nouveau en ce tems-là. Je vous citerois (1) Claudien , qui tire un heureux présage pour l'Empereur Honorius , de ce qu'une étoile aparut en plein jour environ le tems de sa naissance. J'ajouterois que l'on a dit (2) que le ciel avoit annoncé par deux admirables Cometes la future grandeur de Mithridate , l'une aiant brillé l'année qu'il vint au monde , & l'autre l'année qu'il commença de regner. Je n'oublierois pas que les Augures étant consultez sur ce que le Tibre se deborda la nuit d'après qu'Octave avoit reçu le surnom d'Auguste , (3) repondirent que c'étoit un signe de la grande élévation où il parviendroit. Ce qui montre que les Poëtes n'étoient pas les seuls qui accommodoient la nature à la passion des Grands. En un mot je raporterois cent autres faits , qui nous montrent que l'envie de plaire , de flater , de donner du merveilleux aux choses , a fait prendre des effets purement naturels pour des prodiges extraordinaires. Un Roi ou une Reine mouroient-ils peu après qu'il avoit paru une Comete ? On ne manquoit pas de dire tout aussi-tôt , qu'au pressentiment de ce grand malheur toute la nature s'étoit remuée pour former de nouveaux astres , & à force de le dire , on a porté les hommes à croire , que quand il paroît des Cometes , c'est un signe que la nature

ture a quelque semblable pressentiment. Avoit-il aussi paru quelque Comete à la naissance d'un Prince devenu puissant & victorieux ? Les Panegyristes épluchant, selon les preceptes de la Rhetorique, les signes *antecedens* & *concomitans* de cette naissance, ne manquoient pas de faire sonner haut la nouvelle étoile. Enfin il étoit impossible que la Comete fût prise pour ce qu'elle étoit ; c'est-à-dire, pour un effet naturel, y aiant tant de gens qui se mêloient d'en faire un miracle.

Plus on étudie l'homme, plus on conoît que l'orgueil est sa passion dominante, & qu'il affecte (1) la grandeur jusques dans la plus triste misere. Chetive & caduque creature qu'il est, il a bien pu se persuader qu'il ne sauroit mourir, sans troubler toute la nature, & sans obliger le ciel à se mettre en nouveaux frais, pour éclairer la pompe de ses funerailles ! Sotte & ridicule vanité ! Si nous avions une juste idée de l'Univers, nous comprendrions bientôt, que la mort ou la naissance d'un Prince, est une si petite affaire, eu égard à toute la nature des choses, que ce n'est pas la peine qu'on s'en remuë dans le ciel. Nous dirions avec celui de tous les Philosophes (2) de l'ancienne Rome, qui a eu les plus sublimes pensées, qu'à la verité les soins de la Providence descendent jusques à nous, & que nous y entrons pour nôtre part, mais que leur but est bien autrement considerable que nôtre conservation, & qu'encore (3) que les mouvemens des cieux nous

G 5

apor-

mens est, & is ordo mundo datus, ut appareat curam inter ultima habitam. *Senec. de Benef. l. 6. c. 23.* (3) Non enim nos suspicimus, si digni nobis videmur propter quos

(1) Adeò vel summis in malis factum & pompam amamus, quasi mortales mori non possint, nisi rerum natura perturbetur, ac cœlum ipsum luctuosam funeri faciem accendat. *Guinifens.*

(2) Quamquam majoris illis propositum sit majorque actus sui fructus, quam servare mortalia, tamen in nostras quoque utilitates à principio rerum præmissa nostri non tanta mo-

venitur. *Id. de ira, l. 2. c. 27.*

aportent de grandes utilitez , ce n'est pas à dire pourtant que ces vastes corps se meuvent pour l'amour de la terre. Pardonnez-moi cette petite aprobation d'une pensée , qui ne passera jamais pour orthodoxe parmi ceux qui prennent les Cometes pour des prodiges. Tant de gens se sont mêlez de leur conferer cette qualité, que l'erreur a été inévitable.

Si vous ajoutez à cela , que le cours du monde fournissant une infinité de revolutions & de malheurs , on en voioit arriver souvent à la suite des Cometes ; qu'il arrive plus de grands maux dans le monde , que de grandes & d'insignes prosperitez. Que les hommes retiennent mieux le souvenir du mal , que le souvenir du bien ; que sur le chapitre des predinctions ils se laissent plutôt tromper par une qui a réussi , que detromper par vingt qui ont été fausses ; qu'ils ont donc fait plus d'attention aux Cometes qui ont été suivies de malheur , qu'à celles qui n'en ont pas été suivies ; qu'il meurt plus de têtes couronnées , qu'il n'y en a qui deviennent des Mithridates : si, dis-je , vous ajoutez tout cela aux autres reflexions que j'ai faites , vous comprendrez aisément , Monsieur , que les Paiens ont dû être generalement preoccupés de la pensée , que les Cometes sont un signe de malheur.

§. LXXXIV.

Pourquoi les Chrétiens sont dans la même prevention que les Paiens sur le sujet des Cometes.

Maintenant il ne faut plus s'étonner que les Chrétiens soient dans la même prevention , puis qu'ils font la posterité des Paiens , & qu'à l'idolâtrie près , ils donnent dans les mêmes foi-

foibleſſes que les Paiens. Le grand ouvrage de la predication des Apôtres a été de faire conoitre le vrai Dieu, & ſon Fils Dieu & homme, mort & reſuſcité pour nous, & de remplir le cœur de l'homme de l'amour de Dieu & de celui de la ſainteté, de faire ceſſer le culte des Idoles, & de ruiner l'empire du vice. C'eſt à quoi tenoit la publication de l'Evangile. Du reſte, Dieu ne s'eſt pas propoſé en retirant les Paiens de leurs tenebres, & en les introduiſant dans le Roiaume de ſa merveilleuſe lumiere, pour me ſervir des expreſſions de l'Ecriture, de les rendre meilleurs Philoſophes qu'ils n'étoient, de leur apprendre les ſecrets de la nature, de les fortifier de telle ſorte contre les prejugez & contre les erreurs populaires, qu'ils fuſſent incapables d'y tomber. L'expérience nous le montre manifèſtement; on ne voit pas que les perſonnes à qui Dieu communique les plus riches treſors de ſa grace, qu'il remplit de la plus ferme foi, & de la plus ardente charité, ſoient les genies les plus penetrans, raiſonnent avec le plus de force, & ſe mettent au deſſus de mille faux jugemens, qui ne ſont d'aucune conſéquence contre le ſalut de l'ame. Si bien qu'on peut dire que les Paiens ſont paſſez dans la Religion Chrétienne, avec tous les prejugez qu'ils avoient eus dans le Paganisme à l'égard des choſes de la nature, ou en general à l'égard de tout ce qui ne detruit point les veritez de la foi.

Vous êtes trop ſavant, Monsieur, pour avoir beſoin que je vous aprenne cette remarque, & vous la ſauriez aſſez, quand même vous n'auriez lu de vôtre vie que les Ouvrages de Mr. Nicole; car voici comme il s'exprime dans le chef-d'œuvre, qu'il n'appelle qu'*Essais de Morale*, par une modèſtie tout-à-fait Chrétienne,

(1) *Encore que JESUS-CHRIST fût plein de*

(1) Au 1.
traité du
1. Volume
1. part.
n. 42.

toute vérité , comme dit St. Jean , on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu & les moiens de leur salut. Il savoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il conoissoit mieux que personne en quoi consistoit la véritable éloquence. La vérité de tous les événemens passez lui étoit parfaitement conüe. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres , ni de combattre les erreurs des hommes dans la Physique , ni de leur apprendre à bien parler , ni de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait dont leurs Histoires étoient remplies.

Il paroît par les Ouvragés des Peres qui s'étoient convertis du Paganisme , que s'ils avoient été Platoniciens , ils retenoient l'air & l'esprit de cette Secte. Il n'y a donc point lieu de douter , que ceux qui avoient cru que les éclipses , les Cometes , les tremble-terres , & choses semblables , sont des phenomenes de mauvais augure , ne l'aient encore cru après leur conversion , s'imaginant que pourvu qu'ils attribuaissent à leurs pechez & à la colere de Dieu , ce qu'ils avoient attribué à l'omission de quelque ceremonie superstitieuse , & à quelque fausse Divinité offensée , il n'y avoit rien à redire dans leur sentiment. Par ce moien la société des Fideles s'est trouvée de generation en generation imbuë des erreurs populaires qui s'étoient établies dans le Paganisme , à la reserve de celles qui choquent manifestement les Myfteres de la Religion : car dès qu'on a vu qu'une opinion n'étoit pas condamnée comme heretique , on a suivi sans façon le torrent de ceux qui en étoient preoccupés. Peu (1) de gens s'amusent à examiner si les opinions generales sont vraies , ou fausses. N'est-ce pas assez , dit-on en son esprit , qu'elles viennent de nos peres ?

(1) Fieri malunt alieni erroris accessio, quam sibi credere. Adiminius Felino

§. LXXXV.

Introductions de plusieurs ceremonies Paiennes dans le Christianisme.

Il est même vrai, que quand on se fut aperçu dans l'ancienne Eglise, que la trop grande simplicité du culte que les Apôtres avoient enseigné, n'étoit pas propre pour le tems où la ferveur du zèle s'étoit un peu ralentie, & qu'ainsi il étoit de la prudence Chrétienne d'introduire dans le service divin l'usage de diverses ceremonies, on s'arrêta sur tout à celles qui avoient eu le plus de vogue parmi les Paiens : soit parce qu'en general on les trouva propres à inspirer du respect aux peuples pour les choses saintes, soit parce qu'on crut que ce seroit le moien d'apivoiser les Infideles, & de les attirer à JESUS-CHRIST, par un changement en quelque façon imperceptible. Quand les Huguenots nous reprochent la conformité qui se trouve entre nos ceremonies, & celles des anciens Paiens, & qu'ils la prouvent même par de bons passages, il y a plusieurs de nos Controversistes qui leur disent tout net que cela est faux, que ce sont toutes calomnies forgées par les Ministres, pour decrier nôtre Religion. Mais ceux qui sont tout ensemble & habiles, & de bonne foi, avouënt (1) la dette, & ne manquent pas de bonnes raisons, pour justifier l'adoption que nous avons faite de plusieurs coûtumes du Paganisme. Ils disent, que c'est employer les richesses des Egyptiens à la fabrique du Tabernacle, comme firent les Juifs : que c'est imiter Salomon, qui emprunta d'un Roi idolâtre les materiaux & les Architectes du Temple du vrai Dieu : que David (2) ne fit point scrupule de se parer de la

(1) Mémoires de Mr. de Marolles part. 2. pag. 209. Du Boullai, Theatre des antiquitez Romaines pag. 581. 587. &c.

(2) Lib. 2. Reg. cap. 12.

couronne d'or grelée de pierreries, qu'il avoit fait arracher de dessus la tête de l'Idole Melchom : que Dieu permettoit bien aux Juifs de se marier avec leurs captives, & de changer des Moabites en filles de Sion, pourvu qu'ils leur rognaissent (1) les ongles, qu'ils leur rafsissent les cheveux, & qu'ils pratiquassent à leur égard diverses purifications : qu'ainsi après les retranchemens, & les purifications nécessaires, nous ne devons pas faire difficulté de nous accommoder des depouilles du Paganisme, comme le remarque Saint Jérôme. Le Cardinal Baronius demeure d'accord que l'Eglise s'en est souvent accommodée, car après avoir avoué fort ingenuement, que la Fête de la Chandeleur est tout-à-fait Paienne dans son origine, il ajoute, (2) *qu'il est arrivé la même chose à plusieurs autres superstitions des Gentils, c'est-à-dire, qu'elles ont été loüablement introduites dans l'Eglise, aiant été expiées & sanctifiées par un usage sacré.* Jugez, Monsieur, si les erreurs & les préjuges des Paiens sur le chapitre des présages, n'ont pas eu beaucoup de facilité pour entrer dans la Religion Chretienne, pourvu seulement que l'on n'attribuât rien aux fausses Divinitez, puis que les ceremonies de leur fausse Religion ont été favorablement accueillies, après avoir été dûement purifiées.

§. LXXXVI.

Que les fausses conversions des Paiens ont transporté bien des erreurs dans le Christianisme.

Il y a une autre chose qui a contribué au transport des erreurs du Paganisme dans l'Eglise Chretienne : c'est le grand nombre des faux convertis. Car combien croiez-vous, Monsieur, qu'il y eut de Paiens qui firent semblant

(1) Deuteron. ch. 21. v. 12.

(2) Itidem in multis aliis Gentilium institutis contigit, ut superstitionis eorum usus sacris ritibus expiatus, ac sacrosanctus redditus, in Dei Ecclesiam laudabiliter introductus sit. Not. in Martyrol. Rom. 2. Februar.

blant d'abjurer l'Idolâtrie sous les Constantin, & sous les Theodoses, lors que la Religion Chretienne étoit la Religion dominante, & que pour bien faire sa cour à celui de qui l'on attendoit sa fortune, il falloit être batisé? Peut-être n'y en eut-il pas beaucoup, pendant que les Empereurs Chretiens se crurent obligés par raison d'Etat à ménager les Paiens. Mais je suis fort trompé, si quand Theodose se fut mis tout de bon dans l'esprit le dessein d'extirper le Paganisme, il n'y eut beaucoup d'Idolâtres, qui sans autre motif que celui d'être de la Religion du Prince, entreurent dans le giron de l'Eglise. Je dis la même chose des François qui étoient Paiens, lors que Clovis se convertit à la foi. Il est probable que Dieu en illumina quelques-uns, & que sa Providence, qui trouve souvent à-propos de se servir de nos passions pour nous retirer de nos égaremens, employa la forte impression que l'exemple d'un grand Roi peut faire sur les esprits, à ouvrir les yeux à quelques Seigneurs de cette Cour. Mais il est aussi probable, qu'il y en eut plusieurs, qui se firent batiser uniquement afin d'être du côté des plus forts. Si les Philosophes Paiens qui assisterent à la harangue que Constantin prononça devant les Peres du Concile de Nicée pour défendre la Divinité de JESUS-CHRIST, furent plus touchés de ce discours, que de toutes les Apologies qu'ils avoient lues: si jamais la Religion Chretienne ne leur a paru plus plausible, que quand un Empereur revêtu de toute sa Majesté parla pour elle; n'est-il pas bien apparent que la vue d'un grand Roi qui embrasse l'Evangile, & que la force d'un si grand exemple, determinerent quantité de gens de Cour à faire comme lui, sans examiner la chose plus amplement? On peut donc dire, qu'en ces tems de prospérité,

l'exem-

l'exemple des uns seroit de conviction aux autres de Province en Province ; & qu'ainsi plusieurs personnes de tout état , & de toute condition entroient dans l'Eglise sans aucune véritable vocation , & y apportoient tous leurs préjugés.

§. LXXXVII.

Du penchant que les hommes ont à être de la Religion dominante, & du mal que cela fait à la vraie Eglise.

(1) Abregé Chronol. anno 1562.

Mr. de (1) Mezerai rapporte une chose touchant Catherine de Medicis , qui me paroît considérable. A la bataille de Dreux le parti du Roi aiant eu du pire dans le commencement , il y eut des fuyars qui piquerent jusqu'à Paris , où ils publierent que tout étoit perdu. Catherine de Medicis sans s'émouvoir autrement , se contenta de dire. *Hé bien , il faudra donc prier Dieu en François , & se mit à caresser les amis du Prince de Condé , & les sectateurs de la nouvelle opinion.* On voit par là qu'elle étoit toute resignée à la ruine de la Religion Catholique dans ce Roiaume , & toute prête à la sacrifier au parti de la nouvelle Religion , s'il fût devenu le plus puissant. Cette troupe de filles d'honneur , qu'elle employoit à lui faire des creatures , au depens de tout ce qu'il vous plaira , n'eût pas été non plus fort mal-aisée à persuader qu'il falloit prier Dieu en François , si le Prince de Condé victorieux les eût mariées avantageusement à des Seigneurs Huguenots : & ainsi à proportion chacun à l'exemple de la Reine Mere se fût accommodé à la nouvelle Religion , ou pour conserver ses charges , ou pour en obtenir quelqu'une par le credit du Prince. Si bien qu'il ne tint qu'à une

une bataille gagnée par les Roiaux , que la Religion dominante ne devint la Religion tolérée & disgraciée , que l'on eût quitté par troupes pour s'avancer plus aisément. C'eût été la même chose trente ans après , si Henri IV. eût pu terrasser la Ligue par la force de ses armes. En ce cas-là , je vous repons qu'il n'y eût point eu de Conférences de Sureine ; point de promesses de se faire instruire ; le Roi victorieux n'eût eu aucun doute sur sa Religion. Il l'eût mise sur le trône , & c'eût été un grand bonheur pour les Catholiques d'obtenir un Edit de Nantes pour être à tout le moins tolerez. On les eût traitez haut à la main , & parce que les Huguenots avoient parmi eux en ce tems-là beaucoup de ces ardens zélateurs , qui courent la mer & la terre pour faire des proselytes , comme nous en avons à present un très-grand nombre par la grace de Dieu & du Roi , on n'eût entendu parler d'autre chose que de conversion. Tous les Intendans de Province eussent été des Marillacs , & je ne sai ce que nous serions à present vous & moi , mon pauvre Monsieur. Il me paroît fort probable , que Monsieur vôtre grand-pere qui avoit une belle charge & beaucoup d'enfans , se fût fait Huguenot , pour conserver cette charge , & pour pousser sa famille. Si bien , Monsieur , que peut-être vous seriez Ministre de Paris à l'heure qu'il est : car Monsieur vôtre pere voiant la belle naissance que vous aviez pour les lettres , & vôtre naturel devot , n'eût pas manqué de vous destiner à l'Eglise. Pour mes ancêtres , je crois franchement qu'ils eussent fait ce que je vois faire tous les jours aux Huguenots de mon voisinage , qui pour se delivrer une fois pour toutes des importunitéz pieuses & devotes des Curez & des Moines , & pour se procurer les avantages du ciel & de la terre qu'on leur promet,

met, francs & quittes de toutes les avanies, & de toutes les injustices qui leur sont faites souvent par un zèle fort dereglé, (ce que je ne dirois pas devant tout le monde) font semblant de se faire Catholiques.

Or il est bien assuré, que toutes ces conversions prétendues de nos Anciens, n'eussent pas empêché leur devotion secrète pour Nôtre Dame, pour les Saints, pour les Reliques, pour les images, pour le Scapulaire, &c. ni arraché de leur cœur la pieuse credulité qui leur avoit été inspirée dès le berceau, pour les miracles, pour le Purgatoire, & ce qui s'ensuit. Nous en tiendrions encore quelque chose vous & moi & nos semblables, tout Calvinistes que nous serions. C'est pour vous dire, que quand on n'entre dans une Religion que par politique, on y entre avec tous les prejugez : & c'est ce qu'ont fait plusieurs Païens en embrassant la profession du Christianisme.

§. LXXXVIII.

Reflexion sur les conversions presentes des Huguenots.

Je suis bien aise d'être tombé sur ce discours, parce que cela me donne lieu de vous demander ce que vous pensez de tant de conquêtes que nous faisons incessamment sur la Religion prétendue Reformée. Je sai que vous êtes un Catholique fort zélé, & je conois peu de gens qui vous égalent en cela. Si bien que je pourrois facilement croire, que vous êtes si sensible aux victoires que nous remportons sur le parti Huguenot, qu'il ne vous reste point de tems pour en examiner les suites & les circonstances. Mais comme je sai d'ailleurs, que votre zele ne vous empêche pas d'avoir l'esprit fort

fort solide , je puis m'imaginer que vous portez vôtre vuë beaucoup plus loin que les autres. C'est pourquoi ne voiant pas clair dans vôtre esprit sur cette affaire , je vous prie de m'apprendre ce que vous en pensez. S'il ne faut que vous montrer le chemin , pour vous engager à une confiance de cette nature , l'affaire est faite , car voici dans le vrai ce que je pense sur cela.

Je ne trouve point que ce soit entrer dans le véritable esprit du Christianisme , que d'extorquer des conversions à force d'argent , & à force de rendre malheureuse la destinée de ceux qui ne se convertissent point. J'avouë que dans l'état où sont aujourd'hui les Calvinistes de France , ces moïens-là sont très-propres à les faire changer de Religion , parce qu'ils ont perdu ce premier feu & cette ardeur qui accompagne tous les grands changemens , & qui à cause de cela se trouvoit avec une grande force dans leurs ancêtres. Mais franchement , je ne crois pas que ce soit le vrai moïen d'en faire de bons Catholiques ; & c'est pourtant à cela qu'il faudroit uniquement travailler. Car nous avons tant de mal-honnêtes gens & tant de scelerats dans nôtre corps, qu'au lieu d'en grossir le nombre par cette multitude de faux convertis , & de Ministres Sociniens qui s'y joignent de jour en jour , il faudroit prier Dieu de chasser de son Eglise tous ceux qui la deshonnorent par leur conduite dereglee.

Vous m'e direz sans doute , que l'intention de ceux qui travaillent à l'extirpation du Calvinisme , n'est pas d'augmenter le nombre des mal-honnêtes gens qui sont parmi nous. Je le croi aussi, Monsieur. Mais vous savez bien ce que l'on dit en Philosophie contre ceux qui boivent beaucoup , & qui protestent néanmoins qu'ils n'ont pas intention de s'enivrer. On leur dit,

dit, que s'ils n'ont pas cette intention *formellement*, ils l'ont du moins *interprétativement*, c'est-à-dire, qu'ils ont une intention qui peut raisonnablement être interprétée, par celle de s'enivrer. Disons le même de nos convertisseurs; ils ne veulent pas *formellement* que les Huguenots deviennent mechans Catholiques, mais ils le veulent *interprétativement*, puis qu'ils veulent des choses qui menent tout droit à une fausse conversion. Car ils veulent qu'un Huguenot soit pauvre, s'il persiste dans sa Religion; qu'il perde ses charges, & ses emplois; qu'il soit exposé à mille insultes; qu'il ne puisse aller au prêche qu'avec mille peines. On offre mille douceurs à ceux qui abjurent leur creance: on les delivre d'un joug fort pesant: on leur facilite l'entrée des biens & des honneurs. Il faut être bien ignorant de ce qui se passe dans l'homme, pour ne pas savoir, qu'il y a une infinité de gens dans ce siecle-ci, qui à ce prix-là feroient profession de croire tout ce qu'on voudroit.

Comme nous avons deux sortes de convertisseurs, les uns de robe courte, & les autres de robe longue, je ne croi pas qu'il faille faire un même jugement de tous. Ceux de robe longue me paroissent moins excusables que les autres, tant parce qu'ils ont inspiré au Roi toutes ces manieres de convertir, que parce qu'ils ont lu dans l'Histoire Ecclesiastique la condamnation de ces manieres: au lieu que les convertisseurs de robe courte ne font qu'obeir aux ordres du Roi, & ne sont pas de profession à savoir ce que disent les anciens Peres. Permettez-moi de vous citer un passage de Socrate, qui fait voir en même tems que ces manieres de convertir étoient blâmées par les anciens Chretiens, & engageoient une infinité de personnes à abjurer la profession de leur creance.

ce. Je fai bien que vous n'ignorez pas ce passage ; mais vous ignorez peut-être que je le fai : ainsi je m'en ferai honneur, s'il vous plaît, auprès de vous. Voici donc ce que dit (1) Socrate, *Pour ce qui est de la trop grande cruauté, qu'on avoit employée sous l'empire de Diocletien, l'Empereur Julien ne s'en voulut pas servir, (2) mais il ne laissa pas de persecuter l'Eglise* (remarquez bien ces paroles) **CAR J'APPELLE PERSECUTION, LORS QUE DES GENS QUI SE TIENNENT EN REPOS, SONT INQUIETEZ DE QUELQUE MANIERE QUE CE SOIT. Or il inquieta les Chretiens de cette façon. Il fit une loi qui leur defendoit d'étudier, de peur, disoit-il, que par le secours des sciences, ils ne repondissent plus aisément aux Philosophes Paiens. Il les éloigna aussi de tout emploi militaire dans le Palais, & de tout Gouvernement de Province ; & en partie par ses caresses, en partie par ses liberalitez, il en attira beaucoup au culte des Dieux. On vit alors, comme à l'épreuve du creuset, qui étoient les faux Chretiens, & qui étoient les veritables. Car les veritables Chretiens se desfirent gaiement de leurs charges, prêts à endurer toutes choses, plutôt que de renoncer à la foi. Mais ceux qui au lieu d'être véritablement Chretiens, preferoient les richesses & les honneurs du monde à la vraie félicité, ne balancerent pas à sacrifier aux Idoles. Il parle ensuite d'un Sophiste nommé Ecebolius, qui est le veritable portrait d'une infinité de gens. Il étoit toujours de la Religion des Empereurs. Sous l'empire de Constantius il fit semblant d'avoir un zèle merveilleux pour l'Evangile ; mais sous Julien il parut excessivement attaché aux superstitions Paiennes. Après la mort de Julien, le Christianisme étant remonté sur le trône, le Sophiste ne manqua pas de reprendre la profession de Chretien. Enfin Socrate nous apprend,**

(1) Hist. Eccles. lib. 3. cap. 12. & 13.

(2) Οὐ μὴν πάντα τὰ διόκειν ἀπέρχεται διωγμὸν δὲ λέγει τὰ ἴσωςεν ταπεινὸν τοῦ ἡσυχάζουσιν.

que

que sous cet Empereur apostat, les Chrétiens furent obligés de paier des sommes immenses pour se racheter de l'obligation de sacrifier aux Dieux.

Il n'y a point d'honnête homme qui ne condamne cette maniere de convertir ; & si les Dieux de Julien eussent été raisonnables, ils eussent detesté les Chrétiens qui ne leur eussent offert des sacrifices, qu'afin de se sauver de la taxe qu'on leur faisoit paier rigoureusement. Quel cas croions-nous donc que Dieu fasse de tant de Huguenots qui se convertissent pour du pain ; Dieu, dis-je, qui est infiniment plus digne d'être servi à cause de lui-même, que les Divinitez du Paganisme ?

Je suis presque sûr que vous ne me croiez pas assez versé dans l'Histoire Ecclesiastique, pour avoir ouï parler d'un Evêque Grec, nommé Asterius, qui vivoit sur la fin du quatrième siecle. Il est néanmoins vrai que je conois ce nom-là, & que j'ai lu son Homilie contre l'avarice, où j'ai trouvé un passage qui ne sera pas mal placé en cet endroit. *Qui est-ce, s'écrie-t-il, qui a obligé des Chrétiens à s'abandonner au culte des Demons ? N'est-ce pas le desir des richesses ? N'est-ce pas l'esperance & la promesse que les impies leur ont faite, des biens & des dignitez du monde, qui a porté ces miserables à changer de Religion comme d'habit ? Nous nous souvenons encore des exemples des premiers tems, & nous en avons vu de nos jours de bien funestes. Car lors que l'Empereur (Julien) levant tout-d'un-coup le masque, decouvrit ce qu'il avoit dissimulé fort long tems, & sacrifia publiquement aux Dieux, & incita les autres par diverses recompenses à faire le même, combien y en eut-il qui abandonnerent l'Eglise pour se ranger à la communion des Idolâtres ? Combien y en eut-il qui attirés par differens leurrez, avalerent le hameçon de l'impiété ?*

Il ne faut pas douter que les Gentils ne diffèrent à-peu-près les mêmes choses, lors que les Empereurs Chrétiens attiroient les Idolâtres à la vraie Religion par l'esperance de faire fortune; & il ne faut pas douter non plus, qu'ils n'eussent raison de soutenir, qu'un très-grand nombre de gens les quittoient par complaisance pour le Prince. Car il est sûr, comme je l'ai déjà remarqué, que du tems des Constantin, des Theodoses & des Clovis, la plus grande partie des Paiens qui vouloient être bons Courtisans, ou qui n'avoient point de conscience, ou qui croioient qu'on peut plaire à Dieu par toute sorte de cultes, se jetterent dans la bonne Religion. Dieu fait le gré que l'Évangile leur en devoit savoir, & le prejudice que la verité en a souffert. Ces faux convertis ont été un germe de superstitions & d'erreurs, dont peut-être l'Église se sent encore. Nous avons presentement à craindre tout le contraire de nos faux convertis, savoir un germe d'incrédulité qui sapera peu-à-peu nos fondemens, & qui à la longue inspirera du mepris à nos peuples pour les devotions qui ont le plus de vogue parmi nous. Or si nous changeons dans ces points-là, que deviendront les fondemens de nôtre foi, qui ne subsistent que dans la supposition de l'infaillibilité, & par consequent de l'immutabilité de l'Église? Ne me dites pas, que quand même les nouveaux Catholiques nous ameneroient peu-à-peu l'abolition de certains cultes, les decisions des Conciles demeureroient hors de toute atteinte. Car quoi qu'en dise Monsieur de Condom, on ne peut guere sauver l'infaillibilité de l'Église, si l'on abandonne aux Protestans les devotions qui les choquent. Je trouverai peut-être l'occasion de vous parler plus amplement de cela avant que de finir. Je ne la chercherai point: mais si elle

le

le se présente , je vous promets de ne la point laisser échaper.

(1) Voyez
Ja. Win-
det de vitâ
functorum
statu. pag.
256.

Quand (1) je songe à la remarque que font les Rabins , que les Idolâtres qui suivirent en très-grand nombre , & en qualité de profelytes, le peuple de Dieu sortant du país d'Egypte , furent les premiers auteurs de la fonte du Veau d'or , & de tous les murmures de ce peuple dans le désert, je tremble pour l'Eglise Catholique ; m'imaginant que tous ces nouveaux convertis exciteront cent murmures dans l'occasion contre plusieurs choses , qui leur paroîtront d'autant plus choquantes , qu'ils les regarderont de près : Dieu sur tout. Il y a des gens fort (2) sènsés , qui croient que le nombre prodigieux de Sectes qui se voient parmi les Turcs , vient de ce qu'il y a eu plusieurs personnes de différente Religion , qui ont embrassé le Mahometisme ou par intérêt , ou par force. Les Grecs qui l'ont fait , étant d'un país qui a été l'Ecole des arts & des sciences , ont mêlé les anciennes opinions des Philosophes avec les rêveries de l'Alcoran, dont ils n'étoient pas trop contens. Les Russiens, les Moscovites, les Circaffiens , & autres nations semblables, y ont aussi ajouté quelque chose du leur : & c'est ce qui a multiplié les Sectes à l'infini. Ce que je viens de dire après les Rabins est assez conforme à (3) l'Ecriture, qui remarque en deux endroits, qu'il y eut une grande multitude de gens qui sortirent d'Egypte avec les enfans d'Israël ; & en un autre lieu , que ce furent eux qui commencerent le murmure. Mais c'est trop m'écarter de mon sujet ; revenons-y.

(2) Ri-
caut Etat
de l'Emp.
Ottom.
liv. 2.
chap. 12.

(3) Exode
chap. 12.
v. 38. &
Nombr.
chap. 11.
v. 4.

§. LXXXIX.

Preuves de fait de la transplantation des erreurs du Paganisme dans le Christianisme.

Si les remarques que j'ai faites ne fussent pas pour prouver que les Paiens ont conservé diverses erreurs en entrant dans le Christianisme, lesquelles ensuite se sont perpétuées par tradition; je m'en vais apporter une preuve contre laquelle il n'y a pas le mot à dire, puis que c'est une preuve fondée sur des faits incontestables.

Il paroît par les Sermons des anciens Peres de l'Eglise, que les Chrétiens de leur tems s'imaginoient, qu'en jettant des cris de toute sa force, on soulageoit la lune éclipsée, & qu'on la faisoit revenir comme d'un évanouissement, qui lui eût été mortel, si l'on n'eût bien crié. St. (1) Ambroise, l'Auteur du Sermon 215. *de tempore*, qui est parmi ceux de Saint Augustin; Saint Eloy Evêque de Noion, ont parlé fortement contre cet abus; ce qui fait voir qu'il étoit en usage parmi ceux à qui ils parloient. Il paroît aussi par les Homilies de St. Chrysostome, & par les livres de St. Basile, de St. Augustin, &c. que les Chrétiens de leur tems fondoient divers presages sur ce que quelcun éternuoit en certaines circonstances; sur ce qu'on rencontroit en son chemin un chat, ou un chien, une femme de mauvaise vie, une fille, un borgne, ou un boiteux; qu'on heurtoit contre quelque chose, ou qu'on étoit retenu par le manteau en sortant de son logis; qu'un membre venoit à tressaillir, &c. St. Floy pour delivrer ses peuples de semblables superstitions, leur declare que c'est être Païen en partie, que de prendre garde en sortant de chez soi, ou

(1) Voiez
M. Thiers
Trait. des
superst.
chap. 23.

en y entrant , à ce que l'on rencontre , ou aux voix que l'on entend , ou au chant des oiseaux , ou à ce que les autres portent. Il n'y a qu'à lire le Traité de Mr. Thiers pour être pleinement convaincu par l'autorité des Papes , des Conciles Provinciaux , des statuts Synodaux , des Peres , & d'autres graves Auteurs , I. Que les superstitions mentionnées ci-dessus , & plusieurs autres , se trouvent parmi les Chrétiens. II. Que c'est un reste du Paganisme.

Quand nous n'aurions pas l'aveu de tant de grands personnages , il seroit bien facile de prouver , qu'en effet c'est une maladie originai-
 rement venuë du Paganisme. Car outre que ceux qui ont prêché la Religion de JESUS-CHRIST , n'ont enseigné rien de semblable , il paroît par les monumens de l'Antiquité qui nous restent , que toutes ces superstitions étoient en vogue parmi les Gentils. C'étoit une opinion fort generale parmi eux , que les éclipses de lune procedoient de la vertu magique de certaines paroles par lesquelles on arrachoit la lune du ciel , & on l'attiroit vers la terre , (1) pour la contraindre de jeter de l'écume sur les herbes , qui ensuite devenoient plus propres aux sortileges des Enchanteurs. Pour delivrer la lune du tourment qu'elle souffroit , & pour éluder la force du charme , il faloit , disoit-on , empêcher qu'elle n'en ouît les paroles , de quoi on venoit à bout en faisant un bruit horrible. Et voilà la cause pour laquelle on s'assembloit avec des instrumens d'airain , des trompetes , & des clairons , comme à present pour faire un charivari. Les Perses pratiquent encore cette ridicule ceremonie , au raport de Pietro della Valle. Elle est aussi en usage dans le Roiaume de (2) Tunquin , où l'on s'imagine que la lune se bat alors contre un dragon. Vous ferez reflexion sans doute en lisant ceci , à ce qui

(1) Et
 patitur
 cantu tan-
 tos de-
 pressa
 labores ,
 Donec
 suppositas
 propior
 despumet
 in herbas.
Lucan.
lib. 6.

(2) Voiez
 les nouv.
 Relat. de
 Mr. Ta-
 vernier.

qui est dit dans le Livre des Pseaumes , que l'aspic bouche son oreille, afin de ne pas entendre la voix de l'Enchanteur , & vous m'accorderez, je m'assure , que les Chretiens qui pretendoient soulager la lune par leurs cris, avoient puisé leur erreur dans le Paganisme.

Je ne perdrai point de tems à faire voir que toutes les autres superstitions censurées par les Peres de l'Eglise , étoient en usage parmi les Paiens : c'est une chose trop manifeste. Mais je remarquerai , que c'est d'eux que nous tenons la prétendue vertu brûlante de la Canicule, dont les Poëtes nous ont donné à l'envi des descriptions si élaborées ; la prétendue signification de plusieurs malheurs que nous attribuons aux éclipses , & toutes les chimeres de l'Astrologie. D'où il s'ensuit , que l'erreur où nous sommes sur les presages des Cometes , vient aussi de la même cause ; & par conséquent que c'est une espece de superstition. Je ferai cette remarque sur la Canicule avec votre permission , Monsieur ; c'est que les Romains étoient si persuadez de la malignité de ses influences , que tous les ans pour l'apaiser, ils lui (1) sacrifioient des chiens roux assez près de la porte *Catularia* , qu'on apelloit ainsi, ou du nom de l'astre auquel se faisoit le sacrifice , ou du nom de la victime qui lui étoit offerte , ou plutôt à cause de l'un & de l'autre : car il n'étoit gueres possible de faire en cela quelque distinction , puis que la raison pourquoi on immoloit un chien preferablement à toute autre espece de victime , n'étoit que la conformité des noms. Les autres (2) peuples , qui offroient des sacrifices à la Canicule , n'y cherchoient pas tant de finesse. Nous ne lisons pas qu'ils immolassent des chiens, plutôt que toute autre chose ; & c'est une erreur de moins. Car qu'y a-t-il de plus ridicu-

(1) Festus ; Ovid. Fast. 5.

(2) Apollonius l. 2. Valer. Flaccus. l. 1.

le, que de s'imaginer qu'une étoile fait plus de cas d'une bête, que d'une autre ? Neanmoins tous ces peuples étoient & superstitieux & idolâtres : & les Chrétiens se sont contentez de rejeter le dernier de ces deux maux, aussi bien à l'égard des Comètes, qu'à l'égard du reste.

§. X C.

Pourquoi les Sts. Peres n'ont pas condamné ceux qui croioient les presages des Cometes.

J'avouë que je n'ai point lu, que les Peres aient blâmé la superstition envers les Comètes, comme ils ont blâmé les autres. Mais cela vient sans doute, I. De ce qu'il n'est pas si facile d'en conoître la vanité, que de conoître la vanité des autres. Car il n'est pas si évident que l'apparition d'une Comete ne presage rien, qu'il est évident qu'un éternuement ne presage rien. II. De ce que les inconveniens de cette superstition ne sont pas si frequens, que ceux qui naissent des autres. III. De ce qu'ils ont cru que la terreur des jugemens de Dieu, excitée dans l'ame des pecheurs à la vuë d'une Comete, pouvoit les faire repentir. IV. De ce qu'ils y ont été trompez tout les premiers ; leurs grandes lumieres s'étendant plutôt du côté des veritez de la Religion, que du côté des veritez naturelles. Quoi qu'il en soit, comme il y a assez d'autres motifs d'une certitude indubitable, qui doivent porter les hommes à craindre les jugemens de Dieu, & à s'amender, rien n'empêche que nous n'examinions, si la crainte des Comètes est bien fondée, quand même il en devroit arriver que les hommes seroient delivrez d'une terreur chimerique à la verité, mais pourtant utile. Autrement il faudroit
aprou-

à prouver la conduite de ceux qui font des fraudes pieuses, qui enseignent mille fables, qui suposent des miracles à plaisir, quand ils croient que cela peut aider à la piété: ce qui est néanmoins une conduite très-éloignée de l'esprit de l'Eglise. *N'érigeons (1) point nos fantaisies*, dit le grand St. Augustin, *en objets de Religion; car la moindre vérité est meilleure, que tout ce que l'on pourroit inventer à plaisir.* Il me semble même que ce seroit aller directement contre l'intention du St. Esprit déclarée dans ces paroles de (2) Jeremie, *à signis coeli nolite metuere, quæ timent Gentes*, que d'épouvanter les peuples par les presages des Cometes.

(1) Non fit nobis religio in phantasmatis nostris, melius est enim quælecunque verum, quàm quicquid pro arbitrio fingi potest. *August. De ver. relig. c. 55.*

§. XCI.

Qu'on a tort de blâmer ceux qui ne croient pas legerement, qu'un effet soit miraculeux.

Souffrez que je remarque par occasion l'injustice de ceux qui blâment la Philosophie, en ce qu'elle cherche des causes naturelles, où le peuple veut à toute force qu'il n'y en ait point. Cela ne peut venir que d'un principe extrêmement faux, savoir, *que tout ce que l'on donne à la nature est autant de pris sur les droits de Dieu;* car en bonne Philosophie la nature n'est autre chose que Dieu lui-même agissant, ou selon certaines loix qu'il a établies très-librement, ou par l'application des creatures qu'il a faites, & qu'il conserve. De sorte que les ouvrages de la nature ne sont pas moins l'effet de la puissance de Dieu que les miracles, & suposent une aussi grande puissance que les miracles; car il est tout aussi difficile de former un homme par la voie de la generation, que de resusciter un mort. Toute la difference qu'il y a entre les miracles, & les ouvrages de la nature, c'est

(2) Cap. 10. v. 2.

que les miracles sont plus propres à nous faire connoître que Dieu est l'auteur libre de tout ce que font les corps , & à nous desabufer de l'erreur où nous pourrions être là-dessus ; ensuite de quoi l'on juge assez naturellement , que ce qui se fait par miracle , vient d'une bonté , ou d'une justice particuliere. Mais il ne s'enfuit pas pour cela , qu'on doive trouver mauvais que les Philosophes s'en tiennent à la nature autant qu'ils peuvent. Car comme (1) Plutarque l'a fort bien remarqué au sujet de Pericles & d'Anaxagoras , la connoissance de la nature nous delivre d'une superstition pleine de terreur panique , pour nous remplir d'une devotion veritable , & accompagnée de l'esperance du bien. Si les (2) Paiens eux-mêmes ont remarqué , qu'il importe extrêmement sur le chapitre de la Religion , & plus qu'en toute autre chose , de ne se point conduire par le principe d'une aveugle credulité ; mais de se bien assurer du fait , parce qu'en negligéant une ceremonie bien fondée , on tombe dans l'impieté , & qu'en s'attachant à des cultes indus , on s'engage dans des superstitions pueriles : si , dis-je , les Paiens eux-mêmes ont pu voir cette verité , ne devons-nous pas être bien aisés que les Philosophes Chrétiens nous delivrent de tous les préjugez , qui seroient capables de souiller la beauté mâle & solide de nôtre devotion ? Dans le fond , il y a tant de peril que les cultes qui s'appuient sur des faussetez , ne s'abatardissent , qu'on ne doit jamais faire quartier à l'erreur de quelque espece qu'elle soit. J'avouë qu'il est bien moins scandaleux de combattre les erreurs , avant qu'une longue possession les ait enracinées dans les esprits de tout un peuple , que lors que leur antiquité semble les avoir consacrées. Mais comme il n'y a point de prescription contre la

veri-

(1) In vita Pericl.

(2) Cum omnibus in rebus temeritas in assentiendo, errorque turpis est, tum in eo loco maxime, in quo judicandum est, quantum auspiciis rebusque divinis, religionique tribuamus. Est enim periculum, ne aut neglectis iis impiâ fraude, aut susceptis, anili superstitione obligemur. Cicero lib. 1. de Divinatione.

verité, il ne seroit pas juste de la laisser perpetuellement ensevelie dans l'oubli, sous pretexte qu'elle n'auroit jamais été connue. Je conviens aussi qu'il faut se conduire avec une grande discretion, & de grands menagemens, lors qu'on attaque de vieilles erreurs de Religion : & c'est pour cela que quelqu'un a dit, en parlant des choses de cet ordre-là, (1) *Qu'il y a plusieurs veritez, que non seulement il n'est pas necessaire que le peuple sache, mais aussi dont il est expedient que le peuple croie le contraire.* Il n'y a guere de Politiques, ni de gens d'Eglise qui ne soient dans ce sentiment. Mais je dis néanmoins, qu'en gardant toute la circonspection que la prudence Chrétienne exige de nous, il doit être permis de travailler à l'éclaircissement de la verité en toutes choses.

§. XCII.

De quelle maniere la grace guerit la nature.

Encore une remarque, Monsieur, sur ce que j'ai dit que les Chrétiens sont aussi portez que les autres hommes aux superstitions des prejugés. Cela ne devoit pas être. La connoissance que la foi nous donne de la nature de Dieu, & la solide doctrine de ceux qui nous instruisent des veritez Chrétiennes, nous devoient guerir de ce foible-là. Mais hélas ! l'homme est toujours homme. La Providence divine n'ayant pas trouvé à-propos d'établir sa grace sur les ruines de notre nature, se contente de nous donner une grace qui soutient nôtre infirmité. Mais comme le fond de nôtre nature, sujette à une infinité d'illusions, de prejugés, de passions, & de vices, subsiste toujours; il est moralement impossible, que les Chrétiens avec

(1) Dicit de religionibus loquens, multa esse vera, quæ non modò vulgo scire non sit utile, sed etiam, ramerfi falsa sint, aliter existimare populum expediat. Varro apud D. August. de civit. Dei l. 4. cap. 31.

toutes les lumieres & toutes les graces que Dieu repand sur eux , ne tombent dans les mêmes desordres où tombent les autres hommes.

§. XCIII.

Combien les Chretiens sont infatuez des presages.

C'est une chose pitoiable, que de voir la liste des superstitions que Mr. Thiers a recueillies, & qui subsistent parmi les Chretiens, nonobstant les censures, les menaces, & les defenses mille fois reiterées par les Conciles & par les Synodes. Non seulement il y a des superstitions de la derniere bassesse dans ce catalogue-là, mais aussi des profanations sacrileges, (quoi que couvertes d'un voile specieux) & des pratiques de devotion abominables. J'ai déjà dit ailleurs à quel point la manie de savoir sa destinée par un Astrologue, a possédé tout l'Occident. On en est revenu enfin ; mais la curiosité est toujours si forte, qu'on recourt à des voies encore plus criminelles. Pour ce qui est des presages qu'on fonde sur mille cas fortuits, on peut dire que le peuple Chretien en est infatué d'une maniere incorrigible.

(1) *Su-
biit cupido
Principem
percurrere
Martium
Campum,
& sanguine
Condeat
no tinctam
planiciem,
quam ine-
quitanti
ensis bil-
theo elap-
sus exci-
dit, omine
non fausto,
apud vana
mirantes.*

Il n'y a que deux jours, qu'en parcourant l'Histoire Latine de Prioleau, je remarquai qu'en l'an 1652. on prit pour mauvais augure, de voir que pendant que Monsieur le Prince consideroit le champ de bataille, où l'un de ses ancêtres finit ses jours auprès de Jarnac, son épée lui tomba du baudrier (1). Il n'y avoit rien là qui ne fût purement casuel ; & je suis sûr que ce grand Prince, qui a l'esprit aussi heroïque que le courage, en cela plus Heros qu'Alexandre qui étoit superstitieux, ne fit au-

cun

cun cas de ce prétendu présage. Néanmoins cela fut relevé, & se repandit. La chute d'un tableau, d'une colonne, ou d'une horloge, fait faire cent reflexions à toute une ville. On n'en parle jamais sans faire des conjectures, qui vont à la ruine de ceux qui avoient fait dresser la colonne, ou qui avoient fait graver leurs armes sur l'horloge. A Rome, où l'on est spéculatif sur ces choses-là plus que par tout ailleurs, jusques à chercher dans le nom d'un Cardinal, s'il sera élevé au Pontificat; il en coûte infailliblement la vie dans l'esprit du peuple, au Pape, à quelque Cardinal, à quelque Roi: quelquefois même il n'y va pas de moins que d'un changement de domination.

Nôtre gazette se chargeoit très-volontiers de cette sorte de contes, dans ses commencemens. Celle du 23. de Janvier 1632. raporte dans l'article de Vienne que la naissance d'un monstre composé de deux enfans, la chute d'une tour que l'Empereur avoit fait bâtir après la défaite du Roi de Boheme à la bataille de Prague, & la mort subite d'un Conseiller d'Etat, faisoient dire bien des choses aux interpretes des prodiges. Le monstre signifioit quelque ligue fort étrange. La chute de la tour ne pouvoit signifier, quoi que la gazette n'ait pas cru qu'il s'en falût ouvrir entierement, que la perte de tous les avantages que la Maison d'Autriche avoit remportez par la défaite du Roi de Boheme, en faveur duquel se feroit la ligue étrange. Il peut y avoir des vuës de politique dans le debit de ces nouvelles, comme je l'ai remarqué en rapportant le caractère d'une femme nouvelle selon l'idée de Juvenal; & ç'a été sans doute la pensée de Mr. Naudé, qui dans le Dialogue de Mascurat, applique à l'Auteur de la gazette, tout ce que Juvenal a touché dans ce passage. Mais quoi qu'il en soit,

on peut voir par là , que le genie des peuples d'aujourd'hui est tout semblable à celui des anciens , qui se repaissoient de fables & de vaines conjectures. Je suis bien aise pour l'amour de la France , que nôtre gazette abandonne depuis assez long tems cette espece de nouvelles aux Gazetiers des autres nations , qui nous ont débité cent choses absurdes sur la presente Comete. Je conois bien des gens qui en sont fort aise aussi , & qui aiment mieux apprendre de nôtre Gazetier , tantôt ce que les Jesuites de Londres lui écrivent pour justifier leurs saintes & zélées entreprises dans ce Royaume-là ; tantôt les conversions que l'on fait dans le Poitou à la tête de cinq ou six Compagnies de Cavalerie , sous l'autorité toute-puissante d'un Intendant vigoureux ; je conois , dis-je , bien des gens , qui aiment mieux apprendre du bureau d'adresse des nouvelles de cette nature , que mille fades relations de prodiges.

Je m'en vais vous dire une chose , qui vous convaincra plus que tout le reste , que l'entêtement des presages s'est enraciné d'une façon étrange dans l'esprit des peuples Chrétiens. Chacun fait la revolution que les affaires de l'Eglise souffrirent dans le dernier siecle , & la guerre sans misericorde que les Protestans declarerent à tout ce qu'ils apelloient *les superstitions de la Papauté*. Les Calvinistes se signalerent sur tous les autres dans cette guerre , & ne pardonnerent à rien qui leur semblât superstitieux. Mais avec tout cela , les Protestans ne toucherent point à la superstition des presages ; ils en sont aussi infatuez que nous , & leurs Auteurs en sont tout pleins. Un Allemand nommé Peucer , (1) habile homme , gendre de Melanchthon , fort passionné contre l'Eglise Romaine , & Medecin qui plus est , rapporte je ne sai combien de prodiges , qu'il pre-

(1) Voyez son traité de *præcipuis divinationibus* ; & sur tout de *teratos copia*.

pretend avoir signifié plusieurs grands événemens. Wolfius, Lutherien fort entêté, fait mention presque à chaque page, de quelque vision, ou de quelque météore, ou de quelque monstre de mauvais augure; & c'est beaucoup dire, puis qu'il a compilé deux gros volumes *in folio* de leçons memorables. Si vous lisez jamais un livre intitulé, *Fatidica sacra*, composé par un Hollandois qui s'appelle *Neubufus*, je ne doute pas que vous ne tombiez d'accord, qu'il est difficile d'aller plus loin en matière de bons & de mauvais augures. Ne nous étonnons plus, si les Chrétiens nouvellement convertis du Paganisme, ont conservé un grand nombre de superstitions.

§. XCIV.

Combien les Historiens se jettent dans le merveilleux; ceux de Charles-Quint par exemple.

La passion de donner du merveilleux aux événemens, qui a si fort possédé les Auteurs profanes, possède aussi nos Auteurs Chrétiens, & leur fait faire souvent des observations si pueriles, que rien plus. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus frivole, que la remarque de Sandoval, qui écrit dans la vie de l'Empereur Charles-Quint que la Reine Marguerite, femme de Philippe III. nâquit le propre jour de Noël entre neuf & dix heures du matin, pendant que la cloche d'une Eglise sonnoit l'élevation du St. Sacrement à la Messe; ce qui, ajoute-t-il, fut un signe de sa grande dévotion: qu'on vit quelques jours après les funérailles de cet Empereur, un grand oiseau venu du côté de l'Orient sur la Chapelle du Monastere de St. Juste: qu'un Cordelier de Guatuemala aux Indes Occidentales vit l'accusation intentée par

(1) Jean
Ant. de
Vera, &
Figueroa,
Comte de
la Roca,
en la vie
de Char-
les-Quint.

les Diabes contre le même Empereur, & puis son absolution fondée sur ses bonnes intentions, après quoi Dieu conduisit Charles par la main à la place qui lui étoit destinée dans le Paradis. Qu'il eût été aisé de pouvoir dire, qu'une Comete, ou qu'une éclipse avoit annoncé aux hommes la mort de cet Empereur! car s'étant rencontré qu'il y eut de tout cela quelque tems avant la mort de l'Imperatrice, il n'a pas manqué de nous garantir, que ce furent des prediCTIONS de cette mort! Il faut qu'il ait oublié, qu'il parut effectivement une Comete l'an auquel Charles-Quint mourut, & une Comete encore fort singuliere, puis qu'ayant panché du côté du Septentrion, elle s'arrêta enfin (1) sur le Monastere de St. Juste, & disparut à la mort de Charles; de telle sorte qu'à même tems que l'Empereur finissoit sa vie, la Comete disparoissoit aussi, & qu'aussi-tôt qu'il fut mort, on ne la vit plus du tout. Quelle perte pour Sandoval, de ne s'être pas souvenu de ces belles choses!

§. XCV.

Que quand on dit que les Cometes presagent la mort des Rois, on ne distingue pas comme il faudroit faire, ceux dont la mort est prejudiciable de ceux dont la mort ne fait aucun mal.

Peut-être penserez-vous, qu'à cause que Charles-Quint étoit déjà mort au monde, quelque tems avant qu'il cessât de vivre, Sandoval ne se fût pas imaginé qu'une Comete, ou qu'une éclipse eussent annoncé son trepas. Mais ne vous y trompez point, Monsieur, ce n'est pas à cela que l'on regarde. On vous dit d'un côté que les Cometes presagent de grands malheurs.

heurs , & de l'autre on met au rang de ces malheurs le décès des Rois & des Reines ; sans examiner si ces Têtes illustres meurent dans un tems où leur mort ne tire point à conséquence , & n'apporte aucun changement dans les affaires , ce qui se rencontre assez souvent. Par exemple , la mort de Charles-Quint ne fut comptée pour rien , ni par ses amis , ni par ses ennemis , parce que sa retraite avoit réduit toutes ces grandes passions qui avoient remué toute l'Europe , à ne plus inquieter personne , si ce n'est peut-être les Moines de St. Juste , lesquels il empêchoit de dormir , à ce qu'on dit. Nous trouvons dans l'Histoire plusieurs exemples de Têtes couronnées , dont la mort n'a point été prejudiciable à leur Etat , parce que c'étoient des Princes qui laissoient des successeurs aussi dignes de commander , ou mêmes plus dignes de commander , & plus aimez de leurs sujets qu'eux. Pour ne rien dire de tant d'autres qui ne sauroient jamais mourir assez tôt , parce que leur vie est le fléau , non seulement de leurs voisins , mais aussi de leurs sujets. Nous pouvons mettre en ce rang Jean Basilides , Grand Duc de Moscovie , mort l'an 1584. deux ans après l'aparition d'une Comete. Pour Soliman Empereur des Turcs , on m'avouera que sa mort a été le bien general de la Chrétienté , & même de toute l'Europe. Si bien que c'est très-mal raisonner , que de conclure en general , que les Cometes en veulent aux Souverains , de ce qu'elles font le presage des jugemens de Dieu ; puis qu'il est certain que la longue vie de quelques Princes a été l'instrument de la justice divine la plus severe , & qu'ainsi on auroit eu plus de raison de dire , que les Cometes leur presageoient une longue vie , que de dire qu'elles presageoient leur mort. C'est à-peu-près en ce sens-là que

(1) Si libet ulcisci
deletæ funera gen-
tis, Hunc Cimbri
fervate fenem.
Non ille favore Nu-
minis, ingenti su-
perum proteſtus
ab ira.
*Lucan. l. 2.
de bell.
civil.*

Lucain (1) a parlé de la conservation de Marius, & c'est ainsi que l'entendoit l'Auteur d'une (2) Epigramme Latine sur une Comete qui avoit étrangement allarmé Catherine de Medicis, parce que les Astrologues avoient publié, que c'étoit le presage de la mort d'une Reine, & le signe d'un grand malheur.

*Spargeret aulaces cum tristis in aethere crines,
Venturique daret signa Cometa mali;
Ecce sua Regina timens malè conscia vita,
Credidit invisum poscere fata caput.*

*Quid, Regina, times? Namque hac mala scilicet
qua minatur
Longa timenda tua est, non tibi vita brevis.*

(2) Voiez
le Journal
du re. ne
de Henri
III. ad
ann. 1577.

Je vous ai déjà parlé plus d'une fois de la Comete qui parut, lors qu'Alexandre le Grand monta sur le trône de Macedoine. S'il fût mort peu de tems après, comme il pouvoit arriver fort aisément, qu'est-ce que l'on n'eût point dit? On n'eût pas manqué de mettre celle parmi les principaux malheurs presagez par la Comete. L'événement a pourtant fait voir, que la mort de ce jeune Prince anticipée de dix ou douze ans, eût été le plus infigne bonheur du monde, & que le plus grand service qu'on eût pu rendre au genre humain, eût été de faire périr dès l'enfance cet étourdi:

(3) Mr.
Des-
Preaux
Saryre 8.

(3) *Heureux, si de son tems pour cent bon-
nes raisons,
La Macedoine eût eu de Petites maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens enfermée de bonne heure.*

Etrange prevention des hommes! s'il y a des Rois, dont ils croient que la vie soit particulièrement menacée par ces affreuses Cometes,

à qui l'on attribue la charge d'annoncer les plus funestes calamitez, ce sont ceux qui ont acquis une grande reputation & une puissance formidable. Et tout au contraire, ce sont ceux-là qu'il est probable que la justice divine veut conserver le plus cherement, lors qu'elle a dessein de nous punir. Vous le croirez mieux, si je vous dis que c'étoit la pensée d'un illustre Conquerant; car un temoignage comme le sien en vaut mille pour cette sorte de choses. Considerez donc bien ce qui suit; c'est un Officier François, fort habile homme, qui le debite.

F'ai (1) autrefois ouï prouver un paradoxe au Roi de Suede, qui revenoit assez à ce que je dis. Quelqu'un loüoit ses grands progrès en Allemagne, & soutenoit en sa presence, que sa valeur, ses grands desseins, & ses hauts faits d'armes étoient les ouvrages les plus accomplis de la Providence, qui furent jamais; que sans lui la Maison d'Autriche s'acheminoit à la Monarchie universelle, & à la destruction de la Religion des Protestans; qu'il paroïssoit bien par les miracles de sa vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le salut des hommes, & que cette grandeur demesurée de son courage étoit un présent de la toute-puissance, & un effet visible de sa bonté infinie. Dites plutôt, repartit le Roi, que c'est une marque de sa colere. Si la guerre que je fais est un remede, il est plus insupportable que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais de la mediocrité pour passer aux choses extrêmes, sans châtier quelqu'un. C'est un coup de son amour envers les peuples, quand il ne donne aux Rois que des ames ordinaires. Celui qui n'a point d'elevation excessive, ne conçoit que des desseins de sa portée. La gloire & l'ambition le laissent en repos. S'il s'applique à ses affaires, ses Etats en deviennent plus heureux; & s'il se decharge de ses soins

(1) Mr. de Caille-
re, Fortu-
ne des
gens de
qualité,
2. part.
chap. 10.

sur quelqu'un de ses sujets , à qui il fait part de son autorité , le pis qu'il en peut arriver , est qu'il fait sa fortune aux dépens de son peuple , qu'il impose quelques subsides pour en tirer de l'argent , & pour avancer ses amis , & qu'il fait gronder ses égaux , qui ont peine à souffrir son pouvoir. Mais ces maux sont bien légers , & ne peuvent être en aucune considération , si on les compare à ceux que produisent les humeurs d'un grand Roi. Cette passion extrême qu'il a pour la gloire , lui faisant perdre tout repos , l'oblige nécessairement à l'ôter à ses sujets. Il ne peut souffrir d'égaux dans le monde. Il tient pour ennemis ceux qui ne veulent point être ses vassaux. C'est un torrent qui désolé les lieux par où il passe ; & portant ses armes aussi loin que ses espérances , il remplit le monde de terreur , de misère , & de confusion.

Voilà comment ceux qui suivent la préoccupation générale touchant les présages des Comètes , tombent dans l'illusion en tout & par tout.

§. XCVI.

Suite des exagérations Espagnoles à la louange de Charles-Quint.

Les imaginations hyperboliques des Espagnols à la louange de Charles-Quint , sont si outrées , qu'au lieu de relever le mérite de ce grand Prince , on peut dire qu'elles font tort à sa gloire ; non seulement parce que les Lecteurs , qui remarquent dans un Historien une affectation dominante de tourner toutes choses du côté de l'admiration , soupçonnent qu'il leur conte des histoires faites à plaisir ; mais aussi parce que bien des gens aiment si peu qu'un Historien s'amuse à faire le panegyriste ,
que

que cette partialité les irrite extrêmement contre lui, & par contre-coup contre son Heros; après quoi ils ne sont plus capables de croire que ce Heros ait eu du mérite.

Je vous renvoie au dernier (1) Ouvrage du P. Maimbourg, pour voir les excès de flaterie où sont tombez les Historiens de Charles-Quint au sujet de la celebre victoire qu'il remporta sur le Duc de Saxe l'an 1547. Non contents d'avoir dit, qu'un aigle volâ doucement durant quelque tems sur l'Infanterie Espagnole, pendant qu'elle passoit l'Eibe sur un pont de bateaux, & qu'un grand loup, qui étoit sorti d'une forêt prochaine, fut tué par les soldats qui étoient déjà passiez; ils ont assuré fort serieusement, que le soleil s'arrêta tout court, pour donner aux Imperiaux le loisir de remporter une pleine victoire: ce qui est un renouvellement de l'un des plus grands miracles que Dieu ait faits pour établir son peuple dans le país de Canaan. Ce ne sont point de ces contes que l'on debite en feuille volante sur les premiers avis d'un courier: ce sont des Historiens d'importance qui l'ont dit dans des Ouvrages fort étudiez; c'est un Sandoval, Historiographe de Philippe III. & Evêque de Pampelone, qui dit de plus, que le jour de la bataille le soleil fut vu de couleur de sang en France, en Allemagne, & en Piemont; c'est un Don Louïs d'Avila, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur, & grand Commandeur d'Alcantara, qui avoit un emploi considerable dans l'armée de Charles-Quint, & qui étoit present au combat. Il parle de ce prodige comme témoin oculaire; en cela plus heureux que le Duc d'Albe, Lieutenant General de l'Empereur, & l'un de ceux qui eurent le plus de part à la gloire de cette journée. Nôtre Roi Henri II. qui avoit oui parler du miracle, voulut savoir de lui ce qui

(1) C'est l'Histoire du Luthéranisme.

en

en étoit. Il en eut pour toute réponse, *Qu'il étoit si occupé ce jour-là à ce qui se passoit sur la terre, qu'il ne prit pas garde à ce qui se faisoit au ciel.*

§. XCVII.

Avertissement aux Historiens François.

(1) Hist.
du Lu-
ther. l. 4.

Je n'ai rien à dire pour refuter ces visions, après ce que le (1) P. Maimbourg en a dit avec son esprit & son éloquence ordinaires. Mais je voudrois bien que les railleries de ce Jésuite servissent de leçon à nos François, & qu'elles leur fissent bien prendre garde à ne point donner dans les enfures Espagnoles, quand ils parlent de la gloire de nôtre Roi, qui de l'aveu de toute l'Europe est un des plus grands Princes du monde. Car comme je l'ai déjà dit au sujet de Charles-Quint, il n'y a rien qui fasse plus de prejudice à la véritable reputation d'un grand Monarque, que les efforts continuels que font les Historiens, pour le mettre en tout & par tout au dessus de tout ce qui a jamais été dit des autres Heros. On peut leur dire ce qui fut reproché à certains Heretiques qui attribuoient un corps à Dieu, mais un corps le plus grand qu'ils se pouvoient imaginer: *Fecistis molem, fecistis minorem; en le faisant une grosse masse, vous l'avez rendu plus petit.* Quand je vois cette affectation, il me semble que je vois ces anciens Sophistes de la Grece, qui gaignoient leur vie à faire des declamations & des panegyriques, non pas sur les memoires qu'on leur fournissoit, mais sur les idées qu'ils se formoient eux-mêmes de tout ce qui peut paroître le plus admirable.

Pourvu qu'il n'y ait que les harangues de Messieurs de l'Academie Française, qui soient
tôt

toûjours dans le sublime , toûjours dans les exclamations , toûjours dans les figures les plus outrées , le mal ne sera pas grand. On ne s'avise pas d'aller chercher le mérite d'un Roi , ni dans une harangue , ni dans une épître dedicatoire , ni dans un panegyrique. On fait assez , avant que de lire cette sorte d'Ouvrages , qu'un Roi y est toûjours le plus grand Monarque de l'Univers , sans en excepter ni Alexandre , ni Cesar : ainsi on souffre sans murmure , qu'il n'y ait là que de magnifiques idées. Mais si nos Historiens éblouis de la gloire qu'ils auront à decrire , s'amusent à faire les declamateurs , je vous assure , Monsieur , que les Espagnols se moqueront de nous à leur tour , & que toute l'Europe nous tournera en ridicules , comme elle s'est moquée des Espagnols qui ont porté les éloges de leur Charles-Quint & de leur Philippe II. à des excès inconcevables. Apparemment ceux qui travaillent d'office à l'Histoire de Sa Majesté , oublieront qu'il ne s'agit plus de représenter de grandes passions , & de grands sentimens sur le theatre imaginez à plaisir , ni de chercher les idées satiriques du ridicule ; mais qu'il s'agit de rapporter fidelement des choses de fait. Ils ont d'ailleurs un caractère d'esprit à ne pas croire facilement que le soleil interrompe sa course pour faire durer une bataille , comme les Espagnols l'ont publié ; ni que les murailles d'une ville s'abbatent tout à coup par la vertu d'une petite phiole , comme firent les murailles d'Angoulême sous le regne de Clovis , à ce que disent (1) quelques-uns. Je ne fai même , si en debitant de tels miracles , ils ne craindroient pas de faire trop mal leur cour , & qu'on ne leur dit , que la valeur des François n'a que faire de tout cela ; que leur ardeur & leur promptitude n'a pas besoin que le soleil s'arrête pour leur donner le

(1) Voyez le Thesor Chronol. de Pierre de St. Ro-muald à l'an 508.

tems d'achever ; que cela est bon pour les Espagnols & pour les Allemans , qui sont lents & pesans de leur nature. Ainsi on peut s'assurer sur ces deux (1) Messieurs.

(1) Racine & Boileau.

(2) Mr. Pellisson.

(3) La Politique du Clergé de France.

J'avois bonne esperance d'un troisieme (2) Historien de Sa Majesté, avant que d'avoir lu dans un petit (3) livre fort nouveau , & qui merite qu'on le refute solidement , la lettre qu'il a écrite à un Prelat. Vous entendez bien que je parle du celebre Historien de l'Academie Françoise , & vous n'ignorez pas que la delicatessé de son esprit & de son style , & l'exactitude avec laquelle il a composé l'Histoire de ce Corps illustre , dont il est un des principaux ornemens , font avoir de grandes esperances du dessein qu'il a de nous donner l'Histoire du Roi. J'étois de ceux qui en attendent le plus de merveilles. Mais je vous avoué que cette lettre m'a fait rabatre beaucoup de mon esperance , en m'apprenant que cet Auteur se fait une grande affaire de regler les petites gratifications que l'on fait aux Huguenots qui se convertissent. Il entre dans mille petits soins , qui ne me semblent pas convenir à un homme qui travaille à une Histoire aussi considerable que celle de LOUIS LE GRAND. Croiez-vous , Monsieur , qu'un Historien qui s'embarasse de l'acquit de quelques lettres de change , qu'on tire sur lui pour de nouveaux Catholiques ; qui examine les listes bien certifiées de ces Convertis ; qui cherche mille expediens , pour faire que le peu de fonds qu'il a en main , & qu'il compare avec l'huile & la farine de la veuve , suffisè pour toutes les conversions qui se presentent ; mais qui pour en venir à bout , est obligé d'exhorter Messieurs les Evêques par des memoires qu'il leur envoie , à user d'une grande œconomie , & à se proposer pour modele l'exemple de Mr. de Grenoble , qui a converti

verti

verti sept ou huit cens personnes, sans depen-
ser que deux mille francs en tout : croiez-
vous , dis-je , Monsieur , qu'un Historien qui
oultre tout ce que je viens de dire , s'apute
diligemment le tems qu'il y a qu'un homme
s'est converti , & recommande très-expres-
sément qu'on ne lui envoie point des lettres
de change pour des personnes converties de-
puis six ou sept mois ; & qu'encore qu'on
puisse donner cent francs à un Converti , *on*
n'aille pas toujours jusques-là , étant necessaire
d'y apporter le plus d'œconomie qu'il se pourra. En-
core un coup , Monsieur , croiez-vous qu'un
Historien qui se donne tant de cette sorte de
peine , soit fort propre à nous donner une bon-
ne Histoire de Sa Majesté ? Si vous le croiez ,
permettez - moi de vous dire , que nous ne
sommés pas toujours vous & moi dans les mê-
mes sentimens.

J'ai grand peur que cet Ouvrage ne soit rem-
pli de plusieurs impressions de bigoterie , &
qu'on ne nous dise que toutes les victoires du
Roi sont la recompense des arrêts qu'il avoit
donnez , ou qu'il devoit donner pour reduire
les Huguenots. Ce seroit dommage qu'un bel
esprit comme celui-ci échouât si pitoiablement ,
& s'il y a moien de l'empêcher , empêchons-
le. Vous êtes ami de plusieurs personnes pour
qui il a beaucoup de deference , & sur tout de
Mr..... & de Mr.... Avertissez-le par leur
moien , qu'il court grand risque de gâter tout
son Ouvrage par le grand commerce qu'il a
avec les convertisseurs ; qu'on se fait un esprit
tout particulier , & un goût tout-à-fait nouveau
par l'administration de ces petites affaires dont
on lui a donné l'intendance , & qu'il est à crain-
dre , qu'étant tout rempli des affaires du Cler-
gé , il ne donne ses principaux soins à parler
des actions pieuses de son Heros. Que non
feu-

seulement tous les Heretiques , mais aussi plusieurs Catholiques l'attendent là ; & que s'il s'amuse à faire trop en detail l'Histoire de l'extirpation du Calvinisme , il se ruïnera de reputation , parce qu'il fera voir qu'il n'aura pas su faire le discernement des beaux endroits de la vie d'un grand Monarque.

Mais à quoi est-ce que je songe , de donner une semblable commission à un homme de vôtre Robe ? Je vous en demande très-humblement pardon , & je suis bien fâché de vous en avoir tant dit. Non, Monsieur, ce n'est point vous que je prie de faire savoir à l'Historien du Roi , qu'il n'est pas bon de particulariser toutes choses. Je conois une personne qui se chargera de cette commission sans repugnance ; car je lui ai oui dire , que s'il faisoit l'Histoire de nôtre tems, il se contenteroit de faire une description pompeuse du mal que les Heresies aportent à l'Eglise & à l'Etat , & du grand bien qui resulte de la reduction de toutes les Sectes à la veritable Eglise. Qu'il diroit en peu de mots après cela , que Sa Majesté penetrée de ces grandes veritez , avoit procuré à son Roïaume cet insigne bonheur, d'une maniere qui est tout ensemble digne d'un Roi très-Chrétien , & d'un Heros. Mais qu'il se garderoit bien de faire la discussion de toutes les manieres qui ont été suggerées à Sa Majesté , parce qu'il est évident que ce seroit faire tort à la gloire de ce grand Prince. Il est bien necessaire, disoit-il, qu'un Monarque né pour les plus grandes choses , & qui devoit être déjà sur les bords de l'Hellepont , où l'un de ses Historiens l'attend de pied ferme depuis plus de six ans , s'amuse à interdire quelques Sages-femmes , & à procurer toute la pratique des accouchemens à quelques autres , & à faire la revue de toutes les listes des Convertis , (1) & de la dépense que l'on

(1) Lettr.
de Mr.
Pelisson.

L'on a faite pour chaque conversion , & à consulter s'il est à-propos *pour des coups considérables de fournir aux Convertis des secours plus grands* que cent francs. Voilà l'homme dont je me servirai pour faire en sorte que l'on ne particularise point dans l'Histoire de Louis XIV. l'affaire des conversions. Il a beaucoup de credit auprès de l'Historien , & peut-être qu'il lui fera entendre raison , principalement pour l'Arrêt qui declare les enfans de sept ans capables de discerner que l'Eglise Romaine est plus conforme à la revelation de Dieu , que la prétendue Reformée. C'est un article dont on ne parlera point du tout , si l'on est bien conseillé.

Pour ce qui regarde l'œconomie que Monfr. Pelisson recommande tant aux Convertisseurs , je croi qu'il n'en diroit rien , encore que personne ne l'avertît des railleries qu'on en peut faire. Il n'eût jamais écrit cela , s'il eût prévu qu'on le feroit imprimer ; car il n'y a rien de plus choquant pour le Roi , que de dire , I. Que la principale ressource pour remedier à la petitesse des fonds destinez à paier les Convertis , est cette providence miraculeuse de Dieu qui a fait croître l'huile & la farine de la veuve , & multiplié les cinq pains. II. *Que Messieurs les Prelats , ou autres qui entreront charitablement dans les soins des conversions , ne peuvent mieux faire leur cour au Roi , devant les yeux duquel toutes ces listes de Convertis repassent , qu'en imitant ce qui a été fait au Diocese de Grenoble , où presque jamais on n'est allé jusqu'à la somme de cent francs , & presque toujours on est demeuré extremement au dessous.* Toute l'Europe est informée des richesses immenses du Roi , & des depenses magnifiques qu'il fait en toutes choses , & cependant pour une affaire qui regardé la Religion , on nous vient

vient dire que les fonds en sont très-petits, mais que la première & la principale consolation viendra par quelque miracle de celui qui fait croître l'huile & la farine de la veuve ; & l'on ajoute , qu'on ne sauroit mieux faire sa cour au Roi , qu'en menageant excessivement les fonds qu'il destine aux Convertis.

A l'égard des prodiges , j'espère que si l'on donne de bons avis à cet Historien , il n'en chargera point son Ouvrage. Mais il n'en est pas de même de tant d'autres Seculiers & Reguliers , qui se mêlent d'écrire l'Histoire de notre tems. Ils nous vont accabler de miracles & de presages. Tant pis, Monsieur , car c'est une erreur la plus insoutenable du monde , que celle qui admet des presages. Plus j'y pense , plus j'en demeure convaincu ; & peu s'en faut que je ne m'emporte jusqu'à la colere contre les conteurs de prodiges. Cependant tout en est plein : nos Historiens ne le sont gueres moins que les autres. Voiez-moi Mr. de Perfixe , qui a eu l'honneur d'être precepteur du Roi , & qui est mort Archevêque de Paris. Il rapporte dans son Histoire d'Henri IV. je ne sais combien de prodiges qui précéderent l'assassinat de ce Prince ; & ce qu'il y a de remarquable , c'est que ces prodiges sont tout-à-fait semblables à ceux que les Paiens eussent debitez dans une pareille conjoncture. Pures illusions !

§. XCVIII.

Refutation des Historiens de France qui ont avancé qu'il y eut des presages de la mort du Roi Henri IV.

La mort funeste de ce bon Roi fut cause que l'on ramassa , & que l'on grossit mille choses qui arrivent selon le cours de la nature , & qu'on

qu'on laisse tomber, lors qu'elles ne sont suivies d'aucun événement memorable : & de là vint que le tems qui preceda cette mort, fut distingué dans l'opinion des hommes par certains phenomenes prodigieux. Peut-être même y en eut-il beaucoup plus qu'à l'ordinaire cette année-là, comme il arrive souvent, par la pure vertu des loix generales de la nature, qu'on voit en certaines années cent choses coup sur coup, que personne ne se souvenoit d'avoir vuës. Si l'on se fût contenté de caracteriser par là l'année 1610. je n'y trouverois rien à dire. Mais on a prétendu que ces phenomenes s'étoient fait voir expressement pour annoncer les miseres de la France, & la mort tragique de son Roi. C'est une erreur qui me paroît insoutenable ; parce que pour cela, il eût fallu que ces phenomenes eussent été excitez extraordinairement, ou par Dieu, ou par les Demons. De dire que Dieu les excita extraordinairement, c'est lui attribuer une conduite indigne de sa sagesse ; parce que ces pretendus presages ne portent aucun caractere de ce que l'on suppose que Dieu veut signifier aux hommes. D'attribuer cela aux Demons, c'est se moquer ; car ils n'ont garde d'épouvanter un Roiaume très-Chrétien par des prodiges, comme ils font les pais idolâtres. Car qu'y gagneroient-ils ? Ils feroient faire des restitutions, ils feroient aller à confesse, & c'est ce qu'ils ne cherchent pas. Outre que ne conoissant point l'avenir, ils ne savent pas en quel tems doivent arriver les grandes revolutions ; & ainsi ils ne sont pas en état d'en produire des presages. Est-ce que Dieu nous envoie des presages, afin de nous convaincre que l'avenir est en sa disposition ? C'est la pensée d'un Historien très-judicieux, qui après avoir raporté beaucoup de prodiges arrivez avant la mort de

(1) Me-
zerai,
Abregé
Chronol.
ad ann.
1610.

Henri IV. ajoute cette reflexion, (1) *qu'il semble que tous les avis que le ciel lui donnoit, n'étoient pas tant pour le sauver du peril, que pour faire conoitre aux hommes, qu'il y a une souveraine Puissance qui dispose de l'avenir, puis qu'elle le conoit.* Mais cette pensée n'est pas moins combatuë que les autres, par les raisons que j'ai alleguées. Car qui doutoit en France, lors que Henri le Grand fut tué, qu'il y eût une souveraine Puissance dans le monde qui dispose de l'avenir? Ne font-ce pas là les premiers éléments de toutes les Religions du monde? Tous ceux qui font des prieres, ou des vœux, qui offrent des sacrifices, qui consultent les Oracles, les Devins, & les Astrologues, qui ajoutent foi aux presages & aux sottises des diseurs de bonne aventure, ne temoignent-ils pas ouvertement qu'ils sont convaincus qu'il y a quelque Puissance dans le monde à qui l'avenir est assujetti? Où en serions-nous, s'il falloit que l'on fit encore des miracles dans le Roiaume très-Chrétien pour nous guérir d'une incredulité que les Paiens n'ont point eüe? Quand est-ce que nous serions fideles, si pour être seulement assûrez que Dieu conoit l'avenir, nous avions besoin que Dieu entassât miracles sur miracles, & prodiges sur prodiges? Disons donc que l'intention de la Providence n'est point celle que Monsr. de Mezerai lui attribué, puisque ce seroit l'intention du monde où il y auroit le plus d'inutilité. Et comme il reconoit outre cela, que ce qu'on appelle des prodiges ne sert point à nous faire éviter le peril, il faut qu'il reconoisse que l'intention de la Providence n'est pas, qu'il nous serve de presage. Je dirai encore quelque chose ailleurs pour fortifier ce raisonnement, & sur tout dès que j'aurai achevé les remarques, que j'ai destinées à vous montrer l'entêtement des Chrétiens pour les prodiges.

§. XCIX.

Nouvelles preuves de l'inclination des Chrétiens à croire les prodiges & les presages.

Je trouve dans un Traité d'Agobard Evêque de Lion ; composé l'an 833. un passage qui m'est si favorable , que je ne saurois m'empêcher de le rapporter. Ce savant Prelat composâ ce livre , pour desâbuscr une infinité de gens de la fausse imagination qu'ils avoient conçûe , qu'en ce tems-là il y avoit des Enchanteurs , dont le pouvoir s'étendoit jusqu'à exciter la grêle , la foudre & la tempête , toutes les fois qu'ils trouvoient bon de ruiner les biens de la terre , & qui faisoient trafic de cet art avec les habitans d'un certain pais apellé *Magonie* , qui venoient tous les ans sur des navires par le milieu de l'air , pour charger tous les grains qui avoient été gâtez par la tempête , desquels ils paioient le prix aux Enchanteurs. On doutoit si peu de cela , qu'il falut un jour que cet Evêque se donnât beaucoup de fatigue pour délivrer trois hommes & une femme des mains de la populace qui les vouloit lapider , comme étant tombez de ces navires. Voici le passage de question qui est à la fin de ce Traité-là : Une (1) si grande folie s'est emparée deja du pauvre monde , que les Chrétiens se persuadent des absurditez , que personne ne pouvoit auparavant persuader aux Gentils.

Je n'examine point s'il est vrai au pié de la lettre , qu'on étoit plus credule en ce tems-là , que du tems du Paganisme. Il me suffit de savoir qu'on l'étoit beaucoup : & de là vint que peu après on s'avisâ d'écrire l'Histoire d'un air romanefque , & d'ajôuter mille fables aux faits des vaillans hommes , comme étoit Roland ,

(1) Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum , ut nunc sic absurdè res credantur à Christianis , quales nunquam antea ad credendum poterat quisquam suadere Paganis.

(1) Pit-
seus in
Galfredo
Monime-
rensi.

(2) Hoc
erat anti-
quorum
plurimum
vitium,
vel potius
quædam
sine judi-
cio simpli-
citas, ut in
clarorum
virorum
gestis scri-
bendis, se-
minus
existima-
rent ele-
gantes, nisi
ad orna-
tum, ut
putabant,
sermonis
poëticas
fictiones,
vel aliquid
earum si-
mile ad-
miserent,
& conse-
quenter
vera falsis
commit-
terent.

(3) Hist.
des Croi-
sades.
liv. 5.

neveu de l'Empereur Charlemagne, ce qui acheva de gâter le goût aux Lecteurs; si bien qu'on n'osoit plus leur rien présenter qui ne fût de ce style-là: témoin l'Ouvrage de devotion, que Jaques de Voragine Archevêque de Genes, composa sur la fin du 13. siecle, & contre lequel Melchior Canus, sçavant Evêque Espagnol, paroît si indigné dans l'onzième livre de ses Lieux communs. Un autre (1) Docteur en Theologie fera ma caution, s'il vous plaît, Monsieur, pour ce que j'ai dit du goût qui regnoit dans certains siecles. Voici comme il en parle; C'étoit (2) le défaut, ou plutôt la simplicité grossiere de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point éloquens, si pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages les fictions poëtiques, ou quelque chose de semblable, & par consequent le mensonge avec la verité. Cela étant, je suis fort tenté de croire que les Historiens des Croisades nous en baillent souvent à garder; & c'est aparemment l'opinion du (3) P. Maimbourg, car voici comme il parle après le recit de la bataille d'Iconium, gagnée par Frederic Barberouffe l'an 1190. Ce qu'il y eut de plus merveilleux en cette victoire, est que le Vainqueur ne fit presque aucune perte: ce que plusieurs attribuerent à la protection particuliere de St. George & de St. Victor, qu'on reclamoit ordinairement dans l'armée, & que quelques-uns assuroient avoir vu combattre devant les escadrons, soit qu'il y eût eu en effet quelque chose d'extraordinaire, comme il est quelquefois arrivé, selon le temoignage même de l'Ecriture; soit que pour avoir souvent ouï dire, qu'on avoit vu des escadrons celestes, durant la premiere Croisade, à la bataille d'Antioche, l'imagination de quelques-uns preoccupée

de ce recit, & imprimée de ces idées, se formât de pareilles aparitions. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un Cavalier de reputation, & nullement visionnaire, apellé Louis de Helfenstein, assura la même chose à l'Empereur, & lui protesta devant toute l'armée, sur son serment, & sur sa foi de Pelerin voué du St. Sepulcre, & de Croisé, qu'il avoit vu plus d'une fois Saint George à la tête des escadrons, tourner les ennemis en fuite : ce qui fut après confirmé par les Turcs même, qui disoient avoir vu à la tête de l'armée Chretienne, certaines troupes toutes vêtues de blanc, que l'on ne trouvoit plus parmi les nôtres. J'avouë qu'on n'est point du tout obligé de croire à ces sortes de visions, qui sont sujettes la plupart du tems à de grandes illusions ; mais je sai bien aussi qu'un Historien ne doit pas, de son autorité, rejeter celles qui sont soutenues d'un temoignage aussi remarquable que celui-ci : & que si on lui laisse la liberté de ne les pas croire, il n'a nul droit en les suprimant d'oter à ses Lecteurs celle qu'ils ont, après les avoir lues, d'en juger ce qu'il leur plaira. La reflexion d'un aussi celebre Historien, nullement suspect d'avoir voulu favoriser l'incrudulité des Huguenots, est une forte preuve de ce que j'ai dit.

Voici quelque chose de plus fraiche datte. Vous savez que la ceremonie du mariage du Roi d'Espagne avec Mademoiselle, se fit à Fontainebleau le 31. du mois d'Août 1679. & que peu de tems après cette Princesse vint à Paris, où elle eut à essuier un nombre innombrable de harangues. Mais peut-être ne savez-vous pas, qu'aux Peres de l'Oratoire on assura Sa Majesté, que la gloire d'être le nœud d'une union éternelle entre les deux plus grandes Monarchies du monde, & celui de la paix generale, étoit reservée à sa sacrée personne, & que le Ciel l'avoit depuis long-tems promise à la Ter-

re. L'Empereur Charles - Quint (c'est la preuve de la promesse du ciel) en fit la prophétie par ces lys mystérieux, qu'il planta de ses mains augustes dans le jardin de sa solitude sur la fin du mois d'Août de l'an 1558. Car au moment de la mort de ce grand Monarque, laquelle arriva peu de tems après dans l'automne de cette même année, cet oignon de lys jetta tout-d'un-coup une tige de deux coudées avec une merveilleuse fleur, aussi épanouie & aussi odoriférante que ces sortes de fleurs ont accoutumé de l'être en Espagne en leur saison ordinaire. Presage certain, Madame, qu'un lys miraculeux seroit transplanté en Espagne sur la fin du mois d'Août, au tems où la gloire de cet Empire sembleroit souffrir quelque sorte d'éclipse, pour y porter dans l'automne avec la paix les joies du printems, &c.

Ce qu'il y a d'étonnant là-dedans, n'est pas qu'à la tête d'une des plus savantes Communautés de l'Univers, on se soit servi de fausses pensées pour une Reine, qui malgré sa grande jeunesse, avoit trop de discernement & trop de pénétration, pour ne pas reconnoître que c'étoient de vains fantômes. Il ne faut pas être si sévère à ceux qui parlent en public. Laissons-leur le privilège dont ils jouissent de tout tems, de proposer les choses sous des idées brillantes & pompeuses, quoi que fausses en bien des occasions. (1) Mais ce qui m'étonne, c'est qu'une bonne partie de ce nombre prodigieux de gens qui ont lu cette harangue dans le Mercure Galant, s'est recréée sur cet endroit-là, & a cru tout de bon que ce lys avoit été un type du mariage du Roi d'Espagne à présent régnant. Tant il est vrai que nous sommes accoutumés à trouver du mystère & du presage par tout. Le Comte de la Roca, petit-fils de Don Louis d'Avila, & Historien de l'Empereur Charles-Quint aussi-bien que

(1) Rhetorici concessum est sententiis uti falsis, audacibus, subdolis, captiosis, si modò verisimiles sunt, & possunt admoventos hominum animos qualicumque astu irrepere.
A. Gellius
noct. Attic.
l. 1. i. 6.

que lui, raporte d'une autre maniere l'Histoire de ce *lis miraculeux*, & l'applique à un presage tout different: ce qui montre que ces sortes d'observations sont quelquefois aussi fausses dans le fait que dans le droit.

§. C.

Nouvelle remarque, pour faire voir que l'antiquité & la generalité d'une opinion, n'est pas une marque de verité.

Prenez la peine de voir presentement, s'il faut compter pour beaucoup la conformité qui se trouve entre les Anciens & les Modernes, à juger que les Cometes sont des presages sinistres. Je le dis encore un coup; c'est une illusion toute pure, que de pretendre qu'un sentiment qui passe de siecle en siecle, & de generation en generation, ne peut être entierement faux. Pour peu qu'on examine les causes qui établissent certaines opinions dans le monde, & celles qui les perpetuent de pere en fils, on verra qu'il n'y a rien de moins raisonnable que cette pretension. On m'avoüera sans doute, qu'il est facile de persuader au peuple certaines opinions fausses, qui s'accordent avec les prejuges de l'enfance, ou avec les passions du cœur, comme sont toutes les pretendües regles des presages. Je n'en demande pas davantage, car cela suffit pour rendre ces opinions éternelles; parce qu'à la reserve de quelques esprits Philosophes, personne ne s'avise d'examiner, si ce que l'on entend dire par tout, est veritable. Chacun suppose qu'on l'a examiné autrefois, & que les Anciens ont assez pris les devans contre l'erreur; & là-dessus c'est à l'enseigner à son tour à la posterité, comme une chose infaillible. Souvenez-vous de ce que j'ai dit ailleurs

de la paresse de l'homme , & de la peine qu'il faut prendre pour examiner les choses à fond , & vous verrez qu'au lieu de dire avec Minucius Felix , Tout (1) est incertain parmi les hommes , mais plus tout est incertain , plus y a-t-il lieu de s'étonner que quelques-uns par le dégoût d'une recherche exacte de la vérité , aiment mieux embrasser témérairement la première opinion qui se présente , que d'approfondir les choses long-tems & soigneusement ; il faut dire , plus tout est incertain , moins y a-t-il lieu de s'étonner que quelques-uns , &c. (2) L'Auteur de l'Art de penser , remarque fort judicieusement , que la plupart des hommes se déterminent à croire un sentiment plutôt qu'un autre , par certaines marques extérieures & étrangères , qu'ils jugent plus convenables à la vérité qu'à la fausseté , & qu'ils discernent facilement ; au lieu que les raisons solides & essentielles , qui font conoître la vérité , sont difficiles à découvrir. De sorte que comme les hommes se portent aisément à ce qui leur est plus facile , ils se rangent presque toujours du côté où ils voient ces marques extérieures. Or comme vous savez , Monsieur , l'antiquité & la généralité d'une opinion passent volontiers dans nôtre esprit pour une de ces marques extérieures.

Je voi tous les jours des gens qui évitent de se marier dans le mois de Mai , parce qu'ils ont oui dire , qu'on a cru de tems immemorial que cela portoit malheur : & je ne doute point que cette superstition , qui nous est venue de l'ancienne Rome , & qui étoit fondée sur ce que l'on y célébroit dans le mois de Mai la fête des Esprits malins , *Lemuralia* , ne subsiste parmi les Chrétiens jusques à la fin des siècles. Car il ne faut pour la conserver dans une famille , sinon qu'on se souvienne qu'un grand-pere , ou qu'un oncle , ont eu ce scrupule-là. C'est
une

(1) Omnia in rebus humanis du biam , incerta , suspensa : magisque omnia verisimilia , quam veriora ; quò magis mirum est , nonnullos rædiorum investiganda penitus veritatis cuilibet opinioni temerè potius succumbere , quam in explorando pertinaci diligentia perseverare.

Il y a des exemplaires qui portent , quò minus mirum.

(2) Part. 3. chap. 19. n. 6.

une raison invincible , & qui fait d'autant plus d'impression sur l'esprit , qu'on voit des gens d'entendement dans la même preoccupation. En effet , il y en a qui sans être superstitieux , reculent , ou avancent leurs nocces , pour éviter le mois de Mai ; parce qu'il leur importe qu'on ne croie pas qu'ils se sont livrez eux-mêmes à la mauvaise fortune. Il ne faut rien négliger en ce monde. Un Marchand peut devenir effectivement malheureux , par la ridicule opinion que l'on a , qu'il est menacé de malheur ; personne ne voulant lui faire credit , ni se lier de commerce avec lui. Qui voudroit rechercher toutes les causes qui fomentent les erreurs populaires , ce ne seroit jamais fait.

§. CI.

Preuve convainquante de l'erreur où l'on est touchant les presages.

Il n'est pas jusques à l'Histoire Sainte dont on n'abuse. Car ceux qui nous débitent , comme en étant fort persuadez , que la maniere dont Tamerlan donna sa benediction à ses deux fils , abaissant la tête de l'aîné , & relevant le menton de l'autre , fut un presage de l'élevation de celui-ci , au prejudice de celui-là ; se fondent aparemment sur le chapitre 48. de la Genese , où il est dit que le Patriarche Jacob benissant les deux fils de Joseph , mit sa main droite sur la tête du plus jeune , parce qu'il prevoioit par un esprit prophetique , qu'il deviendroit plus puissant que son aîné. Cependant il y a une très-grande difference à remarquer entre ces deux benedictions. Le Tartare n'étant point éclairé de la conoissance de l'avenir , ne pouvoit pas diversifier le mouvement de ses mains pour établir un presage : & Dieu

ne voulant pas relever les choses futures aux Infideles, ne conduisoit pas les mains de Tamerlan d'une certaine façon, afin qu'elles formassent un presage de ce qui arriveroit à ses enfans. Au contraire Jacob, qui étoit rempli d'une revelation celeste, par laquelle il connoissoit la destinée de ses descendans, dirigeoit ses actions & ses paroles selon cette connoissance, & ainsi elles étoient des presages.

Il faudroit considerer, que la connoissance de l'avenir ne pouvant venir que de Dieu, il n'y a point de presage des choses contingentes, qui ne soit immédiatement établi de Dieu. De sorte que si la rencontre d'une belette presage quelque chose, il faut que ce soit par une loi éternelle de Dieu, qui a enchaîné ensemble un tel mouvement de la belette avec une autre chose. Or comme il seroit absurde de dire, que Dieu a fait une infinité de ces sortes de combinaisons, afin d'apprendre l'avenir à tous les hommes du monde, l'avenir, dis-je, dont il nous apprend qu'il se réserve à lui seul la connoissance, pour confondre les (1) faux Dieux, & dont il n'a fait part qu'à quelques Prophetes par une faveur singuliere: comme il seroit indigne de la bonté & de la sagesse de Dieu, supposé qu'il voulût nous avertir d'une destinée que nous ne pourrions éviter, de se servir d'une maniere de signes aussi vagues & aussi obscurs, que le sont tous ceux que l'on nous debite pour des presages de l'avenir; il faut dire que ce sont tous ouvrages de l'esprit humain, & non pas des institutions de la Providence, comme l'a fort bien remarqué (2) Petrone à l'égard des songes.

Voilà, ce me semble, deux puissantes raisons contre les presages. Premièrement ils sont innombrables, si nous ajoûtons foi à tout ce qu'on nous raconte sur ce sujet. Il ne se pas-

(1) Annunciate quæ ventura sunt in futurum, & sciemus quia Dii estis vos. *Isais c. 41.*

(2) Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris, Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt, Sed sibi quisque facit.

passoit point d'année à Rome sans des prodiges, & si nous prenions la peine d'unir (1) bout à bout les remarques qui se trouvent dans les Historiens touchant les présages, qu'ils disent que Dieu a donné de ce qui devoit arriver sur la terre, nous ferions une enchaîure qui embrasseroit tous les tems sans aucune interruption. Si nous consultons les gens crédules sur cette matiere, nous trouverons qu'il ne leur est jamais rien arrivé de remarquable, sans y avoir été préparé par quelque présage. Or dès là on peut conclure que ce ne sont que de vaines imaginations, parce que d'un côté cela montre que les hommes demeurent inébranlablement attachés à croire qu'il y a une Puissance à qui l'avenir est connu, & par conséquent que leur incredulité ne porte point Dieu à faire des miracles pour la guerir, & que d'autre côté cela fait voir, que si Dieu établissoit effectivement des présages, il avertiroit les hommes extraordinairement & continuellement tout ensemble de ce qui leur doit arriver, ce qui implique contradiction. Ce seroit alors que l'on auroit quelque raison de juger avec (2) Maxime de Tyr, que la Divinité se tiendroit sur les grands chemins, pour dire la bonne aventure à tout venant.

La seconde raison est, que ces présages dont on nous parle, non seulement n'apprenent pas d'une maniere intelligible les choses qui doivent arriver, mais aussi ne servent pas à les empêcher d'arriver. Je le prouve, parce qu'on ne fait jamais qu'une chose a été le présage d'une autre, que quand cette autre est arrivée; car quelque infâmez que nous soions des présages, nous ne croions jamais en avoir eu d'une chose qui n'a point été. Un homme qui perd son argent au jeu, n'est pas assez bête, pour s'imaginer qu'il a eu des présages du gain qu'il fe-

(1) Voyez l'Abbé Lancelot de Perouffe dans son *Hoggi di disingano* 49. & 50. prem. part.

(2) Δεινῶς τινα πολυπράγμονα ἦν τὸν Θεὸν καὶ περιέργων καὶ εὐήθων, καὶ μηδὲν τῶν ἐν τοῖς κύκλοις ἀγερῶντων διαφέροντα οἱ δὲ οὖν ἄβολοι τῶ προσυχόντι ἀποβασπιζῆσι.

Equidem ardelionem potius mihi narras quam Deum, mireque curiosum ac vanum: similem mendicis illis qui in triviis stipem colligunt, & duobus obolis ob-

vio cuique
ventura
prædicunt.
Max. Ty-
rius Orat.
3. p. m-
29.

(1) Voyez
ci-dessus
pag. 194.

roit: & quand même il auroit eu avant sa perte certains présages de bon augure, il cesseroit de les reputer pour tels, dès qu'il s'apercevrait de la perte de son argent. Les Païens qui se croioient menacez par des présages, & qui tâchoient d'en éviter les effets, n'avoient que des notions très-confuses & très-generales, avant que les choses fussent arrivées; & quand il n'arrivoit rien de fâcheux, ils croioient facilement que ce que l'on avoit pris pour un présage, ne l'étoit pas effectivement. C'est pourquoi l'on peut assurer, qu'il n'y a que l'évenement qui nous assure qu'une chose a été le présage d'une autre, & par conséquent que les présages ne servent de rien pour nous faire éviter le mal. Outre que si les présages nous mettoient en état d'éviter nôtre destinée, la raison (1) de Mr. de Mezerai seroit nulle; puis que nous aurions sujet de croire, qu'il est en nôtre puissance de changer l'avenir: d'où il s'ensuivroit, que nous ne donnerions pas à Dieu la suprême disposition de l'avenir; qui est pourtant le seul fruit que cet Historien pretend que l'on retire de la conoissance des présages. La seule chose à quoi nous puissions destiner cette conoissance, c'est de dire que Dieu a établi une infinité de signes pour nous présager l'avenir, afin de nous combler d'amertume dès avant que les choses soient arrivées; de sorte que dans cette supposition il est vrai de dire, que Dieu fait continuellement des miracles, pour affliger indifferemment tous les hommes, bons & mauvais, avant même que les maux qu'il leur prepare leur arrivent. Or comme cela est tout-à-fait contraire à l'idée que nous avons de Dieu, qui nous le représente si grand & si bon, que rien ne lui peut convenir qui sente la malignité & la bassesse, il faut nécessairement conclure, qu'il n'est point l'auteur de ces présages qu'on nous prône tant;

& qu'ainſi les plaintes que les Païens ont quelquefois faites contre la Divinité à cette occaſion, ſont les plus injuſtes du monde. Ils euſſent voulu que Dieu ne les eût pas expoſez à être doublement malheureux, 1. Par les preſages du mal à venir; 2. Par le mal même, comme on le peut lire dans cet endroit de la (1) Pharfale.

Monarque tout-puiſſant qui conduis les humains,
Pourquoi nous laiffes-tu lire dans tes deſſeins,
Prevoir nôtre infortune, aller à ſa rencontre,
Et ſentir ta vengeance avant qu'elle ſe montre?

Cache un peu ton courroux, & permets ſeulement
Qu'il tonne & qu'il foudroie en un même moment.
Affourvis ta rigueur, mais ſuſpens tes menaces,
Et laiffe nous ſentir ſans hâter nos diſgrâces,
Sans aller vainement chercher dans l'avenir,
Et dequoi te vanger, & dequoi nous punir.

(1) Cur hanc tibi rector Olympi Sollicitis viſum mortali-bus adde-re curam, Noſcant venturas ut dira per omnia clades?

fit cæca futuri Mens hominum fati: liceat ſperare timentî.
Lucan.
Pharſ. l. 2.

Pauvres aveugles qu'ils étoient ! ils attribuoient à Dieu ce qui ne venoit que de leurs faux jugemens. Ils étoient eux-mêmes les auteurs de leurs preſages, non ſeulement parce qu'ils s'imaginoient ſans raiſon qu'il y en avoit, mais auſſi parce qu'enſuite de leur preoccupation, ils ſe portoient bien ſouvent aux choſes qu'ils croioient avoir été preſagées, & ſe confirmoient puiſſamment après cela dans leur erreur, par le ſuccès qu'ils voioient que leurs

pretendus présages avoient eu. C'est une des causes qui ont fomenté dans le monde la plupart des divinations. Un Astrologue predisoit à un homme qu'il mourroit dans peu de tems, & cet homme étoit assez simple pour le croire, & pour tomber dans une melancolie qui le tuoit. Cette mort persuadoit tellement à tout un peuple la certitude de l'Astrologie, qu'on ne croioit plus pouvoir éviter ses predictions: de sorte que si l'on disoit à une fille, que son horoscope la marioit à un tel, dès lors elle s'y resolvoit comme à une chose predestinée; ce qui faisoit reüssir le mariage, & fortifioit l'illusion de plus en plus.

Je pourrois pousser cette matiere plus loin: mais comme j'en veux aux Cometes principalement, il me suffira pour le coup; Monsieur, que vous compreniez, que non seulement il est très-possible que l'opinion generale de leurs présages soit fausse, vu la maniere dont elle s'est établie & perpetuée dans les esprits; mais qu'il faut de toute necessité qu'elle soit fausse, vu l'oposition qui se trouve entre ce sentiment & la nature de Dieu.

Après cette longue digression, me voici prêt à vous donner tous les éclaircissémens que vous pouvez souhaiter de moi.

A... le 23. de Juin 1681.

§. CII.

Premiere objection contre la raison tirée de la Theologie. *Dieu a formé des Cometes, afin que les Paiens conussent sa providence & ne tombassent pas dans l'Atheisme.*

JE ne voi qu'une objection considerable contre ce que j'ai établi par ma septieme raison. On me peut dire, que l'intention de Dieu n'a pas

pas été de fortifier l'Idolatrie , mais seulement de faire conoître au monde , qu'il y a une Providence qui dispense les biens & les maux , qui aime les hommes , qui ne veut pas les perdre sans leur donner le tems de se repentir , qui merite à cause de cela leur amour & leur reconnaissance. Voilà , me dira-t-on , la fin que Dieu s'est toujours proposée en faisant voir des Cometes. Cette fin est très-digne de la bonté & de la sagesse de Dieu. Les Cometes ont été une occasion d'idolatrie, il est vrai : mais c'est la faute des Idolatres , qui n'ont pas su conoître ce que Dieu demandoit d'eux. Et après tout , les Cometes & les autres prodiges ont été d'un grand usage , aiant empêché que les hommes ne tombassent dans l'Atheïsme , qui eût été la ruine de la société humaine. Qu'en effet (1) Horace nous apprend , que le tonnerre qu'il avoit ouï diverses fois en tems serain, le degagea de la Secte d'Epicure qui nioit la Providence divine.

(1) Ode
34. lib. 3.

§. CIII.

Premiere Reponse. *Que Dieu ne fait point de miracles, pour chasser un crime, par l'établissement d'un autre crime; l'Atheïsme, par l'établissement de l'Idolatrie.*

JE repons, que tout cela ne balance point les inconveniens qui naissent de l'opinion que je refute. Car I. il ne semble pas être de la sainteté & de la sagesse de Dieu, de faire des miracles, afin de guerir un mal par un autre mal. Il est bien dit, que Dieu tire la lumiere des tenebres , & que son infinie Providence trouve jusques dans la corruption du pecheur , dequoi se faire admirer. Mais il seroit absurde de dire, que Dieu produit ces tenebres & cette malice

lice du pecheur , afin d'en tirer ensuite la lumiere & la manifestation de sa grace. Ce seroit une impieté de dire , que Dieu fait du mal , afin qu'il en arrive du bien ; qu'il rend tous les hommes Idolâtres , afin d'empêcher qu'ils ne deviennent Athées. Mais si c'est une impieté de dire cela , comment peut-on soutenir que Dieu a fait des miracles , qui dans l'état où étoient les choses , ne pouvoient qu'enraciner l'idolatrie dans le cœur de l'homme : comment , dis-je , peut-on attribuer à Dieu ces miracles , sous prétexte qu'il empêchoit par là l'établissement de l'Atheïsme ? N'est-ce pas avouër , que Dieu a contribué à la propagation de l'idolatrie par ses miracles , afin d'étoufer l'Atheïsme ; c'est-à-dire , qu'il a contribué à un très-grand mal , non pas pour procurer un très-grand bien , (car l'extirpation de l'Atheïsme précisément ne peut ni sauver personne , ni glorifier Dieu comme il le demande) mais seulement pour éviter un plus grand mal ? C'est en vérité un objet bien digne de la grandeur de Dieu , & une fin bien proportionnée à sa sagesse , que de bouleverser la nature , afin de fermer la porte à un mal par la conservation & par l'amplification d'un autre qui ne vaut guere mieux , & contre lequel Dieu a toujours témoigné une aversion infinie. A-t-on jamais vu que J. CHRIST ou les Saints aient fait des miracles pour chasser une maladie par une autre , la paralysie par l'hydropisie ? Quelle sorte de miracles seroit-ce que ceux-là ? Ainsi , Monsieur , gardez-vous bien de penser , que Dieu ait produit des miracles , afin d'empêcher l'Atheïsme par la fomentation de l'idolatrie , & souvenez-vous , qu'après la haine que Dieu a témoignée contre l'idolatrie , il ne semble pas qu'il ait pu rien faire en sa faveur que la tolerer. S'il eût voulu bannir l'Atheïsme par des voies extraordinaires , eût-il choisi

choisi celles qui alloient manifestement à établir ce qu'il a si fort en horreur, ce qui provoque sa jalousie, comme parle l'Écriture ?

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que cette idée de Dieu jaloux, sous laquelle Dieu s'est manifesté, nous induit à croire, qu'il eût mieux aimé n'être point connu des hommes, que de voir donner à d'autres les honneurs qui ne sont dus qu'à lui ; & par conséquent, que s'il eût voulu s'opposer par ses miracles à la liberté de l'homme, & le détourner de son train, il l'eût plutôt empêché de tomber dans l'idolâtrie, que dans l'Athéisme ? Il ne m'appartient pas de rien décider là-dessus. Seulement dirai-je, que la jalousie d'un mari va beaucoup plutôt à souhaiter que sa femme n'aime personne, qu'à souhaiter qu'elle partage son cœur entre son mari & un autre. A quoi j'ajoute, qu'il ne semble pas que Dieu ait pu choisir pour l'objet de ses miracles, ni l'extirpation de l'Athéisme par la conservation de l'idolâtrie, ni l'extirpation de l'idolâtrie par l'introduction de l'Athéisme, 1. Parce que l'Athéisme & l'idolâtrie sont deux choses dont la meilleure ne vaut rien, & qui ne peuvent servir ni l'une ni l'autre qu'à deshonnorer Dieu. 2. Parce qu'il est certain d'ailleurs, que Dieu n'agit surnaturellement, que pour manifester sa gloire d'une façon plus sensible, & plus propre à confondre l'erreur de ceux qui ne le connoissent pas comme il faut.

Qu'on ne me dise donc plus, que Dieu a fait des miracles, afin d'empêcher l'Athéisme; à moins qu'on n'ajoute, qu'il a fait cesser l'Athéisme, pour être véritablement connu & adoré. Car si l'on n'ajoute pas cela, je serai fondé à dire, que Dieu a fait cesser l'Athéisme par des miracles, afin que Jupiter & Minerve, Venus & Mercure, & une infinité d'autres prétendus Divinitez, reçussent par toute la terre les hon-

(1) Isai.
chap. 42.
v. 8.

honneurs qui ne sont dus qu'à lui , ce qui est directement contraire à la revelation , Dieu lui-même s'en étant déclaré , & aiant juré par (1) lui-même , *qu'il ne donneroit point sa gloire à un autre , ni sa louange aux statues de bois & de pierre.* Qu'on ne me dise pas , que Dieu étoit honoré indirectement à tout le moins , par ceux qui adoroient Jupiter & Junon , car il n'y a rien de plus faux , ni de plus contraire à la revelation ; puis qu'encore que les Idolâtres aient toujours prétendu honorer quelque Divinité , & qu'ils aient adoré sous l'idée de Divinité tout ce qu'ils adoroient , Dieu a toujours déclaré qu'il ne regardoit point ce culte comme sien ; mais au contraire comme un vol & une usurpation de ce qui lui étoit dû , qui meritoient ses plus terribles châtimens. Ne me dites point , qu'il y a des Peres de l'Eglise , qui soutiennent que les astres ont été placez dans les cieux par les soins d'une providence particuliere , qui a voulu empêcher que les hommes ne tombassent dans l'Athéisme , en exposant à leur vuë des objets qui leur parussent dignes d'adoration ; gardez-vous bien , dis-je , de m'objecter cette pensée , car elle est trop horrible pour ne la pas rejeter , quand même nous la verrions dans plusieurs Ouvrages des Saints Peres. Admirons leur sainteté tant qu'il vous plaira ; mais ne faisons pas difficulté de reconoître qu'ils raisonnent quelquefois fort mal. Votre Sorbonne n'adopte pas tout ce qu'ils ont dit ; & souvent après avoir chommé leur fête , & s'être recommandée à leurs prieres , elle ne fait point scrupule de les refuter de toute sa force.

§. CIV.

Seconde Reponse. *Qu'il n'a jamais été nécessaire d'empêcher que l'Atheïsme ne s'établisse en la place de l'Idolâtrie, & que les Cometes ne sont pas capables de l'empêcher.*

MAis supposons que la sainteté & la sagesse de Dieu lui aient pu permettre de faire des miracles, pour chasser l'Atheïsme par le moien de l'Idolâtrie; il n'en fera pas moins vrai, que Dieu n'en a jamais fait effectivement pour cette fin-là, parce que Dieu ne fait rien d'inutile, & qu'il n'a jamais été nécessaire de prevenir par des miracles l'extinction de toute Religion dans le monde. Il est impossible d'une impossibilité morale & physique, qu'une nation entiere passe de la croiance d'un Dieu, & de l'usage d'une Religion, dans une croiance & un usage contraires. A peine se peut-on persuader, qu'un homme seul, ou par abrutissement, ou par de fausses subtilitez, étouffe dans son ame l'idée d'une premiere cause, de qui tout depend, & à qui tout doit hommage. Comment donc croiroit-on possible, qu'un peuple entier élevé dans la pratique d'une Religion, accoutumé à recourir aux Dieux dans ses besoins, & à les remercier dans ses prosperitez, prévenu de mille sentimens de crainte, composé d'un grand nombre de superstitieux, passe dans l'abnegation totale d'une Divinité? Pour peu qu'on conoisse le genie des peuples, on m'avouera que c'est une chose impossible. A quoi bon donc créer si souvent des Cometes, pour éviter un mal qui ne peut jamais arriver? Quoi de plus inutile, que cette sorte de miracles?

Ils servent, me dira-t-on, à convertir les
peu-

peuples qui ne reconnoissent aucun Dieu. Je re-
 pons que cela est faux. Car s'il est vrai, com-
 me quelques Relations l'assurent, qu'on a trou-
 vé des peuples qui ne faisoient profession d'au-
 cune Religion, il s'ensuit que les Cometes n'ont
 pas la vertu d'introduire la croiance d'une Di-
 vinité dans les pais qui n'en reconnoissent aucu-
 ne. Et d'ailleurs il est évident, que des hom-
 mes qui ne sont pas touchez des effets ordinai-
 res & extraordinaires de la nature, qui peuvent
 s'imaginer que le monde a été fait par hasard,
 que les mouvemens des cieux ne sont dirigez
 par aucun Etre suprême, que tout se fait par
 la rencontre fortuite de certains principes, sont
 très-capables de faire le même jugement de
 tous les astres & de tous les feux qui aparoi-
 tront de nouveau. Si bien qu'il est hors de
 toute vrai-semblance, qu'une Comete, de quel-
 que longueur qu'on la suppose, puisse faire son-
 ger qu'il y a un Dieu, à un peuple, que les ou-
 vrages de la nature si beaux & si reguliers, les
 éclipses, les tremblemens de terre, les ouragans,
 les tonnerres, & les foudres n'ont point con-
 vaincu, qu'il y en a un.

(1) Roma
 trium-
 phantis
 quoties
 Ducis in-
 clyta
 currum
 Plausibus
 excepit,
 toties al-
 taria Di-
 vum
 Addidit,
 & spoliis
 sibimet
 nova nu-
 mina fecit.
*Prudent. in
 Symmach.*

§. CV.

*De la prodigieuse inclination des anciens Paiens à
 multiplier le nombre des Dieux.*

Pour ce qui regarde les nations que l'Histoire
 ancienne nous fait conoître, il y avoit si peu
 de danger qu'elles tombassent dans l'Atheïsme,
 que leur entêtement principal étoit de multi-
 plier leurs Dieux & leurs Religions à l'infini.
 Vous savez la remarque d'un Poète (1) Chre-
 tien écrivant contre Symmaque; que la ville
 de Rome multiplioit ses Dieux à proportion de
 ses victoires; & vous n'ignorez pas sans doute
 la

la raillerie de (1) Juvenal, que le pauvre Atlas étoit accablé sous le fardeau de tant de Dieux qu'il avoit à soutenir. Vous savez qu'il n'y a sorte de creature que les Païens n'aient deïnée; qu'ils ont adoré jusqu'aux herbes de leurs jardins; qu'ils ont sacrifié aux vents & à la tempête; qu'ils ont élevé des Autels à l'impudence, à la calomnie, à la fièvre, à la (2) mort même toute implacable qu'elle est; qu'ils ont mis au rang des Dieux leurs Rois & leurs Empereurs, non seulement après que la mort les avoit délivrés de la nécessité d'être vus sujets aux mêmes infirmités que les autres hommes, mais aussi pendant qu'on les voyoit exposés à toute sorte de foiblesses. Il n'y a point d'exaggeration à tout ceci. Ce sont des faits avoués de tout ce qu'il y a de gens qui connoissent l'antiquité. Ce que j'ai dit concernant les Rois & les Empereurs, se justifie tant par l'usage des (3) Perses qui adoroient leur Monarque d'une adoration proprement dite, & que plusieurs étrangers ont refusé de rendre par scrupule de Religion; que par la pratique des Romains, qui juroient par la Divinité de leurs Empereurs vivans, & leur consacroient des Temples & des Autels à leur (4) vuë, ou à leur sçu; comme il paroît par l'Ambassade extraordinaire, que ceux de Tarragone envoient à l'Empereur Auguste, pour lui apprendre qu'il étoit né un palmier sur l'Autel & dans le Temple qu'ils lui avoient fait bâtir. A la vérité cela ne parut pas fort probable à Auguste, puis qu'il répondit d'un (5) air moqueur, *qu'il voyoit bien qu'on ne faisoit gueres brûler de victimes sur cet Autel.* Mais néanmoins & ce Temple & cet Autel demeurèrent sur pied avec plusieurs autres qui étoient consacrez au même Dieu, dont quelques-uns mêmes étoient desservis par une Communauté de Prêtres, établie uniquement pour

(1) Nec turba Deorum Talis ut est hodie, contentaque Sydera paucis Numinibus, miserum urgebant Atlantanta minori Pondere. Juven. Satyr. 13.

(2) Vossius de Idololatr. l. 3. c. 20.

(3) Brissonius de regno Persar. lib. 1.

(4) Sueton. in Jul. Cæs. cap. 76.

(5) Apud Quintil. l. 6. c. 4.

cette fonction; & quelques autres étoient bâtis dans le petit coin du monde que le vrai Dieu s'étoit réservé: car vous n'ignorez pas qu'Herode a bâti des Temples à Auguste dans la Judée. Generalement parlant, la coûtume de mettre les Empereurs au rang des Dieux, étoit si bien établie parmi les Paiens, qu'encore que Constantin eût abandonné leur fausse Religion pour embrasser l'Evangile, qu'il professa fidelement jusqu'à sa mort, ils ne (1) laisserent pas de le mettre au rang des Dieux après son décès. Ce qui ne me paroît gueres plus étonnant, que la debonnaireté philosophique de l'Empereur Marc Aurele, qui après avoir été deshonoré par les impudicitez effrenées & publiques de sa femme, lui fit rendre les honneurs divins dès qu'elle fut morte, & lui fit bâtir un Temple.

(1) Eutropius
l. 10.

Il n'y a jamais eu de malheur moins à craindre que l'Athéisme; & par conséquent Dieu n'a point produit des miracles pour l'empêcher. D'où il s'ensuit, que si Dieu avoit contribué par la production des Comètes à fortifier le regne de l'Idolatrie, il ne l'eût point fait pour éviter un plus grand mal; & qu'ainsi c'eût été contribuer par des miracles à un très-grand mal purement & simplement, ce qui ne se peut dire sans blasphême.

§. CVI.

III. Reponse. *Que quand même il y auroit eu lieu de craindre que l'Athéisme ne s'établît en la place de l'Idolatrie, il n'eût point falu se servir de miracles pour l'empêcher.*

JE passe plus avant, & je dis en troisième lieu, que quand même il y auroit eu quelque sujet de craindre que l'Athéisme ne s'établît dans le monde, il n'auroit été nullement nécessaire de

de recourir au miracle, pour prévenir ce grand mal. Il suffisoit de laisser agir la nature selon ses forces. On s'en pouvoit fort bien reposer sur les soins des hommes & des Demons.

§. CVII.

Les effets de la nature pouvoient empêcher l'irreligion.

I. En effet, les corps agissant continuellement les uns sur les autres, amenant de tems en tems par une suite nécessaire mille choses surprenantes, des monstres, des meteores d'éclat, des tempêtes furieuses, des inondations, des mortalitez, & des famines horribles. Et comme par tout où l'on croit une Religion, on regarde ces choses-là comme des effets particuliers de la Providence divine, qui demandent un renfort de culte & de devotion; il est impossible, vu comme le monde va, que les hommes laissent effacer de leur ame la crainte & la croiance de leurs Dieux. De sorte que sans se departir des loix generales de la nature, Dieu a pu trouver dans le progrès & dans l'enchaînement des causes secondes, assez de phenomenes extraordinaires pour se faire redouter. Une leger reflexion sur ce qui a été dit de l'attachement des Paiens à regarder les moindres choses comme des prodiges, suffit pour nous convaincre de cela.

§. CVIII.

La politique pouvoit empêcher la même chose.

II. Mais outre que les hommes sont assez portez d'eux-mêmes à pratiquer les actes extérieurs de devotion, toutes les fois qu'ils se croient

croient menacez de la part du Ciel par des prodiges ; il faut considérer que la politique des Magistrats preposez aux affaires civiles , & à celles de la Religion , avoit grand soin de tenir les hommes dans la dependance par le frein de la crainte des Dieux. On a reconu de tout tems , que la Religion étoit un des liens de la société , & que les sujets n'étoient jamais mieux retenus dans l'obeissance , que lors qu'on fa-voit faire intervenir à-propos le ministère des Dieux , & qu'on ne pouvoit jamais encourager les peuples avec plus de succès à la defense de la patrie , qu'en attachant leur cœur à certains temples , avec des ceremonies pompeuses , sous la protection mille fois éprouvée de certaines Divinitez , & qu'en leur faisant croire , que les ennemis qui vouloient profaner ces saints lieux , étoient menacez d'un châtiment terrible par les presages des victimes. Pour faire agir tous ces ressorts , il faloit non seulement qu'il y eût une Religion autorisée par le Magistrat , mais aussi que les sujets fussent prevenus de crainte , de veneration , & de respect pour tous les exercices de cette Religion. C'est pourquoi la politique vouloit que l'on menagât soigneusement tout ce qui seroit propre à fomentier dans les esprits le zèle de la Religion , & à inspirer un profond respect pour ses plus petites ceremonies. Jugez , Monsieur , si après cela il y avoit lieu de craindre que les peuples tombassent dans l'Atheïsme.

§. CIX.

*L'interêt des Prêtres le pouvoit empêcher
aussi.*

III. Le respect des peuples pour les choses de la Religion , s'étendant jusques sur les per-
son-

sonnes qui en avoient la charge, il arrivoit que ces personnes se servoient de plusieurs artifices pour entretenir des sentimens superstitieux dans les esprits ; car ils se faisoient valoir par là, & ils rendoient leur emploi si considerable, que les plus grands Seigneurs y aspiroient. Il y a eu des Têtes (1) couronnées qui se piquoient de la connoissance des augures. Le Roi Dejotarus étoit lui même son Devin, & il semble que ce fut lui-même qui trouva que les auspices l'engageoient à suivre le parti de Pompée, à quoi pourtant il ne trouva point son compte. Plusieurs personnes considerables, ou par leurs charges, ou par leur qualité, se piquoient de la même connoissance. Le Senat de Rome ordonna qu'on enverroit six jeunes garçons des meilleures familles de l'Etat vers chaque peuple de l'Etrurie, pour y apprendre les disciplines augurales. C'est qu'on croioit, qu'en relevant ainsi la dignité de cette profession, par la naissance de ceux qui s'en mêloient, on empêcheroit l'abus où tombent les arts entre les mains des personnes avares & (2) mercenaires. C'est sur un semblable principe, que le celebre Cardinal Pallavicin a prouvé très-doctement & très-pieusement tout ensemble, que l'Eglise Catholique doit être dans le monde sur le pied d'une Puissance temporelle, afin d'attacher à son service, par l'esperance d'un gros revenu, les Barons, & autres personnes de la premiere qualité; ce qui rend la Religion extrêmement considerable : car qui oseroit mépriser les ceremonies de la Messe, sachant que celui qui officie, a le plus beau train & la meilleure table de l'Etat ?

Mais si par cette conduite on évitoit les abus d'un trafic sordide, on tomboit d'ailleurs dans un autre inconvenient. Car des Augures de cette naissance, remplis d'ambition, travail-

(1) Cicero
lib. 1. de
Divinat.

(2) Ne
ars tanta
propter
tenuitatem
hominum
à Religio-
nis autori-
tate abdu-
ceretur ad
quæstum.
Id. ibid.

loient de plus en plus à se faire un empire sur les ames , par l'invention de plusieurs ceremonies , & en imposant un nouveau joug de scrupules sur les esprits , & en faisant publier une infinité de prodiges , dont il falloit qu'ils fussent les Interpretes. Cette fonction d'examiner les prodiges , & de chercher les voies de les expier , les faisoit regarder comme des Mediateurs entre les Dieux & les hommes. On se persuadoit qu'ils avoient la clef du ciel , qu'ils detournoient les malheurs dont l'Etat étoit menacé , en un mot , qu'en eux residoit le salut public. Jugez , Monsieur , si après cela les prodiges étoient rares. Doutez-vous que les moindres effets de la nature , ne fussent debitez comme des marques du couroux du Ciel ? Ne croiez-vous pas qu'on avoit des gens apostez pour venir anoncer dans la capitale , qu'un loup étoit entré en plein jour dans le milieu d'une ville , qu'on avoit vu des chevaux en l'air , & choses semblables ? C'étoit l'interêt des Pontifes , des Prêtres & des Augures , qu'il courût perpetuellement de ces nouvelles , comme il est de l'interêt des Avocats & des Medecins , qu'il y ait des procès & des maladies ; c'est pourquoi on n'avoit garde de donner le tems au peuple de devenir tiede dans sa Religion.

§. CX.

Combien les peuples aimoient à croire que les prodiges n'étoient point naturels.

On l'avoit mis sur un tel pied , qu'il ne pouvoit souffrir , que les Philosophes entreprissent d'expliquer les prodiges par des raisons naturelles. Car (1) Plutarque nous est garand , que du tems de Nicias , c'est-à-dire , dans le quatriéme siecle de la fondation de Rome , on n'osoit

(1) In vita
Nicias.

encore s'ouvrir qu'à ses meilleurs amis, & en prenant bien ses precautions, de la cause des éclipses de lune, qu'Anaxagoras avoit enseignée depuis peu. Il ajoûte, que c'étoit parce que le peuple ne pouvoit souffrir en ces tems-là les Physiciens, s'imaginant qu'ils attribuoient à des causes nécessaires & insensibles, ce qui ne venoit que des Dieux; que c'est pour cela que Protagoras fut banni d'Athenes, & Anaxagoras mis en prison, dont Pericles avec tout son credit & toute son éloquence, put à peine le delivrer; & que ce ne fut qu'après bien du tems, que le peuple s'appriivoisa avec la Philosophie, ensuite des éclaircissemens qu'il tira de la doctrine de Platon, qui soumettoit la nécessité des causes naturelles à la puissance divine. J'approuverois le zèle du peuple, si les Philosophes eussent prétendu exclure l'influence divine de tous les effets dont ils expliquoient les causes; mais ce n'étoit pas là ce qui effarouchoit le vulgaire: le mal étoit, qu'en expliquant les prodiges par une cause physique, on les reduisoit à ne presager plus rien, ce qui ôtoit au peuple une infinité de vaines imaginations dont il se repaissoit, & aux Devins la plus considerable partie de leur emploi. Peu s'en faut que Stace (1) ne se mette fort en colere contre ses Heros, qui avoient vu qu'une fleche rencontrant un arbre, étoit revenue vers celui qui l'avoit tiré, & qui au lieu de reconoitre que ce fût un prodige extraordinairement envoyé des Dieux, pour signifier qu'Adraste retourneroit à la guerre de Thebes, l'expliquoient naturellement.

(1) *Mura
duces er-
rorre se-
runt....
penitus
later exi-
tus ingens
Monstra-
tumque
nefas, Uni
remeabile
bellum
&c.
Stat. l. 6.
Theb.
sub fin.*

§. CXI.

Que le Sacerdoce & l'autorité Souveraine ont été quelquefois unis.

IV. Je considère de plus , qu'il y avoit des Etats, (1) où la dignité Sacerdotale étoit jointe avec la Roiale. Je mets l'Empire Romain de ce nombre-là , puis qu'il est certain , que comme les Empereurs se saisirent de la dignité de Tribun du peuple , pour se rendre personnes sacrées , & inviolables , & pour s'approprier toute la puissance du peuple ; ils unirent aussi à leur Majesté Imperiale la dignité de Souverain Pontife , tant pour dominer sur les choses de la Religion , que pour se rendre de plus en plus inviolables , par la raison que les (2) Pontifes n'étoient ni sujets à aucune punition , ni responsables de leurs actions à personne , soit du peuple , soit du Senat. Il y a grande apparence que c'étoit aussi afin d'empêcher qu'une charge qui avoit tant de privileges , ne tombât entre les mains d'aucune personne qui en pût abuser au prejudice de l'Empereur , comme il pouvoit arriver fort naturellement. Cette union subsista assez long-tems après le batême de Constantin ; mais elle fut supprimée par l'Empereur Gracien , & renouvelée pourtant par quelques-uns de ses successeurs. On a vu depuis une semblable conjonction dans l'Empire des Sarrazins , dont le Caliphe étoit tout ensemble Chef de la Religion & de l'Etat. En d'autres pays c'étoient les Prêtres qui rendoient la justice ; en Egypte , par exemple , & dans la Gaule , où les Druides avoient toute l'intendance du culte des Dieux , & terminoient tous les differens des particuliers. En d'autres c'étoit à un même ordre de gens , savoir à la Noblesse , qu'il appartenoit de

conoi-

(1) Rex Anius,
Rex idem hominum,
Phœbique Sacerdos.
Virgil.
Æn. lib. 3.

(2) Denys d'Halicar-
nasse lib. 2.
cap. 75.

conoître des affaires de la Religion, & des charges de la Republique, d'interpreter les loix sacrées & les profanes; (c'est le reglement que Thésée fit dans Athenes.) En d'autres enfin, comme dans la Republique de Rome, c'étoit le Senat, qui sur le raport des Pontifes, des Augures, des Aruspices, &c. ordonnoit qu'on feroit des processions, des sacrifices, des banquets sacrez, & le reste. Je vous laisse à penser après cela, si l'on donnoit bon ordre que la Religion fût maintenüe dans toute sa force, y aiant concours de deux Puissances, dont chacune en son particulier avoit grand interêt à cela.

§. CXII.

*Du soin que l'on prenoit de châtier ceux qui
meprisoient la Religion.*

Aussi voit-on par l'Histoire, qu'on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit aller au devant du mepris des ceremonies de la Religion, & tenir les peuples en respect sur cet article. On fit mourir Socrate dans Athenes, parce que sa doctrine tendoit à rendre suspecte d'erreur la Religion dominante. Le Senat de Rome aiant donné commission au Preteur Petilius, de lire les Ecrits du Roi (1) Numa, qu'on avoit

(1) Plu-
tarchus
in vita
Numæ.

trouvez dans un coffre de pierre 400. ans après sa mort, & ouï le raport du Preteur, qui fut, que ces livres contenoient des choses fort éloignées de l'état present de la Religion, & capables par consequent de jeter mille scrupules dans l'esprit du peuple: le Senat, dis-je, fit brûler ces livres-là, craignant avec raison que le peuple detrompé de la pensée où il étoit, que la Religion d'alors étoit la même que Numa Pompilius avoit aprisë de la Déesse Egerie,

ne vînt à la mepriser. Cette prevention étoit passée des peres aux enfans, parce que les changemens dans ces choses-là se font par des progrès insensibles, & ne se remarquent gueres durant la vie d'un homme; de sorte que chacun croit en mourant laisser la Religion au même état qu'il l'avoit trouvée en venant au monde. Cependant ces progrès insensibles, au bout de plusieurs siècles portent les choses fort loin.

Le même Senat avoit grand soin de conserver la Religion des auspices, & destituoit de leurs charges les personnes les plus notables, dès qu'il aparoissoit que la prise de possession n'avoit pas été conforme à ce que prescrivoient les ceremonies des Augures. Il châtia même rigoureusement le Consul C. Flaminius, parce qu'il avoit meprisé les auspices; ce qui pourtant ne l'avoit pas empêché de (1) remporter une signalée victoire sur les Gaulois. P. Claudius & L. Junius, qui du tems de la premiere guerre de Carthage avoient meprisé les mêmes auspices, furent encore plus severement punis, car il leur en coûta la vie. Pour empêcher qu'on ne vînt à secouer le joug des loix augurales, on affectoit de repandre parmi la multitude, que les batailles gagnées par les ennemis de la Republique, étoient des punitions du mepris que les Generaux avoient eu pour les presages, ou du peu d'exacritude qu'ils avoient apporté à s'acquiter des ceremonies de la Religion. On disoit, par exemple, que le Consul Q. Flaminius avoit été (2) batu par Annibal auprès du lac de Thrasymene, parce qu'il avoit eu la temerité de livrer bataille, sans avoir égard à ce que son cheval l'avoit fait tomber, lors qu'il commanda de marcher à l'ennemi, ni à ce qu'on lui rapporta, que les drapeaux ne pouvoient être remuez de leur place:
que

(1) L'an
de Rome
531.

(2) L'an
de Rome
536.

que le Consul Varron avoit perdu (1) la funeste bataille de Cannes, à cause qu'il avoit encouru la haine de Junon, pour avoir mis en sentinelle dans le Temple de Jupiter un beau (2) jeune Comedien durant la celebration des jeux Circeses: action qu'il fallut expier par divers sacrifices au bout de quelques années.

(1) L'an de Rome 537.

(2) Valer. Maxim. l. 1. cap. 1.

V. Si vous joignez à toutes ces observations ce que j'ai déjà touché (3) ci-dessus, savoir que les Demons faisoient tout leur possible pour intimider les peuples par mille sortes de presages, voyant bien que cela ne produisoit aucun amendement de vie, mais seulement une infinité d'actions superstitieuses & idolâtres; vous comprendrez, Monsieur, que sans que Dieu s'en mêlât par des voies extraordinaires, le monde étoit plus que suffisamment à couvert du peril de l'Atheïsme.

(3) n. 61. & 68.

§. CXIII.

Que les Demons aiment mieux l'Idolâtrie que l'Atheïsme.

Et sur cela permettez-moi de vous dire une pensée qui me vient. C'est qu'aparemment le Demon trouve mieux son compte dans l'Idolâtrie, que dans l'Atheïsme: d'où il doit arriver, qu'il emploie plutôt ses artifices pour pousser les hommes dans l'Idolâtrie, que pour les jeter dans l'Atheïsme. La raison de cette conduite est, à mon avis, celle-ci; c'est que les Athées ne rendent aucun honneur au Demon, ni directement, ni indirectement, & nient même son existence: au lieu qu'il a tant de part aux adorations qui sont renduës aux faux Dieux, que l'Ecriture Sainte declare en divers endroits, que les sacrifices offerts aux faux Dieux, sont offerts (4) aux Diables. Les Saints Peres en-

(4) I. ad Corinth. c. 10. vers. 20. Deuteron. c. 32. vers. 17. Psal. 105. vers. 37. Tertul. de Idolol. c. 15.

seignent la même chose. Or cet Esprit vain & ennemi de Dieu, doit mieux aimer sans doute que le culte derobé à Dieu, lui revienne ou en tout, ou en partie, comme il lui revient effectivement, lors que les hommes sont Idolâtres, que non pas qu'il ne lui revienne point, comme il arriveroit, si les hommes étoient Athées. Je croi même qu'il aimeroit mieux partager avec le vrai Dieu le culte que tous les hommes doivent à cet Etre souverain & infini, que de voir tous les hommes dans l'Atheisme; car ce partage suffiroit pour damner tous les hommes, & pour ôter à Dieu la gloire qui lui est due, qui est tout ce que le Diable peut souhaiter, & procureroit d'ailleurs au Demon un honneur très-propre à flater sa vanité, & qu'il ne trouveroit pas parmi des Athées. Il n'en vâ pas d'un usurpateur, comme de celui qui a un droit legitime, d'un Galant, par exemple, qui a dessein sur la femme de son voisin, comme du mari de cette femme. Si celui-ci avoit à choisir, ou de voir sa femme tout à la fois amoureuse de lui & d'un autre, ou de la voir indifferente pour tous les hommes, il prendroit le dernier parti, à moins que d'être de ces maris commodes, qui foulant aux pieds les loix sacrées du mariage, se consolent aisément de l'infidelité de leur épouse, par les repesailles dont ils usent sur les autres maris. Mais pour le Galant, il ne se met point en peine si sa Maîtresse conserve de l'amitié pour son mari, pourveu qu'il soit admis aux mêmes prerogatives que le mari: à moins que de donner dans la delicatessè chimerique d'un Heros de Roman, laquelle n'a peut-être jamais subsisté qu'en idée. Ne trouvez pas étrange cette comparaison, Monsieur, puis que l'Écriture ne parle de l'Idolatrie que comme d'un adultere commis contre la gloire d'un Dieu jaloux, & souffrez
que

que je m'en serve , pour prouver que le Demon aimeroit mieux que les hommes adorassent & Dieu & lui, que non pas qu'ils n'adorassent rien.

De tout ce que je viens de repondre à l'objection , vous me laisserez conclure aparemment , que l'aparition des Cometes a été extrêmement favorable à l'Idolatrie , sans avoir été aucunement nécessaire au monde , afin d'empêcher que l'Atheïsme ne ruinât la société humaine , & qu'ainsi les Cometes ne sont pas des signes extraordinairement envoie de Dieu.

§. CXIV.

IV. Reponse. *Que l'Atheïsme n'est pas un plus grand mal que l'Idolatrie.*

Cela étant , je puis me passer de faire le parallèle de l'Idolatrie & de l'Atheïsme , & de montrer que l'Idolatrie est pour le moins aussi abominable que l'Atheïsme , car je n'ai pas besoin que ce paradoxe soit vrai. Je l'ai oui soutenir à un des habiles hommes de France , & qui est aussi bon Chretien que j'en conoisse. Permettez-moi de vous rapporter une partie de ses raisons , & de les paraphrafer ou commenter selon que je le jugerai à-propos.

§. CXV.

I. Preuve. *L'imperfection est aussi contraire pour le moins à la nature de Dieu , que le non-être.*

IL disoit en premier lieu , qu'il est autant pour le moins contre la nature Divine d'être divisée en un très-grand nombre de Divinites

tez différentes, & sujettes aux défauts que l'on reconnoissoit dans les Dieux du Paganisme, que de n'être point du tout. Ainsi les Idolâtres qui nient que Dieu soit un, & au dessus de l'infirmité, forment un jugement aussi absurde pour le moins & aussi désavantageux à Dieu, que les Athées qui nient son existence; car comme l'a

(1) Dans son livre de la vérité de la Religion Chrestienne.

(2) Deus si non unus est, non est, quia dignus credimus non esse quodcumque non ita fuerit, ut esse debeat. Tertull. contra Marc. l. 1. c. 3.

(3) Traité de la superstition. Je me fers de la version de Mr. le Fevre.

fort bien remarqué Mr. le Marquis de (1) Pianezze, croire que Dieu n'est point, est un sentiment moins outrageux pour lui, que de le croire ce qu'il n'est pas, & ce qu'il ne doit pas être. (2) Si Dieu n'est point unique, dit Tertullien, il n'est point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point, qu'à être autrement que l'on ne doit. Il y a donc plus d'extravagance, plus de brutalité, plus de fureur, plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs & des Romains, presque infinis en nombre, & agitez de toutes les passions, & souillez de tous les crimes qui se voient parmi les hommes, que dans l'opinion d'un Athée. Plutarque est allé encore plus avant; car il a dit qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croiant telle que les superstitieux se la représentent, qu'en croiant qu'elle n'est rien. (3) Je ne puis assez m'étonner, dit-il, qu'on dit que l'Atheïsme est une impiété: cela se devoit dire de la superstition, & non pas de l'Atheïsme; car il est bien vrai qu'Anaxagoras fut condamné autrefois comme impie, pour avoir soutenu que le soleil étoit une pierre; mais personne n'a encore dit que les Cimmeriens qui ne croient pas qu'il y ait de soleil au monde, soient impies pour cela. Quoi, celui qui ne croit point qu'il y ait des Dieux est impie, & celui qui croit qu'ils sont tels que les superstitieux se les figurent, n'a-t-il pas une opinion dont l'impieété surpasse de beaucoup celle de l'Athée? Pour moi j'aimerois bien mieux que tous les hommes du monde dis-

sent,

sent, que jamais Plutarque n'a été, que s'ils disoient, Plutarque est un homme inconstant, léger, colere, qui se ressent des moindres offenses, qui se met en mauvaise humeur pour rien, qui se fâche, si on ne l'apelle aux belles assemblées, qui se met aux champs, si quelqu'un aiant des affaires, ne lui est pas venu faire la cour au matin; c'est un homme qui vous déchireroit à belles dents, si vous aviez passé à côté de lui sans l'aborder & le saluer, il feroit prendre votre fils, & lui feroit donner la gêne en son logis, ou dès la nuit suivante, il feroit lâcher des bêtes sauvages sur vos terres pour en ravager les fruits.

(1) Principale criminis generis humani, summus seculi reatus. Tertull. de Idololatr. c. 1.

§. CXVI.

II. Preuve. *L'Idolatrie est le plus grand de tous les crimes selon les Peres.*

(2) Summum delictum. Cyprian. Epist. 10.

LA seconde raison est, que les Peres de l'Eglise ont dit sans nulle exception, que l'Idolatrie est le principal crime du genre humain, le plus (1) grand peché du monde, le plus (2) grand de tous les pechez, (3) le dernier & le premier de tous les maux. (4) Le Docteur Angelique est dans le même sentiment, puis qu'il dit, que de tous les pechez que l'on commet contre Dieu, qui sont néanmoins très-grands, le plus énorme semble être celui par lequel on rend à la creature les honneurs divins, parce qu'autant qu'on le peut, on introduit un autre Dieu dans le monde, & l'on diminue l'Empire de la Divinité. Le crime des Chretiens qui sacrifioient aux Idoles durant la persécution, s'apelloit *prevarication*, (5) & ne se remettoit

(3) Greg. Nazianz. orat. 38.

(4) In peccatis quæ contra Deum committuntur, quæ tamen sunt maxima, gravissimum esse videtur, quod aliquis divinum honorem

K 6

pas

creaturæ impendat, quia quantum est in se facit alium Deum in mundo, minuens principatum divinum. *Secund. 2. Quæst. 94. Art. 3.* (5) Mr. Herman vie de Saint Athan. l. 2. ch. 18.

pas même à la mort selon l'ancienne discipline, & excluait pour jamais de l'entrée du Clergé.

§. CXVII.

III. Preuve. *Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain sens.*

LA troisième raison est, que si l'on y prend bien garde, l'on trouvera que les Idolâtres ont été de vrais Athées, aussi destituez de la connoissance de Dieu, que ceux qui nient formellement son existence. Car comme ce ne seroit point connoître l'homme, que de s'imaginer que l'homme est du bois; de même ce n'est point connoître Dieu, que de s'imaginer que c'est un être fini, imparfait, impuissant, qui a plusieurs compagnons. De sorte que les Païens n'ayant connu Dieu que sous cette idée, on peut dire qu'ils ne l'ont point connu du tout, & qu'ils détruisoient par leur idée ce qu'ils établissoient par leurs paroles, comme on l'a remarqué (1) d'Epicure. Et c'est ce qu'a voulu dire (2) St. Paul, lors qu'il reproche aux Païens, qu'ayant connu qu'il y avoit un Dieu, ils ne lui avoient pas pourtant donné la gloire qui lui est due; mais qu'au lieu de cela ils s'étoient perdus dans leurs vains raisonnemens, & s'étoient plongez dans des extravagances, des folies, & des tenebres prodigieuses, jusqu'à réduire la gloire du Dieu incorruptible à la forme d'un homme corruptible, d'un oiseau, d'un serpent, & d'une bête à quatre pieds. C'est dire proprement, qu'ils avoient cru connoître Dieu, mais que leur connoissance étoit devenuë un fantôme chimerique, & si rempli de contradictions, qu'ils étoient tombez dans une ignorance totale du Dieu qui a fait le

(1) Epicurum
Deus verbo posuisse,
reverà sustulisse.
Cicero 3. de nat. Deor.

(2) Epist. ad Roman. c. 1.

ciel & la terre. Ailleurs (1) cet Apôtre dit formellement, que les Gentils étoient sans espérance & sans Dieu au monde.

(1) Epist. ad Ephes. c. 2.

§. CXVIII.

IV. Preuve. *La connoissance de Dieu ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces.*

S'Il y a quelque difference entre l'Athéisme d'un Idolâtre, & celui d'un Athée, c'est principalement en ce que l'Athéisme de l'Idolâtre ne diminuë en rien l'atrocité de ses crimes, au lieu qu'un homme qui est Athée, pour être né parmi ces peuples que l'on dit qui de tems immémorial ne reconnoissent aucune Divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moien de son ignorance, car en bonne Theologie, & par l'expresse declaration de (2) JESUS-CHRIST, ceux qui savent la volonté de leur maître, & néanmoins ne la font pas, seront plus severement punis, que ceux qui ne l'ont ni faite, ni conuë; ce qui suppose manifestement, qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers, que dans celle des derniers, & que (3) Minucius Felix n'a pas eu raison de soutenir sans aucune limitation, *que c'est une aussi noire mechanceté de ne pas conoitre Dieu, que de l'offenser.* Donc c'est un plus grand crime à un Idolâtre de faire de faux sermens, de piller les Temples, & de commettre toutes les autres actions qu'il fait n'être pas agreables à ses Dieux, qu'il ne l'est à un Athée de faire les mêmes choses. Donc la condition des Idolâtres est pire que celle des Athées, puis que les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu, & incapables également de le servir, les Idolâtres ont en particu-

(2) Euan^g. gel. sec. Luc. c. 12. v. 47.

(3) Cùm parentem omnium, & omnium dominum non minoris sceleris sit ignorare, quàm lædere.

lier certaines notions & certaines persuasions, contre lesquelles i's ne sauroient agir sans une malice extrême, & sans un mepris visible de leurs Divinitez. Or quoi que Dieu ne prenne point part aux cultes & aux honneurs qui sont rendus à Jupiter & à Neptune, par exemple, & qu'il les regarde comme des abominations qui meritent tous les fleaux de sa colere, il ne laisse pas de prendre part aux impietez qui se commettent contre eux. Ainsi quand un Païen, demeurant persuadé que Jupiter & Neptune étoient ses Dieux, voioit les choses qui leur étoient consacrées, & leur disoit des injures, il étoit sacrilege & blasphémateur devant Dieu: & ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'appeller son Jupiter (1) en duel, & de lui jeter des pierres vers les nuës, avec ces paroles, *Ote-moi du monde, ou je t'en ôterai*, toutes les fois qu'il voioit tomber la foudre, qu'il le feroit à un Chrétien, de faire la même chose à l'égard de JESUS-CHRIST; si ce n'est que la persuasion du Chrétien fût plus grande que celle de Caligula, ou que le défaut de persuasion fût moins inexcusable dans Caligula, que dans le Chrétien. Car pour juger si un crime est plus atroce qu'un autre dans la même espece, il faut savoir non seulement si l'un a été commis avec plus de conoissance que l'autre, mais aussi lequel des deux criminels a contribué le plus à son ignorance par sa malice: se pouvant faire qu'un homme ignore certaines choses, parce qu'il a refusé de s'instruire, de peur que l'instruction ne le détournât de ses pernicieux desseins, auquel cas l'ignorance ne peut aucunement excuser. De sorte que si Caligula s'est porté à cet excès de fureur contre Jupiter, quoi qu'il le reconût pour le Dieu qui lance la foudre, & qui gouverne le monde, il y a autant de malice dans son

(1) Dion
Cassius
lib. 1.
Seneca de
ira lib. 1.
cap. ult.

son fait, *ceteris paribus*, que dans celui d'un Chrétien, qui reconnoissant JESUS-CHRIST pour Dieu, se porteroit néanmoins à un semblable excès de brutalité contre lui.

Cela nous fait voir, que le pillage des temples des faux Dieux, & le renversement de leurs statuës, ne peut être une bonne action, que quand il procede d'un bon principe, c'est-à-dire qu'il se fait par un zèle bien conduit pour la véritable Religion; & par conséquent, que toutes les actions des Paiens commises, ou contre les principes de leur fausse Religion, ou contre les lumieres de leur conscience, sont des crimes très-réels, quoi que les actions qu'ils commettent suivant leurs faux principes, ou suivant leurs fausses lumieres, ne puissent jamais être bonnes. De quoi il ne faut pas s'étonner, car il faut bien plus de circonstances afin qu'une action soit bonne, qu'afin qu'elle soit mauvaise. (1) Adorer ce que l'on s'imagine faussement être Dieu, est un acte d'idolâtrie. Fouler aux pieds ce que l'on s'imagine faussement être Dieu, est un acte d'impieté. Ce sont deux actions diametralement opposées, cependant elles produisent le même effet. Dieu prend sur soi, pour ainsi dire, l'affront qui est fait aux faux Dieux, par des gens qui les croient être le vrai Dieu: mais il ne prend pas sur son compte l'honneur qui est rendu aux faux Dieux, par des gens qui les croient être le vrai Dieu. D'où il paroît, que les Athées ne peuvent pas offenser Dieu en tant de manieres, ni avec tant de malice, que les Idolâtres, & qu'ainsi allumer des Cometes extraordinairement, afin que les hommes soient plutôt Idolâtres qu'Athées, n'est autre chose que vouloir faire les hommes plus mechans & plus malheureux. Je vous avertis une fois pour toutes, Monsieur, que je parle de ces Athées qui ignorent l'existence de Dieu,

(1) Bonum ex integra causa, malum ex quolibet defectu.

Dieu , non pas pour avoir étouffé malicieusement la conoissance qu'ils en ont eüe , afin de s'abandonner à toute sorte de crimes sans nul remors , mais parce qu'ils n'ont jamais ouï dire qu'on doive reconoître un Dieu.

§. CXIX.

V. Preuve. *L'Idolâtrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéisme.*

LA cinquième raison est , que rien n'indispose davantage les hommes à se convertir à la vraie Religion , que l'Idolâtrie. Car quoi qu'il y ait des exemples qui font voir que les Idolâtres & les superstitieux s'étant une fois convertis , ont plus de zèle pour la bonne cause , que ceux qui se convertissent après avoir été tièdes dans leur fausse Religion ; il est pourtant vrai généralement parlant , que le zèle d'un Idolâtre est une disposition de cœur beaucoup plus pernicieuse que l'indifférence ; parce que généralement parlant , un homme rempli de bigoterie , & entêté de ses faux principes , se rend avec plus de peine à la vérité , qu'un homme qui ne fait ce qu'il croit. Et sur ce pied-là , il semble qu'il vaudroit mieux être Athée , que plongé dans les abominables idolâtries des Gentils , parce qu'il y a beaucoup d'apparence , que les Predicateurs de l'Évangile expliquant nos mystères , & les apuiant de beaucoup de miracles éclatans , ouvreroient plutôt les yeux à des personnes qui n'auroient pas encore pris leur parti , je veux dire , qui seroient sans Religion , qu'à des gens infatuez de l'antiquité de leurs ceremonies , & enracinez dans la foi & dans le culte de leurs Idoles.

§. CXX.

Comparaisons qui prouvent cela.

Le bon sens veut cela, & l'expérience le confirme. Parlez à un Cartésien, ou à un Peripatéticien, d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, vous trouvez qu'il songe bien moins à pénétrer ce que vous lui dites, qu'à imaginer des raisons pour le combattre. Parlez-en à un homme qui ne soit d'aucune Secte, vous le trouvez docile, & prêt à se rendre sans chicaner. On éprouve à-peu-près la même chose quand on attaque un Herétique bigot, ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin, sont plutôt non Catholiques, qu'Herétiques, *magis extra vitia, quam cum virtute*. On fait de plus, qu'en bonne Philosophie, il est bien plus malaisé d'introduire quelque habitude dans une ame qui a déjà contracté l'habitude contraire, que dans une ame qui est encore toute nue. Il est plus difficile, par exemple, de rendre liberal un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni avare, ni liberal; tout de même qu'il est plus aisé de plier d'un certain sens un corps qui n'a jamais été plié, qu'un autre qui a été plié d'un sens contraire. Il est donc très-raisonnable de penser, que les Apôtres eussent converti plus de gens à JESUS-CHRIST, s'ils l'eussent prêché à des peuples sans Religion, qu'ils n'en ont converti, annonçant l'Évangile à des nations engagées par un zèle aveugle, & entêté aux cultes superstitieux du Paganisme. Et il n'y a rien de plus vrai, que les persécutions horribles qu'on a fait souffrir aux premiers Chrétiens, partoient d'un principe de bigoterie idolâtre; car comme c'é-

toient

toient les meilleurs sujets du monde , qui prêchoient continuellement l'obéissance due aux Magistrats , & qui n'ont jamais fait paroître la moindre envie de repousser la force par la force , il n'y avoit aucune maxime d'Etat , qui dût porter les Empereurs à les faire maltraiter , ni les Gouverneurs de Province à executer les ordres de leur Maître avec plus de rage qu'on ne leur en demandoit.

C'étoit donc uniquement à cause que les Chrétiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganisme , qu'on leur suscitoit des persécutions : c'étoit le faux zèle de l'Idolâtrie qui animoit les Empereurs contre la Croix du Fils de Dieu , ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prince à lui inspirer les sentimens de haine contre les Chrétiens , que d'autres leur avoient inspirez à eux-mêmes. Si personne ne se fût trouvé dans les pernicieuses preoccupations de l'erreur , on eût laissé croître l'Eglise Chrétienne sans lui donner de l'empêchement. De sorte qu'on peut dire , que si Dieu avoit formé miraculeusement des Cometes de tems en tems , il eût fait de tems en tems des miracles , pour preparer les hommes à rejeter la Croix de son Fils , & pour les aheurter par leur attachement à l'Idolâtrie , qui se fortifioit à la vuë des Cometes , à combattre la véritable Religion.

Je fais bien que la resistance des Idolâtres a servi à faire voir la grandeur & la puissance de Dieu , & la divinité de l'Evangile. Mais il seroit absurde de dire sous ce prétexte , que Dieu s'est preparé par des voies extraordinaires , ces moiens de faire éclater sa vertu. Ni sa justice , ni sa bonté ne souffrent point qu'il facilite aux pécheurs les occasions de s'endurcir , quoi que sa sagesse lui fasse trouver dans l'endurcissement où les pecheurs tombent par leur propre

pre faute , & contre son intention , plusieurs moïens admirables de manifester sa gloire.

§. CXXI.

Qu'il est difficile que ceux qui ont long-tems aimé une chose , se portent à aimer le contraire.

D'ailleurs , quoi qu'on m'opose qu'il n'y a qu'à tourner du bon côté le zèle d'un Idolâtre, pour en faire un veritable devot ; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendresse de conscience dans un Païen qui se moque de sa Religion, on trouve dans un Païen superstitieux un bon fonds à cultiver ; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le temperament porté à l'amour , lesquelles n'ont pas plutôt compris, qu'elles ne sont plus propres au monde , qu'elles tournent toutes leurs pensées vers Dieu , & l'aiment encore plus tendrement qu'elles n'ont aimé les creatures; qu'un indevot qui passe dans la vraie Religion , y apporte bien souvent toute son insensibilité , & choses semblables ; je ne laisse pas d'avoir raison. Il se peut faire , que tout ce que l'on m'opose arrive quelquefois, j'en tombe d'accord. Mais on m'avoüera aussi, qu'il y a des exemples du contraire. On voit des gens qui épuisent si fort toute la capacité de leur cœur à aimer les vanitez du siecle, que quand l'âge , ou quelque disgrâce les en degoutent , ils n'aiment plus rien , & se sentent encore plus degoutez des choses du ciel , que des choses de la terre. On en voit qui ne s'épuisent jamais pour le monde , & qui l'aiment jusques à leur extrême vieillesse , nonobstant ses rebuts & ses froideurs. Il y en a qui dans le chagrin de ne se voir plus à la mode, font quelque tentative pour se detacher du monde; mais

mais le peu d'habitude qu'ils ont toujours eue avec les choses du ciel, les leur fait paroître si insipides, qu'ils les quittent tout aussi-tôt, pour rattraper leur premier maître qui les fuit. Ceux-ci ne sont pas en petit nombre; car au dire du P. (1) Rapin, *La plupart des personnes qui ont vieilli dans les vanitez du monde, & qui pensent à leur salut, voient les devotions comme une ressource; mais elles n'y voient rien que de penible, parce qu'elles la regardent d'une vue trop humaine: le degoût du monde qui est degoûté d'elles, les fait penser à Dieu, sans leur faire sentir les douceurs qu'il y a à le servir: elles n'envisagent, que les plaisirs qu'elles quittent, sans voir ceux qu'on leur promet; & possédées qu'elles sont du present, elles ne voient dans l'avenir que tout ce qui est propre à les rebuter.* Tout ceci est le train general. On en voit qui abjurent tout à la fois & leurs heresies, & leur indevotion, qui passent de l'impieté à la veritable crainte de Dieu, & quelquefois mêmes jusqu'à des pratiques superstitieuses, à l'exemple de ce Roi de Rome, dont Tite Live parle ainsi; (2) *Il fut lui-même long-tems malade. Et alors la fierté de son esprit fut tellement abatuë avec les forces de son corps, qu'au lieu qu'auparavant il ne trouvoit rien de plus indigne d'un Roi, que de s'attacher aux choses sacrées, il devint tout-d'un-coup bigot, & s'engagea dans toute sorte de superstitions, grandes & petites, & en remplit toute la ville.* Ce sont donc tout au plus des exceptions combatuës par des exceptions. Si bien que le parti le plus raisonnable, est de prendre pour la regle generale, ce qui en d'autres sujets est la regle sans difficulté, savoir,

1) Foi
des der-
niers sié-
cles, p. g.
141.

(2) Ipse
quoque
(Tullus
Hostilius)
longinquo
morbo est
implicitus.
Tunc adeò
fracti, si-
mul cum
corpore,
sunt spiri-
tus illi
feroces,
ut qui ni-
hil antè
ratus esset
minùs
regium,
quam sa-
cris dedere
animum,
repentè
omnibus
magnis
parvisque
supersti-
tionibus
obnoxius
degeret,
religionibus
etiam
populum
impleret.

Titus Livius Dec. 1. lib. Voicz aussi Plutarque in Numma Pompilio.

voir, qu'un homme entêté d'une fausse religion, résiste plus aux lumières de la véritable, qu'un homme qui n'a aucun entêtement. On m'avouera, que si Julien l'Apostat eût été Athée, de l'humeur dont il étoit d'ailleurs, il n'eût fait aucune chicane aux Chrétiens; au lieu qu'il leur faisoit des avanies continuelles, infatué qu'il étoit des superstitions du Paganisme, & tellement infatué, qu'un (1) Historien de sa Religion n'a pu s'empêcher d'en faire une espèce de raillerie, disant, que s'il fût retourné victorieux de son expédition contre les Perses, il eût depuélé la terre de bœufs, à force de sacrifices.

§. CXXII.

VI. Preuve. Ni l'esprit, ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres, que dans les Athées.

LA sixième raison est, que soit qu'on considère les Paiens & les Athées par la disposition de leur entendement, soit par la disposition de leur cœur, on trouve autant de désordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

§. CXXIII.

Considération du jugement que les Paiens faisoient de Dieu.

Si l'on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les loix du bon sens, & qui se fait une manière de raisonner fautive & déréglée plus qu'on ne

(1) Julianus superstitiosus magis, quam sacrorum legitimus observator, innumeras sine parsimonia pecudes mactans, ut aestimaretur si revertisset de Parthis, boves jam defuturos, Marci illius similis Cæsaris, in quem id accepimus, οἱ λευκοὶ λέβες Μάρκου τῶ Καίσαρι ἀντὶ τὴν νικῆσθαι ἡμῶν ἀπαλόμεθα. Ammian. Marcellin. lib. 25.

fau-

fauroit le dire. Mais voit-on, je vous prie, quelque chose de plus supportable dans le jugement que les Paiens ont formé de Dieu ? Les Paiens, dis-je, qui ont pensé qu'il y avoit un très-grand nombre de Divinitez, dont chacune avoit ses interêts à part, ses vuës & ses passions particulieres ; de sorte que les honneurs qu'on rendoit à Jupiter, par exemple, ne servoient de rien pour apaiser la colere de Junon, & qu'on pouvoit être favorisé d'un Dieu, pendant qu'on avoit l'autre pour ennemi. Les Paiens qui ont attribué differens sexes aux Dieux, & des relations de pere, de fils, de mari, de femme, toutes semblables à celles qui se rencontrent parmi les hommes. Les Paiens, en un mot, qui ont jugé qu'un cocher, qui pendant la marche d'une procession, prend une bride de la main gauche, par un pur hasard & sans aucune malice, ne laisse pas de gâter toute la bonne intention d'un peuple, & d'empêcher que l'indignation divine, qui alloit être apaisée sans cela, ne soit diminuée de quelque peu. Tous ces jugemens que les Paiens ont formez de la Divinité, avec plusieurs autres qu'il seroit ennuyeux de particulariser, supposent manifestement que la nature divine est bornée, & sujette à mille sensualitez, & à des caprices qu'on ne pardonneroit pas à un honnête homme ; & depouillent par consequent cet Etre infini de sa toute-puissance, de son éternité, de sa spiritualité, de sa justice, & de ses autres perfections, sans lesquelles néanmoins il y a autant de contradiction qu'il existe, qu'il y a de contradiction à nier son existence. Bien davantage. Il n'y a point d'homme de bon sens, qui après avoir reconnu qu'il est impossible que l'existence soit séparée de la nature Divine, ne reconnoisse qu'il est encore plus impossible que la sainteté, la justice, & le pouvoir

voir infini soient séparés de l'existence de la nature Divine : si bien qu'il seroit plus contre la Raïson, que Dieu existât , & fût sujet à des fautes & à des foibleffes, qu'il ne le seroit, que Dieu n'existât point du tout. C'est prouver, ce me semble, que les erreurs où sont tombez les Paiens touchant la nature Divine, sont pour le moins une aussi grande note d'infamie à la Raïson humaine , que le sauroit être l'Atheïsme.

§. CXXIV.

Reflexion sur le ridicule de la Religion Paienne.

Aussi voit-on que les Paiens n'ont jamais eu de système de Religion, ou de Theologie, qui eût quelque ordre, ou quelque raport dans ses parties. Tout y montre l'aveuglement, la fureur & la contradiction: & je soutiens, que s'il y avoit des esprits qui ne conussent l'homme que par sa definition, *d'animal raisonnable*, & nullement par l'histoire de ses faits, il seroit impossible de leur persuader que les livres d'Arnobé, de Clement d'Alexandrie, de Tertulien, de St. Augustin, de Firmicus Maternus, &c. contre le Paganisme, ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne se peut pas, que ce sont des fictions & des Romans, des livres faits à plaisir par des personnes oïseuses, qui s'étoient formé des grotesques & des monstres dans leur esprit, pour s'amuser ensuite à les renverser. Car quelle aparence, que des creatures doiées de raison n'établissent pas leurs cultes sur des dogmes & des jugemens bien suivis & bien liez ensemble, au lieu de ces absurditez qui se detruisent elles-mêmes à vuë d'œil dans le système du Paganisme?

Cependant il n'est que trop vrai à la honte de l'homme, & à la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes, que les livres de ces anciens Peres ne refutent que des erreurs très-réelles, & qui ont même trouvé des

(1) Sed jam pudet me ista refellere, cum eos non pudeat ista sentire. Cum vero aut sint etiam defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre poterunt. *D. August. Epist. 56.*

(2) Cidessus pag. 29.

(3) Prudent præf l. 2. contra Symm.

(4) Nul- lam un- quam rem defendi- se, quam

(1) défenseurs parmi les Savans. A la vérité ce sont de pitoyables défenseurs ; car ce (2) que j'ai dit de l'Astrologie Judiciaire, que c'est une moisson de triomphes pour tous ceux qui entreprennent de la refuter, est incomparablement plus véritable de l'Idolâtrie des Gentils. Jamais on n'a écrit contre ses abominables extravagances, qu'on ne les ait écrasées sous le poids de plusieurs raisons invincibles, & jamais on n'a pu en faire une bonne apologie : mais ce n'est pas tant faute d'esprit en ceux qui s'en sont mêlez, que faute de raison en la cause même. C'étoit une cause si destituée de preuves, qu'il ne falloit pas beaucoup d'habileté pour en faire voir le faux, & qu'il n'y avoit aucune éloquence qui pût en soutenir la foiblesse. Si bien qu'il y a lieu de s'étonner, qu'un (3) Poète de reputation fasse paroître autant de timidité qu'il en temoigne, s'agissant de combattre contre un Païen éloquent, & qu'il appelle cela, *commettre sa barque mal gouverisée aux flots impetueux d'une mer qui la peut facilement engloutir*. Il ne faut avoir pour toutes armes qu'un foïet à la main, (ce sont les propres paroles de l'habile homme, dont je vous raporte ici le discours) afin de battre en ruïne tous les Apologistes de la Religion Païenne armez de pied en cap ; & il n'y a point de doute, que si le redoutable Carneade eût eu cette cause à soutenir, il n'eût vu échouer cette éloquence, à qui Ciceron attribue, *de n'avoir (4) jamais rien soutenu, sans l'avoir prouvé, ni rien attaqué, sans l'avoir détruit de fond en comble, & qui fit tant d'impression sur les Senateurs de*

Rome, où la ville d'Athenes avoit envoyé une Ambassade composée de Carneade & de quelques autres, qu'ils se (1) plainquirent de ce que les Atheniens leur avoient envoyé des Ambassadeurs, non pas pour leur persuader, mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient. Si bien que Caton le Censeur opina qu'on renvoyât incessamment ces Ambassadeurs, parce que les raisons de Carneade causoient un certain éblouissement, qui empêchoit de discerner la vérité d'avec le mensonge (2).

§. CXXV.

Qu'il ne faut pas juger de la Religion Paienne par ce qu'en ont dit les Poëtes.

Au reste, je ne pretends pas faire le procès aux Paiens sur la doctrine de leurs Poëtes. Il y auroit de l'iniquité à les rendre responsables de toutes les insultes que l'on a faites aux Dieux dans les ouvrages de poésie. On les y a rendus ridicules de toutes manieres, tantôt en les déguisant sous toute sorte de figures, afin qu'ils pussent assouvir les mouvemens dereglez de leur incontinence, de leur haine, ou de leur jalousie: tantôt en les faisant tous assembler, pour être les temoins d'un flagrant delict, dans lequel l'un d'entre eux avoit surpris la Déesse sa femme, & sur lequel il y en eût qui firent des reflexions de la dernière friponnerie: tantôt en les faisant bouffonner sur la demarche boiteuse du même Dieu, dont le deshonneur leur fut si visible, ou sur le malheur qui arriva à la Jeune Déesse qui leur versoit à boire, de se laisser tomber avec je ne sai quelles circonstances, dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui se pussent divertir, & dont Jupiter parut si fâché, qu'il lui ôta sa charge sur le champ: non

non pro-
barie,
nullam
oppugnaf-
se, quam
non ever-
terit.
*Cicero de
oratore.
l. 2.*

(1) Æ-
lian. var.
Hist. l. 3.
cap. 17.

(2) Quod
Carneade
arumen-
tante, quid
veri esset
hujus faci-
lè discer-
i posset.
*Plinius
lib. 7. c. 30.*

pas par cette raison, car il aimoit à rire & à se divertir en ce genre de choses, aussi-bien qu'un autre, mais parce qu'il vouloit avoir un pre-texte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé, pour satisfaire l'amour infame qu'il lui portoit : tantôt en les faisant blesser par des hommes, & tantôt en les faisant manquer de memoire, & fuer d'ehan à comprendre une difficulté ; ce qui a donné occasion à Lucien, de feindre que Jupiter demeura tout court dans une assemblée des Dieux, & ne put jamais se ressouvenir du commencement de la harangue qu'il avoit preparée, au lieu dequoi il leur debita par une aplication assez violente, quelques periodes d'une oraison de Demosthene contre Philippe, qu'il savoit par cœur. Je consens qu'on ne juge de rien sur ces autoritez-là, puis qu'il est certain que les Poètes se sont mis en possession de falsifier tout, & que si l'on examineroit à la rigueur les vers de nos Poètes Chrétiens sur d'autres matieres, que sur des sujets pieux, à peine leur resteroit-il un Sonnet, une Ode, ou une Chanson, qui ne fussent pas infectez d'heresie, d'impieté, ou de flateries profanes. De sorte que nous avons interêt pour la gloire des maximes de la morale Chrétienne, qu'on ne condamne pas une Religion sur ce que les Poètes ont dit. Et plût à Dieu, que nous n'eussions à nous plaindre que des vers profanes de nos Poètes. Car le grand mal est que leurs vers de devotion font souvent plus de tort à l'Evangile que les autres, tant ils sont pleins d'extravagances, & de bassesses, & de fictions ridicules, qui au lieu d'honorer la Sainte Vierge & les Saints du Paradis, comme on le pretend, exposent la Religion aux insultes & aux railleries de ceux de dehors.

§. CXXVI.

Desordres causez par les Poëtes Chrétiens.

Le Pape Urbain VIII. qui composâ une fort belle Elegie que l'on voit à la tête de ses Poëmes , pour exhorter les Poëtes ses confreres à faire des vers saints & pieux , est assurément fort loüable. Mais il eût encore mieux fait, si au lieu de leur donner cet av s en Poëte , il leur eût defendu en qualité de souverain Pontife, d'en composer d'autres. Et comme il ne pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous , ce qu'il pratiqua contre celui qui lui avoit présenté un Ouvrage peu digne d'un bon Chrétien, dont il censura l'impudence avec tant de force , que ce miserable en mourut de confusion ; il devoit interposer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les desordres qui naissent de la Poësie. Le celebre Monfr. de Thou remarque fort judicieusement , qu'après la mort de Henri II. ceux qui preroient la liberté de dire ses veritez , ou plutôt qui faisoient la revue generale de tous les desordres de son regne , ne comptoient pas pour un des moins pernicieux , le grand nombre de Poëtes dont sa Cour avoit été pleine ; leurs basses flatteries pour la Duchesse de Valentinois , sa Maîtresse ; leurs bagatelles , qui gâterent le goût des jeunes gens , & les detournerent des bonnes études ; & leurs chansons tendres & passionnées , qui ruinerent dans l'ame des jeunes filles toutes les impressions de la pudeur. Lisez vous-mêmes le passage de (1) Monfr. de Thou , si vous m'en croiez ; car je sens bien que mon François af-

(1) Nec inter postrema corrupti sæculi testimonia recensentur Poëtæ Galli, quorum proventus regnum Henrici abundavit, qui ingenio suo abusi, per scædas adulationes ambitiosæ feminæ blandiantur, juventute interim corruptâ, puerisque à veris studiis ita abductis, ac postremò ex virginum animis pudore & verecundiâ per-

L 2

foi-

lascivarum cantionum illecebras eliminatâ. *Thoum. Hist. lib. 22. ad an. 1559.*

(1) Abre-
gé Chro-
nol. ad
ann. 1559.

foiblit la beauté majestueuse de ses expressions. Mr. de Mezerai s'accorde parfaitement en cela avec l'autre (1) Historien, car il dit, *Qu'on eût pu louer Henri II. de l'amour des belles lettres, si la dissolution de sa Cour autorisée par son exemple, n'eût tourné les plus beaux esprits à composer des Romans pleins de visions extravagantes, & des poësies lascives pour flater l'impureté qui tenoit en main les recompenses, & pour fournir des amusemens à un sexe qui veut regner en badinant.*

§. CXXVII.

Quel étoit le culte public parmi les Païens, & quel leur respect pour la tradition.

(2) Vos
magis
Historicis,
Leiores,
credite
de me,
Quam qui
furta
Deum,
concupi-
tusque
canunt,
Falsifici
vate, te-
merant
qui carmi-
ne verum,
Humanif-
que Deos
assimilant
vitiis. *Dido*
atnd An-
sonum.

Suivons donc le conseil de cette Reine, (2) dont Virgile a si indignement sacrifié l'honneur, sinon contre la vraisemblance, du moins contre la vérité; quittons les Poëtes, pour entendre les Historiens. Examinons la Religion Païenne dans son culte & dans ses ceremonies, nous y trouverons tout ce que j'en ai dit, & tout ce que j'en ai donné à penser. C'est là où il faut chercher les erreurs grossieres des Idolâtres, sans avoir égard à l'opinion de quelques Philosophes, qui outre qu'ils ont été en trop petit nombre, pour faire une exception considerable, n'ont jamais osé rectifier l'opinion dominante, de peur d'être traitéz comme Socrate. Et pour ce qui est des gens d'esprit & de bon sens, qui sans être Philosophes, pouvoient avoir quelquefois des idées moins grossieres de la Divinité, il ne faut les compter pour rien: car comme Cicéron nous le représente fort naïvement en la personne d'un de ses amis, ces gens-là écoutoient avec joie les raisonnemens des Philosophes sur la nature des Dieux;

Dieux ; mais au partir de là , ils faisoient tout comme les autres , & suivoient pour les cultes & pour les ceremonies de la Religion , non pas les idées d'un Zenon , d'un Cleanthe , & d'un Chryssippe , mais la tradition toute pure , comme ils l'aprenoient des Augures & des Prêtres, sans disputer avec eux. (1) *Quand il s'agit de la Religion , (c'est ainsi que Cicéron fait parler l'un de ses amis) je ne m'arrête pas à la doctrine de Zenon , ou de Cleanthe , ou de Chryssippe ; mais à ce qu'en disent les Grands Pontifes Coruncanus , Scipion , & Scavola. J'écoute aussi-bien plutôt Lælius l'Augure dans le beau Discours qu'il a fait sur la Religion , qu'aucun des Chefs de la Secte des Stoiciens. Je n'ai jamais crû qu'il falût avoir du mepris pour aucune des parties de la Religion du Peuple Romain , & je me suis mis dans l'esprit , que nôtre Republique & nôtre Religion aiant été fondées en même tems ; il faut que nôtre Religion soit aprouvée des Dieux ; car sans cela nôtre Republique ne fût pas devenue si puissante. Voilà quels sont mes sentimens. Dites-moi , vous qui êtes Philosophe , ce que vous croiez , car c'est d'un Philosophe que je ne fais pas difficulté d'entendre la raison de ma foi : mais pour ce qui est de nos ancêtres , je m'en fie à eux aveuglément , & sans qu'ils me donnent aucune raison de ma creance.*

Que vous semble de cette pensée , Monsieur ? Vous n'oseriez la traiter d'absurde , comme fait (2) Lactance ; car elle vous fera voir que l'esprit de la Religion Catholique , étoit déjà dans la ville de Rome avant la naissance de JESUS-CHRIST , puis que voilà des Romains qui de-

(1) Cùm de religione agitur , T. Coruncanum , P. Scipionem , P. Scævolum Pontifices maximos , non Zenonem , aut Cleanthem , aut Chryssippum sequor ; habeoque C. Lælium Augurem , eundemque sapientem , quem potius auidiam de religione dicentem in illa oratione nobili , quam quemquam principem Stoico-

L 3

cla-

rum A te Philosopho rationem accipere debeo religionis : majoribus autem nostris , etiam nullâ ratione reddita , credere. Cicero. 3. de nat. Deorum. (2) Divinar. institut. l. 2. cap. 6.

clarent, qu'à la vérité ils ne refuseront pas les éclaircissimens des Philosophes, mais que néanmoins ils s'en tiendront aveuglément à la tradition & à la coûtume. Je suis bien aisé que nous puissions nous prevaloir de cette antiquité contre les Calvinistes, qui ne s'en veulent rapporter qu'à leur propre sens; au lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur devotion, & qui croient reconnoître quelquefois qu'il y a de l'abus par tout, & que les Herétiques n'ont pas tout le tort, en reviennent néanmoins à ce resultat ici, ou en tout, ou en partie,

(1) Balzac, en-
cret. 37
Mr Me-
nage Ob-
servat.
sur Mal-
herb. pag.
556.

(2) Cùm
igitur aut
fortuna
certa, aut
incerta
natura sit,
quandò
venerabi-
lius ac
si elius
antistitem
veritatis
majorum
excipere
discipli-
nam, re-
ligiones
traditas
colere,
Deos quos
à parenti-
bus ante
imbutuses
rimere
quàm
nosse fa-
miliaris,
adorare?
nec de
numinibus
ferre sententiam, sed prioribus credere, qui adhuc rudi seculo in
ipsis mundi natalibus, meruerunt Deos vel faciles habere, vel
Reges?

(1) *Le meilleur est toujours de suivre
Le Prône de nôtre Curé.*

*Toutes ces doctrines nouvelles,
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moi, comme une humble brebis,
Je vais où mon Pasteur me range:
Il n'est permis d'aimer le change,
Que des femmes & des habits.*

C'est imiter sagement ceux, qui après avoir frondé la Medecine & les Medecins, s'abandonnent néanmoins, dès qu'ils sont malades, à tout ce que leur Medecin leur ordonne. *Nous ne sommes pas venus au monde (disoit Mr. de Balzac) pour faire des loix, mais pour obeir à celles que nous avons trouvées, & nous contenter de la sagesse de nos peres, comme de leur terre & de leur soleil.* On pourroit l'accuser d'avoir dérobé cette pensée au Païen Cecilius, qui dit fort éloquemment (2) dans le Dialogue de Minucius Felix: *Que tout étant incertain dans*

la

la nature, il n'y a rien de mieux que de s'en tenir à la foi de ses ancêtres, comme à la depositaire de la vérité; que de professer les Religions que la Tradition nous a enseignées; que d'adorer les Dieux que nos peres & nos meres nous ont accoutumez de craindre, avant que de nous en donner une connoissance exacte; & que de ne point décider de la nature des Dieux; mais de nous conformer aux premiers hommes, qui ont eu l'honneur à la naissance du monde, de les avoir eu pour bienfaiteurs, ou pour Rois. Ce principe à tant de proportion avec les idées populaires, que l'on y vient tôt ou tard. Les Catholiques qui ne l'ont pas voulu admettre, quand les Paiens s'en sont servis contre la Religion Chrétienne, n'ont pas laissé de s'en servir contre les Novateurs; & c'est aujourd'hui l'un de nos plus forts argumens contre les Pretendus Reformez. Ils s'en moquent, mais ils y viendront un jour, & s'en serviront contre tous leurs Schismatiques. Peut-être même qu'ils l'ont déjà fait.

§. CXXVIII.

Qu'il faut juger d'une Religion par les cultes qu'elle pratique. Reflexion sur le livre de Mr. l'Evêque de Condom.

Pour ce que j'ai dit, qu'il faut juger de la Religion Paienne, non par les impertinences des Poëtes, ni aussi par les beaux discours des Philosophes, mais par les cultes qu'elle pratiquoit suivant un usage soutenu de l'autorité publique; pour cela, dis-je, je ne croi pas que personne le doive trouver mauvais, car il est sûr que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une Religion: & c'est aussi par là que les anciens Peres ont batu en ruine le

(1) Disc.
sur l'Histoire Uni-
vers.
2. part.
ch. 5.

Paganisme. Mr. de Condom lui-même, qui ne semble pas approuver cette methode, & qui pretend que l'on ne doit imputer à la Religion Catholique, que les pures decisions des Conciles, n'a pas laissé (1) d'imputer à la Religion Paienne les abus qui s'y commettoient publiquement. Il la decrie sur ce que ses mysteres, ses fêtes, ses sacrifices, les hymnes qu'elle chantoit à ses Dieux, les peintures qu'elle consacroit dans les temples; tout cela avoit relation aux amours, aux cruautez, & aux jalousies des Dieux. Il la decrie sur les prostitutions qu'elle avoit instituées pour adorer la Déesse Venus; sur ce que dans les affaires pressantes les particuliers & les Republiques voüoient des Courtisanes à Venus, & attribuoient le salut de la patrie aux prieres qu'elles faisoient à leur Déesse, comme il paroît par le tableau que les Grecs mirent dans leurs temples après la defaite de Xerxès & de ses formidables armées. Le tableau representoit les vœux & les processions de ces femmes prostituées, & contenoit cette inscription, faite par Simonides Poëte fameux: *Celles-ci ont prié la Déesse Venus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grece.* Le même Mr. de Condom decrie le Paganisme sur ce qu'il consacroit à ses Dieux les impuretez du Theatre, & les sanglans spectacles des gladiateurs; c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare; & il se moque des explications, & des adouciffemens que les Philosophes aporтерent à tout cela, quand ils eurent à soutenir les objections des Chrétiens. Il ne fait point grace à la Religion des Juifs, quoi qu'il avoué que les erreurs qui se couloient insensiblement parmi le peuple, n'eussent point passé par Decret public en dogme de la Synagogue.

Il a raison: mais cela même fait voir, que la
me-

methode qu'il a suivie pour rendre belle & agreable la Religion Catholique aux Protestans, est tout-à-fait insoutenable. Car que nous importe, diront-ils, que l'on ne trouve pas dans les decisions des Conciles tous les abus & toutes les superstitions qui nous choquent dans l'Eglise Romaine. Pourveu que nous voïions qu'elles sont autorisées publiquement & solennellement, & qu'elles composent son culte, nous en avons assez pour nous tenir éloignez de sa Communion. Les Paiens n'eussent-ils pas pu se defendre par la même voie? Ne pouvoient-ils pas dire, que ce qu'on leur reprochoit étoit des abus où le peuple étoit tombé insensiblement par la connivence des Magistrats, & par l'ignorance, ou par l'avarice des Prêtres: mais qu'on ne prouveroit jamais, que tous les Colleges des Pontifes & des gens d'Eglise duëment assemblez, eussent decidé telle chose? Il n'y a point de doute que les Paiens n'eussent allegué ces excuses, s'ils eussent eu un esprit aussi fin que Mr. l'Evêque de Condom. Mais que leur eût-on repondu? Que c'est se moquer que de se defendre de la sorte; qu'un homme que l'on prétendroit engager à s'établir dans une ville, où le vol, le meurtre, & toutes les voies de fait seroient tolerées publiquement, en lui faisant voir qu'on ne trouve pas dans les actes de la maison de ville aucun statut qui ordonne de tuer, ou de voler, auroit grand' raison de se moquer de cela. Que m'importe, diroit-il, qu'il y ait une loi du Magistrat qui ordonne le meurtre & le brigandage, ou qu'il n'y en ait point. Il me suffit que l'on vole & que l'on tuë impunément dans une ville, pour ne vouloir point y séjourner. Demeurons d'accord que les Heretiques peuvent faire la même reponse à Mr. l'Evêque de Condom; & qu'ainsi le seul & le veritable

moien de disculper nôtre Religion , c'est de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne soit bon , & que non seulement les decisions des Conciles sont orthodoxes , mais aussi que les cultes , les usages , & les dogmes autorisez publiquement sont justes & saints.

C'est ainsi que parla nôtre Docteur , ajoutant , qu'encore qu'il fût bon Catholique , il ne vouloit pas imposer à la Religion Paienne une loi , qu'il ne voulût aussi prescrire à l'Eglise Romaine , qui est de juger de leur nature par les cultes & par les dogmes autorisez publiquement : & sur ce pied-là , il trouvoit qu'à considerer les Athées par rapport à l'entendement , ils ne sont pas dans des erreurs plus énormes que les Gentils. C'est de quoi je dirai encore quelque chose en un autre endroit.

§. CXXIX.

La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.

Si l'on regarde les Athées dans la disposition de leur cœur , on trouve que n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtiment divin , ni animés par l'esperance d'aucune benediction celeste , ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. C'est tout ce que nous en pouvons dire , n'ayant point les Annales d'aucune nation Athée. Si nous en avons , on fau-
roit jusqu'à quel excès de crimes se portent les peuples qui ne reconnoissent aucune Divinité , s'ils vont beaucoup plus loin , que ceux qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je croi qu'en attendant une Relation bien fidelle des mœurs , des loix , & des coûtumes de ces peuples que l'on dit qui ne professent aucune Religion , on peut assurer que les Idolâtres ont
fait

fait en matière de crimes , tout ce qu'auroient pu faire les Athées. On n'a qu'à lire le denombrement qui a été fait par (1) Saint Paul , de tous les désordres où les Païens se sont jettés , & on comprendra que les Athées les plus opiniâtres n'eussent pu encherir par dessus. Et si on lit les Histoires profanes , & les autres monumens qui nous restent de l'antiquité , on verra évidemment que tout ce que la plus brutale & la plus dénaturée paillardise , la plus effrenée ambition , la haine & l'envie la plus noire , l'avarice la plus insatiable , la cruauté la plus féroce , la perfidie la plus étrange peuvent faire exécuter à un Athée profès , a été effectivement exécuté par les anciens Païens , adoreurs de presque autant de Divinités , qu'il y avoit de créatures.

(1) Epist.
ad Rom.
cap. 1.

§. CXXX.

Que ceux qui ont été très-méchans parmi les Païens , n'ont pas été Athées.

Et qu'on ne me dise pas , que ceux qui ont exécuté ces crimes parmi les Païens , étoient Athées dans l'ame : car il faut raisonner d'eux comme des Chrétiens qui se portent à ces mêmes crimes. Il seroit absurde de prétendre qu'ils ne reconnoissent aucun Dieu. Cela peut être vrai de quelques-uns , mais il est très-faux du plus grand nombre , comme je vous le prouverai invinciblement avant que d'abandonner cette question. Ainsi , quand il seroit vrai qu'un Tarquin , qu'un Catilina , qu'un Caligula , qu'un Neron , qu'un Héliogabale , n'auroient reconu aucune Divinité , il seroit absurde d'affûrer la même chose de tous les Romains qui ont été meurtriers , empoisonneurs , parjures , calomniateurs , impudiques , &c. Il ne seroit

(1) Peregrinatione
quidem
Graeciae
Eufiniis
facris,
quorum
initiatione
impii &
scelera
i
voce præ-
conis sub-
moventur,
interesse
non ausus
est. Sueton. in
Neron.
cap. 34.

(2) Cap.
46.

(3) Cap.
41.

(4) Cap.
56.

(5) Li-
vius, l. 1.
Dec. 1.

(6) Quam
venerari
ad eadem
proficiscens
solebas,
à cujus
altaribus
spè istam

dextram impiam ad necem civium transfulisti. Cicer. Orat. 1. in
Catil. (7) Ci-dessus pag. 230.

pas même raisonnable de l'assurer du cruel Ne-
ron , puis que , selon le temoignage de Suetone , (1) il n'osa point assister aux mysteres de Cerès , sachant que l'on avoit de coutume de faire crier par un Heraut , qu'aucun impie , ni scelerat n'eût la hardiesse de s'en aprocher. C'est une preuve évidente qu'il reconnoissoit une justice invisible , & qu'il étoit persuadé qu'on se commettoit avec elle , lors que l'on meprisoit certaines ceremonies de Religion. Le même Suetone (2) nous dit que Neron étoit persecuté par les remors de sa conscience , & que les songes & les presages de mauvais augure l'épouvantoient quelquefois ; que les bons augures lui donnoient de (3) la joie & qu'il en remercioit le Ciel ; qu'ayant (4) été inconstant à l'égard des autres superstitions , il persevera jusques à la fin dans le culte d'une petite image d'enfant , à laquelle il sacrifioit trois fois par-jour , & que peu avant sa mort il s'attacha à consulter les entrailles des victimes. Il n'étoit donc point Athée. Pour ce qui est de Tarkin , de Catilina , de Caligula , & d'Heliogabale , il seroit aisé de prouver qu'ils ne l'étoient point non plus ; puis que le premier (5) envoia ses propres enfans consulter l'Oracle de Delphes , sur un prodige qu'il avoit vu dans sa maison , & qui lui donnoit beaucoup de chagrin. Que le second consacra (6) une petite chapelle dans son logis à une aigle d'argent pour laquelle il avoit une grande devotion , sur tout quand il se préparoit à quelque meurtre. Que le troisième , comme je l'ai déjà (7) dit , cherchoit à se vanger des injures qu'il croioit avoir reçues de Jupiter. Et que le quatrième s'en-

s'entêta si fort du culte du Dieu dont il avoit été consacré Prêtre , qu'il fit porter dans le temple (1) qu'il lui avoit bâti à Rome , tout ce qu'il y avoit de plus sacré dans les autres. Il disoit même qu'il falloit y transporter la Religion des Juifs , & celle des Samaritains , & celle des Chrétiens , afin que le culte de ce Dieu renfermât celui de tous les autres. Il lui alloit immoler tous les matins un prodigieux nombre de victimes. Il lui sacrifia les plus (2) beaux enfans qu'il put trouver en Italie ; & pendant que les Magiciens (3) immoloient ces jeunes victimes, il faisoit ses prieres à son Idole, & regardoit lui-même les entrailles des hosties , pour y remarquer les présages de ses prosperitez. Tout cela prouve si fortement, que ce detestable monstre n'étoit point Athée, qu'il n'est pas besoin d'alleguer la credulité qu'il eut pour ceux qui lui avoient predit qu'il mourroit de mort violente. Or si Neron, si Tarquin , si Catilina , si Caligula , si Heliogabale n'ont pas été Athées, quel droit auroit-on de pretendre , que tous ceux qui ont mal vécu dans le Paganisme , n'avoient aucun sentiment de Religion? Ne se rendroit-on pas ridicule, si l'on nioit que les mêmes gens qui avoient une haine horrible contre les premiers Chrétiens, étoient ceux qui s'abandonnoient à tous les dereglemens que l'on a vus dans le Paganisme? Et seroit-on moins ridicule , si l'on soutenoit que les villes & les Provinces entieres qui se dechainoient avec tant de rage & avec tant de cruauté contre les Chrétiens par tout l'Empire Romain , n'avoient aucune Religion, puis qu'il est indubitable, que cette fureur des Idolâtres ne venoit , 1. que de leur attachement au culte des Dieux , contre lesquels ils voioient les Chrétiens si animez : 2. que de la fausse pensée qu'ils s'étoient mise dans l'esprit , que les

(1) Lampridius in ejus vita.

(2) Voyez Coëffeteau, Hist. Rom. l. 14.

(3) Omne denique Magorum genus aderat illi, operabaturque quotidie, hortante illo & gratias agente quod amicos coram invenisset, cum inspiceret extra puerilia, & excuteret hostias ad ritum gentilem suum. Lampridius Heliogab.

Chrétiens étoient la cause de toutes les calamitez publiques , par les injures qu'ils faisoient aux Dieux ?

§. CXXXI.

Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les nations Idolâtres.

Difons donc , que quand on n'est pas véritablement converti à Dieu , & qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint Esprit , la connoissance d'un Dieu & d'une Providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme , & qu'ainsi elles s'échappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance-là. Tout ce que cette connoissance peut produire , ne va guere que jusqu'à des exercices extérieurs, que l'on croit pouvoir reconcilier les hommes avec les Dieux. Cela peut obliger à bâtir des temples , à sacrifier des victimes, à faire des prieres , ou à quelque chose de cette nature ; mais non pas à renoncer à une amourette criminelle , à restituer un bien mal acquis , à mortifier la concupiscence. De sorte que la concupiscence étant la source de tous les crimes , il est évident , que puis qu'elle regne dans les Idolâtres , aussi bien que dans les Athées , les Idolâtres doivent être aussi capables de se porter à toute sorte de crimes , que les Athées : & que les uns & les autres ne sauroient former des sociétés, si un frein plus fort que celui de la Religion , savoir les loix humaines , ne reprimoit leur perversité. Et cela fait voir le peu de fondement qu'il y a à dire que la connoissance vague & confuse d'une Providence , est fort utile pour affoiblir la corruption de l'homme: Ce n'est pas de ce côté-là que se tournent ses usages : ils sont beaucoup plus.

plus physiques que moraux, je veux dire qu'ils tendent plutôt à affectionner les sujets à demeurer en un certain lieu, & à le défendre s'il est attaqué, qu'à les rendre plus hommes de bien. On n'ignore pas l'impression que fait sur les esprits la pensée, que l'on combat pour la conservation des temples & des autels, & des Dieux Domestiques, *pro aris & focis*; combien on devient courageux & hardi, quand on est préoccupé de l'esperance de vaincre par la protection de ses Dieux, & que l'on est animé par l'averfion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa creance. Voilà proprement à quoi fervent les fausses Religions par raport à la conservation des Etats & des Republicues. Il n'y a que la veritable Religion, qui outre cette utilité, apporte celle de convertir l'homme à Dieu, de le faire combattre contre ses passions, & de le rendre vertueux. Encore n'y reüffit-elle pas à l'égard de tous ceux qui la profesfent. Car le plus grand nombre demeure si engagé dans le vice, que si les loix humaines n'y mettoient ordre, toutes les societez des Chretiens seroient ruinées bientôt. Et je suis sûr qu'à moins d'un miracle continuel, une ville comme Paris, seroit reduite dans quinze jours au plus triste état du monde, si l'on n'emploioit point d'autre remede contre le vice, que les remontrances des Predicateurs & des Confesseurs. Dites après cela, qu'une foi vague de l'existence d'un Dieu qui gouverne toutes choses, est d'une grande efficace pour mortifier le peché. Assûrez-vous plutôt, Monsieur, que cette sorte de foi ne met les Idolâtres au dessus des Athées, qu'à l'égard de l'affermissement de la Republique. Car, n'en déplaise à (1) Cardan, une société d'Athées, incapable qu'elle seroit de se servir des motifs de Religion pour se donner du courage, seroit animée.

(1) Lib.
de im-
mortal.
animæ.

bien.

bien plus facile à dissiper qu'une société de gens qui servent des Dieux : & quoi qu'il ait quelque raison de dire que la croiance de l'immortalité de l'ame a causé de grands desordres dans le (1) monde par les guerres de Religion qu'elle a excitées de tout tems, il est faux, même à ne regarder les choses que par des vuës de Politique , qu'elle ait aporté plus de mal que de bien comme il le voudroit faire accroire.

(1) Sum-
mus utri-
que Inde
furor vul-
go, quod
numina
vicinorum
Odit uter-
que locus,
&c.

Juven.

Satyr. 15.

§. CXXXII.

Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de leze-Majesté Divine.

Mais si les Idolâtres n'ont fait qu'égaliser les Athées dans la plupart des crimes, il est certain qu'ils les ont surpassés dans celui de leze-Majesté Divine au premier chef. Car outre les façons de parler insolemment contre Dieu, qui se voient dans leurs livres, sans qu'on voie qu'elles aient fait des affaires à l'Auteur ; qui se voient, dis-je, en (2) grand nombre, non seulement dans les Poëtes, mais aussi dans des Ouvrages en prose, ne fait-on pas que les Paiens ont dégradé leurs Divinitez, quand ils en étoient mecontens ? Ne fait-on pas qu'ils ont renversé, ou lapidé leurs temples & leurs statuës ? Alexandre, qui dans sa premiere jeunesse avoit été prodigue d'encens envers les Dieux, jusqu'à s'en faire censurer par son gouverneur, & dont le foible a été la superstition, au raport de Quinte Curce ; fut si outré de colere de ce qu'ils avoient laissé mourir Ephestion, que non content de leur dire des injures, il fit renverser leurs autels & leurs simulacres, & s'acharnant particulièrement sur Esculape le Dieu de la Medecine, (3) commanda que son

(2) Vide
Muret.
Orat. 4.
lib. 2.

(3) Ar-
rian. l. 7.
cap. 3.

tem-

temple fût brûlé. Auguste qui étendoit ses dévotions jusqu'à son oncle Cesar assassiné depuis peu, & qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu assassiné 300. personnes d'élite, ne se contenta pas, après avoir perdu sa flotte par la tempête, de s'écrier, *Qu'il vaincroit en dépit de Neptune*; mais il défendit aussi de porter en procession l'image de ce Dieu, à la prochaine solennité des Jeux Circenses. Suetone qui nous apprend cela, nous raconte ailleurs, que le jour de la mort de Germanicus, on lapida les temples, on renversa les autels, & qu'il y eut des gens qui jetterent par la fenêtre leurs Dieux Penates.

Les (1) Japonnois font aujourd'hui quelque chose de fort aprochant, car ils ont 365. Idoles destinées à veiller sur la personne de l'Empereur, lesquelles on met en sentinelle tour-à-tour, chacune pour être en faction une journée toute entiere. S'il arrive quelque mal au Prince, on s'en prend à l'Idole du jour, on la fouïette, ou on la bâtonne, & on la bannit du Palais pour cent jours. Les Chinois qui consultent leurs Idoles sur le succès de leurs affaires, (ce qui se fait en jettant devant la statuë les deux moitez d'un petit globe traversées d'un fil, après avoir prononcé quelques prieres) & qui ne rencontrent pas le fort favorable, se contentent pour la (2) premiere fois de dire mille injures à leur Dieu. Après cela changeant de ton, ils lui adressent mille prieres, & jettent encore au fort. S'il ne vient pas tel qu'ils le souhaitent, alors ils ajoutent aux injures les coups de fouïet, le Dieu est traîné dans l'eau & dans le feu. Après quoi viennent encore d'autres supplications: & ainsi tour à tour ils frappent & ils adorent leur Idole, jusqu'à ce que les deux moitez de la boule tombent du sens qu'ils le demandent.

(1) Ambassad. de la Compagn. des Indes des Provinces Unies.

(2) Maffeus, Hist. Indicar. lib. 6.

Je trouve encore une autre sorte d'impieeté fort criante dans la conduite des Paiens, en ce qu'ils ont associé aux Dieux les personnes les plus infames, comme Drufilia, dont le commerce incestueux avec son frere Caligula, étoit connu d'un chacun: comme Antinoüs le Ganymede de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs divins, non seulement du vivant de cet Empereur, mais aussi plus de 200. ans après: comme les deux Faustines, mere & fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre femme de Marc Aurele, toutes deux d'un libertinage si dereglé, que toute la ville s'en scandalisa, sur tout en voiant la fille indignement prostituée à un Gladiateur, quoi qu'elle eût le plus honnête homme de mari qui fût su monde. Tout cela n'empêcha pas, que le même peuple qui avoit été scandalisé de la mauvaise vie de ces Imperatrices, ne les honorât comme des Déeses après leur mort, par une impieeté que (1) l'Empereur Julien reproche vertement à l'Empereur Marc Aurele. La maniere dont les Atheniens rendirent les honneurs divins à (2) Demetrius, pendant qu'il étoit le plus infame debauché qui fût au monde, surpasse toute imagination.

(1) In Cæsaribus.

(2) Plutarch. in Demetr. Clemens Alex. in protrept. ad Gentes.

Voilà des crimes que les Athées ne commettent pas, & que les Idolâtres commettent. Et quels crimes sont-ce à votre avis? Les plus épouvantables que l'on puisse concevoir, & les plus accompagnés d'un jugement injurieux à la Divinité. Car enfin, faire abatre le temple d'un Dieu, en punition de ce qu'il a laissé périr un homme, n'est-ce pas croire que Dieu est justiciable de l'homme; que Dieu doit agir non pas selon sa volonté, mais selon qu'il plaît à l'homme; que s'il ne le fait pas, l'homme est en droit de le châtier par la suppression des honneurs qu'on lui rendoit; comme quand un

Prince

Prince punit ses serviteurs en les depouillant de leurs charges ? N'est-ce pas croire que Dieu est injuste, & qu'on peut lui faire des affronts impunément ? En un mot, n'est-ce pas porter le mepris & l'insolence plus loin que jamais Athée n'a fait ? Un Athée ne rend point d'honneurs à Dieu, parce qu'il n'est point persuadé qu'il existe. S'il abat un temple, il croit n'offenser aucune Divinité. Mais un Idolâtre qui fait la même chose, refuse des honneurs à un Dieu qu'il reconnoît, & les lui refuse afin de l'offenser. Il n'est pas si ignominieux de n'avoir pas le privilege (1) d'entrer quelque part, que d'en être chassé après y avoir été reçu ; donc les Idolâtres qui abattent les autels sur quoi ils avoient sacrifié, pechent plus grièvement qu'un Athée.

(1) Turpius ejicitur, quam non admittitur hospes.

Prononcez, je vous prie, sur cette question. Supposons deux François, dont l'un n'oberoit ni à Louis XIV. ni à quelque autre Roi que ce fût, & l'autre meconnoissant le grand Prince que Dieu nous a donné, reconnoitroit pour Roi de France un homme de peu de merite. A vôtre avis, lequel de ces deux hommes-là offenserait davantage le Roi ? Ce seroit sans doute le dernier, car en fait de rebellion, le premier pas est de refuser l'obeissance à son Prince legitime ; mais le comble de la felonnie est d'en mettre un autre en sa place : & plus celui qu'on lui substitué est destitué de merite, plus offense-t-on le Prince à qui l'on doit obeir. Un Roi qui se voit detroner par ses Sujets, parce qu'ils veulent vivre en Republicains, se console plus aisément, que s'il les voit se choisir un autre Monarque ; car au second cas ils temoignent que ce n'est point la haine de la Monarchie qui les fait agir, mais la haine particuliere qu'ils ont pour leur Souverain. Il n'est pas difficile par ces considerations, de connoitre que

que les Idolâtres, qui au lieu d'adorer le véritable Roi de l'Univers, lui ont substitué un nombre innombrable de Divinitez chimeriques, ont été plus injurieux à Dieu, que les Athées.

Si vous joignez à ceci les remarques qui ont été déjà faites en raportant la V. raison, & si vous considerez que la déification des personnes infames contient ou de pareilles énormitez, ou de plus grandes encore, vous ne douterez point que l'Idolatrie Paienne n'ait été pire que l'Atheïsme.

Je ne sai même, si je ne ferois pas bien de vous prier de joindre cette consideration à toutes les autres; c'est qu'il paroît par tous les Oracles des anciens Paiens, que le Demon n'a jamais poussé les hommes à l'Atheïsme, & qu'au contraire il a fait tous les efforts imaginables pour entretenir l'Idolatrie dans leur esprit. Quand il est question de conoître les divers degrez du peché, il me semble que le Demon n'est pas un Juge peu competent; & si quelque creature se conoît en crimes, c'est assurément celle-là. Il semble donc, que puisque le Diable donne la preference à l'Idolatrie, elle est plus criminelle que l'irreligion. Je tiendrois cette preuve pour demonstrative, si je ne me souvenois de la raison que j'ai (1) donnée de cette preference.

(1) Ci-dessus
n. 113.

Ce qui me reste à vous raporter des discours de nôtre habile homme, un peu commentez, est trop considerable & trop scabreux, pour ne me pas engager à prendre quelque repos avant que d'y mettre la main. Je m'arrête donc ici pour un peu de tems.

A. . . . le 9. de Juillet 1681.

§. CXXXIII.

VII. Preuve. *L'Atheïsme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs.*

JE reviens à vous, Monsieur, & je commence par vous dire, que la raison sur laquelle nôtre Docteur insista le plus amplement, fut celle-ci; que ce qui nous persuade que l'Atheïsme est le plus abominable état où l'on se puisse trouver, n'est qu'un faux préjugé que l'on se forme touchant les lumieres de la conscience, que l'on s'imagine être la regle de nos actions, faute de bien examiner les veritables ressorts qui nous font agir. Car voici le raisonnement que l'on fait. L'homme est naturellement raisonnable, il n'aime jamais sans conoître, il se porte nécessairement à l'amour de son bonheur, & à la haine de son malheur, & donne la preference aux objets qui lui semblent les plus commodes. S'il est donc convaincu qu'il y a une Providence qui gouverne le monde, & à qui rien ne peut échaper, qui recompense d'un bonheur infini ceux qui aiment la vertu, qui punit d'un châtiment éternel ceux qui s'adonnent au vice; il ne manquera point de se porter à la vertu, & de fuir le vice, & de renoncer aux voluptez corporelles, qu'il fait fort bien qui attirent des douleurs qui ne finiront jamais pour quelques momens de plaisir qui les accompagnent, au lieu que la privation de ces plaisirs passagers est suivie d'une éternelle felicité. Mais s'il ignore qu'il y ait une Providence, il regardera ses desirs comme sa dernière fin, & comme la regle de toutes ses actions: il se moquera de ce que les autres apelent vertu & honnêteté, & il ne suivra que les mouvemens de sa convoitise: il se defera, s'il

peut,

peut, de tous ceux qui lui déplairont : il fera de faux sermens pour la moindre chose ; & s'il se trouve dans un poste qui le mette au dessus des loix humaines , aussi bien qu'il s'est déjà mis au dessus des remords de la conscience, il n'y a point de crime qu'on ne doive attendre de lui. C'est un monstre infiniment plus dangereux que ces bêtes feroces, ces lions & ces taureaux enragez dont Hercule delivra la Grece. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes , pourroit être du moins retenu par la (1) crainte de ses Dieux. C'est par là qu'on a tenu de tout tems en bride les passions de l'homme : & il est sûr qu'on a prevenu quantité de crimes dans le Paganisme, par le soin qu'on avoit de conserver la memoire de toutes les punitions éclatantes des scelerats, & de les attribuer à leur impieté, & d'en supposer même quelques exemples , comme étoit celui qu'on debita du tems d'Auguste, à l'occasion d'un (2) temple d'Asie pillé par les soldats de Marc Antoine. On disoit que celui qui avoit mis le premier la main sur l'image de la Déesse qui étoit adorée dans ce Temple, avoit perdu la vuë subitement , & étoit devenu paralytique de toutes les parties de son corps. Auguste voulant éclaircir le fait , aprit d'un vieux Officier qui avoit fait le coup, non seulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce tems-là , mais aussi que cette action l'avoit mis à son aise pour toute sa vie. Tel étoit encore ce qu'on debitoit de ceux qui avoient la temerité d'entrer , malgré la défense qui en étoit faite , dans un temple d'Arcadie consacré à Jupiter ; c'est (3) que leurs corps ne faisoient plus d'ombre après cette action. Apparemment l'histoire de la mort subite de cet Envoyé des Latins , qui avoit parlé irreveremment du Jupiter des Romains en plein Senat, sur la-

(1) Si genus humanum & mortalia temnitis arma, At sperate Deo memores fandi atque nefandi.
Virgil.
Æn. 1.

(2) Voyez Mr. de Balzac Entret. 34. ch. 3.

(3) Theopompus apud Polybium.

quelle Tite Live (1) n'ose rien avancer de positif, à cause qu'il voioit que les Auteurs étoient partagez là-dessus, est une semblable fraude pieuse. Ces sortes de choses, vraies ou fausses, qui faisoient un très-bon effet sur l'esprit d'un Idolâtre, ne sont d'aucune vertu pour un Athée. Si bien qu'étant inaccessible à toutes ces considérations, il doit être nécessairement le plus grand & le plus incorrigible scelerat de l'Univers.

(1) *Nam & veræ esse, & aptè ad repræsentandam iram Deûm ficta, posunt.*
Tit. Livius Dec. 1. lib. 8.

§. CXXXIV.

Que l'expérience combat le raisonnement que l'on fait, pour prouver que la connoissance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuses de l'homme.

Tout cela est beau & bon à dire, quand on regarde les choses dans leur idée, & qu'on fait des abstractions métaphysiques. Mais le mal est, que cela ne se trouve pas conforme à l'expérience. J'avouë que si l'on donnoit à deviner les mœurs des Chrétiens, à des gens d'un autre monde, à qui l'on diroit simplement que les Chrétiens sont des creatures douées de raison & de bon sens, avides de la félicité, persuadées qu'il y a un Paradis pour ceux qui obeissent à la Loi de Dieu, & un Enfer pour ceux qui n'y obeissent pas; ces gens d'un autre monde ne manqueroient pas d'assurer que les Chrétiens sont à qui mieux mieux pour observer les préceptes de l'Évangile; que c'est parmi eux à qui se signalera davantage dans les œuvres de miséricorde, dans la prière, & dans l'oubli des injures, s'il est possible que parmi eux quelqu'un soit capable d'offenser son prochain. Mais d'où viendrait qu'ils feroient ce jugement si avantageux? C'est qu'ils ne considère-

dereroient les Chrétiens que dans une idée abstraite ; car s'ils les considéroient en détail , & par tous les endroits qui les déterminent à agir , ils rabatroient bien de la bonne opinion qu'ils en auroient eüe , & ils n'auroient pas plutôt vécu quinze jours parmi nous , qu'ils prononceroient , que dans ce monde on ne se conduit pas selon les lumieres de la conscience.

§. CXXXV.

Pourquoi il y a tant de difference entre ce qu'on croit & ce qu'on fait.

Voilà le véritable denoüement de cette difficulté. Quand on compare les mœurs d'un homme qui a une Religion , avec l'idée generale que l'on se forme des mœurs de cet homme , on est tout surpris de ne trouver aucune conformité entre ces deux choses. L'idée generale veut qu'un homme qui croit un Dieu , un Paradis & un Enfer , fasse tout ce qu'il connoit être agreable à Dieu , & ne fasse rien de ce qu'il fait lui être desagreable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous sçavoir la cause de cette incongruité ? La voici. C'est que l'homme ne se determine pas à une certaine action plutôt qu'à une autre , par les connoissances generales qu'il a de ce qu'il doit faire , mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque chose , lors qu'il est sur le point d'agir. Or ce jugement particulier peut bien être conforme aux idées generales que l'on a de ce qu'on doit faire , mais le plus souvent il ne l'est pas. Il s'accommode presque toujours à la passion dominante du cœur , à la pente du temperament , à la force des habitudes contractées , & au goût ou à la sensibilité que l'on a pour certains objets,

jets. Le (1) Poëte qui a fait dire à Medée, *Je voi & j'approuve le bien, mais je fais le mal*, a parfaitement bien representé la différence qui se rencontre entre les lumieres de la conscience, & le jugement particulier qui nous fait agir. La conscience conoît en general la beauté de la vertu, & nous force de tomber d'accord qu'il n'y a rien de plus loüable que les bonnes mœurs. Mais quand le cœur est une fois possédé d'un amour illegitime; quand on voit qu'en satisfaisant cet amour, on goûtera du plaisir, & qu'en ne le satisfaisant pas, on se plongera dans des chagrins & dans des inquietudes insupportables; il n'y a lumiere de conscience qui tienne: on ne consulte plus que la passion, & l'on juge qu'il faut agir *hic & nunc* contre l'idée generale que l'on a de son devoir. Ce qui montre, qu'il n'y a rien de plus sujet à l'illusion, que de juger des mœurs d'un homme par les opinions generales dont il est imbu. C'est encore pis que si l'on jugeoit de ses actions par ses livres ou par ses harangues, qui neanmoins sont de fort mauvais garans des inclinations de l'Auteur. Car que peut-on voir de plus grave, que les plaintes de Salluste contre la corruption de son siecle? Les plus severes observateurs de l'ancienne discipline n'eussent pas mieux dit. Cependant Salluste n'étoit pas plus sage qu'un autre. Le Censeur fut obligé de le reprendre de sa mauvaise vie en plein Senat: (2) il fut accusé deux fois d'adultere devant le Preteur; & y aiant été surpris par Milon, il n'en fut quitte que pour une bonne somme d'argent, qu'il fut obligé de paier après avoir eu les étriviers. Si nous avions la harangue que Clodius prononça devant le Senat, pour se plaindre de la profanation des choses saintes, nous y verrions sans doute toutes les marques d'une grande pieté,

(1) *Vide*
melicra-
proboque,
deteriora
sequor.
Ovid.
Metam.
lib. 7.

(2) *Gell.*
noct.
Artic.
lib. 17.
cap. 18.

(1) Cicero
de Arusp.
respons.

& beaucoup de ces figures de Rhétorique qui représentent si vivement l'atrocité d'une action. Cependant Clodius n'étoit rien moins que zélé pour le service divin. Il se (1) vançoit lui-même d'avoir été foudroïé par deux cens Arrêts du Senat, pour des affaires de Religion, & il avoit profané les mysteres de la Bonne Déesse avec la dernière insolence.

§. CXXXVI.

Que l'homme n'agit pas selon ses principes.

Que l'homme soit une creature raisonnable, tant qu'il vous plaira ; il n'en est pas moins vrai, qu'il n'agit presque jamais conséquemment à ses principes. Il a bien la force dans les choses de speculation, de ne point tirer de mauvaises conséquences, car dans cette sorte de matieres il peche beaucoup plus par la facilité qu'il a de recevoir de faux principes, que par les fausses conclusions qu'il en infere. Mais c'est tout autre chose quand il est question des bonnes mœurs. Ne donnant presque jamais dans de faux principes, retenant presque toujours dans sa conscience les idées de l'équité naturelle, il conclut néanmoins presque toujours à l'avantage de ses desirs dereglez. D'où vient, je vous prie, qu'encore qu'il y ait parmi les hommes une prodigieuse diversité d'opinions touchant la maniere de servir Dieu, & de vivre selon les loix de la bienfiance, on voit néanmoins certaines passions regner constamment dans tous les pais, & dans tous les siècles ? Que l'ambition, l'avarice, l'envie, le desir de se venger, l'impudicité, & tous les crimes qui peuvent satisfaire ces passions se voient par tout ? Que le Juif & le Mahometan, le Turc & le More, le Chretien & l'Infidele,

l'In-

l'Indien & le Tartare , l'habitant de terre ferme & l'habitant des Iles , le Noble & le roturier , toutes ces sortes de gens qui dans le reste ne conviennent , pour ainsi dire , que dans la notion generale d'homme , sont si semblables à l'égard de ces passions , que l'on diroit qu'ils se copient les uns les autres ? D'où vient tout cela , sinon de ce que le veritable principe des actions de l'homme , (j'excepte ceux en qui la grace du St. Esprit se déploie avec toute son efficace) n'est autre chose que le temperament , l'inclination naturelle pour le plaisir , le goût que l'on contracte pour certains objets , le desir de plaire à quelqu'un , une habitude gagnée dans le commerce de ses amis , ou quelque autre disposition qui resulte du fond de nôtre nature , en quelque país que l'on naisse , & de quelques conoissances que l'on nous remplisse l'esprit ?

Il faut bien que cela soit , puis que les anciens Paiens accablez d'une multitude incroyable de superstitions , perpetuellement occupez à apaiser la colere de leurs Idoles , épouvantez par une infinité de prodiges , imaginant que les Dieux étoient les dispensateurs de l'adversité & de la prosperité selon la vie que l'on menoit , n'ont pas laissé de commettre tous les crimes imaginables. Et si cela n'étoit pas , comment seroit-il possible que les Chretiens qui conoissent si clairement par une revelation soutenüe de tant de miracles , qu'il faut renoncer au vice pour être éternellement heureux , & pour n'être pas éternellement malheureux ; qui ont tant d'excellens Predicateurs paieez pour leur faire là-dessus les plus vives & les plus pressantes exhortations du monde ; qui trouvent par tout tant de Directeurs de conscience zélés & savans , & tant de livres de devotion ; comment , dis-je , seroit-il possible parmi tout cela,

la , que les Chrétiens vécussent , comme ils font , dans les plus énormes dereglemens du vice ?

§. CXXXVII.

Pourquoi certaines ceremonies sont regulierement observées.

A la verité , les opinions que l'on a sur le chapitre de la Religion & de la bienfiance , font le principe de certaines choses qui s'observent regulierement parmi les personnes de même foi , en quelque lieu du monde qu'elles vivent , & parmi les personnes qui composent un même peuple , de quelque humeur qu'elles soient d'ailleurs. On voit , par exemple , que les Juifs circoncisent leurs enfans , & gardent le jour du Sabat par tous les endroits du monde où ils sont soufferts. Autrefois les Perfes aprouvoient les mariages incestueux , & s'y engageoient sans scrupule , non seulement lors qu'ils demeuroient en Perse , mais aussi lors qu'ils s'habituoiént , & qu'ils se multiplioient dans les pais étrangers , où l'on detestoit cette sorte de mariages. Ceux au contraire qui étoient d'une nation où l'inceste étoit desaprouvé , ne se marioient pas de la sorte , lors même qu'ils s'habituoiént parmi les Perfes : & les Perfes eux-mêmes qui avoient embrassé la Religion de JESUS-CHRIST , n'étoient plus capables de donner les mains à ces alliances illicites.

(1) Apud
Euseb.
rrapar.
Euang.
l. 6. c. 8.

(1) Bardesanes se sert de cette consideration , pour refuter les Astrologues dans le beau traité qu'il fit contre eux , & c'est assurément une fort bonne raison à proposer contre l'Astrologie Judiciaire.

Mais cela ne detruit point ce que j'ai dit. Cela fait voir seulement , que les hommes se

con-

conformement aux loix de leur Religion , lors qu'ils le peuvent faire sans s'incommoder beaucoup , & qu'ils voient que le mepris de ces loix leur seroit funeste. C'est à cause de cela que les Juifs observent leurs fêtes & leur circoncision. Faire circoncir un enfant n'est pas une operation douloureuse pour le pere ni pour la mere , ni qui ait des suites dangereuses pour l'enfant. Cela n'empêche pas ni le pere , ni la mere , d'amasser du bien par toute sorte d'inventions , de tromper , de calomnier , de faire l'amour , & de s'enivrer , si le cœur leur en dit. Et s'ils avoient la hardiesse de ne pas observer la ceremonie de la circoncision , ils se feroient excommunier , & seroient regardez comme des monstres par les autres Juifs. On peut dire la même chose de l'observation des fêtes. Ceux qui s'en dispensent , se punissent par leurs propres mains , non seulement parce qu'ils s'exposent au blâme , à la censure , & à des amendes , si le cas y échet ; mais aussi parce qu'ils se derobent le tems le plus agreable de la vie. Car les passions de l'homme sont si ingénieuses à se dedommager , qu'elles trouvent jusques dans les choses que l'on avoit destinées contre elles , la matiere d'un grand triomphe. Quoi de plus commode que les fêtes ? On ne travaille pas , on met ses plus beaux habits , on danse , on jouë , on boit , les deux sexes se trouvent ensemble ; pour une heure ou deux que l'on donne à Dieu , on en donne dix ou douze à ses divertissemens. Voilà sans doute une importante victoire que la Religion remporte sur les passions , que de faire observer ou la circoncision , ou les fêtes.

Pour les jeûnes & les abstinences que l'Eglise nous impose , j'avouë qu'il n'est pas si aisé de les pratiquer , que de s'assujettir à l'observation des fêtes , & que néanmoins on les pratique.

Mais cela vient sans doute, ou de ce qu'on peut les pratiquer sans prejudice de ses passions dominantes, ou de ce qu'on trouve peu-à-peu l'adresse d'en faire évanouir les principales incommoditez, ou de ce qu'on ne veut pas passer pour profane, ce qui est quelquefois nuisible dès cette vie. On s'abstient tout un Carême de manger de la viande : oui, mais s'abstient-on de medire de son prochain ? S'abstient-on de s'enrichir par des voies frauduleuses ? S'abstient-on de voir des femmes de mauvaise vie ? Renonce-t-on à la vengeance ? Point du tout, chacun vit en ce tems-là comme à l'ordinaire, si ce n'est qu'il va plus souvent au Sermon, & qu'au lieu de faire deux grands repas, & de manger de la chair, il se contente de manger tant d'autres choses à midi, qu'une collation lui suffit après cela pour tout le reste de la journée. C'est ainsi qu'en usent ceux qui n'ont pas beaucoup de peine à surmonter la gourmandise : car ceux qui y trouvent de grandes difficultez, ne manquent pas de recourir à l'indulgence de leurs Directeurs, pour avoir la liberté d'en user comme bon leur semblera. Et après tout, il n'y a point de jeune fille, qui pour avoir la taille plus deliée, ou pour épargner de quoi s'acheter de beaux habits, ne renonce à la bonne chere plus gaiement, que les autres ne le font pour observer les preceptes de l'Eglise.

Ainsi demeurons-en à nôtre maxime, & avouons de bonne foi, que si les hommes observent plusieurs ceremonies en vertu de la Religion qu'ils professent, ou de la persuasion où ils sont que Dieu le veut, c'est parce que cela ne les empêche pas de satisfaire les passions dominantes de leur cœur, ou même parce que la crainte de l'infamie & de quelque châtiment temporel les y engage. Ou bien disons, que
s'ils

s'ils observent regulierement plusieurs cultes penibles & incommodés, c'est parce qu'ils veulent racheter par là leurs pechez d'habitude, & accorder leur conscience avec leurs passions favorites; ce qui montre toujours, que la corruption de leur volonté est la principale raison qui les determine.

Je ne m'étonne pas que les mariages incesteux n'aient pas été pratiquez parmi les peuples qui les avoient chargez de la haine & de l'ignominie publique; car qui est l'homme qu'une barriere comme celle-là ne retienne dans le devoir, pourveu qu'il ne soit pas d'une nation qui juge tout autrement de la chose, & qu'il ne s' imagine pas, comme faisoient aparemment les Perses, que les autres nations ne se conoissent pas en bienfiance? Mais pour juger si les Chrétiens s'interdisent les mariages de cette nature, parce que Dieu les defend, il faudroit conoitre ce qu'ils feroient là-dessus, en cas que le Droit Civil & le Droit Canon leur donnassent pleine liberté de faire ce qu'ils voudroient: car dans l'état où sont les choses, je ne voi pas qu'on doive se faire un merite devant Dieu, de ce qu'on ne se marie pas avec sa sœur. Il y a des peines temporelles assez terribles contre ce dereglement, pour en être detourné sans que la conscience s'en mêle. Si le Droit Civil & le Droit Canon laissoient la chose à nôtre liberté, il est fort probable qu'on ne s'en feroit pas un plus grand scrupule que de l'adultere, dont tant de gens sont coupables; quoi que ce soit un des plus grands crimes du monde.

§. CXXXVIII.

*Exemple qui prouve que les opinions ne sont pas la
regle des actions.*

Ce seroit un travail infini, que de s'amuser à éclaircir toutes les objections que l'on peut faire contre cette doctrine; car l'esprit humain étant capable de toutes les bizarreries imaginables, on ne posera jamais de regle sur son sujet, qui ne souffre mille exceptions. Ce qu'il y a donc à faire, c'est de s'en tenir à ce qui arrive le plus souvent, savoir *que ce ne sont pas les opinions generales de l'esprit, qui nous determinent à agir, mais les passions presentes du cœur.* En effet, si un Chrétien ivrogne & impudique s'abstenoit de dérober, parce qu'il fait que Dieu a defendu le larcin, ne s'abstiendrait-il pas aussi des deux autres crimes, qu'il fait que Dieu a defendus? Et s'il ne s'abstient pas des deux premiers, mais seulement du larcin, n'est-ce pas évidemment, ou parce qu'il craint l'infamie & le suplice, ou parce qu'il n'est point avare, ou en general parce que le tour de son esprit ne lui fait trouver aucun charme à dérober? Encore un coup, si les lumieres de la conscience étoient la raison qui nous determine, les Chrétiens vivroient-ils aussi mal qu'ils font?

§. CXXXIX.

Qu'on ne peut pas dire , que ceux qui ne vivent pas selon les maximes de leur Religion , ne croient pas qu'il y ait un Dieu.

I. Preuve de cela , tirée de la vie des soldats.

O N ne peut pas me repondre , que les Chretiens qui ne vivent pas conformément aux principes de leur Religion , ne sont pas persuadez de nos mysteres , & que ce sont autant d'Athées cachez. Car outre que ce seroit multiplier terriblement les Athees , contre le sentiment de plusieurs celebres Auteurs , qui ne croient pas qu'il y ait jamais eu homme pleinement persuade de l'Atheïsme ; qu'y a-t-il de plus insoutenable , que de ranger parmi les Athées tous ces soldats Chretiens qui commettent des desordres inouis , lors qu'ils ne sont pas tenus sous une severe discipline ? Les doutes sur l'existence de Dieu ne tombent gueres dans ces ames-là. Ce n'est pas le défaut du peuple. Il est trop sot , pour se laisser tromper en ces choses-là par un habile homme. Il ne demande (1) que du pain & des divertissemens , & n'a nullement l'ambition de rechercher s'il a tort de reconoitre un souverain Maître de toutes choses. Ceux qui donnent , ou dans le Deïsme , ou dans cette sorte de doutes , pretendent au bel esprit , & s'appellent par excellence , *les esprits forts*. Ils sont très-mal fondez , je l'avouè , & il seroit facile de leur montrer , qu'il n'y a rien de plus foible , ni de plus deraisonnable , que le caractere de leur esprit. Mais quoi qu'il en soit , ce sont des gens , pour l'ordinaire , qui font plus de cas de

(1) *Dux*
tantum
res anxius
optat ,
Panem &
Circenses.
Juven.
Satyr. 10.

leur esprit, que de leur corps; au lieu que les soldats & les voleurs des grands chemins ne songent qu'à leur corps, & ne sont mechans que par le corps, s'il est permis de parler ainsi.

Il est certain d'ailleurs, que des soldats qui ne respirent que le sang & le carnage, & qui pour peu qu'on les laisse faire, mettent bientôt dans la dernière desolation le pais ami, aussi bien que le pais ennemi, sont fort susceptibles du zèle de Religion: car si on les lâche contre un peuple de différente croiance, & si on les anime par ce grand motif, on voit que leur courage va souvent jusqu'à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, que comme des actes de piété. On voit qu'ils conçoivent une haine implacable contre ceux qui ne sont pas de leur Secte, & qu'ils se feroient un scrupule de faire leurs devotions avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas interieurement le Christianisme, lors qu'ils se portent à tous les crimes qu'ils commettent.

§. CXL.

II. Preuve, tirée des desordres des Croisades.

OSeroit-on dire, que les Chrétiens qui se croisoient pour l'expédition de la Terre Sainte, n'avoient aucune Religion; eux qui quittoient leur patrie, pour aller faire la guerre aux Infidèles; eux qui croioient voir des Anges & des Saints à la tête de leurs armées, mettre en fuite les ennemis; eux qui ne parloient que de prodiges & que de miracles? Il faudroit avoir perdu le sens pour soupçonner d'Atheïsme des gens comme cela, qui cependant commettoient les plus effroyables desordres

dres dont on ait jamais ouï parler ; de sorte que les Chrétiens qu'ils alloient défendre , avoient autant de haine pour eux , que pour les Turcs & les Sarrazins. Les Croisades sont assurément un des beaux endroits du Christianisme ; mais elles ont un revers qui n'est guere avantageux. D'un côté les Chrétiens d'Orient se sont servis de la plus noire & de la plus deloiale trahison qui se puisse , pour perdre les Chrétiens d'Occident qui alloient à leur secours : & ceux-ci de l'autre , ont commis des excès épouvantables en toutes manieres. Remarquez bien , je vous prie , que je ne pretens pas nier , qu'encore que les Croisades fussent une entreprise de devotion , il n'ait pu y avoir des Athées qui en voulurent être , soit pour se faire loier , soit pour éviter le reproche de poltronnerie , ou même celui d'irreligion , soit pour satisfaire leur inclination belliqueuse , ou leur ambition , ou leur curiosité , soit enfin pour commettre mille desordres. Je suis persuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour propre tous les exercices extérieurs de la piété , quelque pénibles qu'ils puissent être. Voici donc ce que je dis ; c'est que la plus grande partie des Croisez étoient des gens que les Predications & les Indulgences avoient animez à cette entreprise , & qui assurément n'abjuroient pas leur Religion dans l'ame , lors qu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient.

§. CXLI.

Reflexion sur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chrétiens , que leur Religion n'est propre qu'à faire des lâches.

En parlant de la licence de nos soldats , &

des desordres que nos Croisez ont commis à la vuë des Infideles , je me suis souvenu qu'on a quelquefois objecté aux Chretiens , que les principes de l'Evangile ne sont point propres à la conservation du bien public , parce qu'ils énervent le courage , & qu'ils inspirent de l'horreur pour le sang , & pour toutes les violences de la guerre. Je n'examinerai point si cette objection est aussi meprisable qu'on la fait ; mais je dirai bien , qu'on ne peut pas y répondre plus mal , qu'en disant , comme font plusieurs , qu'on n'a qu'à consulter l'experience , & qu'on verra qu'il n'y a point de nations plus belliqueuses , que celles qui font profession du Christianisme. Cette réponse est pitoiable , parce qu'elle ne sert qu'à montrer que les Chretiens ne vivent pas selon leurs principes : au lieu que pour bien répondre , il faudroit dire , qu'en suivant l'esprit de leurs principes , les Chretiens doivent être de très-bons soldats. Mais peut-on dire cela , si l'on est de bonne foi ? Ne faut-il pas convenir , que le courage que l'Evangile nous inspire , n'est point un courage de meurtre & de violence , comme celui de la guerre ? Le courage Evangelique ne va qu'à nous faire mepriser les injures & la pauvreté , la persecution des Tyrans , les prisons , les roues , les chevalets , & tous les suplices du martyre. Il est propre à nous faire braver par une patience heroïque , la rage la plus inhumaine des persecuteurs de la foi. Il nous resigne à la volonté de Dieu dans les maladies les plus aiguës. Voilà quel est le courage du vrai Chretien. Cela suffit , je l'avouë , pour convaincre les Infideles , que nôtre Religion n'amollit point le courage , & n'inspire point la poltronnerie. Mais cela n'empêche pas , qu'ils ne puissent dire avec raison , qu'en prenant le mot de courage au sens qu'on le prend dans

le monde , l'Evangile n'est point propre à en donner. On entend par un homme courageux , un homme qui est fort delicat sur le point d'honneur , qui ne peut souffrir la moindre injure , qui se venge avec éclat , & au peril de sa vie , de la moindre offense qu'on lui ait faite ; qui aime la guerre , qui va chercher les occasions les plus perilleuses pour tremper ses mains dans le sang des ennemis , qui a de l'ambition , qui veut s'élever par dessus les autres. Il faudroit avoir perdu le sens , pour dire que les conseils & les preceptes de J E S U S - C H R I S T nous inspirent cet esprit-là ; car il est de notoriété publique à tous ceux qui savent les premiers élémens de la Religion Chretienne , qu'elle ne nous recommande rien tant que de souffrir les injures , que d'être humbles , que d'aimer nôtre prochain , que de chercher la paix , que de rendre le bien pour le mal , que de nous abstenir de tout ce qui sent la violence. Je defie tous les hommes du monde , pour si experts qu'ils puissent être en l'art militaire , de faire jamais de bons soldats d'une armée , où il n'y auroit que des personnes resoluës de suivre ponctuellement toutes ces maximes. Tout le mieux qu'on en pourroit attendre , seroit qu'ils ne craindroient point de mourir pour leur pais , & pour leur Dieu. Mais je m'en raporte à ceux qui savent la guerre , si cela suffit pour la qualité de bon soldat , & s'il ne faut pas quand on veut réussir en ce metier faire tout le mal que l'on peut à l'ennemi , le prevenir , le surprendre , le passer au fil de l'épée , brûler ses magazins , l'affamer , le saccager. On feroit de beaux exploits avec des gens qui auroient la conscience toute pleine de scrupules , & qui voudroient consulter un Casuiste à tout moment , pour savoir s'ils sont dans le cas où il est permis de tuer , d'executer un ordre que

(1) Me-
moir. de
Brant.
part. 4.

l'on croit injuste , de mettre le feu à un villa-
ge , de piller , &c. Le Marechal de Biron se
seroit bien accommodé de semblables troupes ,
lui qui cassa un Capitaine , qui avoit voulu
prendre ses precautions contre les recherches
des Procureurs Generaux du Roi. *Etes-vous*
de (1) ces gens , lui dit-il , *qui craignent tant*
la Justice ? Je vous casse : jamais vous ne me
servirez ; car tout homme de guerre qui craint
une plume , craint une épée. Je laisse à dire que
si les principes du Christianisme étoient bien
suivis , on ne verroit point de Conquerant par-
mi les Chretiens , ni point de guerre offensive ,
& qu'on se contenteroit de se défendre des in-
vasions des Infideles. Et cela étant , combien
verrions-nous de peuples en Europe , qui joui-
roient d'une paix profonde depuis long-tems ,
& qui à cause de cela seroient les plus mal pro-
pres du monde à faire la guerre. Il est donc
vrai que l'esprit de nôtre sainte Religion ne
nous rend pas belliqueux : & cependant il n'y
a point sur la terre de nations plus belliqueu-
ses , que celles qui font profession du Christia-
nisme. Exceptez-moi les Turcs , & choisissez
dans l'Afrique , dans l'Asie , dans l'Amerique
tel peuple qu'il vous plaira , faites-en une ar-
mée de cent mille hommes , il ne faudra pas
plus de dix ou douze mille Chretiens pour l'a-
bîmer. Les Turcs mêmes sont fort inferieurs
aux Chretiens , & n'obtiendroient jamais aucun
avantage sur eux en nombre égal. L'avarice ,
l'impudicité , l'insolence & la cruauté , qui ren-
dent les armées formidables , se trouvent dans
les armées Chretiennes , autant qu'ailleurs ; si
ce n'est qu'on n'y mange pas la chair des en-
nemis , comme font quelques peuples de l'A-
merique. Ce sont les Chretiens qui perfection-
nent tous les jours l'art de la guerre , en inven-
tant une infinité de machines pour rendre les
siéges

sièges plus meurtriers & plus affreux ; & c'est de nous que les Infideles apprennent à se servir des meilleures armes. Je sai bien que nous ne faisons pas cela entant que Chretiens , mais parce que nous avons plus d'adresse que les Infideles : car s'ils avoient assez de genie & de valeur pour faire mieux la guerre que les Chretiens , ils la feroient mieux intailliblement. Mais néanmoins je trouve ici une raison très-convaincante , pour prouver que l'on ne suit point dans le monde les principes de sa Religion , puis que je fais voir , que les Chretiens emploient tout leur esprit , & toutes leurs passions à se perfectionner dans l'art de la guerre, sans que la conoissance de l'Evangile traverse le moins du monde ce cruel dessein.

Reprenons nôtre sujet , & faisons voir par d'autres exemples , que le dereglement des mœurs n'est point une preuve que l'on soit Athée.

§. CXLII.

III. Preuve, tirée de la conduite de plusieurs femmes.

Qui est-ce qui oseroit dire , que toutes les femmes Chretiennes qui se signalent par leurs crimes , sont destituées de tout sentiment de Religion ? Ce seroit la plus fausse pensée du monde ; car sûrement ce n'est point le vice des femmes que l'Atheïsme. Il semble que l'Eglise reconoisse que la devotion est leur partage , puis qu'elle fait ordinairement des prieres *pro devoto fœmineo sexu*. Elles se font une vertu de n'entrer point dans les grands raisonnemens. Ainsi elles en demeurent à leur Catechisme , & sont toutes de la Religion de leur mere ; bien plus portées à la superstition, qu'à

qu'à l'impïeté; grandes coureuseuses d'Indulgences & de Sermons, & si fort occupées de mille passions, qui leur sont comme tombées en partage, qu'elles n'ont ni le tems, ni la capacité nécessaires pour revoquer en doute les articles de leur foi, à moins qu'elles ne soient engagées dans quelque Religion persécutée, incapable de leur fournir les établissemens qu'elles voudroient, & qui leur sont presentez par la Religion dominante: car en ce cas-là, il leur survient quelquefois des doutes si violens, qu'elles passent, non pas de la Religion à l'Atheïsme, mais de la profession d'une Religion à la profession d'une autre. A cela près, les femmes sont très-peu sujettes à l'impïeté. On les voit fort empressées à s'en aller gagner des pardons, fort assiduës aux Eglises, entreprenant volontiers un pelerinage. Je sai bien ce qu'en disent les railleurs, que la Religion n'est qu'un pretexte, & que la véritable cause de tout cela est l'envie de se promener, d'aller causer, de voir & d'être vuës, ou même de se divertir avec un Galant. Mais je sai bien aussi, qu'il n'en faut pas croire les railleurs, ils outrent la chose; ce qu'ils disent est vrai quelquefois, & principalement dans les pais où la jalousie regne. Mais en France où on laisse les femmes entierement sur leur bonne foi, de sorte qu'elles vont voir qui bon leur semble à toutes heures, & reçoivent compagnie tout autant qu'elles en souhaitent, il est faux qu'elles aillent gagner les Indulgences, seulement afin d'avoir un pretexte de sortir de la maison. Encore un coup, ce n'est nullement le vice des femmes que l'impïeté. Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs sont très-corrompues, ou par la vanité, ou par l'envie, ou par la medifance, ou par l'avarice, ou par la galanterie, ou par toutes ces passions ensemble.

Personne n'ignore que toutes les grandes villes sont pleines de lieux infames, & que la partie du monde où nous croions que Dieu a établi le St. Siege Apostolique, est toute pénétrée d'impudicité. Le nombre des meres, ou des tantes qui se font un revenu des premieres faveurs de leurs filles, ou de leurs niées, n'y est pas petit. Je lisois un de ces jours dans la Relation que Mr. de St. Didier, Gentilhomme de Monsieur le Comte d'Avaux, nous a donnée de la ville de Venise, où ce Comte a été en Ambassade, que c'est une chose si ordinaire dans cette Republique-là, que de dix (1) filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les meres & les tantes font elies-mêmes le marché, & conviennent du prix de la virginité de leurs filles pour un certain tems, moyennant cent, ou deux cens Ducats, pour faire, disent-elles, dequoi les marier. Il raconte fort agreablement, qu'il se trouva un jour par hazard à un traité de cette nature, & qu'un Gentilhomme étranger de sa connoissance, étant depuis quelque tems en marché pour une fille, & différant toujours à donner une reponse positive, sur ce qu'il ne lui trouvoit pas assez d'embonpoint, & qu'elle n'avoit pas encore la gorge bien formée, la tante lui dit, qu'il ne falloit pas être plus long-tems à se déterminer, parce que le Pere Predicateur d'un des premiers Couvents de Venise, qu'elle nomma, étoit entré en traité, & avoit déjà fait une offre raisonnable. Il dit (2) aussi, que c'est l'opinion ordinaire de tout le monde à Venise, Qu'un seul frere se marie pour tous les autres; & il assure que cela ne se dit pas sans fondement, mais qu'il seroit inutile d'en vouloir donner des preuves. Ce qui fait voir, que l'inceste le plus brutal & le plus outré, ne fait aucune horreur aux Venitiennes. Ce qu'il remarque du grand nombre des Courtisanes, & de la pleine liber-

(1) Parr.
III. arti-
cle des
Courtif.

(2) Ibid.
article des
mariag.
des No-
bles.

té dont elles jouissent , & de la considération qu'elles s'acquieient parmi le peuple , & des caresses qu'elles reçoivent dans les Couvens , lors qu'elles y vont voir les sœurs de ceux qui les entretiennent , est une preuve incontestable , que les femmes de ce pais-là n'ont aucune sensibilité pour l'honneur , ni pour la vertu , d'autant plus que *ceux qui conoissent autant Rome que Venise , sont en peine de décider en laquelle de ces deux villes il y a plus de Courtisanes , & plus de libertinage* , à ce que dit le même Mr. de Saint Didier.

Si ceux qui viennent à Paris avec les Ambassadeurs , oïoient publier quand ils sont retournez chez eux , des Relations aussi libres , que celles que les François publient touchant les pais étrangers , je ne doute pas qu'ils n'eussent bien des choses à dire. Mais on redoute si fort nôtre nation , qu'on n'ose rien imprimer qui lui déplaisé ; ou si on le fait , nous donnons bon ordre que cela ne soit point connu parmi nous , soit en defendant l'entrée des livres , soit en les faisant imprimer sans les passages qui ne nous plaisent pas. C'est ainsi que Mr. l'Abbé Talemant vient d'en user dans sa Version de l'Histoire du Cavalier Nani. Mais quelque menagement que les étrangers aient pour nous , les dereglemens des femmes n'en sont pas moins réels ; & qui pourroit suivre tous les avortemens , tous les empoisonnemens , toutes les fraudes , & toutes les calomnies dont les prostitutions sont compliquées en France , aussi-bien qu'ailleurs , ce seroit dequoi donner de l'horreur aux plus endurcis.

Sur cela vous imaginez-vous que les personnes qui trempent dans ces desordres , traitent de fable l'Histoire de l'Evangile ? Rien moins que cela. La plupart de ces femmes ne laissent pas de dire leur Litanie dans l'occasion , ou les

autres prieres qu'on leur a enseignées dans l'enfance. Il y en a qui font des plus assidus aux exercices publics de la Religion. Il y en a qui font des aumônes, & des fondations magnifiques pour le service divin; qui esperent de se repentir un jour, & d'être sauvées; qui confessent leurs pechez, à tout le moins une fois l'an, comme l'Eglise l'ordonne; qui s'abstiennent des plaisirs pendant quelques jours, après avoir été foudroïées de censures dans le confessional; qui abhorrent ce qu'elles croient être heretique; qui tâchent de convertir ceux qu'elles croient être dans une mauvaise Religion. Toutes choses qui font voir manifestement, qu'elles conservent parmi leurs impuretez, la persuasion de l'Evangile.

Vous me direz, qu'elles font tout cela uniquement pour deconcerter la medifance, & pour faire perdre le terrain à ceux qui les croient mal-honnêtes. Je le veux croire de quelques-unes; (car pour les Courtisanes d'Italie, on seroit ridicule de croire qu'elles font quelque chose pour sauver leur reputation) & j'avoué de plus, qu'en voiant des Dames galantes faire fort les empresfées pour convertir les Heretiques, & ne se donner point de patience, si quelque marmiton Huguenot s'est fourré dans leur domestique, qu'elles ne lui aient fait faire son abjuration, ou par promesses, ou par menaces, je pense en moi-même quelquefois, qu'elles pourroient bien tenir cette conduite, uniquement par l'envie de faire leur cour, & de devenir à la mode. Car quelle aparence, qu'une femme qui a peut-être son cabinet plein de poisons, prêts à la delivrer de son mari, s'il cesse d'être commode, ou de son Galant, s'il la sacrifie à une autre; quelle aparence, dis-je, qu'une femme qui en est là, se tourmente pour la conversion d'un Heretique par un motif de cha-

charité? Mais je dis néanmoins, qu'à parler en general, les femmes de mauvaise vie se peuvent porter aux œuvres charitables qu'on leur voit faire quelquefois ou envers les pauvres, ou envers les Herétiques, non seulement par les motifs humains qui ont été touchés ci-dessus, mais aussi par la raison, qu'elles esperent de racheter leurs pechez par là. Il semble d'abord que cela fait contre moi, puis que cela prouve, que la foi qui reste dans l'ame des plus grands pecheurs, les porte à bien faire de tems en tems. Mais dans le fond, cela prouve tout-à-fait bien ce que je cherche, savoir I. Que ceux qui se portent à toute sorte de crimes, ne laissent pas de conserver leur Religion. II. Que le grand mobile des actions de l'homme consiste, non pas dans la croiance qu'il a sur le chapitre de la Religion, mais dans le caractère de son cœur & de sa concupiscence; puis qu'on voit qu'il sacrifie à cela les preceptes de sa Religion, lors même qu'il semble les pratiquer. En effet, une personne qui donne l'aumône, ou qui tâche de convertir un Herétique, dans la vue de racheter ses pechez presens & à venir; c'est-à-dire, les pechez dont elle sent bien qu'elle ne veut point se defaire; cette personne, dis-je, ne se sert de sa foi, que pour se mettre plus en état de contenter ses inclinations vicieuses. Vous aurez bientôt quelques autres preuves de cette proposition, *Que ceux qui s'abandonnent au crime, ne laissent pas d'être persuadés de nos mysteres.*

§, CXLIII.

- *Quels principes on peut inferer de ce qui vient d'être dit.*

Nous pouvons donc poser pour principe,
I. Que les hommes peuvent être tout ensemble
fort

fort dereglez dans leurs mœurs, & fort persuadez de la verité d'une Religion, & même de la verité de la Religion Chretienne. II. Que les conoissances de l'ame ne sont pas la cause de nos actions. III. Que generalement parlant, (car j'excepte toujourns ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu) la foi que l'on a pour une Religion, n'est pas la regle de la conduite de l'homme, si ce n'est qu'elle est souvent fort propre à exciter dans son ame, de la colere contre ceux qui sont de different sentiment, de la crainte quand on se croit menacé de quelque peril, & quelques autres passions semblables; & sur tout un je ne sai quel zèle pour la pratique des ceremonies exterieures, dans la pensèe que ces actes exterieurs, & la profession publique de la vraie foi, serviront de rempart à tous les desordres où l'on s'abandonne, & en procureront un jour le pardon. Par ce principe on peut voir manifestement, combien on se trompe, de croire que les Idolâtres sont necessairement plus vertueux que les Athées.

§. CXLIV.

Que les Athées & les Idolâtres sont poussez au mal par le même principe.

Car si la persuasion qu'il y a une Providence qui châtie les mechans, & qui recompense les gens de bien, n'est pas le ressort des actions particulieres de l'homme, comme je viens de le faire voir; il s'ensuit qu'un Athée & qu'un Idolâtre se gouvernent par un même principe pour ce qui regarde les mœurs; c'est-à-dire, par les inclinations de leur temperament, & par le poids des habitudes qu'ils ont contractées. De sorte que pour trouver lequel des deux doit être plus me-

mechant que l'autre , il ne faut que s'enquerir des passions auxquelles leur temperament les assujettit. Et soiez assuré , que si l'Idolâtre se trouve pourvu d'un corps qui le rende extrêmement sensible à la bonne chere , impudique , violent & fier , il sera incomparablement plus grand pecheur , qu'un Athée d'un temperament froid & pacifique. Quand on n'examine ces choses que d'une vuë generale , on se figure que dès qu'un Athée fait reflexion qu'il peut s'enivrer impunément , il s'enivre tous les jours. Mais ceux qui savent la maxime , *Trahit sua quemque voluptas* , & qui ont examiné plus exactement le cœur de l'homme , ne vont pas si vite. Ils s'informent , avant que de juger de la conduite de cet Athée , quel est son goût. S'ils trouvent qu'il aime à boire ; qu'il est fort sensible à ce plaisir-là , qu'il en est plus friand que de la reputation d'honnête homme , ils jugent qu'effectivement il boit autant qu'il peut. Mais ils ne jugent pas pour cela , qu'il en fait plus qu'une infinité de Chretiens , qui sont saouls presque toute leur vie. S'ils trouvent qu'il a de l'indifference pour le vin , ils lui font la justice de croire qu'il ne boit qu'à sa soif. Je dis la même chose de toutes les autres voluptez criminelles. Lors qu'un Athée les trouve à son goût , il en prend tout son saoul. S'il n'y trouve aucun plaisir , il les laisse là : ce qui a été justement la maniere dont se sont conduits les Idolâtres , & dont se conduisent encore la plûpart des Chretiens. Grande preuve , que l'esprit de debauche ne depend pas des opinions que l'on a , ou que l'on n'a pas touchant la nature de Dieu , mais d'une certaine corruption qui nous vient du corps , & qui se fortifie tous les jours par le plaisir que l'on trouve dans l'usage des voluptez.

§. CXLV.

Que ce principe n'est pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra, que la crainte d'un Dieu est un moyen infiniment propre à corriger cette corruption naturelle; j'en appellerai toujours à l'expérience, & je demanderai toujours, pourquoi donc les Païens qui portoient la crainte de leurs Dieux jusqu'à des superstitions excessives, ont si peu corrigé cette corruption, qu'il n'y a point de vice abominable qui n'ait régné parmi eux? On avoit beau conserver la mémoire des punitions éclatantes qui avoient témoigné la colère du Ciel contre les sacrilèges & les parjures; on avoit beau forger des histoires pour étonner les méchans; on avoit beau faire de pompeuses descriptions & des Furies, & des Enfers, & des Champs Élysées: tout cela n'empêchoit pas qu'on ne trouvât de faux témoins tant qu'on en vouloit, & qu'on ne pillât les temples, lors que l'occasion en étoit belle. (1) Juvenal est inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux témoins qui n'ont point de Religion, & des faux témoins qui croient un Dieu. Il dit que les premiers se parjurent sans balancer, que les autres raisonnent pendant quelque tems, & se parjurent aussi après cela avec une extrême confiance. Ils ont des remords dans la fuite, & s'imaginent que la vengeance de Dieu les poursuit par tout. Cependant ils ne s'amendent pas, & ils pechent dans l'occasion comme auparavant.

C'est une copie faite d'après nature. Nous voions regner encore par tout cette sorte d'esprit, qui entraîne les hommes dans le péché, nonob-

(1) Mobilis & varia est fermè natura malorum, &c.
Juvenal.
Satyr. 13.

nonobstant la crainte des enfers & les remors de la conscience. Si bien que disputer contre ce que je soutiens, n'est autre chose qu'oposer des raisonnemens metaphyriques à une verité de fait, comme ce Philosophe qui vouloit prouver qu'il n'y a point de mouvement. On me permettra, je m'assûre, de me servir de la methode de Diogene, qui sans repondre pied à pied à ses argumens se contenta de marcher en sa presence : car rien n'est plus propre à convaincre un honnête homme, qu'il raisonne sur de fausses hypotheses, que de lui montrer qu'il combat contre l'experience. S'il est donc vrai, comme l'Histoire & le train de la vie commune le justifient, que les hommes se peuvent plonger dans toute sorte de crimes, pendant qu'ils sont persuadez de la verité de leur Religion, qui leur enseigne que Dieu châtie severement le peché, & qu'il recompense magnifiquement les bonnes œuvres ; il faut tomber d'accord, que ceux qui nous donnent cette persuasion pour une preuve & pour un titre justificatif de bonne vie, se trompent necessairement, & qu'ainsi c'est mal raisonner, que de conclure de ce qu'un homme est Idolâtre, qu'il vit moralement mieux qu'un Athée. Si l'on se contentoit de conclure qu'il devoit être plus homme de bien qu'un Athée, le raisonnement seroit bon : mais combien y a-t-il de difference entre ce que l'on devoit faire, & ce que l'on fait ?

(1) Ci-dessus
n. 129.

Je l'ai (1) déjà dit ; il n'y a point d'Annales qui nous aprennent les mœurs & les coutumes d'une nation plongée dans l'Atheïsme. Ainsi on ne peut pas refuter par l'experience la conjecture que l'on fait d'abord sur ce sujet-là, savoir que les Athées ne sont capables d'aucune vertu morale, & que ce sont des bêtes feroces, parmi lesquelles il y a plus à craindre pour sa
vie,

vie, que parmi les tigres & les lions. Mais il n'est pas difficile de faire voir, que cette conjecture est très-incertaine. Car puis que l'expérience nous montre, que ceux qui croient un Paradis & un Enfer sont capables de commettre toute sorte de crimes, il est évident que l'inclination à malfaire ne vient pas de ce qu'on ignore l'existence de Dieu, & qu'elle n'est point corrigée par la conoissance que l'on acquiert d'un Dieu qui punit & qui recompense. Il résulte de là manifestement, que l'inclination à malfaire ne se trouve pas plus dans une ame destituée de la çonoissance de Dieu, que dans une ame qui conoît Dieu; & qu'une ame destituée de la conoissance de Dieu, n'est pas plus degagée du frein qui reprime la malignité du cœur, qu'une ame qui a cette conoissance. Il résulte encore de là, que l'inclination à malfaire vient du fond de la nature de l'homme, & qu'elle se fortifie par les passions, qui sortant du temperament comme de leur source, se modifient ensuite de plusieurs manieres, selon les divers accidens de la vie. Enfin il résulte de là, que l'inclination à la pitié, à la sobriété, à la debonnaireté, &c. ne vient pas de ce qu'on conoît qu'il y a un Dieu, (car autrement il faudroit dire que jamais il n'y a eu de Païen cruel & ivrogne) mais d'une certaine disposition du temperament, fortifiée par l'éducation, par l'interêt personnel, par le desir d'être loiié, par l'instinct de la Raison, ou par de semblables motifs, qui se rencontrent dans un Athée, aussi-bien que dans les autres hommes. Ainsi nous n'avons aucun droit de soutenir, qu'un Athée doit être necessairement plus deregle dans ses mœurs qu'un Idolâtre.

§. CXLVI.

Que la bonne Theologie fait voir, que la corruption de la nature n'est pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec la Theologie de St. Augustin, qui porte que les Paiens n'ont jamais fait aucune action meritorieuse, c'est-à-dire, qu'ils n'ont jamais fait aucun acte de vertu par un bon principe, & pour une bonne fin. N'est-ce pas enseigner que toutes les vertus des Paiens ont été l'effet, ou de leur temperament, ou de quelque passion à laquelle ils avoient pris goût? Et qui empêche qu'un Athée, ou par la disposition de son temperament, ou par l'instinct de quelque passion qui le domine, ne fasse toutes les mêmes actions que les Paiens ont pu faire? Si le Païen n'a rien fait pour la gloire de Dieu, s'il n'a point donné l'aumône par le motif de l'amour de Dieu, s'il n'a point rapporté à l'honneur de Dieu l'usage qu'il faisoit de son credit pour empêcher l'oppression des innocens; il est clair que la connoissance de Dieu n'a de rien contribué à lui faire faire ce qu'il a fait, & qu'il l'eût fait tout aussi-bien, quand même il n'eût jamais oui parler de Dieu; & par consequent, selon les principes de St. Augustin, les Athées sont très-capables de faire toutes les actions morales que nous admirons dans le Paganisme. C'est ce que je repons à tous les exemples de la vertu des Paiens, que l'on me peut alléguer. Je les admire autant qu'un autre, mais je soutiens qu'il n'y a rien là, que l'on ne puisse attribuer au temperament, à l'éducation, au desir de la gloire, au goût que l'on s'est fait pour une sorte de reputation, l'estime que l'on peut conce-

voir

voir pour ce qui paroît honnête & loüable, & à plusieurs autres motifs qui sont de la compétence de tous les hommes, soit qu'ils aient une Religion, soit qu'ils n'en aient pas. -

Considérez encore, que la Theologie nous enseigne formellement, que l'homme ne se peut convertir à Dieu, ni se defaire de la corruption de sa concupiscence sans être assisté de la grace du Saint Esprit; & que cette grace ne consiste pas simplement à croire qu'il y a un Dieu, & que les mysteres qu'il nous a revelez sont veritables; mais qu'elle consiste dans la charité, qui nous fait aimer Dieu, & qui nous attache à lui comme à nôtre souverain bien. Cela montre clairement, que ceux qui en demeurent à la simple persuasion de nos mysteres, n'ont point encore la grace sanctifiante, & qu'ils sont encore dans les liens & sous le joug du peché; & à plus forte raison, que la conoissance vague & indistincte que les Paiens ont eüe de Dieu, ne les a pas delivrez de l'empire du peché originel, ni des impressions victorieuses de la concupiscence. De sorte que la grace du St. Esprit qui nous fait enfans de Dieu, & la charité qui nous fait resister aux tentations de nôtre nature corrompüe, n'ayant pas été dans les Paiens, ils manquoient tout aussi-bien du veritable principe des bonnes œuvres, que les Athées, & ils n'étoient pas plus en passé d'être vertueux que les Athées.

Je ne voudrois pas nier, qu'il n'y ait eu des Paiens, qui faisant un bon usage des conoissances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu, se sont aidez de ce motif pour reprimer la fougue de leurs passions. Mais il y a beaucoup d'apparence, que quand ce motif a été de quelque vertu, les passions étoient si moderées, qu'on eût pu les reduire à la raison sans ce secours-là, ou en s'entêtant du desir de se distin-

guer par des mœurs austères, ou en se promettant une santé plus affermie, ou plus de loüanges, ou plus de profit. Voici les nouvelles preuves que je vous ai promises.

§. CXLVII.

IV. Preuve, tirée des Demons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent persuadez de l'existence de Dieu.

Q'On ne s'étonne pas de ce que j'ai avancé, que la simple persuasion de nos mystères n'est pas ce qui purifie nôtre cœur. Car il n'y a rien de plus vrai, comme il paroît par l'exemple de tant de Chrétiens qui ne doutent de rien, & qui sont prêts à croire un million de nouveaux articles de foi, si l'Eglise les decidoit, qui cependant se plongent dans toute sorte de voluptez criminelles. Cela paroît encore plus par l'exemple des Demons, qui savent bien mieux que nous ce qu'il faut croire & ce qu'il faut faire, & qui néanmoins sont les plus mechantes de toutes les creatures, & celles qui peuvent le mieux prouver que l'Atheïsme n'est pas l'origine de la mechanceté. Car si les Demons étoient Athées, ils seroient beaucoup moins mechans qu'ils ne sont, la plupart des crimes qu'ils commettent, procedant d'une envie detestable de faire la guerre à Dieu.

On peut prouver la même chose par l'exemple des Magiciens & des Sorciers. Il est indubitable que ceux que l'on dit qui font pacte avec le Demon, sont persuadez qu'il y a un Dieu. Il est encore indubitable qu'il n'y a point de mechanceté plus horrible, que celle d'un homme qui se donne au Diable pour lui obeir en toutes choses. Il est donc indubitable qu'il y a des gens, qui avec la croiance d'une Divinité,
sont

sont plus mechans que les Athées. Il est donc faux que l'Athéisme soit la source des plus grands pechez , & l'on ne sauroit nier , qu'à tout le moins l'Idolâtrie magique, dont (1) un de vos plus celebres Docteurs a fait un traité fort curieux , ne soit pire que l'Athéisme. Les mêmes Demons & leurs supots sont encore une preuve évidente de ce que j'ai tant de fois supposé & justifié ; savoir que les criminels insignes ne se depouillent pas de la croiance qu'il y a un Dieu : ce qui en particulier ne souffre point de difficulté à l'égard de ceux qui pour se venger de leurs Divinitez , ont abatu leurs temples ; car jamais personne n'a cherché à se venger , sans croire qu'on l'avoit offensé , & jamais on n'a cru avoir été offensé par une chose qui ne fût point.

(1) Mr.
Filefac.

§. CXLVIII.

V. Preuve , que l'on peut trouver , en faisant une revue generale des manieres les plus communes des gens.

IL est si vrai que la persuasion de nos mysteres est compatible avec tous les dereglemens des mœurs , qu'il n'y a guere d'homme , pour peu qu'il ait roulé dans le monde , qui ne conoisse plus de mille personnes , persuadées de tous les miracles publiez dans le Christianisme, qui sont venus à leur conoissance, & prêtes à en croire cent fois autant , si l'on prend la peine d'en enrichir le public , qui vivent néanmoins dans un grand desordre. Vous voiez d'un côté ces gens-là engagez dans quelque Confrairie, sous l'esperance de participer aux prieres , aux merites , & aux graces de la Communauté, pendant qu'ils se divertiront. Vous les voiez dans leurs maladies recourir à quelque Relique

venuë de Rome, & d'une vertu souveraine pour guerir certaines incommoditez, ou bien à la benediction de quelque Moine fameux par des guerifons miraculeufes. Vous les voiez garnis ou d'un Scapulaire, ou de quelque autre chose, que l'on dit qui a la vertu d'empêcher qu'on ne se noie, ou que l'on ne meure fans confession, ou que l'on ne soit mordu d'un chien enragé, &c. Vous voiez même qu'ils observent le Carême & les vigiles. Vous voiez que si un Heretique se moque de nos devotions en leur presence, ils en viennent aux grosses injures contre lui, & quelquefois mêmes aux coups de poing. Quand ils sont fort riches, vous les voiez faire des liberalitez considerables aux Religieux & aux Hôpitaux, fonder des Chapelles, & contribuer à la decoration des Eglises. Car combien y a-t-il d'ornemens dans nos Eglises, qui sont les offrandes de plusieurs celebres Malotiers, & de plusieurs Courtisanes de grand renom, qui aiant amassé beaucoup de richesses iniques, tâchent de faire leur paix avec Dieu, en lui en consacrant quelque portion mediocre? Combien y a-t-il d'offrandes, au bas desquelles il faudroit écrire, *Victime pour le peché*, ou quelque inscription semblable à celle qui fut mise par Diogene au bas d'une Venus d'or, que la Courtisane Phryné consacra au temple de Delphes, (1) *De la debauché des Grecs*? Enfin vous voiez que ces Mrs. dont je parle vont à la Messé tous les jours, bien-aisés pourtant que ce soit celle d'un Cordelier expeditif. A cela près, tout ceci fait leur beau côté. Regardons les de l'autre; nous trouverons que ce sont des gens, qui à peine disent trois mots sans jurer le nom de Dieu; qui ne parlent, soit à table, dans les auberges, soit ailleurs, que de leurs pretenduës *bonnes fortunes*, & cela avec des termes qui feroient rougir l'impudence. Ce sont
d'ail-

(1) Ex
Græco-
rum in-
tempe-
rantia.

d'ailleurs des gens qui en prennent à toutes mains. Sont-ils à la guerre ? ils rançonnent sans miséricorde le païsan , & profitent sur la paie de leurs soldats le plus qu'il leur est possible. Commandent-ils quelque part ? ils ont mille voies obliques ou violentes de s'enrichir. Sont-ils dans les affaires , le grand theatre de la rapine & de l'extorsion ? ils font enrager tout le monde par leurs chicanes , & par leurs friponneries. De quelque profession qu'ils soient , ils mentent & médisent éternellement , ils trompent au jeu , ils sacrifient tout à leur vengeance , ils font des debauches horribles , *meretrix non sufficit omnia* ; ils s'aident de plusieurs remèdes , pour avoir des forces qui puissent mieux seconder leurs sales desirs : en un mot , à l'égard des mœurs , ils n'ont rien qui les distingue des Chrétiens profanes. Ce ne sont pas seulement les vieillards dont parle Mr. de Saint

(1) Relation de Venise *ubi supra*.

(1) Didier , qui se servent de plusieurs *indignes & extravagans artifices* , pour exciter encore en eux des plaisirs , dont la foiblesse naturelle à cet âge les prive , malgré qu'ils en ayent , les plus jeunes & les plus vigoureux s'en servent aussi très-souvent , pour prolonger leurs brutales occupations.

§. CXLIX.

VI. Preuve , tirée de la devotion que l'on dit que plusieurs scelerats ont eue pour la Sainte Vierge.

LA devotion de l'Eglise Catholique pour la Sainte Vierge est montée à un si haut point , qu'on peut dire qu'elle fait une des plus considerables parties du culte. On a beau nous reprocher les excès & les hyperboles de nos Moines , cette devotion subsiste toujours , &

conserve tout son éclat : peu de personnes se hazardent de choquer en cela l'usage & les opinions du peuple : la chose est trop universelle pour la pouvoir reformer. On ajoûte tous les jours des livres à cette innombrable multitude d'écrits, qui ont été publiez pendant plusieurs siècles sur les honneurs & sur les miracles de Nôtre-Dame. Or entre les maximes qui ont été avancées par les Auteurs de cette sorte de livres, celle-ci n'est pas des moins communes, *Que l'on peut être très-mechant, & néanmoins fort devot envers la Mere de Dieu*; & l'on en donne une infinité d'exemples, dans les livres intitulez, *Le grand Miroir des exemples*; *Les Fleurs des exemples, ou le Catechisme historial*; *La Chronique de la Mere de Dieu, &c.* Alexis de (1) Salo nous assure avec plusieurs autres, qu'un jeune homme si perdu & si endurci dans le crime, qu'ayant été mis en prison pour divers meurtres, & pour divers brigandages qu'il avoit commis, il renonça au Fils de Dieu & à tous les Sacremens de l'Eglise, sous l'esperance que le Diable lui donna de le sauver du gibet; il nous assure, dis-je, que cet homme ne laissoit pas de reciter tous les jours *l'Ave Maria*, & qu'il ne voulut jamais consentir à la proposition qui lui fut faite par le Diable, de renoncer à la Ste. Vierge. Il s'en trouva fort bien; car aiant aperçu une image de Nôtre-Dame sur une Chapelle qui se rencontra dans son chemin, lors qu'on le conduisoit au suplice, il lui adressa ses prieres, & en même tems l'Image inclinant doucement la tête vers son devot, lui faisoit le bras de telle sorte, que les Archers ne purent jamais l'arracher de là. Le même Auteur (2) nous parle en un autre endroit d'une Courtisane extraordinairement débordée, qui néanmoins faisoit tous les jours sept reverences devotes à la Ste. Vierge accompagnées d'un

(1) Methode pour servir la S. Vierge, Privileg. 3.

(2) Ibid. Privil. 5.

d'un *Ave Maria*, ce qui fut causé qu'une Dame vertueuse, fâchée de voir son mari dans un commerce criminel avec cette Courtisane, supplia inutilement la Mere de Dieu de châtier cette infame prostituée; car l'Image de la Sainte Vierge qu'elle invoquoit, lui repondit en propres termes, *Il m'est impossible de vous accorder vostre demande. Ce n'est pas que je n'en reconnoisse la justice; mais l'affection que cette Courtisane conserve pour moi parmi tous ses dereglemens, me lie les mains, & m'empêche de lui infliger le châtimement que vous souhaitez.* J'ajoute pour un troisieme exemple, tiré des Nouvelles de la Reine de Navarre, qu'un jeune Prince, qu'elle ne nomme pas; mais qu'elle designe assez bien, allant à une assignation amoureuse, traversoit toujours une Eglise qui se rencontroit sur son passage, & y faisoit regulierement ses oraisons. Retournant chez lui, après avoir assez caressé sa Maîtresse, il ne manquoit point non plus de passer par la même Eglise, & d'y faire ses prieres. Cette Reine allegue cela pour un temoignage de singuliere devotion. Mais Montagne (1) n'est pas en cela de son sentiment, & il fait bien.

Car comme l'a fort bien prouvé tout fraîchement Mr. l'Evêque de Castorie, (2) il ne peut point y avoir de veritable devotion, ni pour Dieu, ni pour les Saints, dans une ame qui n'aime point Dieu, & qui n'obéit pas à Dieu. Et pour ce qui est de ces miracles que l'on prétend que la Sainte Vierge a operés en faveur de quelques scelerats, qui avoient conservé de l'attachement pour son culte, ce savant (3) ne fait pas difficulté de les rejeter, & il a raison. Mais avec tout cela, je ne laisse point de trouver ici une forte preuve de ce que j'avance; je m'en vais vous la montrer.

Puis qu'il s'est trouvé une multitude prodigieuse

(1) Essais
l. I. chap.
56.

(2) De
Sancto-
rum, &
præcipua
Beat.
Virg. cul-
tu, Tract.
3. art. 5.
& 4c.

(3) Ib.
Tract. 3.
artic. 63.

gieuse d'Auteurs , qui ont publié que plusieurs Personnes engagées dans les plus enormes de-reglemens , ne laissoient pas de perséverer dans la devotion pour la Sainte Vierge , c'est déjà une marque que les hommes se persuadent aisément , que la conoissance de Dieu est compatible avec toute sorte de mechancetez ; & par consequent qu'ils se contredisent eux-mêmes , lors qu'ils croient que les Idolâtres sont nécessairement plus gens de bien , que ceux qui sont sans Religion. De plus , il est bien certain que Monfr. l'Évêque de Castorie prouve très-fortement , que les devots de la Vierge qui n'ont aucune vertu , ne sont pas de veritables devots. Mais ni lui , ni personne du monde ne pourra jamais prouver , que ces gens-là ne conservent point dans leurs plus abominables impuretez , la coûtume de faire des reverences aux Images de Nôtre-Dame , de dire des *Ave Maria* , de se recommander à sa protection , de frequenter les lieux où l'on dit qu'elle répand le plus de graces , de fournir à la decoration de ses Chapelles , & en general de pratiquer mille petits exercices extérieurs de devotion. Ce qui montre invinciblement , que ces scelerats conservent une pleine persuasion de tous nos mysteres , puis qu'ils sont pleinement convaincus , que la Sainte Vierge leur peut faire des graces , & pour cette vie , & pour celle qui est à venir.

§. CL.

Reflexion sur un Ouvrage du P. Rapin.

La distinction que je viens de faire entre la veritable devotion , & certains exercices extérieurs de devotion , se doit faire à l'égard de la Foi. Un celebre Jésuite a fait un petit traité de

depuis deux ans , pour montrer la decadence de la Foi dans ces derniers siecles ; & il prétend que l'horrible corruption qui s'est introduite dans le monde , vient principalement des grands progrès que l'incroyance y a faits. Il n'y a rien de plus eloquent que la description qu'il nous donne des mœurs de ce siecle en ces termes :

Y eut-il (1) jamais plus de dereglement dans la jeunesse , plus d'ambition parmi les Grands , plus de debauche parmi les petits , plus de debordement parmi les hommes , plus de luxe & de mollesse parmi les femmes , plus de fausseté dans le peuple , plus de mauvaise foi dans tous les états & dans toutes les conditions ? Y eut-il jamais moins de fidelité dans les mariages , moins d'honnêteté dans les compagnies , moins de pudeur & de modestie dans la société ? Le luxe des habits , la somptuosité des ameublemens , la delicatesse des tables , la superfluité de la depense , la licence des mœurs , la curiosité dans les choses saintes , & les autres dereglemens de la vie sont montez à des excès inouis. Que de tiedeur dans la frequentation des Sacremens , que de langueur dans la pieté , que de grimace dans la devotion , que de negligence en tout ce qu'il y a de plus essentiel dans les devoirs , que d'indifference dans le salut ! Quelle corruption d'esprit dans les jugemens , quelle depravation de cœur dans les affaires , quelle profanation des Autels , & quelle prostitution de ce qu'il y a de plus saint & de plus auguste dans l'exercice de la Religion. Tous les principes de la vraie pieté sont tellement renversez , qu'on presere aujourd'hui dans le commerce un honnête scelerat qui sait vivre , à un homme de bien qui ne le fait pas ; & faire le crime sagement sans choquer personne , s'apelle avoir de la probité selon le monde , dont les maximes les plus criminelles trouvent des aprobateurs , quand elles ont pour Auteurs des personnes dans l'elevation , & qu'elles sont accom-

(1) La Foi des dern. siecles p. 102. & suiv.

pagnées de quelque circonstance d'éclat. Car qui ne sait, que dans ces derniers tems le libertinage passe pour force d'esprit parmi les gens de qualité, la fureur du jeu pour l'occupation des personnes de condition, l'adultere pour galanterie, le trafic des Benefices pour un accommodement des familles, la flaterie, le mensonge, la trahison, la fourberie, la dissimulation pour les vertus de la Cour; & ce n'est plus presque que par la corruption & par le desordre, qu'on s'éleve & qu'on se distingue? Je ne dis rien de ces crimes noirs & atroces, qui se sont debardez dans cette malheureuse fin des tems, dont la seule idée est capable de jeter l'horreur dans l'esprit. Je passe sous silence toutes ces abominations inconnues jusqu'à present à la candeur de nôtre Nation, dans l'usage des poisons; & que nos peres avoient entierement ignorées, parce qu'on ne peut assez en détourner la pensée, & en supprimer la seule imagination. Enfin pour exprimer en un mot le caractère de ce siècle, on n'a jamais tant parlé de morale, & il n'y eut jamais moins de bonnes mœurs; jamais plus de reformation, & moins de reforme; jamais plus de savoir, & moins de piete; jamais de meilleurs Predicateurs, & moins de conversions; jamais plus de communions, & moins de changement de vie; jamais plus d'esprit ni plus de raison parmi le grand monde, & moins d'application aux choses solides & serieuses.

Vivrons-nous (demande-t-il après cela) dans ces desordres, si nous avions de la Foi? Ferions-nous tant de demarches si funestes, si nous suivions ses lumieres? Et serions-nous si corrompus & si dereglez, si nous étions Chretiens? Je lui repons, que si nous avions une veritable foi, qui n'est jamais separée de l'amour de Dieu, & si nous suivions les lumieres de nôtre conscience, & si nous étions de veritables Chretiens, nous ne vivrions pas dans ces desordres. Mais

cela n'empêche pas que nous n'ayons autant de

foi qu'il en faut, pour être persuadé de la vérité de l'Évangile, quoi que nous vivions tout-à-fait mal. Il y a une très-grande différence entre n'avoir point la véritable foi, & être incrédule : car on peut manquer de la véritable foi ; c'est-à-dire, de cette disposition de cœur qui nous porte à renoncer à tout ce que nous connoissons contraire à la volonté de Dieu, & croire néanmoins que la doctrine de l'Évangile est véritable. Ainsi on se joue de l'ambiguïté des mots, quand on dit que les désordres de ce siècle procedent de l'affoiblissement de la foi. Si l'on entend qu'ils procedent de l'affoiblissement de cette vertu Chrétienne, qui fait qu'on sacrifie à la volonté de Dieu toutes ses mauvaises inclinations, on a raison. Mais si l'on entend qu'ils procedent d'un défaut de persuasion ; c'est-à-dire, que nous vivons mal, parce que nous regardons les dogmes de la morale Chrétienne comme des propositions problematiques, dont il ne nous reste aucune assurance, l'on a grand tort. Car à la réserve de quelques personnes de qualité, & de quelques faux Savans, ou même de quelques-uns de vous autres Mrs. les Theologiens, tout le monde croit parmi nous le mystere de l'Incarnation, la mort & passion de JESUS-CHRIST, son Ascension au ciel, sa présence sur nos autels, le dernier Jugement, la Resurrection des corps, l'Enfer & le Paradis. On n'a point sur ces choses-là une persuasion qui soit accompagnée d'évidence, cela peut être ; mais on a pour le moins une persuasion qui exclut le doute. Nos paisans, nos artisans, nos soldats, nos Bourgeois, toutes nos femmes, la plus grande partie des Gentilshommes & des gens de lettres, croient bonnement & sans hésiter tous les articles du Symbole. Ceux qui doutent de la Divinité de la Religion Chrétienne, & qui traitent de fable

ce qu'on dit de l'autre vie , sont en très-petit nombre.

§. CLI.

S'il est vrai qu'il y ait beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.

On croit ordinairement que les Princes & les Grands Seigneurs de la Cour n'ont ni Foi, ni Loi, & l'on se fonde sur ce qu'ils vivent tout de même que s'ils ne croient ni Paradis, ni Enfer, sacrifiant tout à leur ambition, se faisant une obligation indispensable de se venger des moindres injures, caressant leurs plus mortels ennemis, quand l'intérêt le veut ainsi, veillant sur toutes les occasions de les ruiner par des voies imperceptibles, abandonnant leurs meilleurs amis dans les disgraces, toujours dans des occupations éloignées de l'esprit de l'Evangile, dans le jeu, dans les galanteries criminelles, dans les extorsions, dans les festins, évitant sur toutes choses les apparences de la piété, tournant en ridicule la devotion; en un mot, se rendant esclaves de toutes les vanitez du monde. On a quelque raison de croire, que ceux qui vivent ainsi, n'ont aucune Religion, & cela est vrai en un certain sens, parce qu'ils n'ont qu'une Religion croupissante dans quelque coin de l'ame, sans être le principe d'aucun bien. Mais on se trompe lourdement, si l'on croit que tous ces Messieurs sont Athées. Tant s'en faut qu'ils le soient, qu'on peut dire qu'il n'y a guere de gens au monde, qui donnent plus qu'eux dans certaines superstitions. Pour ne point parler de l'entêtement où ils ont été autrefois de consulter les Astrologues, ne fait-on pas qu'ils ont une curiosité prodigieuse de consulter les Devins? Peut-on
igno-

ignorer combien ils sont infatuez des presages ? Y a-t-il beaucoup de grandes maisons, où l'on ne debite pas que l'on est averti régulièrement par l'aparition de quelque fantôme, ou par quelque autre signē particulier, que quelqu'un de la famille doit mourir ? Combien de traditions prophetiques ne fait-on pas courir touchant certaines familles de grande naissance ? Mais sur tout, combien de prodiges, combien d'accidens miraculeux ne raconte-t-on pas de ses ancêtres parmi le grand monde ? Vous me direz, que ce n'est pas une marque que l'on en soit persuadé, qu'on veut seulement faire accroire aux autres, que l'on est particulièrement recommandé aux Destinées. Je le croi de quelques-uns ; mais la plupart sont si aise de s'imaginer que la providence les distingue, qu'ils se le perüadent tout de bon. Tous nos Historiens conviennent, que jamais on n'a vu la Magie plus en vogue, qu'à la Cour de France sous la Reine Catherine de Medicis : ce qui eût été impossible, si l'on n'y eût crû un Dieu, car il n'y a point de gens plus incredules sur tout ce qu'on dit des Sorciers & des Magiciens, que les Athées.

Voions un peu les Grands Seigneurs au lit de la mort. C'est là que la nature secouë le joug de la dissimulation, & que les veritables sentimens de l'ame se decouvrent, si jamais ils sont capables de le faire. Voions-nous des gens plus empressez que les Princes, que les Ducs & que les Comtes, à se recommander en cet état-là à la vertu des saintes Reliques, & à l'intercession des bienheureux ? Y en a-t-il qui ne souhairassent de se faire voir au P. Marc d'Aviano, ou à quelque autre personne celebre par sa sainteté, & par le don de guerir les maladies ? Quels presens n'envoient-ils pas par tous les Cloîtres, afin qu'on prie Dieu pour leur guerison ?

fon? D'où est venuë la richesse des Eglises, que de la peur que les Grands Seigneurs ont eüe de demeurer trop long-tems en Purgatoire? J'avouë que l'on ne fait pas à présent des legs pieux aussi considerables qu'autrefois; mais on en fait pourtant de considerables. Le mal est pour les gens d'Eglise, que les heritiers ne s'acquittent pas fidelement de la promesse du Testateur, aiant moins de peur que lui de la mort, parce qu'ils ne la voient pas de si près. Tout cela, Monsieur, fait voir manifestement, que la vie de la Cour ne fait pas abjurer le Symbole des Apôtres: on se contente de ne suivre point ses lumieres pendant qu'on se porte bien.

§. CLII.

Consideration particuliere des sentimens de Louis XI.

En disant que les Grands Seigneurs font voir quand ils sont au lit de la mort, qu'ils croient les mysteres de l'Evangile, je ne pretends pas leur donner un grand éloge; car il pourroit bien être, que l'envie de guerir est la seule cause de leur recours aux prieres des bons serviteurs de Dieu. Or c'est bien peu de chose que la foi d'un homme, qui *attend à croire en Dieu, que la fièvre le presse*, & n'en deplaise aux Peres Minimes, le voiage de St. François de Paule du fond de la Calabre à la Cour du Roi Louis XI. ne me fait pas avoir une grande idée de la sainteté de ce Prince. Je ne laisserai pourtant pas de me prevaloir de ce voiage, parce que Louis XI. a fait profession toute sa vie d'une duplicité de cœur si oposée à l'esprit de la Religion Chretienne, qu'il n'y a guere de Rois que l'on pût moins temerairement soupçonner d'ir-

d'irreligion, que celui-là. Un fourbe, un Prince qui se moque de la parole donnée, qui tend des pièges à son prochain, qui s'agrandit par des voies obliques & par la fraude, me paroît plus criminel, qu'un Conquerant qui à l'imitation d'Alexandre, déclaroit sans aucune sorte de deguïsement, qu'il veut conquerir les Etats de ses voisins. Et si Louis XI. ne fut pas un aussi grand perturbateur du genre humain qu'Alexandre, ce ne fut pas à cause qu'il avoit plus de conscience que lui, mais à cause qu'il avoit moins de cœur & moins de genie. Les Historiens de ce Roi tombent d'accord, que ses pelerinages (1) & ses devotions les plus arden-
 tes, ont souvent couvert des desseins très-éloignez de la justice & de la pieté; qu'il y attrapoit toujours quelqu'un, & qu'il accommodoit sa Religion à ses desseins, plutôt que ses desseins à sa Religion. Qu'il faisoit (2) des choses qui étoient bonnes en apparence, mais à mauvaise intention, pensant que par sa bigoterie il tromperoit Dieu & le monde; qu'il ôtoit aux pauvres, pour donner aux Eglises, & qu'il soula plus son peuple de tributs & de tailles, que nul autre Roi de ses predecesseurs, & qu'aussi rendit-il son peuple mal affectionné envers lui. Qu'il fit durant (3) son regne beaucoup d'injustices, de maux & de violences: tellement qu'il avoit mis son peuple si au bas, qu'au jour de son trépas il étoit presque au desespoir.

Je serois trop long, si je raportoïss en detail ce que les Histories en disent. C'est pourquoi j'y renvoie quiconque ne sera point persuadé, que si jamais on a pû soupçonner quelqu'un de ne croire pas en Dieu, c'est assurément Louis XI. contre qui l'on peut former un prejuge si étrange; & je m'assûre que l'on m'en croira, si l'on examine bien les faits. Il n'y auroit pourtant rien de plus faux, que d'avancer que

(1) Matthieu, Hist. de Louis XI. liv. 11. chap. 2.

(2) Du Haillan, Traité des affaires de France.

(3) Chronique scandaleuse.

(1) Bran-
some, vie
de Char-
les VIII.

ce Prince n'étoit point persuadé de sa Religion. Car outre qu'on lui (1) entendit dire un jour qu'il croioit faire ses prieres, sans être entendu de personne, devant le grand autel de Nôtre-Dame de Cleri, *Ah ma bonne Dame, ma petite Maîtreſſe, ma grande Amie, en qui j'ai eu toujours mon reconfort ! Je te prie de supplier Dieu pour moi, & être mon Advocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frere, que j'ai fait empoisonner par ce mechant Abbé de St. Jean, je m'en confesse à toi, comme à ma bonne Patrone & Maîtreſſe. . . . Fais-moi doncques pardonner, ma bonne Dame, & je ſai ce que je te donnerai ;* outre cette priere, dis-je, nous voions par l'empressement qu'il eut durant sa derniere maladie, de faire venir St. François de Paule, qu'il étoit persuadé de l'efficace de la priere. Ce pauvre Prince avoit tant d'envie de ne mourir point, qu'ayant appris que ce Saint Hermite se tenoit dans la Calabre, & qu'il faisoit de grands miracles, il n'oublia rien pour (2) obtenir du Pape qu'il lui fût permis de le faire venir en France ; & il étoit tellement persuadé que la presence & les prieres de cet homme prolongeroient sa vie, que la premiere chose qu'il fit en le voiant, fut de le prier d'allonger ses jours. Ensuite il lui envoioit dire à tout moment, *qu'il ne tenoit qu'à lui que sa vie ne fût prolongée.* La même envie de vivre lui fit demander au Pape divers presens, comme nous l'apprenons de Philippe de Commiues: *Le Pape Sixte IV. (dit-il) étant informé, que par devotion le Roi desiroit avoir le Corporal sur quoi chantoit Messe Monsieur St. Pierre, tantôt lui envoya avec plusieurs autres Reliques, lesquelles lui furent envoyées.* L'Historien (3) Matthieu nous apprend qu'il étoit environné de Reliques, & qu'il s'en servoit comme de barricades, ne pensant point que la mort eût la hardiesse

(2) Mat-
thieu,
Hist. de
Louis XI.
liv. 10.

(3) Ibid.

dieffe de passer par dessus pour l'attaquer. Il fit aussi venir la Sainte Ampoule, *ayant intention d'en prendre pareille onction, que celle de son Sacre*, à ce que dit le même Philippe de Commines. Mais rien ne témoigne davantage l'envie qu'il avoit de vivre, que la maniere dont il corrigea l'oraison qui avoit été composée pour demander à St. Eutrope la santé de son corps & celle de son ame en même tems; car il fit raier l'endroit (1) qui concernoit la santé de l'ame, disant que c'étoit assez que le Saint lui fit avoir celle du corps, & qu'il ne falloit pas l'importuner de tant de choses. On ne sauroit s'empêcher de conclure de tous ces faits, que ce Prince étoit entierement persuadé de la verité de nos dogmes. Donc nous avons en sa personne l'exemple d'un parfait accord entre une ame tout-à-fait mechante, & une persuasion de l'existence de Dieu, qui va jusqu'à la bigoterie la plus outrée.

(1) Claude Seyffel, Hist. de Louis XI.

§. CLIII.

Que la Cour ne garantit, ni de la superstition, ni des erreurs populaires.

C'est donc une illusion toute pure, de s'imaginer que parce que les Princes ne se font pas une Religion d'observer les traitez de paix, ni les alliances les plus solemnellement jurées, ou de refuser quelque chose à leurs passions, ils croient qu'il n'y a point de Dieu. Je le dis encore un coup, les Grands du monde sont pour l'ordinaire plus superstitieux que les autres hommes à l'égard de certaines choses. On s' imagine qu'il suffit d'être né dans une grande maison, & d'avoir été élevé à la Cour d'un Prince, pour avoir un esprit grand & sublime. Mais ceux qui s'imaginent cela, confondent l'esprit

prit avec le cœur. Il est fort vrai, que les avantages de la naissance & de l'éducation dans le grand monde, élevent le cœur. On voit peu de personnes de cet ordre, qui ne soient braves; on en voit un très-grand nombre qui ont une intrepidité & une ambition demesurées. Mais il n'en va pas de même de l'esprit. Il faut convenir, qu'il se polit extrêmement à la Cour; mais il n'y acquiert pas de la grandeur, je veux dire de cette force qui l'éleve au dessus des prejugez de l'enfance, & qui le met en état de penetrer jusques à la source de la verité au travers de mille erreurs dont elle est ou couverte, ou environnée. Je passe plus avant, & je dis qu'on n'acquiert pas même à la Cour cette fausse & prétendue force d'esprit, dont les Athées & les Déistes se glorifient; & je soutiens que si l'on examine la chose attentivement, on reconôtra que cette prétendue force s'acquiert plus dans l'exercice de la dispute & parmi ceux qui étudient, qu'à la Cour, ni à l'armée. Ainsi, Monsieur, convenons de bonne foi, que les Grands avec toute la pompe qui les environne, ne laissent pas de demeurer dans les prejugez de l'éducation, tout de même que les autres hommes, soit à l'égard des dogmes de la Religion, soit à l'égard des veritez naturelles.

En effet, si l'air du grand monde guerissoit des impressions de Religion que l'on communique aux enfans, nous ne verrions pas autant de superstition que nous en voions dans les premiers hommes de la Republique Romaine. Il paroît par une infinité d'exemples, que ses Consuls & ses Dictateurs, & semblables personnes du premier ordre, ont été fort superstitieux. Les Rois & les Empereurs du Paganisme l'ont été furieusement, & l'on en pourroit donner cent exemples très-capables de convain-

vain-

vaincre que ce n'étoit pas la Politique qui agissoit, mais la maladie du cœur; quoi que j'avoüé, qu'il faut imputer souvent leur superstition à leur Politique. Repassez un peu l'esprit sur ce que je vous ai allegué ci (1) dessus touchant Tarquin le Superbe, Neron, Catilina, &c. & souffrez qu'à-propos de Catilina, je remarque qu'on disoit à Rome, (2) qu'il avoit fait prêter serment à ses complices de bien garder le secret, & qu'afin que les maledictions, auxquelles ils vouloient bien être assujettis s'ils faussoient leur foi, fissent plus d'impression sur eux, il leur avoit fait boire du sang humain mêlé avec du vin: ce qui montre que cette troupe de scelerats, dont ce mechant homme se vouloit servir pour la plus execrable action du monde, étoit persuadée qu'il y a une justice invisible, qui punit la violation du serment. L'un des principaux complices de Catilina, savoir Lentulus, s'engagea dans cette conspiration, à cause qu'il (3) s'imagina que les livres des Sibylles, & les reponses des Haruspices lui promettoient l'Empire de Rome; preuve évidente, qu'il étoit bien éloigné de l'Atheïsme, puis qu'il n'en étoit pas encore à reconoître la vanité des augures.

(1) Num.
130.

(2) Sal-
lust. de
bello
Catil.

(3) Len-
tulum
autem sibi
confirmas-
se ex fati-
s Sibyllinis,
Haruf-
picumque
responfis,
se esse ter-
tium illum
Corne-
lium, ad
quem re-
gnum ur-
bis atque
Imperium
pervenire
esset ne-
cessé.
Cicero in
Catil.
Orat. 3.

§. CLIV.

De la superstition d'Alexandre.

Mais voici un exemple qui ne vaut guere moins lui seul, qu'une demonstration de Geometric. Si jamais l'esprit de la Cour a dû produire l'Atheïsme dans une ame, c'est sans doute dans celle d'Alexandre le Grand qu'il a dû produire cet effet, parce que c'étoit le plus ambitieux de tous les hommes, & en même tems le plus hardi & le plus heureux. Aussi

peut-

peut-on dire, qu'il a fait cent choses qui témoignent un mépris horrible des Dieux. Je ne parle point de ses conquêtes, quoi qu'à le bien prendre, il n'y ait rien de plus injuste, ni de plus impie, que de chasser de vive force de leur pais ceux qui le possèdent de bonne foi. Je parle de la hardiesse qu'il eut de se faire adorer comme un Dieu, & d'abatre les Temples d'Esculape, pour venger la mort de son favori. Tout cela néanmoins n'empêche pas, qu'Alexandre n'ait été l'homme du monde le plus éloigné de l'Atheïsme. J'ai déjà dit (1) quelque part, que dans son enfance il fut censuré par son gouverneur, de ce qu'il étoit trop prodigue d'encens envers les Dieux; je dis à cette heure, qu'il avoit toujours à sa suite son grand Devin Aristandre, pour savoir de lui, si les présages des victimes alloient bien, toutes les fois qu'il faloit entreprendre quelque chose. A la verité il discontinua de consulter ses Devins, quand il se vit au comble de sa fortune. Mais il n'eut pas plutôt éprouvé quelques traverses, qu'il retomba dans ses (2) premieres superstitions, & qu'il se remit sous le joug de son Aristandre; desorte que sur la fin de sa vie, aiant cru reconôître par quelques présages, que les Dieux étoient mal satisfaits de lui, il prenoit les moindres choses extraordinaires qui lui arrivoient, pour des signes & des avertissemens celestes, & avoit toujours sa maison pleine de Devins qui y sacrifioient, ou qui la purifioient, ou qui y faisoient quelque autre semblable tour de leur métier, comme nous l'apprend Plutarque dans la vie de ce Conquerant.

Fiez-vous après cela à ces gens qui nous affurent, comme s'ils avoient le don de sonder les reins & les cœurs, que la Cour est pleine d'Athées. Il me semble que j'ai beaucoup plus

(1) Cidef-
sus p. 256.

(2) Qui
post Da-
rium vic-
tum ario-
los & va-
tes consu-
lere desie-
rat, rur-
sus ad su-
perstitionem hu-
manarum
gentium
ludibria
revolutus,
Aristan-
drum cui
credulita-
tem suam
addixerat,
explorare
eventum
rerum sa-
crificiis
jubet.

Quint.
Curtius,
lib. 7.
cap. 7.

de raison de le nier, & de dire, qu'à la vérité il est probable qu'il s'y en trouve plus que parmi le peuple ; mais qu'à la réserve de quelques personnes, le grand monde, universellement parlant, est aussi persuadé de l'existence de Dieu, & du Paradis & de l'Enfer, que le Tiers-état. S'il y a quelque différence, elle ne consiste assurément, qu'en ce qu'à la Cour on songe moins aux affaires de la conscience que par tout ailleurs, & qu'on y a plus de hardiesse, plus d'habitude & plus d'engagement à pecher, que par tout ailleurs ; ce qui fait que les Courtisans sont, ou plus ignorans que les autres hommes sur le chapitre de la Religion, ou moins retenus, & moins sujets aux remords de la conscience. Mais pour la persuasion des vérités générales, & des principes du Christianisme, je croi qu'universellement parlant, ils ne l'ont pas moins que les autres hommes.

Au reste, le Roi Louis XI. est un exemple incontestable de ce que j'ai touché ci-dessus, qu'on peut être tout ensemble très-mechant & très-exact à rendre à la Ste. Vierge mille petites marques de devotion extérieure. Car ce Prince, tout tel que nous l'avons vû, a dépensé des sommes immenses pour l'ornement des Eglises de Nôtre-Dame, & ordonné que l'on (1) sonneroit la cloche chaque jour à midi, pour avertir le monde de reciter la salutation Angelique. Claude de Seyffel rapporte, *Que sa devotion sembloit plus superstitieuse que religieuse ; car à quelque image, ou Eglise de Dieu & des Saints, & même de Nôtre-Dame, qu'il entendit que le peuple eut devotion, ou qu'il s'y fit quelques miracles, il y alloit faire ses offrandes, ou y envoioit homme exprès. Il avoit au surplus son chapeau tout plein d'images, la plupart de plomb ou d'étain, lesquelles à tout propos, quand il lui venoit quelques nouvelles bonnes ou*

(1) Ce fut l'an 1472. Mathieu Hist. de Louis XI. liv. 11. ch. 2.

mauvaises, ou que sa fantaisie lui prenoit, il baisoit, se ruant à genoux quelque part qu'il se trouvat, si soudainement quelquefois, qu'il sembloit plus blessé d'entendement, que sage homme.

A. . . . le 29. de Juillet 1601.

FIN DU I. TOME.









